SOUVENIRS
DES ANNÉES D'EXIL

I

Bien souvent j'ai pris la plume pour écrire ce que je voyais, ce que j'entendais; chaque fois j'y ai renoncé, parce que, pour être vrai, il faut paraître méchant. Les actions des hommes sont tortueuses pour la plupart, les mauvaises toujours plus en évidence que les bonnes, sans compter que les meilleures se cachent. Cependant, j'ai atteint cet âge où l'on n'a plus de temps à perdre, si l'on veut résumer sa vie, l'ouvrir aux autres et laisser de soi une impression durable.

Je dirai la vérité sans parti pris. Je traduirai mes impressions propres et n'affirmerai que preuve en main, satisfaite si je puis intéresser les uns en faisant connaître les autres, m'occupant d'ailleurs de moi sans complaisance et le moins possible.

Je naquis exilée, — morte civilement (1), — à Trieste, le 27 mai 1820. Tout le monde connait les événements qui firent des membres de ma famille autant de parias. Mon père (2), qui combattit et versa son sang un des derniers pour la France, s'en vit rejeté comme ses autres frères. Ses biens furent spoliés, la patrie lui fut interdite. Son alliance, briguée lors de la toute-

(1) La loi du 12 janvier 1816 prescrivait que les membres de la famille Bonaparte ne pouvaient jouir d'aucun droit civil en France.

(2) Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon Ier, roi de Westphalie de 1807 à 1813, avait été blessé à Waterloo.

puissance de l'Empereur, fut attaquée, mais en vain, grâce à la noble conduite de ma mère, la princesse Catherine de Wurtemberg (1).

Toutefois, je fus la bienvenue en ce monde. Mon père, à qui un fils était né six ans auparavant (2), fut heureux d'avoir une fille. En 1822, mon second frère, Napoléon, naquit à Trieste également (3). L'année suivante, nous quittâmes cette ville pour aller résider à Rome, où ma grand mère paternelle était déjà établie avec une partie de notre famille. Le roi Jérôme y acheta un palais où s'écoula presque toute notre enfance.

A ROME. — MON FRÈRE ET MOI

J'ai été élevée avec mon frère Napoléon. Tout jeunes, nous partagions la même chambre, où nous avions chacun une petite couchette fermée en acajou. Cela dura jusqu'à l'âge de sept ans pour moi, de cinq pour lui. Une bonne dormait entre nous. Ce fut alors que mon frère passa dans la main des hommes. Il eut un gouverneur; j'eus pour ma part une gouvernante enseignante.

Cependant, dès ma naissance, la baronne de Rœding, attachée à ma mère depuis nos malheurs, ne me quittait pas. Elle était Suisse, veuve du baron de Rœding auquel elle avait donné une fille qu'elle eut le malheur de perdre. Napoléon et moi lui étions confiés. Elle se prit d'une profonde affection pour ma personne et m'aima comme son enfant. Elle est morte dans mes bras en 1851, ne m'ayant jamais quittée, si ce n'est pendant un voyage que je fis en Russie.

Jamais âme plus tendre, cœur plus dévoué ne veilla sur quelqu'un. Je l'ai aimée mieux que ma mère que je connaissais peu. Son souvenir m'est une religion. Mes yeux se mouillent chaque fois que je pense à elle et les regrets qu'elle m'inspire n'ont pu être atténués. Je n'ai entrepris aucune action importante, je n'ai eu dans ma vie aucune joie, aucun chagrin, que ma pensée ne se soit reportée vers elle comme pour réclamer

(1) Jérôme avait épousé, le 22 août 1807, la fille de Frédéric Ier, roi de Wurtemberg.

(2) Jérôme-Napoléon-Charles, prince de Montfort, colonel au service de Wurtemberg, né à Trieste le 24 août 1814, mort à Florence le 12 mai 1847.

(3) Napoléon-Joseph-Charles-Paul, né à Trieste le 9 septembre 1822, mort à Rome le 17 mars 1891. C'est le prince Jérôme Napoléon.

son sentiment que je consultais toujours de son vivant. Entre elle et moi, jamais un secret; son cœur était bon, indulgent, ses principes sévères, mais sa piété douce. Je puis dire que sa perte a été celle que j'ai le plus vivement sentie. Comment, en effet, ne pas être pénétrée de reconnaissance pour un attachement si dévoué et qui, pendant trente et un ans, n'a jamais eu la moindre défaillance?

Le palais que nous habitions était à l'angle de la Via Condotti et de Bocca di Leone; très grand, mon père l'avait acheté au prince Lucien, son frère, qui quitta Rome lorsque nous vînmes nous y établir, mais il y revenait fréquemment. Lucien, prince de Canino, était un original. Il avait acheté Canino dans un pays de brigands, et y faisait faire des fouilles qui fournirent un nombre considérable d'objets antiques, des vases étrusques notamment. La contrée était si peu sûre qu'un peintre nommé Chatillon, vieux bonhomme ridé, ratatiné, que je vois encore avec sa petite perruque lui tombant sur les yeux, fut enlevé par les bandits comme il dessinait quelque antiquité pour le compte de mon oncle. On l'avait pris pour le prince, mais, l'erreur reconnue, il suffit d'une modeste rançon pour le faire mettre en liberté. Il nous conta cent fois cette aventure.

Ma tante était de son nom Mlle de Bleschamp, veuve d'un M. Jouberthon, de Vambertie (1). C'était une femme très belle. En l'épousant, le prince de Canino s'était presque brouillé avec la famille de l'Empereur. Ces secondes noces ont toujours été un obstacle à tout raccommodement. Lucien ressemblait beaucoup à mon père, mais en gros: aussi nous l'avions surnommé « le faux papa ». Il portait des lunettes; sa tenue était bizarre, il avait toujours des pantalons à pieds et une ample redingote bleue, mais il était agréable et spirituel; nous l'aimions beaucoup.

Pour en revenir à notre habitation, je disais donc qu'elle était superbe. Nous avions un portier qui préservait notre escalier des attentats habituels du sans-gêne romain contre les palais. Ce portier, drôle de corps, s'il en fut jamais, était Français, et je me rappelle qu'il se nommait Torchy. Un tiers des étages servait aux réceptions, un autre à l'habitation de mes parents, le troisième formait un grand appartement d'été

(1) Lucien, prince de Canino et de Musignano, veuf en premières noces de Christine Boyer, l'avait épousée le 26 octobre 1803.

où ma mère se transportait à la fin d'avril, mais, à cette époque de l'année, nous allions presque toujours à la campagne et principalement dans la marche d'Ancone.

Mon père avait acheté en 1826, à Porto di Fermo, sur le bord de la mer, près des frontières napolitaines, une maison de campagne qu'il fit arranger. Nous n'en jouîmes pas longtemps et n'y passâmes qu'un seul été. Le gouvernement des Bourbons de Naples prit de l'ombrage, quoique mon père n'ait jamais conspiré ni cherché à inquiéter un gouvernement quelconque.

Il faut dire que la résolution du gouvernement napolitain de demander au Pape notre expulsion de Porto di Fermo eut pour prétexte une sotte escapade de la princesse Bacciochi, alors mariée au comte Camerata (1). Un jour qu'elle était à notre maison de campagne, il lui prit fantaisie de franchir la frontière avec sa voiture attelée de quatre chevaux qu'elle conduisait elle-même. Elle y réussit en lançant son attelage à toutes brides, laissant vociférer les douaniers stupéfaits. Sur leur rapport, une note fut envoyée à Rome, et mon père subit le décret d'expulsion que lui valut cet acte de pure gaminerie.

CEUX QUI NOUS RENDAIENT VISITE

La comtesse Camerata, fille d'Élisa, grande duchesse de Toscane, habitait Rome avec son mari. De taille moyenne, elle avait, déjà alors, plutôt la complexion d'un homme que celle d'une femme. Sa tête était belle et rappelait celle de Napoléon Ier. Elle avait épousé, faute de mieux, le comte Camerata, homme bien né, riche, beau, mais sans distinction, très enthousiaste de l'Empereur et très fier de son alliance avec sa famille. Sa femme ne pouvait le souffrir. Malgré son air viril, elle se permit des distractions très féminines. Elle eut un fils qui se suicida à Paris en 1854.

La noblesse romaine nous visitait. En fait de cardinaux, nous n'en voyions que trois ou quatre, sans compter notre oncle Fesch, entre autres les cardinaux Bernetti et Pacca (2).

Parmi les personnes qui venaient le plus fréquemment

(1) Napoléone-Élisa, fille d'Élisa et du prince Bacciochi, avait épousé le comte Philippe Camerata-Passionei, dont elle eut un fils, qui fut maître des requêtes au Conseil d'État.

(2) Le cardinal Bernetti fut secrétaire d'État de Léon XII. Le cardinal Pacca avait rédigé la bulle d'excommunication contre Napoléon Ier en 1809.

chez nous le soir, je dois mentionner le prince et la princesse Chigi, père et mère du cardinal actuel, Mgr Spada, et ses frères, le prince et la princesse Gagarine (1), le prince Gortschakoff, secrétaire de l'ambassade de Russie, Bracciano et Torlonia, le père du prince actuel. Nous recevions encore la princesse Ruspoli, née Khevenhüller (2), une Allemande, bonne femme qui prisait, jouait aux cartes et portait partout avec elle un grand sac dont elle tirait ses lunettes et sa tabatière.

Nous voyions aussi à Rome la fille aînée du prince Lucien et de sa première femme, Mlle Boyer. Elle se nommait Charlotte, avait épousé le prince Gabrielli (3). Charlotte n'était pas jolie, était très maigre, mais elle avait de beaux yeux. Elle outrait la dévotion jusqu'à suivre la procession, pieds nus. Elle allait peu dans le monde, était bonne et vertueuse ; nous l'aimions. Elle eut de son mari trois filles et un fils, le prince Placide Gabrielli marié à une de mes petites cousines (4).

Je me souviens d'avoir vu à Rome Horace Vernet avec sa femme et sa fille, qui fut plus tard Mme Paul Delaroche. Vers la fin de 1830, Mlle Vernet vint à un bal chez nous. On parlait beaucoup de sa beauté et, comme des enfants, nous étions curieux de la voir. Elle portait sur la tête une couronne de roses, cela d'un air maussade et renfrogné. Ma mère lui demanda ce qui l'affectait ; elle répondit que sa guirlande lui allait mal et que c'était la cause de son chagrin. Déjà, à l'âge que j'avais, cette réponse me parut puérile et l'impression m'en est restée. Longtemps après, lorsque je l'ai connue comme étant Mme Delaroche, liée avec la duchesse de Fitz-James, je me suis rappelé cet enfantillage et expliqué sa niaiserie juvénile.

Ce qu'il passa chez nous de Français, d'Allemands, de Russes et même d'Anglais est considérable. Je dois dire que ces derniers étaient froidement reçus. Le souvenir encore récent de Sainte-Hélène suffisait à les écarter. Toutefois, parmi ceux que nous vîmes, je citerai en première ligne lord Holland, alors M. Fox, charmant homme, quoique très boiteux ; il nous aimait

(1) Le prince était ministre de Russie auprès du Saint-Siège.

(2) Marie de Khevenhüller-Metsch avait épousé Alexandre Ruspoli, prince de Cervetro. Elle mourut le 8 mars 1829.

(3) Christine-Charlotte Bonaparte, née à Saint-Maximin le 22 février 1795, morte à Rome le 6 mai 1865, avait épousé en 1815 don Mario Gabrielli.

(4) Leur fils épousa en 1856 une fille du prince Charles Bonaparte, donc, elle aussi, petite-fille de Lucien.

beaucoup (1). J'ai conservé le souvenir de ses grands yeux bleus et tendres. Nous reçûmes aussi lord et lady Talbot Shrewsbury (2) avec leurs deux aimables filles. L'aînée épousa le prince Doria, la seconde, nommée Gwendoline, fut la première femme du prince Marc-Antoine Borghèse (3). Elle était un peu plus âgée que moi; je m'y attachai grandement. On ne pouvait voir une figure plus agréable. Elle n'avait rien de la raideur britannique, rien presque du type anglais. Son teint était brun clair, ses cheveux noirs, ainsi que ses yeux grands et bien fendus, qui vous regardaient avec une expression de candeur pleine de charme et d'une mélancolie remplie de douceur. Peut-être la tête était-elle un peu forte pour le corps qui était solide sans exagération et sans pécher contre la grâce. Elle avait les mains belles, quoique grandes. J'ai eu l'occasion de la revoir plusieurs fois, étant à Florence; elle me témoigna toujours une grande affection et j'ai conservé d'elle le meilleur souvenir. Sa mort, survenue en 1840, plongea Rome dans le deuil.

Quant à son aînée, la princesse Doria, plus âgée qu'elle de deux ans, et qui se maria cependant quatre ans après sa sœur, c'était une tout autre personne. Elle avait le type anglais le plus marqué. Elle était grande, d'un blond roux; elle avait le teint frais, marqué de taches de rousseur. Ses yeux étaient bleus. En somme, elle était jolie, mais assez hautaine. Je l'ai à peine revue depuis que nous quittâmes Rome. Elle est morte en 1858.

Savary, duc de Rovigo, et sa femme vinrent passer l'hiver de 1829 à Rome, avec quatre de leurs cinq filles, et l'aîné de leurs deux garçons. Ils furent reçus chez nous comme des amis. Les quatre filles étaient: Léontine, mariée à M. de Lérol, lieutenant-colonel de dragons, Polonie, Marie et Fanny qui avait mon âge (4). Mme de Lérol était affreusement laide, maigre à faire peur, l'œil hagard et la peau noire. Polonie avait la taille très souple; elle était fort éveillée, coquette, d'un caractère

(1) Charles-Richard Fox (1793-1873), le numismate, fils de lord Holland dont la conduite envers le prisonnier de Sainte-Hélène avait été si généreuse.

(2) L'amiral John Talbot avait épousé, le 17 octobre 1815, Juliana Arundell.

(3) Gwendoline-Catherine Talbot, née en 1817, épousa en 1835 le prince Borghèse.

(4) Léontine, née en 1804, morte à Paris en 1887, fut successivement mariée à Antoine Pons de l'Hérault et au marquis de Sainte-Croix. Les autres filles de

décidé, mais elle sentait horriblement le musc. Marie, depuis Mme de Serlay, était grande et assez belle, ressemblait à sa mère qui avait une beauté sévère. C'était une personne affable, remplissant dans la famille de Rovigo le rôle d'une Cendrillon. Quant à Fanny, elle ressemblait à son père qui jouissait d'une figure osseuse et dure. C'était une bonne fille qui n'allait pas dans le monde. Elle prenait des leçons avec moi. C'était, avec Mlle Louise de Pedra-Branca, la seule jeune personne qui vécût dans mon intimité. Louise était la fille du comte de Pedra-Branca, Brésilien, qui, dans son pays, avait hébergé mon père, alors qu'il était capitaine de vaisseau. Nous nous voyions presque tous les jours, nous promenant et jouant ensemble. Je me souviens que, déjà, nos conversations ne roulaient que sur Paris, ses modes, ses usages; nos jeux même y avaient trait.

Mlle de Pedra-Branca épousa le comte de Barral, allié à l'empereur Napoléon III (1). Elle a été dame de la princesse de Joinville et je la trouvai en fonctions, à Paris, quand je vins y habiter en 1842. Nous nous vîmes souvent, quoique sans intimité. Son mari était un fort beau garçon qui l'emmena au Brésil où elle fit l'éducation de la fille unique de l'Empereur, actuellement la comtesse d'Eu. Quand elle revint en France, c'était sous l'Empire. Je me montrai fidèle à une ancienne affection, mais, hélas! depuis 1870, elle ne me connaît plus.

Quant à Tristan de Rovigo, c'était, en 1829, un gamin assez laid (2). Polonie et Marie figuraient dans tous les bals de Rome, notamment chez mon père et chez la reine Hortense. Elles chantaient à merveille. Elles étaient mises à la française, simplement, mais avec ce certain je ne sais quoi qui distingue nos compatriotes à l'étranger. C'est à Rome que le duc de Rovigo apprit la révolution de Juillet. Il partagea la joie que cet événement nous causa et partit immédiatement pour reprendre du service.

Rovigo épousèrent le baron de Soubeyran-Reynaud, le comte Mikorski, F. O. de Froidefond et le colonel baron Gosse de Serlay. Mme de Serlay fut dame d'honneur de la princesse Mathilde.

(1) La mère du comte de Barral était Anne-Amédée de Beauharnais, fille de Claude et de Fanny de Beauharnais et par conséquent cousine de Napoléon III.

(2) Tristan Savary, né en 1816, mort au Maroc le 16 juin 1844, était, non l'aîné, mais le plus jeune des fils du duc de Rovigo.

De toute cette famille, c'est encore la duchesse qui me revenait le moins. Bien qu'elle eût été belle, sa figure avait pris une grande dureté d'expression. Elle avait le teint trop brun, les yeux trop noirs, la taille trop épaisse. Elle était toujours vêtue de noir et de rouge. Elle portait peu d'attention aux enfants, qui ne l'aimaient pas. Nous la savions peu douce pour Marie et pour Fanny. Ses favoris étaient Tristan et Polonie.

Nous vîmes encore, cette même année, venir à Rome le duc et la duchesse d'Istrie (1), ainsi que le marquis et la marquise de Dalmatie (2). Le fils du maréchal Soult avait épousé la fille unique de l'amiral duc Decrès. Tout ce monde venait presque chaque soir chez nous et y dînait souvent. Il n'est sorte de prévenances que mon père et ma mère n'eurent pour ces personnages. La duchesse d'Istrie était une superbe femme, à la figure ouverte, à la taille élevée, qui se laissait adorer sans trop se soucier des hommages qu'on lui rendait. Quant au duc, fils du maréchal Bessières, il n'avait de remarquable que l'exiguïté de sa taille. La marquise de Dalmatie était une femme assez sérieuse, visitant et voyant bien Rome. Elle était très réservée et on la disait capricieuse. Je ne me souviens guère de son mari, personnage assez effacé d'ailleurs.

D'Orsay, le beau d'Orsay, passa aussi par Rome avec sa femme, la belle Marie. L'impression que me fit alors ce célèbre fat est celle d'un homme d'une mise très ridicule, faisant, ce qui alors était choquant, des visites en cravate noire et la canne à la main. Je le vis arriver ainsi chez mon père en compagnie du duc de Montebello (3), qui le singeait. Ils furent, l'un et l'autre, peu goûtés à Rome, où on les tint pour des gens sans gêne.

La princesse Zénaïde, fille de ma tante Julie, et mariée à Charles Bonaparte, fils de Lucien, vint s'installer à Rome, revenant d'Amérique, où elle avait passé deux ans auprès de son père, le roi Joseph (4). C'était une bonne femme, ayant eu seize enfants de son cousin.

(1) Napoléon Bessières, fils du maréchal, avait épousé, en 1826, Mlle Lagrange, fille du général de l'Empire.

(2) Napoléon-Hector Soult avait épousé en 1825 Moïna Salligny, dont il devint veuf en 1830. La princesse commet donc une erreur en le disant gendre du duc Decrès, mort sans postérité.

(3) Louis-Napoléon Lannes, l'aîné des fils du maréchal.

(4) En 1817, Joseph s'était établi à New-Jersey, puis à Port-Breeze, d'où il revint en Europe seulement après 1830.

NOTRE MAISON

Notre maison était ainsi composée : ma mère avait auprès d'elle une dame de compagnie; mon père avait un chevalier d'honneur et un secrétaire; moi, outre la baronne de Rœding, une gouvernante, ainsi que je l'ai dit. Je ne nommerai pas toutes les dames que j'ai connues auprès de ma mère. Elles changeaient assez souvent. Je me souviens, entre autres, d'une Milanaise, Mlle F..., qui resta plusieurs années consécutives, entrecoupées de quelques absences forcées. Mon père, le plus aimable des hommes, poussait la galanterie jusqu'à l'imprudence. D'ailleurs, le baron de Stœlting, son chevalier d'honneur, était une bonne tête de turc. « C'est Stœlting », disait mon père, et ce beau Stœlting, avec ses larges mouchoirs, son nez en pied de marmite tout bourré de tabac, passait pour un Lovelace. Il avait eu pour prédécesseur M. Abbatucci, le grand père du conseiller d'État et du général de ce nom, le père du garde des Sceaux, ministre de la Justice de Napoléon III. J'ai conservé de lui l'impression d'un superbe vieillard aux cheveux blancs et bouclés. Il nous quitta en 1826 pour retourner en Corse. M. de Stœlting était un Hanovrien, ancien sujet du roi de Westphalie. Il vint à Rome avant 1830 et demanda à être attaché à la personne de mon père. Je dirai, en son lieu, les services qu'il lui rendit. M. Bohle, un Wurtembergeois, était secrétaire; il était borné, mais honnête homme et bien élevé.

J'eus d'abord pour gouvernante une Anglaise, bonne et brave fille, qui resta quatre ans auprès de moi et que j'ai regrettée. Elle fut remplacée par une Française minaudière et mal portante qui ne demeura que peu de temps, et comme j'approchais de onze ans, on renonça au système des gouvernantes enseignantes. La baronne de Rœding fut exclusivement chargée de moi et j'eus des maîtres de toutes sortes.

Élève excellente, pleine d'amour-propre, j'étais zélée, docile, très attachée à mes professeurs. Napoléon, qui prenait alors ses leçons avec moi, était, je dois le dire, paresseux et taquin. C'était, malgré cela, le favori de ma mère. Elle l'avait eu à l'âge de quarante-deux ans (1). Il ressemblait extrêmement à Napoléon Ier, ce qui la rendait très heureuse et très fière. Il n'en

(1) La reine Catherine était née le 21 février 1783.

était pas plus aimable. Il manquait de civilité. On ne pouvait obtenir de lui qu'il se découvrît dans les fréquentes occasions qui se présentaient de le faire, et j'ai eu longtemps pour mission de jeter sa casquette à terre chaque fois qu'il oubliait ou négligeait de saluer. Il est juste de dire qu'il était souffreteux et avait de fréquentes indigestions. Jusqu'à l'âge de treize ans, on le crut noué, tant il était encore petit. Pour moi, je n'ai jamais été très choyée de ma mère, parce que j'étais une fille. Elle avait la main un peu leste. Élevée à l'allemande, elle prétendait en user envers moi comme il avait été fait pour elle; sans mon père, qui avait des mœurs opposées, elle eût appliqué à mon éducation des méthodes d'ancien régime.

Quant à mon frère aîné, Jérôme, qui naquit à Trieste en 1814, il fut mis de bonne heure au collège de Sienne. Il y demeura jusqu'à l'âge de dix-sept ans, alors que le roi de Wurtemberg le prit à Tholl, auprès de lui, pour lui faire terminer ses études, l'attacher ensuite à sa personne et le traiter comme un neveu qu'on aime tendrement.

MADAME MÈRE, LE CARDINAL FESCH ET LA REINE HORTENSE

Notre éducation, à Napoléon et à moi, a été très soignée. Rien ne nous a manqué. Mais la grande justice que je dois rendre à mes parents, c'est de déclarer qu'ils nous ont donné des principes parfaits. J'ai appris d'eux à adorer la France, à aimer la liberté. On nous a enseigné le respect des gens âgés, l'amour de la charité sous toutes ses formes. Quoique princes et élevés en princes, l'esprit de caste, cet égoïsme absurde et vain qui fait mépriser ceux qui ne sont pas de naissance illustre, n'a jamais eu d'accès dans notre cœur. Le soin a été très développé en nous, l'occupation préconisée. Mon père estimait les travailleurs; il répétait souvent ce commun proverbe qu'il n'y a pas de sot métier, mais de sottes gens. En matière de religion, on nous a enseigné à croire en Dieu, à espérer en sa bonté, à respecter toutes les formes religieuses. Nous nous sommes élevés facilement, sans grandes joies ni grands plaisirs, mais bien portants et aimés de tous ceux qui nous connaissaient.

Pendant tout le temps de notre séjour à Rome, c'est-à-dire de 1823 à 1831, mon père ne manqua pas un seul jour d'aller chez sa mère, Mme Lætitia. Elle avait conservé sur lui une

grande autorité, le traitant presque en petit garçon, le réprimandant souvent, principalement pour ses dépenses et son luxe. C'était une vraie matrone romaine, belle encore, toujours habillée de soie brune, coiffée d'un bonnet blanc et sans cheveux. Elle avait les mains petites. Je me souviens surtout de leur finesse et de leur transparence, mais l'âge avait rendu ses doigts crochus. Elle avait auprès d'elle la nourrice de Napoléon Ier, la vieille Saveria Robaglia, qui nous donnait toujours des biscuits, quand nous allions, le dimanche après la messe, voir notre aïeule en son grand palais de la place de Venise. Je me la rappelle parfaitement : elle était un peu bossue et toute petite; je me souviens aussi de son fils Robaglia, avec son teint noir, ses yeux noirs, ses sourcils noirs, ses moustaches noires. Bien des années après, je l'ai retrouvé installé à Compiègne, où Napoléon III l'avait placé.

Mme Lætitia était constamment assise sur un canapé, filant au rouet le plus souvent. Nous trouvions quelquefois chez elle le cardinal Fesch, son demi-frère, assis à ses côtés, disputant ou sommeillant. En effet, si la conversation se soutenait, elle dégénérait immanquablement en discussion ; si elle languissait, le cardinal ne tardait guère à s'endormir. On entendait alors ce dialogue :

— Mon frère !

— Ma sœur !

— Vous dormez ?

Dénégation du cardinal, discussion, nouveau somme et de nouveau encore :

— Mon frère !

— Ma sœur !

— Vous dormez ?

— Non, ma sœur.

Dans le premier grand salon de ma grand mère se tenait le vieux chevalier Colonna, Corse d'origine (1), habillé de noir, culotté de court, cravaté de blanc. Ses cheveux, coupés ras sur le dessus de la tête et sur les tempes, étaient poudrés. Il avait conservé la queue. Long, maigre, il portait avec dignité des lunettes d'or. Installé à gauche de la porte d'entrée, dès qu'un membre de la famille arrivait, il allait au-devant de lui et l'in-

(1) Simon Colonna de Lecca, qui avait accompagné Madame à l'île d'Elbe.

troduisait auprès de Madame, puis il se retirait dans son coin, s'endormant volontiers sur le journal qu'il avait en main.

Une dame de compagnie, attachée à ma grand mère, était le digne pendant de Colonna (1). Cette vieille fille, aimable et propre, vivait en discussion perpétuelle avec le chevalier. Elle filait près de Madame et lisait les journaux avec un accent italien fortement prononcé.

Ces deux vieux étaient tristes, croyaient aux miracles. Colonna n'était pas éloigné d'affirmer que la Sainte Vierge lui apparaissait. Ils dînaient en tête-à-tête. Madame mangeait seule ou avec le cardinal Fesch. Le palais de la place de Venise, à l'escalier sombre, aux pièces très hautes, froides ou mal chauffées, était d'un aspect lugubre. A dix heures, tous les feux étaient éteints jusqu'au lendemain matin à sept heures. Je me souviens d'avoir vu ma grand-mère sortir en voiture et marcher, cela pendant plusieurs années ; mais, en 1829, elle fit une chute à la villa Borghèse et se cassa le col du fémur. Jamais elle ne voulut supporter l'appareil pour la réduction de cette fracture. Son grand âge lui fit renoncer plus facilement à ses rares sorties en voiture et même à marcher dans l'appartement. On la levait tous les matins, et, dès la tombée de la nuit, on la recouchait pour dîner.

Tous les dimanches, on nous mettait dans un landau, Napoléon et moi, accompagnés de la baronne de Rœding et du baron de Stœlting. Nous allions ainsi faire nos visites de famille. La vieille Saveria nous donnait régulièrement des biscuits ; Madame nous recevait bien, mais sans tendresse. Napoléon n'aimait pas l'embrasser ; il aimait encore moins baiser la main diaphane et ridée qu'elle lui présentait au besoin. Son vieux visage l'impressionnait. Cette visite, pendant laquelle elle filait quelquefois, durait dix minutes.

* * *

De chez Madame mère, nous nous rendions chez le cardinal Fesch. Il demeurait dans le palais Falconieri, bel édifice loin du centre de Rome, sur les bords du Tibre (2) ; les murs en étaient sombres et garnis de tableaux ; il y faisait très froid. L'escalier était roide, moins malpropre, toutefois, que ceux des autres

(1) Mlle Rosa Mellini.
(2) Strada Julia.

palais romains qui servaient en général de latrines publiques. Le cardinal Fesch était un petit homme replet, frais et vif. Je lui dois cette justice de remarquer qu'il demeura toujours attaché à la France. Il portait la soutane et le rabat traditionnel du clergé français, et ne voulut jamais renoncer, quoi qu'on lui offrît, à son titre d'archevêque de Lyon, primat des Gaules.

Pendant que nous étions à Rome, il vint une certaine Mme B..., avec sa fille. Elle se fit présenter dans la famille de l'Empereur, prétendant vouloir la servir. Ni Madame, ni ma mère, ni la reine Hortense ne trouvèrent cette personne de leur goût. Elle était très grande, hommasse, décidée, parlant fort et beaucoup. Elle me fit l'effet d'une ogresse. Sa fille, plus âgée que moi, venait prendre des leçons avec nous. Elle était accompagnée par un nègre qui nous intriguait beaucoup. Or, un jour, ce nègre vint, en pleurant, se réfugier chez mon père, fuyant les mauvais traitements de Mme B... Il le supplia de le garder, disant qu'il n'était point un homme. C'était une négresse ! Mon père, après cette déclaration inattendue, s'arrangea sans doute avec cette dame, garda huit jours la pauvre moricaude, puis la mit dans un couvent. Cette bonne boule noire, avec ses cheveux de laine sous un voile de mousseline blanche, provoquait mes joyeux éclats de rire.

Pendant les huit jours qu'elle passa chez nous, la négresse jasa sur le compte de sa maîtresse et de sa fille. Elle raconta que le cardinal Fesch les voyait souvent et qu'il employait cette dame à faire le catalogue de ses tableaux.

C'était un singulier homme que notre grand oncle. Il aimait les arts et, par-dessus tout, les tableaux. Il possédait de superbes dentelles, officiait de la façon la plus magnifique et, dans les processions, il était, de tous les cardinaux, celui qui paraissait le plus confit en dévotion. Lorsque nous allions le voir, nous le trouvions toujours dans une pièce oblongue éclairée par une fenêtre unique. Il s'y tenait ordinairement seul. Là étaient réunis les tableaux qu'il aimait. J'ai le souvenir des quatre principaux. C'étaient la *Danse des heures* du Poussin, un *Repos de la Sainte Famille*, un *Jésus chez Marthe et Marie*, et, derrière son fauteuil, le *Saint Jérôme* de Léonard.

Nous lui baisions la main comme à Madame. Il nous embrassait sans grande effusion, nous gardait quelques minutes,

adressait deux mots aux personnes qui nous accompagnaient et puis il nous congédiait.

*
* *

Nous étions bien aises de le quitter, d'autant plus que, de chez lui, nous allions chez la reine Hortense. Elle habitait le second étage du palais Ruspoli (1). Son large escalier était moins propre encore que celui de ma grand mère. Il y avait constamment des marques répugnantes de passages humains. Souvent il m'est arrivé, le montant avec ma mère, de devoir tenir en main sa robe, par derrière, afin de la préserver d'étranges souillures. Cependant, une fois qu'on avait pénétré dans l'appartement, tout vous y apparaissait séduisant. Il y faisait clair. Les domestiques étaient empressés ; ils avaient des livrées faites pour eux, ce qui à Rome était encore assez rare. Chez elle, la Reine était toujours occupée. Les tables, couvertes de livres, d'estampes, d'ouvrages de toute sorte, témoignaient de l'activité de son esprit. Il y avait auprès d'elle deux ou trois personnes, sans compter la dame de service. On y sentait la vie, la jeunesse. Élégante et simple, ma tante, chose singulière, portait constamment un chapeau, même dans la maison. Elle nous accueillait à merveille, ayant sans cesse quelque objet intéressant à nous montrer.

Quand le prince Louis (2) était chez sa mère, notre joie était complète. Il jouait avec nous comme s'il eût été de notre âge. Tous les dimanches, la Reine venait avec le prince entendre la messe dans notre demeure où nous avions une chapelle. C'était, pour nous autres enfants, un plaisir extrême que leur venue. Notre cousin était boute-en-train, un peu gamin même. Pendant l'office, il nous donnait des distractions et, à en juger par le peu de recueillement que cette cérémonie lui inspirait, on aurait pu s'attendre à moins de religiosité de sa part lorsqu'il fut parvenu au trône.

La reine Hortense recevait beaucoup de monde. Presque tous les Français qui venaient à Rome demandaient à lui être présentés. On faisait chez elle d'excellente musique ; elle chantait encore très bien. Les bals qu'elle donnait, pendant le Carnaval, étaient extrêmement recherchés. En un mot, elle était

(1) Sur le Corso.
(2) Le futur Napoléon III.

un centre. Dans ses promenades, elle allait visiter des artistes dans leur atelier, des ruines, des monuments intéressants. L'Académie de France, dirigée alors par Horace Vernet, la voyait souvent. Un jeune peintre qu'elle y rencontrait, M. Cottrau, devint un des habitués du palais Ruspoli (1). La Reine le vit pour la première fois à un bal masqué où elle parut en domino. Elle fut frappée de la beauté de ce jeune homme qui était admirablement bien de sa personne, mince, élancé, brun avec de grands yeux, et c'était un Français. Elle l'accueillit chez elle; il fut très flatté de se voir ainsi distingué et devint l'ami du prince Louis avec lequel il montait à cheval et faisait des armes. Sa tenue fut aussi modeste que naturelle. Chacun l'aimait dans la maison de ma tante, où sa présence attirait des jeunes gens, surtout des artistes. Ce fut, pendant plusieurs années, le rendez-vous de ce que Rome possédait de plus distingué dans tous les genres.

Je crois bien qu'elle ne négligeait rien, dès cette époque, pour faire des amis politiques à son fils, mais ce n'était pas ostensible. Jamais je n'ai connu de femme plus également aimable, moins jolie, ni, cependant, plus séduisante et dont le charme en toutes choses fût plus grand. Je ne sache pas l'avoir entendue médire de qui que ce soit. Sa bienveillance était extrême; elle ne s'immisçait dans les affaires de personne, ne pénétrait pas dans la vie d'autrui, encore moins dans l'intérieur de nos différents centres de famille.

On était bien différent à son égard. Je crois qu'on était jaloux de la position indépendante qu'elle s'était faite à Rome, tout en gardant les dehors.

MA MÈRE

Ma mère la blâmait souvent; elle n'était pas indulgente pour ses belles-sœurs; elle se sentait tenue par mon père autrement qu'elles. Jamais elle ne sortait seule, surtout à pied, ne rendait pas de visites, n'allait chez les membres de sa famille qu'accompagnée de son mari qui, pour sa part, prenait toujours la clef des champs. Elle ne recevait que sur demande d'audience, hormis le soir. Son existence était grande, mais restreinte.

Un jour que l'ambassadeur de Russie, le prince Gagarine,

(1) Félix Cottrau, né à Paris en 1799, mort le 19 décembre 1852.

fit demander à être admis auprès d'elle pour lui présenter une lettre de son souverain, il se vit assigner une heure par mon père qui le reçut en tiers avec ma mère, et, lorsque le prince eut remis la lettre entre les mains de ma mère, celle-ci la donna immédiatement à son mari, qui la décacheta en présence de l'ambassadeur. On voit que sa liberté était limitée. Lorsqu'elle écrivait, à sa famille allemande surtout, mon père faisait la minute de ses lettres. Cependant, le roi Jérôme se passait toutes ses fantaisies, et la surveillance qu'il exerçait de si près sur sa femme n'avait pour but que d'éviter tout contact qui pût lui apprendre ce qui se passait.

Ma mère se trouvait d'ailleurs aussi heureuse que possible, car elle adorait son mari qui, dès cette époque, avait l'air d'être son fils. Elle ne voyait que par ses yeux. On l'entendait répéter à tout propos : « Je donnerais tous mes enfants pour le petit doigt de Fifi. » C'était le nom d'amitié qu'elle lui donnait, et elle disait vrai.

Tout se passait chez nous avec une certaine solennité. Ma mère n'allait nulle part, j'entends chez les membres de sa famille. Elle ne faisait pas d'exception pour la reine Hortense qui donnait des bals et des concerts. En revanche, elle prétendait que tous ses parents à Rome vinssent chez elle. Cependant, quand on dansait chez nous, la reine Hortense y paraissait. Quant au prince Louis, il enterrait le bal. Le cardinal Fesch s'y montrait un instant, se retirant dès qu'on commençait à danser. Quant à nous autres enfants, on nous bouclait les cheveux, on nous parait bien, puis nous faisions une courte apparition à laquelle le premier coup d'archet mettait fin, à notre désespoir. Quelquefois nous obtenions de notre père une prolongation d'une heure qui nous valait de notre mère une réprimande immanquable.

Une fois par an, mon père allait au Vatican voir le Pape. Nous y fûmes une seule fois avec ma mère. Il nous recevait en princes. Nous le rencontrâmes un jour, comme il passait en voiture et nous aussi. Nous fîmes arrêter, ainsi qu'il était d'usage, et ma mère se tint debout pour le saluer, mais le Pape fit également arrêter son carrosse, abaisser le marchepied et prier ma mère de monter auprès de lui, afin d'échanger quelques paroles. Elle se rendit à l'invitation. Les zélés crièrent au scandale, car elle était protestante. Entre tous, le cardinal Fesch se

montra le plus choqué. A cette occasion, ma mère lui dit : « Mon cher oncle, si jamais vous devenez pape, mon premier acte sera de quitter Rome, car vous ne m'y sauriez tolérer. » Cette boutade le fit rire, assuré qu'il était de ne jamais s'asseoir sur le trône pontifical.

Il nous fallut bientôt quitter Rome. En 1831, mon père fut inquiété par le gouvernement romain. Lorsque la révolution de 1830 éclata, le prince Louis ne put se tenir de placer partout des drapeaux tricolores. Il eut de plus l'imprudence de faire faire une chabraque bordée des couleurs nationales et de se promener, par les rues de Rome, sur un cheval ainsi harnaché. Cela suffit pour inquiéter le gouvernement papal à ce point qu'il voulut faire arrêter le prince, qui n'eut que le temps de se cacher et de s'enfuir. Mon frère aîné, Jérôme, alors âgé de seize à dix-sept ans, qu'on savait très bien avec son cousin, eût été arrêté et expulsé du territoire romain sans l'intervention du prince Gagarine, ambassadeur de Russie à Rome, qui déclara que si l'on touchait un des cheveux de mon frère, il demanderait ses passeports. Ma mère était la cousine germaine de l'empereur Nicolas qui étendait déjà sur nous la puissante protection dont je devais, quinze ans plus tard, ressentir tous les effets. Ma mère recevait une pension de la Russie et avait conservé avec la famille impériale des relations de parenté sinon très intimes, du moins très cordiales.

Je me souviens d'avoir vu à Rome, en 1828, la grande-duchesse Hélène, femme du grand-duc Michel de Russie, accompagnée de son frère, le prince Frédéric de Wurtemberg. Tous deux furent très bons pour nous. La grande-duchesse était fort belle, elle avait de la grâce et beaucoup d'esprit. Elle me frappa extrêmement et, lorsque je fus en Russie, en 1841, je retrouvai, sur son compte, toutes mes impressions de jeunesse. Elle se montra pour moi la meilleure des parentes.

Cependant, malgré la protection efficace du prince Gagarine, et quoique nous vécussions à Rome respectés et recherchés, mon père, voulant éviter de nouvelles tracasseries, vendit son palais et nous allâmes nous établir à Florence, où presque tous les autres membres de notre famille étaient déjà réunis, excepté Madame mère, que son infirmité retint dans son palais de la

(1) La princesse Hélène, fille du duc Paul de Wurtemberg, avait épousé en 1824 le grand-duc Michel Paulowitch, fils de Paul Ier et frère de Nicolas Ier.

place de Venise, et le cardinal Fesch, que protégeait la pourpre romaine.

SUR LES BORDS DE L'ARNO

Dans les derniers moments de notre séjour à Rome, au mois de juin 1831, ma mère reçut de son frère, le roi de Wurtemberg, une lettre qui lui annonçait sa prochaine arrivée à Livourne, à l'effet d'y prendre les bains de mer, et l'invitait à l'y venir trouver. C'était la première fois, depuis 1815, que le frère faisait à la sœur une pareille avance. Nous n'avions pas été gâtés par notre parenté, c'était à qui nous oublierait. Il en est ainsi chaque fois qu'on tombe, surtout si c'est de haut.

Ma mère fut touchée; elle et mon père oublièrent le passé, espérèrent en l'avenir. A la fin de juin, ils partirent de Rome où ils nous laissèrent sous la garde de la baronne de Rœding et du baron de Stœlting. Nous recevions des nouvelles fréquentes de nos parents qui, vers la fin d'août, ordonnèrent de nous embarquer à Civita-Vecchia pour les rejoindre à Livourne. Nous partîmes fort joyeux avec nos mentors. Arrivés à Livourne, on nous présenta au roi de Wurtemberg qui nous fit le meilleur accueil. Nous trouvâmes là notre frère aîné Jérôme qui était en vacances. Le roi notre oncle offrit à ma mère de l'emmener avec lui à Louisbourg afin de lui faire terminer ses études et de l'attacher, plus tard, à sa personne. On convint que mon père conduirait lui-même son fils à Louisbourg. C'est seulement pendant que le roi Jérôme faisait ses préparatifs pour se rendre en Allemagne, que nous apprîmes la résolution de nos parents de quitter Rome avant l'hiver et de s'établir à Florence.

La Toscane était un pays privilégié, gouverné sagement et doucement par le grand-duc. C'était un coin de terre où chacun, à l'abri de toute inquiétude, prenait sa part de soleil, et où les infortunes de toute sorte trouvaient un refuge assuré. La gaîté, l'entrain, la bonne humeur donnaient à Florence une physionomie particulière. On y avait l'air heureux; on l'y pouvait être Mon père loua le palais Seristori, très belle demeure sur les bords de l'Arno, et nous nous y établîmes au mois de novembre.

Le personnel de la maison nous suivit à Florence. Mon père, qui était jeune de caractère, se plut dans sa nouvelle résidence. Il était plus libre qu'à Rome. Pour de certains esprits tout changement est bien venu. Madame mère, sans doute, fit

quelques observations; elle parla économie, critiqua la dépense, trouva peu raisonnable qu'on abandonnât une belle et importante demeure pour aller s'établir dans une maison louée. A son sens, l'aventure des princes Louis et Jérôme n'était pas de nature à faire déserter Rome par la famille de l'Empereur. Nous restâmes néanmoins à Florence. Mon père mit son palais en vente. Il devint la propriété du duc de Bracciano, frère du prince Torlonia, qui le possède encore.

Le roi Jérôme allait à Rome deux fois par an pour voir sa mère. Il y passait ordinairement huit jours. Leurs relations n'étaient pas bien tendres. L'âge affaiblissait Madame. Son esprit, son cœur même se ressentaient de sa vieillesse. La conversation devenait difficile avec elle. Les malheurs de l'Empereur l'avaient rendue indifférente, insensible à tout. Elle n'espérait plus rien ni pour elle ni pour nous, et vivait d'une existence presque mécanique, dormant beaucoup.

La reine Julie (1), femme de Joseph, l'aîné des frères de Napoléon Ier, habitait Florence depuis plusieurs années. C'était celle de toutes ses belles-sœurs que ma mère préférait. Jamais elle ne lui avait porté ombrage. C'était une petite femme très mince et maladive. Elle était bonne, fort sensée, très attachée à sa famille de son côté comme du nôtre, sans aucune prétention, sans jalousie. Sous le règne de l'Empereur, elle ne se mêla jamais d'intrigues et demeura en bonne intelligence avec ses belles-sœurs, ce qui n'était pas chose facile. Il faut dire qu'étant sans beauté, elle ne pouvait en aucune façon leur être une rivale. Aussi fut-elle le lien de toute la famille. Elle habitait alors le petit Luxembourg et avait constamment auprès d'elle une de ses sœurs et ses nièces, Mlles Clary et de Saint-Joseph (2). Sa constante préoccupation fut de marier ces dernières. Elle les dota et ne fit jamais un sou de dettes.

La reine de Suède, Désirée, femme de Bernadotte, et Mme de Villeneufve étaient ses sœurs. Elle voyait peu de monde; son mari ne lui avait pas donné précisément les plus douces satisfactions. Elle se repliait sur elle-même, se réfugiait dans son intérieur tout bourgeois; là elle trouvait Mme de Villeneufve

(1) Marie-Julie Clary.

(2) La reine Julie avait eu douze frères et sœurs. L'une de ses sœurs, Rose, avait épousé le baron Anthoine de Saint-Joseph.

et sa fille devenue Mme Joachim Clary (1); leur affection réciproque resserrait leur intimité.

Lorsque les désastres de l'Empire arrivèrent, ma tante Julie se réfugia à Bruxelles avec ses filles Zénaïde et Charlotte (2). Elles y vécurent tout à fait dans l'ombre, ne voyant personne, si ce n'est le peintre David, exilé lui-même et qui donnait des leçons de dessin à Charlotte ainsi qu'à la princesse de Chimay, ci-devant Mme Tallien. C'est à Bruxelles que la reine Julie maria sa fille Zénaïde au prince Charles Bonaparte, fils aîné de Lucien. Tous deux, sitôt après le mariage, s'embarquèrent pour Philadelphie où le roi Joseph s'était établi, puis, de retour, se fixèrent à Rome ainsi que je l'ai déjà dit.

Lorsque Zénaïde fut revenue d'Amérique, ma tante y envoya Charlotte qui demeura deux ans auprès de son père. Joseph avait laissé la Reine en 1815. Il ne la revit qu'en 1840. En quittant Bruxelles, ma tante se rendit à Rome pour visiter Madame mère. Le séjour de cette ville lui parut triste. Elle s'établit définitivement à Florence, où elle mourut le 7 avril 1845. C'est dans cette ville qu'elle maria sa fille Charlotte, de retour auprès d'elle, à Napoléon, frère aîné du prince Louis, depuis Napoléon III.

Une fois fixée à Florence, la reine Julie fit venir sa sœur, Mme de Villeneufve, avec sa fille Juliette. Les deux familles n'en firent qu'une et l'affection des deux sœurs et des deux cousines fut aussi complète que possible. Leur vie était simple, monotone même. Ma tante demeurait presque tout le temps à demi couchée sur un canapé, Mme de Villeneufve étendue dans un grand fauteuil à dossier élevé, invariablement situé à la gauche de la cheminée du salon. Cette dernière portait toujours une blouse de soie noire et un bonnet ruché, sans brides. Elle ne suivait jamais la mode; mais si elle se souciait peu des élégances physiques, la beauté morale ne lui faisait pas défaut, et son âme réunissait à une droiture sans pareille les qualités affectueuses les plus nobles et les plus éclairées.

Elle naquit dans un temps où tout était bouleversé. Son

(1) Catherine-Honorine Clary avait épousé le 2 mai 1791 M. Blait de Villeneufve. Ils eurent un fils et une fille, Baptistine-Julie, mariée à son cousin-germain, Joachim-Charles-Napoléon Clary.

(2) Charlotte-Napoléone, née à Mortefontaine le 31 octobre 1802, morte à Sarzane le 2 mars 1839.

éducation fut naturellement négligée. En fait d'instruction, elle manquait un peu d'orthographe; en fait de doctrines religieuses, elle avait des tendances voltairiennes. Cependant elle croyait en Dieu, comme toute âme tendre en sentait le besoin.

Mme de Villeneufve n'eut aucun art d'agrément. Elle lisait peu. Sous l'Empire, il suffisait de voir, d'entendre et de se souvenir pour en savoir long. Son alliance avec la famille impériale la mit à même de recueillir bien des observations. Elle avait de l'esprit dans l'intimité et contait plaisamment, avec une pointe de comique assaisonnée par un léger accent marseillais, les anecdotes qu'elle se rappelait. Son naturel vif et enjoué la fit très apprécier de Napoléon Ier, qui l'aimait beaucoup.

Cependant cette excellente femme manquait d'occupations. Jamais elle ni ma tante ne faisaient rien de leurs dix doigts; une vieille femme de chambre lisait quelquefois ou écrivait, sous leur dictée, leurs lettres toujours arriérées. Ce jour-là, elles s'enfermaient et ne recevaient personne. Leur correspondance était pourtant bien restreinte. Ma tante écrivait à son mari pour leurs affaires de fortune. Leur intimité matrimoniale ne procura jamais aux deux époux un grand besoin d'épanchements. Le mariage de Charlotte avec Napoléon ne changea en rien les habitudes de ma tante. Ses enfants demeurèrent avec elle. Les deux jeunes gens vivaient très solitairement, ne voyant presque personne et s'occupant de peinture qu'ils aimaient l'un et l'autre avec passion. Napoléon était un homme séduisant, grand, brun de cheveux, rappelant les traits du visage de son oncle, Eugène de Beauharnais. Il vécut toujours auprès de son père, tandis que Louis ne quitta pas sa mère. Les deux frères s'aimaient tendrement. Ils avaient une foi politique et des espérances communes. Lorsque la révolution de 1830 renversa le trône des Bourbons, ils en ressentirent une joie vive, que nous partageâmes d'ailleurs. Il y avait là, pour nous, comme une réhabilitation de notre passé, sans compter un avenir meilleur ouvert aux destinées de la nouvelle génération. Mes deux cousins se jetèrent avec enthousiasme dans le mouvement insurrectionnel des Romagnes conduit par le général Armandi, vieux soldat de l'Empereur (1). On sait comment échoua ce soulèvement. La nouvelle de la défaite parvint à Rome à la reine Hortense, qui courut vers ses fils à

(1) Pierre Damien Armandi, né en 1778, mourut en 1855, bibliothécaire du château de Saint-Cloud.

travers mille dangers. Quand elle crut les revoir tous deux, l'aîné était mort (1).

Napoléon avait quitté Florence sans prévenir ni sa femme ni sa belle-sœur. Il avait parlé d'une excursion, afin de n'avoir pas d'explications à donner. Je laisse de côté les circonstances qui accompagnèrent cette mort, aussi bien que le voyage de la reine Hortense et du prince Louis en France. Il en est amplement question dans les Mémoires de la Reine (2). Depuis cette époque elle ne vint plus en Italie et s'établit à Arenenberg, charmante, mais très modeste propriété qui lui appartenait et qu'elle n'occupait, jusque-là, que pendant les mois de l'été. Le séjour de Rome lui était naturellement interdit; quant à celui de Florence, la présence du roi Louis le lui interdisait.

LE ROI LOUIS

Depuis de nombreuses années, mon oncle et ma tante vivaient séparés. Le caractère du Roi était de ceux qui rendent la vie en commun impossible. Il était versatile, soupçonneux à l'excès, inquisiteur et avare. L'état de sa santé contribuait, il est vrai, à rendre son humeur inégale. Il était atteint d'une paralysie dont les premiers symptômes se montrèrent dès son retour de l'expédition d'Égypte. Son mal s'aggrava d'année en année. Je l'ai connu marchant à peine. Lorsqu'il mourut, en 1842, il était complètement perclus des deux jambes et des deux bras. Ce n'était plus qu'un estomac.

Pour donner une idée de sa bizarrerie, il lui prit, aussitôt après la mort de ma tante, arrivée en 1837, la fantaisie de se remarier. Il avait eu, dans sa jeunesse, une passion pour Mme de Lavalette qui sauva son mari; ne se souvenant que de son sentiment passé, sans tenir compte du temps écoulé depuis, il lui fit écrire pour lui demander si elle consentirait à l'épouser. La réponse négative ne se fit pas attendre (3). Cela lui causa un violent dépit. Sans désemparer, il fit faire des propositions à une

(1) De la rougeole, à Forli, le 17 mars 1831.

(2) Quelques fragments des Mémoires de la reine Hortense, — intitulés *La Reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre pendant l'année 1831*, — avaient été publiées à Paris chez Levavasseur, en 1834.

(3) La Princesse doit être ici trahie par sa mémoire, car, peu après son héroïque dévouement, dès 1815, Mme de Lavalette avait perdu la raison. Elle ne mourut qu'en 1855.

demoiselle, jeune fille de dix-neuf ans, fort belle et de très bonne famille. Le père consentit, et la demoiselle, amenée par ses parents, fut présentée au Roi qui, ne pouvant se tenir debout, ni manger sans l'aide de mains étrangères, joua pendant un mois son rôle de fiancé impotent. Cela fit rire tout Florence. Le marquis S... et sa femme furent conspués par la société pour avoir consenti à une pareille union. Soit sentiment du ridicule, soit que l'intérêt les guidât réellement, ils suscitèrent un cas de rupture au moment de la signature du contrat. Le père de la jeune fille exigeait que le Roi assurât à sa fiancée la possession d'un domaine dont elle eût la jouissance au cas, fort probable, où elle ne pourrait vivre avec lui. Il se vit l'objet d'une exploitation indélicate et mit un terme à cet étrange roman qui devint la fable de la ville. Les présents furent rendus. La jeune personne demeura quelques années sans trouver de mari, tant sa complaisance envers ses parents et sa soumission à leur volonté parurent malséantes. Quant à l'amoureux, il se consola en composant des vers blancs sur l'inconstance des femmes, évitant d'ajouter au poids de sa déconvenue la fatigue de chercher la rime à des poésies qui ne brillaient sans doute pas par la raison.

Il faut le dire, son existence était des plus tristes et des plus isolées. Il ne voyait personne. Il se faisait promener en voiture, chaque jour, pendant quelques heures; le soir, on le portait au théâtre. Il n'avait auprès de lui qu'un secrétaire auquel il dictait tout de mémoire et prétendait ne jamais se tromper.

Le roi Louis était atrabilaire, souvent malveillant, toujours mal embouché envers sa femme, envers sa belle-fille la princesse Charlotte, envers moi-même parce que j'avais dû épouser son second fils, le prince Louis-Napoléon. Sa conversation était devenue à peu près nulle. Il n'aimait pas à parler du passé. Son bonheur était de dire du mal de la reine Hortense, que nous aimions beaucoup. Cela nous révoltait; il s'en suivait des brouilles et nous restions alors sans nous voir plusieurs semaines au bout desquelles il se faisait conduire à notre porte dans son coupé. Là, il nous envoyait prier de le venir voir. Nous descendions et restions un quart d'heure auprès de lui dans cette voiture; après quoi, il s'en retournait parfaitement réconcilié pour se brouiller de nouveau et se raccommoder encore.

Il était fort bien logé sur l'Arno, en plein soleil. Il vivait

dans une grande pièce dont il avait fait sa bibliothèque. Le palais qu'il habitait fut acheté depuis par le comte Arese, ami particulier de Napoléon III.

C'est à ce moment de mon enfance que je travaillai le plus. Nous prenions nos leçons en commun, Napoléon et moi, excepté celles de musique que j'apprenais seule. Les distractions étaient rares. On nous menait au spectacle deux fois par an tout au plus. En été, nous prenions les bains de mer à Livourne. Notre existence était fort séparée de celle de nos parents; nous ne mangions pas à leur table, nous nous promenions avec le gouverneur et la gouvernante, nous nous couchions de bonne heure.

J'aimais déjà cette vie réglée et studieuse. L'histoire, principalement, éveillait ma curiosité. L'étude des langues anglaise et allemande fixait mon attention; le dessin me passionnait. Quant à la musique, j'avoue qu'elle m'a été toujours d'une grande fatigue à apprendre. Je menais de front le piano, la harpe et le chant pour lesquels je n'avais aucune disposition. Ma voix, bien timbrée quand je parle, se refuse à chanter juste et mon oreille s'en aperçoit. On dit que c'est un signe de ma race. En raison de mon peu de progrès, chaque année, lorsque nous rentrions à Florence après la villégiature qui se faisait d'ordinaire à Livourne, on me donnait un nouveau professeur de musique. Il apportait une méthode nouvelle, il fallait s'y habituer, mais c'était peine perdue. Aussi je m'efforçais d'escamoter des minutes à cette malencontreuse étude, afin d'en allonger les heures consacrées au dessin.

CHEZ LE ROI DE WURTEMBERG

Dès le printemps de 1833, on parla d'un voyage à Stuttgart où nous devions nous trouver le 27 septembre pour célébrer la fête du roi (1). Il y avait plus de dix ans que ma mère habitait l'Italie et, depuis 1823, elle n'avait pas revu sa patrie. Mon père, très à cheval sur l'étiquette, voulut être édifié d'avance non seulement sur l'accueil que le Roi ferait à ma mère, mais encore sur celui qu'elle recevrait du reste de la famille. Il envoya à Stuttgart le comte Bacciochi, le même qui fut plus tard chambellan

(1) Guillaume Ier.

de l'empereur Napoléon III (1). Ce personnage était connu du roi qui l'avait rencontré dans un de ses séjours aux bains de mer.

Il se rendit donc à Stuttgart sans mission officielle, mais à titre d'ami et d'allié, car il était le neveu du prince Bacciochi, mari de ma tante Élisa. Il devait voir par ses propres yeux, sonder le terrain, négocier son jeu et rendre compte de tout à mon père. Mon frère aîné était alors aide de camp du roi de Wurtemberg, ce qui aplanit bien des difficultés.

Cependant mon père dut se précautionner d'un passeport. Il en demanda un au gouvernement toscan qui crut devoir en référer à Vienne. La négociation dura plusieurs mois. Toute la diplomatie européenne fut en l'air! Le déplacement d'une famille Bonaparte mettait en émoi tous les gouvernements et des craintes chimériques de révolution surgissaient aussitôt dans l'esprit des politiques d'alors. Enfin ce passeport fut obtenu avec un itinéraire strictement tracé. Il fut décidé que nous nous mettrions en route le premier jour de septembre. Nous devions nous embarquer à Livourne, débarquer à Gênes où nous ne pourrions nous arrêter que quarante-huit heures, et, de là, gagner l'Allemagne en passant le Splügen.

Comme nous étions sur le point de partir, la grande-duchesse Stéphanie de Bade (2) vint en Italie avec ses deux filles qui épousèrent, plus tard, l'aînée le prince de Hohenzollern, et la seconde le duc de Hamilton. La grande-duchesse s'arrêta pour nous voir à Florence. La présence d'une personne restée toute française de cœur et très attachée au souvenir de l'Empereur, causa la plus grande joie à mon père ainsi qu'à ma mère. Afin de prolonger le plaisir d'être ensemble, il fut convenu de nous donner rendez-vous à Gênes et de mettre à profit, pour nous voir plus longtemps, les quarante-huit heures qu'on voulait bien nous y tolérer. La petitesse des bateaux nous mit dans la nécessité de faire séparément la traversée. Bacciochi nous accompagnait, ainsi que Mme de Rœding. Débarqués à Gênes, nous trouvâmes la grande-duchesse Stéphanie. Mon père apprit qu'on donnait une pièce française au théâtre de marbre. Il fit retenir deux loges et nous y mena. Notre joie fut excessive. C'était, autant qu'il m'en souvient, la première fois que nous avions

(1) Marius-Joseph-Félix-François Bacciochi, né à Ajaccio le 2 mars 1806, mort à Paris le 23 septembre 1866.

(2) Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon Ier.

occasion d'entendre une comédie écrite en notre langue. Nous étions tout yeux et tout oreilles, mais voilà que mon père, qui ne savait tenir en place, s'avisa de sortir pendant l'ent'racte. Il fut reconnu; la foule se porta au-devant de lui. Rentré dans sa loge, l'émotion et la curiosité gagnèrent de proche en proche tous les spectateurs, de sorte qu'au milieu d'un acte nous vîmes entrer dans notre loge un monsieur fort poli qui, chapeau bas, nous pria, de la part de la police, d'avoir à nous retirer, notre présence causant trop d'effet. Ainsi, une pauvre famille d'exilés troublait, en prenant une distraction innocente, la tranquillité d'un gouvernement. Mon père évita de donner matière à scandale; il nous fit signe de le suivre et mon frère et moi, le cœur gros, les larmes aux yeux, nous dûmes gagner, avec nos parents, l'auberge que nous quittâmes le lendemain matin pour nous rendre tout directement à Stuttgart.

Nous nous arrêtâmes à quelques lieues de cette ville pour faire notre toilette et nous eûmes la surprise de voir arriver le roi de Wurtemberg, ainsi que mon frère Jérôme, qui vinrent nous chercher et nous emmenèrent dans les voitures de la Cour au château royal où nous fîmes notre entrée, je crois, le 12 septembre. Je me souviens que les procédés polis de mon oncle me jetèrent dans une profonde surprise. Il exigea que je me misse au fond de la voiture auprès de ma mère, disant : « C'est une femme maintenant; on lui doit des égards ». J'avoue que, traitée jusque-là en enfant sans conséquence, ces attentions m'étonnèrent fort, surtout de la part d'un oncle, homme âgé et roi.

Ma mère était fort émue de revoir les lieux où s'était écoulée son enfance; elle se montra très touchée de l'accueil affectueux que lui fit la Reine, sa belle-sœur et sa cousine germaine tout à la fois. Notre tante nous embrassa tendrement. Les princesses eurent, à notre égard, une attitude bienveillante.

Les deux aînées, surtout, filles de la seconde femme du Roi, — un premier mariage, sans enfants, avait été déclaré nul en 1815, — se montrèrent excellentes. La feue Reine, leur mère, était sœur des empereurs de Russie Alexandre et Nicolas (1).

(1) La reine Catherine, décédée le 9 janvier 1819, était fille de Paul Ier.

Quant aux enfants de la troisième femme du Roi (1), le prince royal, la princesse Catherine et la princesse Auguste, ils nous regardaient avec un profond étonnement. Napoléon avait l'âge du prince royal; bien que beaucoup plus développé intellectuellement, il était plus petit de taille. Sa tête était remarquablement belle et l'on était frappé de l'air profond que lui donnaient ses grands yeux, sa figure mince et pâle aux lignes césariennes.

Quant à moi, je puis dire que j'étais certainement alors une belle fille. La fraîcheur de mon teint était extraordinaire; en m'appliquant adroitement une feuille de rose sur la joue, il fallait, pour la découvrir, chercher attentivement. Mais j'étais fagotée en dépit du sens commun. J'avais les cheveux relevés à la chinoise, ma jupe était outrageusement courte et je portais des pantalons comme une toute petite fille. Le roi de Wurtemberg prit ma mère à partie; il se récria sur sa manie de me mettre en fillette, exigea qu'on me fît des robes longues et qu'on me coiffât en bandeaux. Qu'on juge de ma joie ! Toute femme est fille d'Ève. Le lendemain, je parus habillée en grande personne. Je ne fus pas sans m'apercevoir que je produisais quelque effet. En vérité, ma mère n'avait guère de coquetterie pour moi; elle apportait même une certaine affectation à me montrer accoutrée en enfant. Il semblait qu'elle voulût faire triompher mes cousines à mon détriment. Elle n'entendait pas raison sur la préférence qu'on pouvait m'accorder au point de vue des avantages physiques. Je me souviens qu'un jour, comme elle vantait à Bacciochi la beauté de mes cousines, il s'écria vivement : « Mais votre fille est mille fois plus jolie ! » Cela déplut fort à ma mère qui ne put dissimuler son mécontentement.

Au début de notre séjour à Stuttgart, nous fûmes, mon frère et moi, confiés aux soins des deux princesses aînées, Marie et Sophie (2), qui formaient autour d'elles une sorte de cour à part. Elles ne relevaient que du Roi qui ne s'en occupait guère et étaient très mal avec leur belle-mère. Elles avaient auprès d'elles deux demoiselles de la Harpe. L'une était la gouvernante en titre, l'autre la suppléait. Elles étaient genevoises et n'avaient aucune attache dans le pays. Elles comprirent vite, malgré leur pauvre cervelle, que, pour se maintenir et durer longtemps, il

(1) La princesse Pauline de Wurtemberg que le Roi avait épousée le 15 avril 1820.
(2) La future reine de Hollande, femme de Guillaume III.

fallait conquérir absolument les deux princesses confiées à leur garde. Aussi firent-elles si bien qu'elles s'établirent dans une sorte de camaraderie avec leurs élèves. La discipline s'en ressentit peut-être, mais, comme mesdemoiselles de la Harpe étaient simples, dépourvues d'esprit d'intrigue et sans détours, il en résulta qu'elles communiquèrent aux deux princesses des idées plus justes et des sentiments plus libéraux qu'on n'en a d'ordinaire dans une petite cour.

C'était une habitude de la famille royale de déjeuner toute réunie et sans témoins. Ce repas avait lieu à onze heures du matin. On dressait une grande table dans une vaste pièce servant aux enfants de salle de récréation. Cette salle était au milieu du château, du côté du jardin public. Elle départageait l'habitation des enfants de lit différent. Mes cousines aînées occupaient le côté gauche, les autres le côté droit où se trouvaient les appartements de la Reine. Le Roi avait les siens au rez-de-chaussée et le prince royal logeait au second étage avec son gouverneur, M. de Trembly, Suisse d'origine, homme assez dur, mais de valeur.

On dînait à cinq heures. A neuf heures du soir, le souper réunissait de nouveau la famille dans le particulier le plus strict. Gouverneur et gouvernantes amenaient leurs élèves jusqu'à la porte. Il va sans dire que nous fûmes admis, nos parents et nous, dans cette intimité. Les enfants n'assistaient pas aux grands dîners, et quand il y en eut, Napoléon et moi nous dînâmes avec les filles de la reine Pauline.

Le jour de la fête du Roi, toute la ville endimanchée fut en l'air. Selon l'habitude, on avait construit une grande loge en bois où le Roi invita le corps diplomatique et les officiers de sa maison à voir les courses, ainsi qu'une revue des troupes à la suite de laquelle il distribua des récompenses. Il y eut comme une sorte de comice agricole. Le Roi, la Reine, mon père et ma mère partirent ensemble. Nous suivîmes dans les voitures des princesses aînées et nous prîmes place dans la grande loge royale. Je me souviens que le temps était superbe. Le Roi descendit et fit le tour de la piste, ayant au bras ma mère qu'il semblait fier de montrer. Le soir nous fûmes au théâtre dans la petite loge royale.

Lorsque des princes étrangers visitent le souverain d'un pays, il est d'usage que le corps diplomatique leur présente ses

devoirs. On eût voulu provoquer cette manifestation en faveur de mes parents, mais le ministre d'Autriche s'y opposa formellement, disant que cela lui était interdit et par conséquent impossible, attendu qu'une telle démarche serait une sorte de reconnaissance des prétentions de la famille Bonaparte. C'est en vain que le ministre de Russie insista : tout ce qu'il put obtenir de son collègue, ce fut qu'il consentirait à se joindre aux membres du corps diplomatique, si mon père ne paraissait pas. Cette proposition ne fut pas même discutée.

Tout le monde fut, cependant, très courtois pour ma mère, et, comme le séjour ne devait pas se prolonger beaucoup, il y eut une effusion de cœur véritable. Nous retrouvâmes à Stuttgart le prince de Wurtemberg, fils d'un frère de ma mère et de la grande-duchesse Hélène de Russie. Il était, ainsi que je l'ai déjà dit, venu nous voir à Rome en 1828, et ma mère l'avait accueilli dans son intimité. Nous fûmes très heureux de le revoir. Il était aide de camp du Roi, ainsi que mon frère Jérôme, et jouissait, avec lui, de la confiance de son oncle. L'un et l'autre demeuraient au château vieux, sorte de citadelle qui date du xve siècle et qui fut l'habitation des ducs de Wurtemberg.

Le château neuf est de la fin du xviie siècle. Il fut commencé sous l'administration de Frédéric-Marc, pendant la minorité de notre bisaïeul Charles-Alexandre, qui en fut le premier habitant.

Les architectes étaient français et se nommaient Guépin et Montgolfier. Ce dernier se jeta par une des fenêtres de sa construction, on n'a jamais su pourquoi.

C'est au château neuf qu'on logeait les princes de passage à Stuttgart. Ils trouvaient là de vastes appartements très élevés, un peu sombres, mais d'un caractère féodal qui pouvait plaire aux personnes entichées du moyen-âge que, pour ma part, j'ai toujours détesté. J'avoue que je préférais le château neuf, bien percé, bien éclairé, tout couvert de plantes fleuries. Ce vaste bâtiment est entouré de jardins ouverts au public et qui conduisent à Rosenstein, château de plaisance commencé par le Roi, mon grand père, terminé et embelli successivement par mon oncle le roi Guillaume. C'était la résidence d'été, principalement du vivant de la reine Catherine. Depuis la mort de celle-ci, le Roi ne l'a presque plus habité, si ce n'est pour passer la soirée ou dîner dans la belle saison.

Mon oncle avait la manie de la truelle. Ce qu'il a fait de la ville de Stuttgart est incroyable. Il a développé excessivement l'industrie du Wurtemberg, cela sans grever ses finances ni celles de l'État. Il aimait beaucoup les fleurs et fit construire, dans les dernières années de son règne, de belles serres que j'ai visitées en 1855, pendant le dernier voyage que je fis à Stuttgart. Il y adjoignit une manière de pavillon mauresque assez baroque, où il plaça une collection de tableaux représentant des femmes plus ou moins vêtues. Ces tableaux étaient voilés pour la plupart. Lorsque le Roi était dans ses bons jours et qu'il voulait vous marquer une bienveillance particulière, il tirait les rideaux. On pouvait se pâmer devant de mauvaises peintures. J'eus plusieurs fois cet honneur que je sus apprécier, d'ailleurs, comme il méritait de l'être. Mais, à l'époque dont je parle, il n'était pas encore question de ce musée, et mon âge m'eût préservée de la faveur d'être admise à le visiter.

Nous fûmes chaque jour voir quelque maison de campagne du Roi. Nous allâmes à Louisbourg faire une visite à la mère de la Reine, la duchesse Henriette de Wurtemberg, fille du prince Charles de Nassau-Weilburg et veuve du duc Louis de Wurtemberg (1). Ma mère nous défendit de lui baiser la main, attendu qu'elle avait eu à s'en plaindre dans sa jeunesse. Cette princesse, d'un caractère hautain, brusque et violent, détestait les Français. Le Roi n'aimait pas sa belle-mère, qui lui causait mille ennuis en intervenant dans ses affaires de ménage, qui n'allaient guère bien par le fait des indiscrétions de la mère de la Reine sur la conduite un peu légère du Roi. Celle-là n'avait rien de plus pressé que d'instruire la Reine des peccadilles de son mari et soufflait sur le feu à pleins poumons.

Ce fut la Reine, accompagnée des princesses Catherine et Auguste, qui conduisit ma mère à Louisbourg. Nous y allâmes sans suite. La réception fut bonne ; quant à nous autres enfants, nous exécutâmes ponctuellement notre consigne, ce qui nous valut, avec un baiser, une petite tape sur la joue. La duchesse Henriette était une grande, grosse femme brune, au teint couperosé, à l'œil dur, à la démarche virile ; c'est ainsi que, dans mon imagination, je me représente la Princesse palatine, mère du Régent. Je me souviens qu'elle s'enquit du motif qui avait

(1) Henriette de Nassau-Weilburg, née en 1780, avait épousé en 1797 le duc de Wurtemberg dont elle devint veuve en 1817. Elle mourut en 1857.

empêché mon père de nous accompagner. On lui dit franchement qu'il n'avait pas pensé que sa vue lui dût être agréable, mais elle protesta et pria qu'il se trouvât à la visite qu'elle nous ferait le lendemain même.

La ville de Louisbourg me fit un effet glacial. Elle m'apparut comme un grand village sans boutiques et sans habitants. Les jardins du château, plantés à la française, étaient presque sans fleurs et déserts. C'est à Louisbourg qu'est la chapelle où l'on enterre les princes et les princesses de la maison de Wurtemberg.

Cependant ma mère aurait bien voulu prolonger son séjour. Elle se plaisait au sein de sa famille, parmi les souvenirs de sa jeunesse. Mon père, tout au contraire, grillait de retourner en Italie, à ses habitudes d'indépendance. Et puis, il était à la cour de Stuttgart un peu trop ce qu'on nomme « le mari de la Reine », situation qui ne lui allait pas du tout. Mes cousines aînées me firent promettre de leur écrire souvent. L'intimité de notre frère Jérôme fut augmentée avec elles par notre séjour; enfin on se sépara satisfaits les uns des autres.

Je dois dire que mon frère Napoléon et moi nous retournâmes volontiers à Florence. Nous sentions, quoique bien jeunes, que nous laissions un monde peu fait pour entrer dans notre vie. Les Wurtembergeois n'avaient pas été pour Napoléon Ier mieux que les autres Allemands : ils ne nous étaient guère moins antipathiques. Cependant, nous emportions un commencement d'affection vraie pour notre cousine Sophie. Marie nous témoignait aussi beaucoup d'amitié, mais nous la sentions plus Allemande, imbue des préjugés princiers de sa race, et, malgré que nous soyons demeurées longtemps en correspondance, il n'y eut jamais, d'elle à moi, ce lien, cette confiance que j'ai gardée jusqu'à présent avec la reine des Pays-Bas. Celle-ci aimait la France, les Français, leur esprit. La gloire de Napoléon touchait sa jeune âme facilement enthousiaste et cette impression rejaillissait sur nous. Elle en a donné des preuves dans toutes les occasions. La principale est de nous être demeurée fidèle dans l'adversité, ce qui ne m'a pas surprise, connaissant son cœur si noble et son esprit si élevé.

A quarante ans de distance, je retrouve, dans un petit album que j'ai conservé depuis cette époque, les adieux de mes

cousines. Le temps a, littéralement, effacé plus vite les caractères tracés sur le papier que les sentiments gravés dans les cœurs. Voici les pensées que Marie et Sophie m'écrivirent au moment de notre séparation :

Le 4 octobre 1833.

« En regardant ces lignes, pensez quelquefois, je vous prie, ma bonne et chère Mathilde, à une petite personne qui vous a voué la plus sincère amitié et qui vous souhaite autant de bonheur que possible. Dieu sait quand et comment nous nous reverrons, mais soyez bien persuadée que ce sera certainement un moment de bonheur pour votre toute dévoué cousine

« MARIE. »

Stuttgart, le 4 octobre 1833.

« En vous trouvant, chère Mathilde, j'ai rencontré une amie pour la vie, et je suis bien sûre que, même séparées, rien ne pourra rompre le lien de nos cœurs. Le souvenir de toutes les heures de bonheur passées près de vous peut seul charmer pour moi notre séparation et c'est en m'occupant de vous que j'apprendrai à la supporter. Aimez-moi toujours, chère et bonne cousine ; pensez quelquefois à moi. Si l'espérance est le lever du bonheur, le souvenir est son couchant ; croyez bien que pendant toute votre vie vous serez accompagnée par la pensée de celle qui vous a voué amitié à jamais

« SOPHIE. »

La reine des Pays-Bas, avec son effusion, son esprit poétique et sa chaleur d'âme, se retrouve tout entière dans ces quelques lignes de son enfance. Elle disait vrai : rien n'a pu et ne pourra rompre le lien de nos cœurs.

MATHILDE.

(A suivre.)

LA NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE

PREMIÈRE PARTIE

Que ces mots d' « éducation sentimentale » n'abusent point le lecteur ! Pas plus que dans le roman célèbre de Flaubert, il ne s'agit, en ces pages, de sentimentalité passionnelle. On n'y trouvera même pas la triste histoire d'amour qui sert de lien aux épisodes touffus de ce roman fameux.

D'ailleurs, le vrai sujet de Flaubert n'est point la passion somnolente et quelque peu factice de Frédéric Moreau pour Mme Arnoux, c'est l'éducation toute sentimentale, toute irrationnelle, d'une génération. Les erreurs de cette éducation se sont renouvelées pour la génération à laquelle j'appartiens.

En somme, ces erreurs quelquefois généreuses et si séduisantes, sont toute ma jeunesse, toute notre jeunesse. Aurai-je le courage de les condamner absolument ? Je ne puis m'empêcher de songer à ce mot du même Flaubert, s'accusant de son romantisme d'autrefois : « Et pourtant le peu que j'ai de bon me vient de là !... »

L. B.

Copyright by Louis Bertrand, 1927.

Bar-le-Duc, juin 1927.

Me voici, pour quelques jours, l'hôte de la ville des groseilles et des confitures : Bar, le chef-lieu de mon pays natal, où j'ai fait une partie de mes études, où j'ai passé cinq années de mon adolescence, les cinq années, il faut bien que je l'avoue, qui ont été certainement les plus malheureuses de toute ma vie. C'est cela sans doute qui m'y attire : on n'aime profondément que les lieux et les êtres dont on a beaucoup souffert. J'y reviens après plus de quarante ans d'absence, avec le désir plus ou moins conscient de retrouver les traces de ces temps douloureux, où, dans une angoisse perpétuelle de mon âme, dans la monotonie et la médiocrité des tâches écolières, mon destin a fini par s'orienter et percer sa route.

Quarante ans d'une vie humaine ! Mais le temps n'est rien. Je m'y retrouve tel qu'à douze ans. Il me semble que, demain, je pourrais reprendre mes habitudes de collégien. Je me suis installé au vieil hôtel, où je descendais autrefois avec les miens, à l'époque des distributions de prix. Il s'est modernisé, tout en gardant les traditions d'une cuisine exquise. Mais je reconnais la cour, aujourd'hui bruissante d'automobiles, où s'entassaient autrefois, brancards en l'air, les carrioles villageoises et qui, dès le seuil, exhalait une saine odeur de crottin et de graillon. Je suis logé précisément dans la chambre qui, en août 1881, hébergea ma tante Victorine et ma sœur venues pour fêter mes modestes lauriers universitaires : ma sœur portait une robe bleu ciel, et ma petite tante un mantelet de soie noire, à garniture de jais, que je revois encore... Cette chambre est mienne. J'ai l'illusion d'y être chez moi, comme dans tout le reste de la ville. Cette chère ville de Bar, rien n'y a bougé, depuis ces époques lointaines, ou si peu que rien. On a réparé les ruines de la guerre, et même les dévastations affreuses de la pauvre rue du Cygne, qui a vu sortir de ses décombres de fastueux magasins. A part quelques modernes bâtisses comme celles-là, d'un style un peu hardi pour mon goût, tout m'est familier et même amical.

Et pourtant je suis, ici, un étranger. Personne ne m'y connaît plus. Pour les gens de l'hôtel, je représente un touriste quelconque : M. Jean Perbal, fabricant d'automobiles à Barce-

lone (1), un nom qui ne dit rien à mes voisins de chambre ou de table. J'ai constaté, en feuilletant des annuaires, que la plupart de mes contemporains sont morts, ou ont quitté le pays. Et ainsi, je vais être bien tranquille pendant ces quelques jours. Je vais pouvoir, tout à mon aise, évoquer ce lointain passé, « revivre ma vie », comme on disait dans les romans naturalistes contemporains de ces temps-là, ma vie douloureuse et opiniâtre de collégien abandonné.

Mais le pourrai-je seulement ?... Oui, sans doute, je pourrai bien retrouver le matériel, l'enchaînement des faits, tous les détritus morts du souvenir, ce qui ne fut que l'enveloppe d'une existence. Mais ce qui était la substance même de ma vie ? Ce qui lui donna sa qualité, son intensité, sa coloration, sa saveur propres ?... Un événement tout récent semble justifier mes doutes. Je viens d'échapper à un très grand danger : j'ai failli faire naufrage avec le bateau qui m'amenait en France. C'est quelque chose de bien extraordinaire pour moi. J'ai traversé la mer un grand nombre de fois : voilà près d'un demi-siècle que cela dure. Or, jamais, au grand jamais, je n'avais soupçonné le péril de la mer. Même par les plus gros temps, j'attendais fort tranquillement dans ma couchette que tout ce tumulte se calmât. Cette fois, je le confesse, j'ai eu peur ! J'ai vraiment frôlé la mort de très près, et j'en ai eu la conscience ultra lucide. J'en ai été *frappé*, comme on dit. Pendant plusieurs jours, je suis resté comme hébété. L'impression fut tellement forte, que je me rappelle les plus petits détails de ces heures d'agonie : les faces livides des garçons de service, qui se traînaient le long des cursives à l'appel de la sonnette électrique, leurs mâchoires contractées, incapables de laisser passer un son, les intonations étranges des voix humaines, à de certains moments de transe, des voix pâles et comme fantômatiques, qui vous arrivaient on ne savait d'où... Et, au milieu de tout cela, la sensation du navire se dérobant sous mon corps, se couchant dans une position presque horizontale, tandis qu'on entendait des bris de vaisselle, des chutes de meubles et le va-et-vient inquiétant des valises à la dérive. L'espace d'une seconde, on se demandait anxieusement si le navire allait se relever ! Un degré de plus et c'était fini !... Mais le pire, ce

(1) Voyez, dans la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1925, *Une destinée*, *Jean Perbal*.

furent les hurlements démoniaques de la tempête. Jamais je n'avais rien entendu de pareil ni dans les réunions publiques les plus orageuses, ni dans les émeutes les plus sanglantes auxquelles j'ai assisté : des sifflements, des huées, d'une ampleur, d'une violence, d'une continuité effrayantes. Tout le peuple liquide, la foule monstrueuse des vagues dressées contre nous, dans une rumeur incessante, une clameur surhumaine qui avait quelque chose d'hostile, de méchant, de personnel, d'acharné à nuire et à détruire. Des grappes écumantes de bêtes fauves lancées à l'assaut de la pauvre chose oscillante, de l'épave en détresse que nous étions!... Ah! cette clameur immense de l'élément en furie, cette hurlée à la fois humaine et bestiale, ces cris d'injure, de haine, de rage, de triomphante férocité! Et la bassesse, la cruauté qu'il y avait dans ces voix de l'abîme! C'était toute la gamme de l'ignoble, toute une humanité infâme et chaotique lancée, dans une giration éperdue de tornade, à la destruction et à la mort...

J'ai ressenti tout cela avec une extrême acuité. J'en ai gardé une mémoire infiniment précise. Mais l'état de mon âme, en ces minutes tragiques, qui me le rendra? Je sais bien qu'alors j'avais conscience de la mort toute proche, que j'y étais prêt, que je n'en avais pas peur; c'étaient ma chair, ma sensibilité seules qui se hérissaient d'horreur dans l'appréhension de souffrances extrêmes et inconnues. (Cependant je ne puis m'empêcher de penser que, si c'eût été réellement la mort, je n'aurais sans doute pas eu cette tranquillité.) En tout cas, il ne m'en reste que le souvenir d'une grande angoisse et d'une amertume affreuse. Ce qui fait pour moi de ces heures épouvantables quelque chose d'absolument unique, cet insaisissable est évanoui à tout jamais. Pas plus de traces en moi que les fureurs déchaînées de la tornade n'en ont laissé sur l'eau bleue de la Méditerranée.

Ainsi, *cela* est perdu sans retour! Mais, à tout le moins, cet événement, qui n'est plus, dans mon esprit, qu'une notion schématique, conserve, à mes yeux, une valeur symbolique. Il a une signification pratique. Il me rappelle le danger, — le danger omniprésent, le miracle perpétuel qu'est une vie humaine, le mystère indéchiffrable qu'est une destinée. Notre conscience avec tout son destin est comme le navire sur le gouffre démonté. Continuellement nous sommes dans la houle.

Il nous faut un aveuglement de toutes les minutes pour ne pas nous laisser sombrer. Nous durons à condition de ne rien voir.

Quand je contemple ma vie, qui est faite d'une multitude d'événements indifférents ou catastrophiques comme celui-ci, je constate une fois de plus le peu de part qu'a eu ma conscience, mon intelligence, ma volonté consciente, dans la direction de ma vie. Cent fois, j'ai frôlé les pires précipices : je les ai survolés je ne sais comment. J'ai failli tout perdre, tout l'effort de longues luttes, d'un long labeur. J'ai côtoyé les pires défaillances, j'ai failli y donner mon consentement, je l'ai même donné, — et j'ai été sauvé, oui, sauvé ! je ne peux pas trouver de mot plus juste. Quelqu'un a donné le coup de barre, — quelqu'un qui, au fond de moi, veut, pense, organise... En vérité, je me sens tout petit garçon devant ma destinée. Quelle est ma part dans cette aventure ?...

C'est donc, tout d'abord, une leçon d'humilité qui va se dégager pour moi du spectacle de ma vie antérieure : je prendrai une conscience plus nette du peu que je suis et du peu que je puis. Réussirai-je aussi à en tirer quelque lumière sur moi-même, sur ma nature et sur mes directions essentielles ? Ne vais-je pas substituer à ce que je fus *réellement* autrefois ce que je suis à présent, ou ce que je veux être. Ce que j'obtiendrai, ne sera-ce pas une pure représentation, une image factice créée par mon actuel désir ? Je songe toujours à ce passage de Schopenhauer sur les illusions inséparables de l'introspection psychologique. L'homme se penche anxieusement sur son « moi », en se demandant : « Qui suis-je ? » Et, comme d'un trou vide, il ne lui revient que l'écho de sa propre voix.

En réalité, nous vivons dans un perpétuel présent, nous ne *sommes* que dans le présent : le passé est une illusion de notre esprit. Nous sommes perpétuellement identiques à nous-mêmes : il n'y a que les formes, les circonstances sous lesquelles nous nous apparaissons, qui diffèrent. Qu'on dissipe ces apparences, et le fond identique et permanent à travers toute une vie se découvre. Mais cette vision des fonds ne peut guère s'obtenir que par les grands calmes de l'âme. Ce calme est la condition de la transparence parfaite. C'est pourquoi je me défie des crises, des événements extraordinaires pour la juste appréciation d'un caractère et la connaissance d'une âme. On prétend

que les crises dramatiques révèlent tout à coup un moi inconnu, libèrent des facultés qui sommeillaient, projettent en plein jour des atavismes obscurs. C'est vrai en gros. Mais ces catastrophes ou ces drames manifestent aussi un moi artificiel créé ou armé spécialement pour réagir contre telles circonstances. Non seulement on mobilise alors toutes ses réserves de résistance, mais on fait appel à des auxiliaires étrangers. C'est le *feldwebel* des temps de guerre. On s'organise un moi de défense ou de magnificence. Dans *Cinna, ou la clémence d'Auguste*, nous assistons à l'éclosion d'une âme d'apparat. Le vrai moi n'est pas là : il est dans la continuité de la vie, dans la multitude des petits faits qui en composent la trame. Mais, pour le retrouver, il faut rompre la croûte superficielle des apparences, briser la gangue des habitudes.

Je vais donc essayer de refaire cette trame de ma vie, de me la représenter, pour la briser ensuite et en extraire ma substance. Qu'on ne dise pas, comme Pascal de Montaigne : « Le sot projet qu'il a eu de se peindre! » Il m'importe extrêmement de savoir qui je suis et, avec moi, de proche en proche, ceux qui furent mes contemporains, les co-partageants de ma destinée...

***

Ici, dans ce Bar où j'ai vécu des années décisives de ma vie, celles qui ont peut-être le plus influé sur ma destinée, mon passé se recompose de lui-même. Je retrouve la coquille du jeune animal que je fus. Mon champ d'expériences est là tout entier, avec son décor inchangé. Je viens de le reparcourir d'un bout à l'autre et j'ai l'impression un peu humiliante de le voir pour la première fois. Jusqu'ici, je n'avais rien vu, je ne savais rien de cette ville qui fut ma nourrice sèche pendant cinq ans de ma vie. Que dis-je? je l'avais prise en horreur! Et voici que, tout à coup, je la découvre, — et qu'elle me paraît charmante.

C'est ma faute! Car enfin, tandis que, moi, j'ai changé, elle est toujours la même, après tant d'années. Je suis monté à la ville haute; et là, du haut du belvédère aménagé sur les anciens remparts, à la place des maisons détruites par les avions allemands, j'ai vu Bar à mes pieds, dans son étroite vallée. Cette vallée, je la croyais plus large, plus spacieuse. Mais non, elle est resserrée entre des collines assez médiocres, des collines d'une

forme étrange, qui rappelleraient les dunes régulières de la côte normande, si elles n'étaient toutes verdoyantes et regorgeantes de frondaisons forestières. Voici, en face de moi, la côte Sainte-Catherine et la vieille route caillouteuse de Behonne, où se sont meurtris mes pieds d'enfant, et, là-bas, vers la droite, la route de Nève, le bois de Maestricht, lieux sans gloire, lieux désolants et funèbres à mes yeux de petit Mosellan exilé. N'empêche, il faut avouer que Bar, ainsi pressée entre sa double rangée de collines, avec ses seize mille habitants, fait vaillamment figure de chef-lieu. Depuis que je la connais, Bar a toujours eu seize mille habitants, comme Briey en a toujours eu deux mille trois. Mais la guerre a quelque peu réduit cette modeste population, qui est tombée à quinze mille à peine. Cela ne se voit pas. Bien qu'elle ait servi de cible, pendant quatre ans, aux bombes de l'ennemi, la physionomie de la ville est à peu près intacte. La fameuse tour de l'horloge, débris des anciennes fortifications, est toujours debout, dominant fièrement, sous son chaperon d'ardoises, le troupeau débonnaire et bourgeois des maisons de la ville basse. Les gens de Bar en sont très fiers. Je confesse qu'elle ne m'a jamais beaucoup ébloui.

Ce qui m'enchante, c'est la ville haute tout entière, — la « cité » de Bar et ses vieux logis : d'abord, la charmante place triangulaire qui sert de parvis à l'église Saint-Étienne, celle-ci ayant des airs de cathédrale sous le gothique flamboyant de sa rosace et de son porche, — et cette riche bordure de maisons Henri IV ou XVIIe siècle, tout cet ensemble citadin et cossu, qui, malgré la décrépitude envahissante, conserve encore une assez fière tournure. Puis la place de la Halle et sa belle maison tout enguirlandée de grappes et de fruits, tout égayée de mascarons. Mais, surtout, la célèbre rue des Ducs de Bar, entre sa double rangée d'hôtels à pilastres et à gargouilles sculptées, avec leurs combles découpés à jour, ces petites fenêtres jumelées qui forment des arcatures aériennes sous la bordure grise des toits, — et dans le fond de la perspective, cette vieille maison à perron et à larges baies cintrées, que couronne toute une rangée sculpturale de corbeilles fleuries, les corbeilles chères aux architectes du XVIIIe siècle... Cinq heures du soir, rue des Ducs de Bar ! qui dira le charme triste de cette heure-là dans un lieu pareil ? Quel silence, quel désert et quel abandon ! La plupart des persiennes sont closes et beaucoup de ces antiques logis

paraissent vides. Mais quelle distinction hautaine et légèrement cérémonieuse dans ce silence et ce calme! Quel dédain pour le passant moderne agité et vulgaire! Je ne connais pas de lieu plus noblement mélancolique que celui-ci! C'est tout un monde disparu, toute une petite civilisation provinciale qui, aujourd'hui, nous humilie, quelque chose de simple et d'exquis, dont le souvenir même ne sera bientôt plus.

Derrière ces belles ordonnances architecturales, ces façades caduques et pompeuses, il y a des cours ensoleillées et des jardins en terrasse, dont les étages suspendus dominent le fossé des anciens remparts, un ravin ombragé de vignes vierges et de sureaux, qui s'appelle, me dit-on, le Chemin des rossignols... Hélas! durant mes années moroses de lycéen, dans la puanteur des salles d'étude, je ne me suis jamais douté qu'il y avait, à Bar, un chemin des rossignols! Et ces rossignols-là, je ne les ai jamais entendus chanter!...

La noble rue des Ducs a son pendant, à la ville basse, dans une rue plus bourgeoise d'aspect, mais encore si comme il faut! — la rue Nève, berceau des Poincaré. Une plaque de marbre signale au visiteur leur logis familial. Là aussi, persiennes closes, désert et silence. D'un bout à l'autre, sans rencontrer un chat, sans qu'un rideau s'écarte à mon passage, je la traverse jusqu'à la place Reggio, où se dresse, sur un piédestal minuscule, la statue du maréchal Oudinot, duc de Reggio, une des gloires de la ville. De là, je tombe dans la rue du Bourg, véritable rue-musée, avec ses vieilles maisons du XVIe et du XVIIe siècle commençant, logis de dimensions modestes, mais de proportions si heureuses et si élégantes sous leurs mascarons, leurs bustes, leurs gargouilles, leur ornementation un peu lourde de fruits et de fleurs, leurs guirlandes de poires et de raisins. On sent qu'on est dans un pays de vignes, de vergers et de jardins, d'abondance végétale. C'est l'offrande à Pomone...

Et puis, je m'en reviens par la rue de la Couronne, dont j'ai toujours aimé la porte monumentale, décorée, elle aussi, comme les logis de la ville haute, de pots de fleurs de style rocaille, et que surmontait sans doute autrefois l'écu de France sommé de la couronne royale : d'où probablement le nom de cette rue ancienne, où se reconnaissent çà et là, dans la banalité avoisinante, de belles maisons Louis XV aux balcons et aux fenêtres fleuries de ferronneries d'art... A mi-chemin, je

m'arrête devant la maison natale d'Oudinot. Elle est petite, noire et sordide. Les vitres verdâtres semblent grosses de ténèbres. Pourtant, ce morne logis m'émeut, remue en moi une foule de choses tristes et douces. Il me rappelle la maison de mes grands parents, à Briey, au bord de la rivière. Celle-ci est mêmement assise au bord d'un étroit canal, à l'eau sombre et glacée, qui file très vite entre une double rangée de masures décrépites et encrassées de suie. A travers le bouillonnement de l'eau glauque, pleine de détritus et de choses noyées, on voit frémir les longs filaments échevelés des herbes aquatiques. La maison des Oudinot était peut-être une tannerie : on lavait les peaux dans le canal. Ou bien une brasserie, comme celle de mes grands parents : l'eau de la rivière servait à rincer les foudres...

Mais qu'elle est sinistre, cette maison vermoulue, accroupie au bord de ce Styx domestique, à l'onde noire et douteuse! Comme on conçoit que le gars Oudinot, sentant venir son printemps, ait déserté cet étouffoir et se soit mis en route vers les pays de soleil et de joie! Il s'engagea d'abord à Toulouse, en attendant l'appel révolutionnaire de la Patrie en danger. Le fils du tanneur, ou du brasseur, revint maréchal de France et duc de Reggio. En vérité, il eût été bien mal avisé de s'enraciner rue de la Couronne. Que fût-il devenu au milieu des peaux ou des tonneaux de son père? Qu'eût-il fait de la maison paternelle?... Mais non! Pour peu qu'on se sente effleuré par l'Aile mystérieuse, il faut partir, s'évader du vieux nid étouffant et se lancer sur les chemins de l'aventure. Et puis l'on revient plus tard, — car on revient toujours, — avec la Toison durement conquise et les dépouilles des pays étranges, et l'on jette tout cela, plus par bravoure que par reconnaissance, aux pieds de la maigre Bique dont on a tété le lait parcimonieux...

Le maréchal a fait comme tous les déracinés : il est revenu jouir de sa gloire dans sa petite ville natale. Il s'y est fait bâtir un hôtel, qui est aujourd'hui l'hôtel de ville, — et qui est entouré d'un parc aux arbres magnifiques. L'hôtel est sans faste, d'une simplicité qui paraît même un peu étriquée, mais le parc est admirable, avec ses eaux courantes, ses hêtres et ses marronniers géants, son temple de Vesta, qui émerge de la masse des verdures, bel édicule de style Empire, dont la rotondité robuste se marie à celle des grands arbres.

En somme, rien dans ce parc et cet hôtel, comme dans tout le reste de la ville, qui rappelle la magnificence méridionale. En Italie, ou en Espagne, dans d'obscures bourgades, la moindre maison de maître prend des airs de palais. Elle surgit, sous ses placages et ses plâtras, avec une mine de grandeur, voire d'emphase, qui n'est pas déplaisante. Ici, tout est mesuré, sobre, élégant, quand ce n'est pas chiche ou sordide. On sent, à travers ce décor du passé, l'influence d'une aristocratie défunte, d'une race affinée et noble qui avait le goût de la tenue et de la commodité. Rien qui exalte, rien d'extraordinaire, sauf deux choses, deux spectacles insignes qu'il faut que je dise.

D'abord, le fameux squelette de Ligier-Richier, cet étrange morceau de sculpture qui est conservé dans une chapelle de l'église Saint-Étienne. Certes, je ne me donnerai pas le ridicule de le découvrir après tant d'autres. Mais il me semble que cet authentique chef-d'œuvre n'est pas assez vanté. C'est, en tout cas, le chef-d'œuvre de l'artiste lorrain, dont le réalisme empâté a souvent quelque chose d'un peu commun et d'un peu lourd, qui sent l'Allemagne ou les Flandres toutes proches.

On sait que ce squelette, ou plus exactement ce cadavre en décomposition, représente l'époux de Louise de Lorraine, René de Châlons, prince d'Orange, qui mourut prématurément, tué à la guerre, en 1544. Pour la consolation de la jeune veuve, le sculpteur a voulu symboliser la puissance d'un amour plus fort que la mort. Il a mis sous nos yeux un cadavre décomposé, mais ayant encore toute la fougue et toute la flamme d'un vivant. L'effroyable réalité se transfigure, s'illumine d'apothéose. Ce pourri est un gentilhomme élégant et svelte qui reste aimable sous ses chairs en lambeaux. Mais c'est surtout un amoureux qui proclame son amour immortelle. A vouloir traduire cette chose impossible, l'artiste s'est surpassé. Une trouvaille de génie, cette cambrure des reins, cet élan de tout le corps et du bras dressé, qui élève le cœur toujours vivant comme un ostensoir d'amour, et cette tête de mort rendue presque souriante, cette tête aux orbites aveugles qui, d'un air enivré, contemple, au bout du bras triomphalement tendu, le misérable morceau de chair où palpite encore une ardeur divine... Je me demande si, comme lyrisme et comme effet dramatique, il y a rien de comparable dans toute la sculpture française. Cette œuvre de l'humble imagier de Saint-Mihiel, elle éclate

comme un cri de passion, un cri étrange et inattendu, dans la somnolence d'un après-midi lorrain...

L'autre beauté de Bar, que je voudrais dire, c'est ce singulier miroir d'eau que forme l'Ornain, dans le cadre de ses berges et de ses ponts, entre les deux files rectilignes de peupliers, qui, de chaque côté, pareils à des ifs ou à des cyprès funéraires, dessinent, au cœur de la ville humide et brumeuse, comme une immense allée de nécropole. Le sortilège est fait de rien : une rivière bordée de peupliers, une glace d'ébène, où se creuse le gouffre du ciel livide, une longue bande de clarté au fond du corridor sombre créé par le reflet des arbres fantômes. Même par les plus beaux jours d'été, ce miroir d'eau est d'une tristesse inexprimable. Avec la rue des Ducs, c'est un lieu de mélancolie où je ne me lasse pas de m'arrêter et de rêver. Comme des profondeurs d'un Léthé, il me semble que tout mon passé douloureux va ressurgir de cette onde ténébreuse.

Mais ce pays de mesure et de discrétion ne peut rien supporter d'extrême. Cette tristesse glacée finit dans un sourire. Aux deux extrémités de la perspective, par delà le pont Saint-Jean et le pont Notre-Dame, les berges désolées s'égaient de verdures épanouies, de longs rameaux traînants qui font du lit de la rivière une allée couverte, aux méandres pleins d'aimables surprises. Des bouquets de grands arbres touffus, comme dans les paysages de Boucher, complètent cet aspect de campagne idyllique. Par des transitions insensibles, ils conduisent la vue jusqu'aux immenses masses houleuses des forêts prochaines, ces nappes végétales qui recouvrent les vallons et les ravins, qui escaladent les pentes des collines abruptes.

La forêt lorraine, cette vaste zone de frondaisons qui, de toutes parts, investit la petite ville silencieuse, ces bois célébrés jadis par le bon Theuriet, je viens de les parcourir comme je ne l'avais jamais fait au temps de mon adolescence. Dirai-je mon émerveillement devant une telle opulence? Je suis encore ivre de l'orchestre du vent dans les hautes futaies. Et ces silences de la forêt, ces silences presque angoissants, où l'on finit par discerner la rumeur innombrable et continue de myriades d'insectes! Et le demi-jour glauque des sous-bois, pareil à celui des fonds sous-marins, — l'obscurité soudaine qui pèse comme une menace sur les ramures étouffantes, et puis,

tout à coup, le jour qui renaît, comme une lampe qu'on remonte, le rayon d'or à travers les feuilles, la flèche de Diane...

Comment se fait-il que j'aie pu vivre si longtemps, sans les voir, au milieu de toutes ces beautés aimables? Par quelle aberration en suis-je venu à les détester? Pour en arriver là, il faut donc que j'aie bien souffert de ce pays, ou qu'on m'ait étrangement aveuglé! Pourquoi donc ai-je refusé d'ouvrir les yeux à ce qui, aujourd'hui, m'enchante?

C'est ce que je vais essayer de démêler dans la sincère confession que voici.

I. — MON POINT MORT

Il pleuvait, lorsque, à la nuit tombante, nous entrâmes en gare de Bar-le-Duc : une petite pluie d'octobre, fine, pénétrante, désolante et intarissable... Déjà, quelques semaines auparavant, lorsque ma mère était venue me présenter au proviseur du lycée, nous avions été accueillis par des douches glaciales. Ainsi, dès mes plus lointains souvenirs, Bar-le-Duc est une ville où l'on ne se promène qu'en parapluie.

Cette fois, je dus subir sans parapluie le petit arrosage fin et pénétrant. Dans la cour de la gare, nous étions une trentaine de lycéens, qu'un maître d'étude, envoyé à notre rencontre, avait rabattus et groupés sitôt notre arrivée à Lérouville, le point de bifurcation de la grande ligne de l'Est avec la ligne de Verdun. Le « pion », comme je l'appelais déjà, à l'imitation de mes camarades, le pion, d'une voix coupante, procéda à l'appel nominal de chacun de nous, il nous fit mettre en rangs, les plus grands en tête, et en avant, marche! La colonne s'ébranla sous la petite pluie inexorable...

A travers le crachin, je voyais luire les réverbères sur le pont de l'Ornain, et, par delà le pont, je me représentais les magasins illuminés et toutes les splendeurs de la rue de la Rochelle, — qui, en ce temps-là, n'était pas encore promue à la dignité de boulevard. Cette promenade aquatique m'aurait consolé d'avance des horreurs de l'internement prochain. Mais, tout de suite, le pion nous fit obliquer à droite et prendre une rue obscure et déserte qui longe la voie du chemin de fer. Adieu splendeurs citadines! Nous n'avions plus qu'à marcher, l'un derrière l'autre, sans desserrer les dents, l'échine tendue sous

l'ondée, les pieds dans l'eau et dans la crotte. Je traînais à bout de bras une pauvre valise qui me paraissait peser très lourd, qui, au bout de quelques enjambées, me devint un fardeau intolérable, d'autant plus que les « grands » qui tenaient la tête de la colonne, accéléraient leur allure, comme aiguillonnés par la pluie perçante. J'avais toutes les peines du monde à suivre la file. Le pion me rabrouait, me menaçait d'une punition. Ma valise me disloquait le poignet. J'enviais mes camarades qui portaient sur leur dos leur sac à linge, des sacs de grosse toile bleue rayée, la toile des paillasses et des matelas. De temps en temps, ceux qui tenaient la tête accentuaient la cadence d'un : « une, deux ! une, deux ! » tandis que le maître d'étude, de sa voix coupante, lançait : « par file à droite ! serrez les rangs ! » J'avais l'impression d'entrer à la caserne, ou plutôt en prison. Oui, il me semblait que nous étions un troupeau de prisonniers, des malfaiteurs qu'on fait passer par des rues sombres et détournées, pour les dérober aux regards des honnêtes gens...

Le trajet fut beaucoup plus long que je ne pensais : du moins il parut tel à mes petites jambes de douze ans. Toujours sous la pluie et pataugeant dans les flaques, nous atteignîmes le quartier de Couchot, nous entrevîmes le lourd clocher de Notre-Dame, qui me rappela celui de Spincourt et tous les clochers villageois de mon pays natal, — et nous nous enfonçâmes dans la triste rue du Four. C'était donc cela, Bar-le-Duc, ce village humide et boueux, où j'allais être enseveli pendant des années sans terme ! On m'avait monté le coup, avant le départ. Moi-même, je m'étais excité l'imagination sur ces lieux que je voulais absolument édéniques. Hélas ! avant même d'y toucher, je déchantais déjà ! Je sentais s'approcher de mes lèvres une potion dont l'amertume me donnait d'avance la nausée...

Par une porte latérale, nous pénétrâmes dans le petit square qui précède le lycée. Ce petit square est charmant, avec ses massifs de tilleuls et de marronniers, reliefs d'un antique pâquis ! Et le lycée, alors dans toute sa fraîcheur de nouveauté, avait un aspect des plus engageants. C'était modeste, sans prétention architecturale, mais si jeune, si net, si coquet ! Cela aurait dû plaire à d'autres yeux que les miens. Je ne voulais rien voir de tout cela, ou plutôt, je n'en pouvais rien voir, ayant l'âme

abîmée de tristesse à la pensée de tout ce que je quittais. J'étais la brebis d'occision qui se détourne du bercail, vestibule de l'enclos sinistre.

On nous fit monter d'abord au dortoir pour nous débarrasser de nos bagages. Ces murs blanchis à la chaux, ces grandes fenêtres sans rideaux, toute cette nudité plus que sévère me donna le frisson. D'ailleurs, en cette première semaine d'un octobre pluvieux, il faisait déjà froid. Je grelottais, tout en regardant le lit squelettique qu'on m'avait assigné et la mince galette qui servait de matelas : c'était sommaire et dur comme un lit de camp. Tristement, j'évoquais mon bon oreiller et mon bon édredon de Briey, mon « duvet », comme nous disions là-bas, mon bon duvet bien chaud. Ici, le duvet n'était que toléré. Toutefois, par les soins de ma mère, il était entendu que j'en aurais un, et cela adoucissait un peu mon chagrin. Seulement, mon duvet n'était pas encore arrivé : il allait falloir passer la nuit sous cette mince couverture, la tête sur ce simple rouleau rembourré de crin!... Et je contemplais mélancoliquement mon étroite descente de lit et ma table de nuit, meuble à tout faire, qui me servait à la fois de siège pour me déshabiller, de commode et de vide-poche. Ah! c'était d'un ascétisme bien strict!...

La voix aigre du pion m'arracha à mes réflexions mélancoliques.

— Dites-donc! vous, le numéro 33!... Quand vous voudrez vous mettre en rang!...

Le numéro 33! Hélas! je n'étais plus le petit Jean Perbal : j'étais un numéro. Il me sembla que j'avais perdu mon âme, que je subissais une dégradation. L'air soumis, et tout en volant pour obéir à l'injonction du maître, je protestai, au fond de moi, contre cette espèce de déchéance. Ce fut mon premier mouvement de révolte.

De là, — toujours deux par deux et toujours dans un silence relatif, — nous descendîmes en étude, où l'on nous indiqua nos places et nos casiers. Mais nous n'avions ni livres ni cahiers (toutes ces fournitures devaient être distribuées le lendemain). Alors, que faire jusqu'à l'heure du souper? Le pion nous enjoignit de croiser les bras et de rester immobiles. Un bourdonnement ironique accueillit cette injonction. Je vis tout de suite que le malheureux n'avait aucune autorité. C'était un

grand garçon imberbe, le dos un peu voûté, les gestes gauches, et qui semblait, comme moi, venir d'ailleurs, être tout désemparé dans un milieu qui n'était pas le sien. Tout de suite, cela me le rendit vaguement sympathique. Je me scandalisais de l'attitude irrespectueuse de mes camarades. Cependant, les conversations et les ricanements étouffés se propageaient d'un banc à l'autre : le chahut s'organisait... Et puis, tout à coup, une sensation brutale, intolérable, augmenta le désarroi de mes nerfs et le malaise de mon être entier. Un roulement de tambour ébranla les vitres, mit soudain toute l'étude debout. C'était l'heure du souper.

— Un tel, faites la prière ! glapit le pion sans prestige.

Et il jeta à l'interpellé le carton écorné et sali qui portait sur ses deux faces la prière du matin et celle du soir.

— M'sieu, je suis protestant ! pouffa celui-ci.

Le prétendu hérétique passa le carton à son voisin. Le carton circula de main en main au milieu des rires. Enfin, sous la menace des plus effroyables punitions, l'un de nous se décida à le prendre. Au galop, avalant la moitié des mots, il bredouilla les phrases latines, impatient d'arriver à l'*amen* final... Et, dans un grand bruit de souliers à clous, martelant le plancher, nous descendîmes au réfectoire. Comme au dortoir, la nudité du lieu, jointe aux pires relents de mangeailles, acheva de m'affliger. Notre menu, si j'ai bonne mémoire, se composait d'un plat de lentilles et d'un autre de macaroni. Suivant le vieil usage lorrain, la soupe se mangeait à midi, de sorte que ce mot de « souper » n'était qu'une façon de parler. Je n'avais jamais mangé de lentilles. Je dédaignai d'y toucher, — je me bornai à quelques bouchées de macaroni, puis je grignotai une croûte de pain et j'arrosai le tout d'une timbale d'abondance. Telle fut ma première agape à la table austère de l'Université.

D'ailleurs, on ne moisissait pas au réfectoire : les repas devaient durer un quart d'heure, vingt minutes au plus. On s'allait mettre au lit, ayant encore le morceau au bec.

Un nouveau roulement de tambour, — et nous voilà derechef, deux par deux, grimpant les escaliers des dortoirs, traversant de longs corridors glacés. Devant la couchette pénitentielle où je vais m'étendre, je sens tout mon courage m'abandonner. Je déploie mon petit manteau, ma veste, tout ce que j'ai de vêtements, sur la mince couverture qui doit me protéger

contre le froid de la nuit. Je me blottis frileusement dans ma couchette, et, tandis que le chahut recommence, que le pauvre pion, affolé, distribue au hasard des volées de punitions inefficaces, je me mets à pleurer silencieusement sous mes draps.

Si, alors, quelque surveillant eût surpris mes larmes, il aurait sans doute haussé les épaules devant ce désespoir puéril, — ou, débonnaire, il m'aurait tapoté les joues, en disant : « Ce n'est rien ! » Pour moi, c'était très grave, et même, à cause de tout ce que je pressentais, quelque chose d'épouvantable. Je me voyais perdu, j'étais un enfant jeté à la mer et qui se sent couler, — tout simplement. Mon univers familier s'écroulait. Tous mes liens les plus chers étaient rompus. Toutes mes habitudes changées du jour au lendemain. Quelle différence entre cette maison qui ressemblait à une caserne, cette discipline sans âme et le doux nid familier d'où je sortais, le douce indulgence des miens ! Reverrais-je jamais mes bonnes tantes et ma vieille grand mère, dont le logis m'apparaissait comme un lieu d'enchantement, un paradis maintenant impossible ? Les pédagogues ne réfléchissent pas assez à cela : pour des sensibilités un peu délicates, ces brusques arrachements, ces passages violents à une atmosphère âpre ou glaciale, ne peuvent être que funestes et même mortels. La jeune pousse humaine entre en souffrance et elle en reste toujours plus ou moins atteinte. On l'ampute violemment dans ses parties les plus sensibles, dans toutes ses attaches avec le monde extérieur. Après cela, guérissez comme vous pourrez !... Mais changer de milieu n'est rien. C'est, la plupart du temps, une thérapeutique salutaire. Le malheur est de tomber dans un milieu hostile, ou qui n'est pas fait pour vous, qui vous blesse, qui devient une torture de tous les instants. Certes, je n'en avais pas conscience en ces minutes de désolation, mais je vois maintenant ce qui, dès le seuil du lycée, avait porté le trouble et l'alarme au plus profond de mon être ; d'abord cette mise sous la toise militaire, l'évanouissement de mon individu dans je ne savais quel affreux anonymat : le numéro 33, la marche en rangs, le roulement brutal du tambour !... Et puis cet irrespect du maître, cette dérision de la prière : tout cela blessait en moi des sentiments vitaux. J'allais entrer dans un monde ennemi. Et l'appréhension de mille dangers en embuscade et de toute une vie désolante faisait que, sans bien savoir pourquoi, je pleurais à chaudes larmes.

*
* *

Le lendemain, au réveil, après une nuit fiévreuse et pleine de mauvais rêves, le chahut contre notre pion prit de telles proportions, que M. le censeur en personne dut intervenir. Avec une mauvaise humeur mal déguisée, il rabroua devant nous le pauvre garçon :

— Mais enfin, monsieur Wiart, vous ne savez pas tenir une étude !

C'est ainsi que j'appris que notre pion s'appelait Monsieur Wiart : cela ajouta, pour moi, à sa personnalité qui me devint même intéressante, lorsque mon voisin de lit me souffla à l'oreille :

— C'est un séminariste ! J'ai vu, au pied de son lit, ses grands bas noirs de curé !

Et je sentis que, pour mon camarade, être séminariste et porter des bas noirs était une fâcheuse affaire, à tout le moins une chose digne de risée.

J'étais si fatigué, après une journée de voyage et cette nuit agitée, que j'eus grand peine à me lever et que j'arrivai en retard au lavabo : véritable catastrophe, car, en ces temps lointains, ne se lavait pas qui voulait. D'abord, l'eau était rare. Aujourd'hui, les lycéens de Bar-le-Duc, heureux jeunes gens, sont abondamment irrigués, abreuvés, rincés et douchés. De notre temps, ce qu'on appelait le lavabo se composait d'une longue cuvette oblongue, en forme de piscine baptismale, au milieu de laquelle s'élevait, sur deux pieds, un réservoir, simple boîte doublée de zinc et munie sur son pourtour de petits robinets de plomb. Chaque matin, avant le réveil, un garçon vidait dans le réservoir le contenu de deux ou trois seaux d'eau. Dès le roulement de tambour, — quelquefois même avant, par prudence, — les plus débrouillards d'entre nous se ruaient au lavabo, afin d'avoir les premières gouttes de cette onde avare. On humectait légèrement le coin de sa serviette, qu'on se passait en hâte sur le bout du nez. Pour peu qu'on fût en retard, la fontaine était tarie : on ne se lavait point, ce jour-là !... Même quand il y avait de l'eau, un autre danger guettait les retardataires. Comme le lever ne devait pas durer plus d'un quart d'heure, le maître d'étude nous bousculait, nous obligeait

à abréger et même à supprimer complètement notre toilette : ce jour-là non plus, on ne se lavait point.

C'est précisément ce qui m'arriva. Monsieur Wiart me houspilla si bien que je dus planter là ma serviette à peine humectée, et, tout en enfilant ma veste à la galope, me mettre en rangs avec les camarades. Il me sembla même que notre pion me témoignait une hostilité inexplicable et dont je fus tout attristé. Mais le pire, pour moi, c'était cette hâte inhumaine, ce trépidant mécanisme disciplinaire qui vous saisissait dès le réveil, qui réglementait jusqu'à vos jeux et qui ne vous laissait pas une minute pour vous détendre, pour vous reposer, pour rêver, pour être *à soi*. L'individualiste intransigeant, le rebelle secret que j'ai toujours été, se hérissait d'horreur et frémissait de révolte, en flairant cette servitude, qui, de jour en jour, allait m'étreindre davantage. Et pourtant, je suis un homme d'autorité et j'obéis avec joie, avec amour, à celui qui a su me persuader qu'il est un vrai chef et que je juge digne de me commander.

Ainsi ma première aube universitaire s'annonçait mal : ce jour-là, je bus le calice jusqu'à la lie.

En étude, la conduite de monsieur Wiart, notre pion, acheva de me consterner. Sous sa férule débile, le chahut continuait, plus ou moins en sourdine. Comme j'étais le plus doux, le plus respectueux de mes camarades, il manifestait une tendance à se venger sur moi des avanies que les autres lui faisaient subir. Il me jugea faible et sans doute il croyait pouvoir abuser de ma faiblesse comme on abusait de la sienne. Le sentiment de cette lâcheté chez ce malheureux, pour qui j'avais de la pitié, me fit une grande peine.

Mais le pire, ce fut la récréation, mon premier contact avec mes nouveaux camarades. Comme élève de quatrième, j'appartenais de droit à la cour des moyens. Cette cour des moyens, je ne saurais dire sous quel aspect désolant elle m'apparut. Il pleuvait toujours, il pleuvait sans doute depuis longtemps : le sol détrempé n'était plus qu'une boue gluante, profonde, où l'on glissait, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles. Le dos sous la pluie, les pieds dans la boue, c'était une sensation d'humidité glaciale, de saleté tenace et pénétrante que je n'ai jamais pu oublier. Certes, je me crois résistant et courageux, bien qu'il m'arrive de plier d'abord, pour me redresser ensuite en un sursaut de toute ma volonté. Je crois que je n'ai jamais renâclé

devant le plat de l'existence, si répugnant fût-il. Mais là, vraiment, dans cette cour des moyens, j'ai éprouvé jusqu'à la nausée le dégoût de vivre.

Le lieu, en lui-même, est ingrat : à droite, un mur ; à gauche, les grandes surfaces nues de la chapelle et de la salle de gymnastique. Dans le fond, un préau trop étroit qui s'adosse au remblai du chemin de fer, et, fermant la perspective, la limitant comme une autre muraille presque abrupte, la côte de Behonne qui, à cette époque, était toute en vignes. Sous le ciel bas et lourd, des files d'échalas : voilà notre horizon. J'ai toujours été très sensible à l'influence déprimante ou exaltante des lieux. Toutefois, je suis bien assuré que j'eusse accepté celui-ci sans la malice de mes camarades. C'était la coutume, en ce temps-là, de brimer rigoureusement les nouveaux. Je le fus autant qu'on peut l'être, en compagnie d'un autre nouveau, un gros garçon, qui, dans notre commune détresse, éprouva le besoin de me dire son nom : il s'appelait Eugène Henry et portait une veste de velours. Parmi le troupeau timide de béjaunes, nous fûmes choisis comme souffre-douleurs, — dans notre Lorraine mosellane, on aurait dit comme *dâbos*, — Henry parce qu'il portait une veste de velours, et moi, à cause de mon « petit air », un petit air à part, que je n'arrivais pas à dissimuler, malgré tous mes efforts. Instinctivement, je me démêlais de mon entourage, sans orgueil, sans dédain, — uniquement parce que je me sentais d'une autre race. Tous ces jeunes rustres meusiens me paraissaient grossiers et brutaux, d'ailleurs complètement stupides. Il allait falloir vivre dans cette compagnie!... Pour moi, cette promiscuité forcée est une des pires horreurs de l'internat. La cervelle encore toute farcie de Fenimore Cooper, il me semblait être tombé dans une tribu de Peaux-rouges et que cette peuplade féroce allait me conduire au poteau des supplices.

On me le fit bien voir, — on *nous* le fit bien voir, au pauvre Henry et à moi. Nous fûmes roués de coups de poing et de coups de pied, entourés par des bandes hurlantes qui dansaient autour de nous comme une danse du scalp. On nous jeta des pierres, de la boue, de grosses boulettes de terre molle comme de la glaise. Le beau veston de velours de mon compagnon d'infortune en était constellé. En vain dirigeai-je des regards suppliants du côté de monsieur Wiart, notre pion, qui surveillait la récréation : le cruel ne voulait rien voir, peu soucieux sans

doute de détourner contre lui les fureurs de ces petites brutes déchaînées. Je me rappelle que le plus enragé de tous était une espèce de nain courtaud et trapu, velu et noir comme un Espagnol, d'ailleurs très fort en gymnastique, le directeur de tous les jeux et le meneur de toute la cour, — un Ardennais qui s'appelait Hache (Hache-Arthur). Ce nom terrible ajoutait encore à son air redoutable. Je vois toujours ses yeux de démon acharné contre moi. Au fond, c'était une âme romantique et enthousiaste, une tête chaude. Nous devînmes amis plus tard. Mais pendant ces longues semaines d'acclimatation, je puis dire que Hache-Arthur me rendit très malheureux.

Était-ce ma faute? C'est bien possible. J'ai toujours manqué d'un certain liant. Mes amis me disent que, malgré toute ma bonne volonté, je suis resté distant. Et puis, j'ai une tendance à tout prendre au sérieux, voire au tragique. La moindre égratignure, le plus petit manque d'égards s'exaspèrent à mes yeux, de façon invraisemblable : cela devient une blessure, un attentat à ma dignité. Il y a là certainement un fond d'orgueil. Cela ne serait rien, si mon imagination, ma sensibilité excessive ne me jouaient, à tout instant, mille tours. Mon bon sens naturel fait que je retrouve toujours mon assiette, avec la juste appréciation des choses. Mais il me faut, pour cela, revenir de loin. En attendant, le premier choc, auquel je suis incapable de résister, a été extrêmement douloureux, et comme cela se répète, au moindre heurt, je suis un perpétuel écorché. Tel j'étais déjà, — et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, — au temps où Hache-Arthur, avec ses yeux de démon, ameutait contre moi la cour des moyens.

Et pourtant... pourtant, j'ai aussi, en moi, l'étoffe d'un bon garçon! Ne riez pas : je me sens une vocation contrariée de *bongarçonnisme*. Non seulement je suis prêt à obliger les autres, à me gêner pour eux, à m'effacer devant eux, mais je fais effort pour m'associer à leurs émois ou à leurs plaisirs, rire, plaisanter avec eux, — et même je me mets de la partie spontanément par une sorte de jovialité, ou de débonnaireté naturelle. Seulement, si des individus notoirement subalternes ont l'air d'abuser de ma gentillesse, alors je me redresse de toute ma hauteur. Que de fois, lorsque j'étais en veine de *bongarçonnisme*, ai-je vu ces individus, tout étonnés et ravis de me trouver si bon prince, me taper sur le ventre, en me disant,

d'un air patelin : « Au fond, n'est-ce pas, vous êtes un bon garçon comme nous! On n'est pas des bœufs!... » Cette façon familière de m'embrigader dans une confrérie qui n'est point la mienne m'a toujours offusqué, surtout lorsque j'entrevois que, pour en être, il faut donner les mains à mille lâchetés, à toute espèce de basses complaisances. Le spectacle ou le voisinage de la bêtise, de la grossièreté, de l'injustice étalée et triomphante m'a toujours fait sortir hors des gonds.

Mais ce que j'exècre par-dessus tout, c'est la cruauté, la tare honteuse du barbare, — cette vieille cruauté que, jusqu'à la dernière guerre, on avait pu croire assoupie et qui, depuis, semble avoir ressaisi le monde entier. Les générations qui viennent en paraissent infectées plus que jamais. Je songe à ce qui se passe en ce moment, en Russie, en Chine, au Mexique et ailleurs. Quel beau soufflet à toutes les illusions de progrès collectif! Ah! l'incurable humanité!... Si je m'attarde ainsi à mes souvenirs d'écolier, au récit de ces premières semaines de lycée, c'est que les cruautés de mes camarades ont remué alors ce qu'il y a de plus essentiel en moi. Mes horreurs, mes haines les plus vitales, les plus irréductibles, du moins sous leur forme consciente, datent de cette époque-là.

La cruauté des enfants est quelque chose de particulièrement affreux, parce qu'elle est instinctive et qu'elle paraît le geste élémentaire, la manifestation la plus spontanée et la plus candide de l'être humain. Les sévices que je subis alors me firent entrevoir ce fond hideux. La cruauté! jamais je n'ai pu admettre cette ignominie. Je lui ai toujours crié : « Je te hais! Je veux te détruire! Tu ne dois pas être!... » Et, comme je la voyais flamber dans les yeux de mes petits camarades, et que je ne pouvais rien contre eux, je devenais fou de rage. A mon tour, j'étais cruel. J'aurais voulu leur rendre mille coups, les anéantir!... Et puis, le sentiment d'une injustice permanente contre laquelle il n'y a rien à faire, que je retrouverais à chaque pas de ma route, d'une abjection originelle et irrémédiable, me submergeait l'âme de tristesse. Je ne pleurais pas. Je me raidissais de toutes mes forces contre les mouvements extrêmes qui m'agitaient. J'aurais souhaité seulement qu'on me laissât tranquille. Or, la tranquillité, la solitude, c'est ce que mes tourmenteurs étaient le moins disposés à m'accorder. J'étais condamné à vivre avec eux. Quelle société pouvais-je

avoir avec mon milieu? Quelle action, quelle influence? Les deux instincts primordiaux de ma nature, domination, contemplation, restaient ici sans emploi. Personne n'était disposé à m'écouter. J'étais l'ennemi, et je me voyais entouré d'ennemis. Qu'on me laissât au moins ruminer à mon aise mes tristes pensées! Oui, qu'on me laissât dans un coin! Qu'on fît comme si je n'existais pas! Je jurais de ne pas bouger, de me faire oublier à tout jamais, de mourir, s'il le fallait...

***

Seule, l'heure de la classe mit un terme à mon supplice. Là, au moins, sous l'œil sévère du professeur, j'espérais être en repos.

Ce professeur commença par me terroriser. C'était un petit homme, que ses élèves avaient surnommé *Riquet* en des temps immémoriaux, à cause de sa taille exiguë, d'une houppe de cheveux qui se dressait belliqueusement sur son front, et sans doute aussi à cause de tout ce qu'il y avait de sec et d'étriqué dans sa personne. Le visage complètement rasé, ses lèvres minces distillaient une petite pluie fine, et les paroles qui en sortaient avaient quelque chose d'âpre et de cinglant comme un coup de martinet. Dès les premiers mots qu'il nous adressa, j'eus le pressentiment que mon année de quatrième ne serait pas précisément une partie de plaisir.

D'instinct, je m'étais placé près de mon camarade Eugène Henry, l'autre brimé, le gros garçon à la veste de velours. C'était le fils unique d'un fonctionnaire qui habitait la ville. Outrageusement gâté par ses parents, très indolent de son naturel, il avait la réputation, d'ailleurs imméritée, d'être un cancre. Depuis la rentrée, on l'avait mis au lycée comme pensionnaire, dans l'espoir que les rigueurs de l'internat stimuleraient sa paresse. Je remarquai qu'il avait la bouche toute noire de chocolat. Il devait en avoir une provision dans ses poches, car il n'arrêtait pas d'en croquer et d'en triturer quelque morceau. Je l'enviais, je l'admirais, à cause de ce chocolat inépuisable, à cause surtout de sa belle veste. J'éprouvais pour lui une vague sympathie, qui me semblait partagée. Tandis que le professeur dictait l'emploi du temps, tout en écrivant d'une main machinale, nous nous mîmes à causer en sourdine. C'était Henry qui causait le plus, car, pour moi, je n'étais pas

très rassuré. Mais, par une petite lâcheté, dont j'eus tout de suite le sentiment, ce fut sur moi que tombèrent les foudres du professeur : celui-ci hésitait à sévir contre le fils d'un fonctionnaire très influent en ville. Une retenue, allongée en claquement de fouet, me pétrifia sur mon banc, me scella les lèvres... Mais, quelques instants après, Henry, qui ne pouvait pas brider sa langue, me posa je ne sais plus quelle question. Je crus de mon devoir de répondre... Ce fut tragique. S'interrompant dans sa dictée, le sévère Riquet m'asséna, à travers les vitres de ses lunettes, un regard terrible. Il ricana désagréablement et, de sa voix vinaigrée :

— Ah ! ah ! *Johannes garrulus !...*

Je dus quitter mon banc. D'un geste olympien, il me désigna la première marche de sa chaire : c'était là que j'étais condamné à m'asseoir. Moi ! avec toute ma sagesse, ma docilité, mon ardent désir de bien faire, j'échouais au banc de pénitence !...

Quelle catastrophe ! Je me sentais abîmé de honte et de chagrin, d'autant plus que je m'exagérais ma faute. Ce latin de cuistre ajoutait je ne sais quelle majesté à mon châtiment. Sans doute la sincérité, la profondeur de ma contrition réussirent à toucher le peu tendre Riquet. A la classe du soir, je fus autorisé à reprendre ma place auprès de mon camarade. Mais voici bien une autre histoire !... J'avais tellement peur maintenant de desserrer les dents que je résistai à toutes les sollicitations au bavardage dont me harcelait mon nouvel ami. Pourtant, j'aurais bien voulu lui demander une chose. Je venais de briser ma plume en la trempant d'un geste trop brusque dans l'encrier. Impossible d'écrire sous la dictée du professeur : ce qui allait m'attirer une nouvelle réprimande. Alors, du bout de mon porte-plume trempé dans l'encre, je traçai ces mots innocents sur un petit carré de papier : « Cher Eugène, je t'en prie, prête-moi ton crayon... » Et, clandestinement, je lui glissai le billet. Mais le vigilant Riquet avait saisi le manège. Je dus lui apporter moi-même le billet délictueux. Il le lut aux éclats de rire de toute la classe, en insistant d'un air scandalisé, sur les deux premiers mots :

— Cher Eugène !... Ah ! cher Eugène !... C'est du propre !

Et, d'une voix plus tonnante que jamais :

— Remettez-vous au banc de pénitence !

Je ne sais ce que ce vieux pion avait bien pu imaginer, quel vilain sens il attribuait à ces mots écrits par moi en toute candeur, et où se marquait simplement la politesse d'un enfant bien élevé, habitué à envelopper toute demande dans une formule affectueuse ou déférente. Peut-être y avait-il aussi, dans ces mots, une affirmation d'amitié naissante, un désir d'intimité plus grande avec un garçon qui me paraissait plus affiné, plus près de moi que mes autres camarades. Ma stupeur devant l'indignation inexplicable du professeur était sans bornes. Je n'y comprenais rien. Ce soir-là, je crus bien avoir touché les dernières limites du désespoir, d'autant plus qu'en étude, monsieur Wiart, me sachant puni en classe, s'en autorisait pour redoubler de sévérité à mon égard. Ce garçon pusillanime, n'osant pas affronter les turbulents, faisait de la discipline aux dépens d'un pauvre petit gars qui ne demandait qu'à l'aimer.

Je passai une nuit atroce, au milieu du chahut, qui reprenait régulièrement tous les soirs, dès que le gaz était baissé. Mon lit lui-même n'était pas un refuge pour moi. J'y étais bombardé à coups de traversins. Je devenais véritablement la bête traquée et qui ne trouve plus d'issue. Comme aux pires moments de ma vie, lorsque les circonstances me paraissent décidément inexorables et que le sentiment de la méchanceté et de la bassesse humaines s'exaspère en moi, je ne me disais pas : « Où fuir ? » mais j'éprouvais jusqu'à la frénésie ce besoin de m'évader... Alors, ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à mes bourreaux et de conquérir un peu de repos et de solitude, je résolus d'être malade...

***

Je l'étais en effet. Les émotions violentes que je subissais depuis quelques jours m'avaient donné la fièvre. En outre, j'étais affaibli par l'insomnie, par le réveil trop matinal (le tambour nous jetait à bas de notre couchette dès cinq heures et demie du matin ! Quelle barbarie ! Je n'ai jamais pu m'y habituer !). Avec cela, le manque de soins, la nourriture insuffisante, du moins pour moi, dont l'estomac refusait certains mets. Je devais avoir très mauvaise mine. Aussi le maître d'étude ne parut-il pas autrement étonné, lorsque je me fis inscrire pour la visite du médecin.

Je l'attendis à l'infirmerie. Cette petite salle à l'atmosphère saturée par l'odeur fade des remèdes, aux murs nus, où se détachait, pour unique décoration, un crucifix de bois noir, me fit l'effet d'un lieu délicieux. Un feu doux brûlait dans un poêle. Cette chaleur discrète, comme c'était bon au sortir de l'étude glaciale ! Et il y avait des rideaux blancs aux fenêtres, une propreté un peu farouche dans toute la pièce, mais si délectable pour un petit malheureux qui vient de patauger dans la boue gluante de la cour des moyens ! Cette triste infirmerie, qu'elle me paraissait donc confortable et souriante ! C'était le refuge, le lieu de repos et de délices. Ah ! rester ici toujours !... Et, pour achever de me séduire, une jeune religieuse à figure angélique, la voix expirante, le pas glissant et feutré, le geste suave... Que cela me changeait des manières de Hache-Arthur et de ses bandes de Sioux !... Mais la supérieure parut, une grosse sœur Rataplan, rubiconde et moustachue, au gosier rauque de roulier, avec un accent caillouteux de Tarn-et-Garonne. Sans aucun ménagement, elle me prit le pouls et déclara, d'un ton autoritaire :

— Vous n'avez rien !... Tout ça, c'est des grimaces !... Ah ! ces enfants, ces enfants !...

Elle prononçait : « eng'fang », d'une manière qui me donnait le frisson.

Toutefois, le médecin ne fut point de son avis. Il me trouva de la fièvre, de l'agitation nerveuse, prescrivit le repos et du chloral pour la nuit. Incontinent, je fus mis au lit, un petit lit blanc, garni de rideaux, et qui me parut un paradis, la « Chapelle blanche » de mes rêves enfantins, par comparaison avec ma dure couchette du dortoir. Le lit ! Je ne demandais que cela. Je n'aspirais qu'à cela : solitude et repos ! Je dormis tout le reste de la journée et toute la nuit. Le matin, le roulement de tambour me réveilla, — et je me pelotonnai voluptueusement sous mes draps, en pensant que cela ne me regardait pas, que ce roulement, c'était pour les autres et que j'avais le droit de dormir tout mon soûl... Cependant, vers sept heures, on me fit lever pour la visite du médecin.

J'étais tout à fait remis : « l'enfant est un ressort neuf », disent les Goncourt. J'avais l'air tellement dispos, que le bon docteur prononça que je n'avais plus qu'à regagner mon étude. A cette idée, je m'affolai. Je pris mon air le plus maupiteux et

le plus douloureux. J'affirmai que je souffrais de cruels maux de tête...

— Très bien ! fit le docteur, narquois : vous serez à la diète toute la journée, et si cela ne réussit pas, une bonne purgation pour demain !...

C'étaient ses deux grands remèdes. Je ne pus soutenir d'en faire l'expérience. Avant midi, j'étais guéri... mais pour retomber dans mon enfer.

J'eus une rechute de désespoir, une crise tellement aiguë, que, même après tant d'années, je m'en souviens dans le plus petit détail. Je passai une nuit épouvantable. Le lendemain, qui était un dimanche, je suivis mes camarades à la chapelle, pour la grand messe. Cette grand messe m'acheva. C'est là, sur un banc de la chapelle, j'en ai encore la sensation présente, que mon désespoir atteignit à son paroxysme. L'église avait toujours été pour moi un lieu de recueillement, un lieu signifiant, qui me parlait un certain langage, exaltant et mystérieux, — et aussi un lieu de beauté, où je m'épanouissais, où je prenais confiance. Et voici que j'avais sous les yeux cette triste chapelle de lycée aux murs nus, au mobilier sommaire, à l'aspect administratif, avec on ne sait quoi de revêche. Un harmonium chevrotait dans un coin. Et je songeais à mon église de Briey, à son buffet d'orgue rococo, tout égayé de pots de fleurs, de guirlandes, de têtes d'anges, de séraphins musiciens, — et à l'organiste M. Wohlgemüth qui, sous ses doigts crochus, faisait jaillir des torrents d'harmonie, — aux figures bénignes des dévotes, aux petits saluts amicaux qu'on échangeait d'un banc à l'autre. Ici, rien que des visages renfrognés de maîtres d'études, nul respect du lieu, des polissons qui se battaient à coups de paroissiens, une atmosphère intolérable pour moi...

L'aumônier prononça un sermon d'apparat, un morceau appris par cœur, où il était question du bouclier de la Foi et du casque de l'Espérance, — toute une rhétorique vieillotte sans accent ni chaleur, qui sonnait comme une vaine formalité. Tandis qu'il parlait, je contemplais, au-dessus de l'autel, un grand tableau à prétentions artistiques représentant Jésus au milieu des enfants, — copie exécutée par le professeur de dessin, un ancien logiste, fruit sec de l'École des Beaux-Arts. Et je me remémorais parfaitement la parole évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Je regardais le

tableau, ces bambins roses, à mines de chérubins et ce grand Christ paternel qui leur tendait les bras... Tout à coup, il me vint à l'esprit que cette mise en scène était un affreux mensonge : les garçons qui m'entouraient, je les considérais tous comme de petits chenapans. Et quant à ce Christ débonnaire, quelle dérision! Hélas! personne, ici, ne songeait à me tendre les bras!... J'eus alors un sentiment si vif de ma détresse que je me mis à fondre en larmes, tandis que l'aumônier expédiait sa péroraison. Jusqu'à la fin de l'office, je ne cessai pas de pleurer et même de sangloter : je voulais attirer l'attention publique, tant et si bien qu'au moment de la sortie, le proviseur, qui traversait les rangs, me remarqua. Il m'appela, m'attira derrière un pilier, sous le préau. Et, avec un air de brusquerie joviale :

— Eh bien! quoi? Qu'est-ce que nous avons?...

— Monsieur le Proviseur, dis-je en sanglotant plus fort, je veux m'en aller! Je ne peux pas rester ici! Je ne peux pas, je ne peux pas!...

Cet homme affairé me donna une tape amicale :

— Tatatatata! Ça vous passera!...

Là-dessus, rassujettissant son haut-de-forme, il tourna les talons. Je ne songeai certes pas à me pendre aux basques de la redingote de M. le Censeur, qui l'accompagnait. Le nez dans des paperasses, celui-ci n'avait rien daigné voir de mes larmes. C'était un bel homme, à fortes moustaches brunes, qui semblait planer au-dessus de toutes choses. On sentait que, pour lui, Bar-le-Duc n'était qu'une salle d'attente et qu'il se réservait pour de hautes destinées.

Puisque mes supérieurs ne daignaient pas m'entendre, je résolus de m'adresser à mes parents. Je leur écrivis une longue lettre, où je déclarais que c'était décidé, que j'avais l'intention de quitter le Lycée, que c'était la chose du monde la plus raisonnable, attendu que je ne ferais jamais rien dans une classe où j'étais sans cesse tourmenté par des camarades très méchants. J'étudierais beaucoup mieux sous la direction de « mon abbé », comme je disais, ce jeune vicaire qui, à Briey, m'avait donné des leçons pendant toute une année. Avec lui, je promettais d'être un élève exemplaire, enfin, mille folies... Je ne reçus jamais de réponse à ma lettre. Plus tard, j'appris qu'elle avait été interceptée par l'administration.

Ce fut le coup de grâce. Je me vis décidément comme un enfant abandonné, perdu dans un bois plein de pièges et de bêtes féroces. A la pensée de mon impuissance, des fureurs me prenaient, des mouvements de révolte me convulsaient les traits du visage. En étude, je restais immobile, les yeux vagues, baissés sur un dictionnaire que je ne feuilletais pas, et roulant les plus désolantes pensées. Cela n'échappait point à monsieur Wiart, notre pion, qui m'accusait de flâner et me collait, au cahier de correspondance, un 2 d'application. Mes colères intérieures me faisaient un mal affreux. J'en avais des palpitations continuelles... De quel droit m'infligeait-on une existence pareille? Au nom de quoi? Quel lâche plaisir éprouvait-on à me faire souffrir de la sorte?... Et puis, mon bon sens de petit Lorrain positif et courageux reprenait le dessus : pourquoi me désoler ainsi, puisque cela ne changerait rien? Je ne voulais pas me détruire, n'est-ce pas? Alors le mieux était de lasser mes bourreaux à force de patience. Je serais insensible, je ferais le mort, je ne les verrais même pas! Je les supprimerais de ma réalité!... Je ne me disais pas : « Ça finira bien! » Je n'avais aucune espérance. Mais j'étais sûr de tenir le coup, et que rien ne m'entamerait.

LOUIS BERTRAND.

La deuxième partie au prochain numéro.)

LA GRANDE GUERRE

VUE DU VERSANT ORIENTAL

UN NOUVEL « HOMME MALADE » EN EUROPE

I

> Quand la Turquie aura quitté le lit de « l'Homme malade », c'est l'Autriche qui viendra l'y remplacer.
>
> ALBERT SOREL.

Le nombre des publications parues sur la guerre mondiale est considérable, et beaucoup sont pleines d'intérêt.

Or, pour peu qu'on ait été mêlé aux événements de cette époque, on est surpris de découvrir en soi-même, à la lecture de ces ouvrages, une tendance à reviser ses propres appréciations. On est tenté de le faire, même pour celles qu'étayent des documents irréfutables. On voudrait, semble-t-il, les harmoniser avec celles d'illustres auteurs.

C'est pourtant à cette tentation qu'il faut résister, car notre contribution à tous sera d'autant plus utile que celle de chaque pays n'aura pas été influencée par l'apport des autres pays. La connaissance exacte de la grande époque 1914-1918 ne saurait ressortir que des apports de tous les États belligérants, sous leur angle de vision personnel. Pour contenir le maximum de vérité, l'histoire devra effectuer la synthèse de toutes ces visions différentes.

Cette évidence m'a frappé surtout en 1923, au cours de la conférence de Lausanne, en écoutant les récits d'Ismet pacha, président du Conseil turc et président de la délégation turque à cette conférence. Je le vois encore, la tête légèrement

penchée, avec sa timidité qui lui attirait toutes les sympathies, en dépit ou peut-être à cause de la résistance opiniâtre avec laquelle ce militaire égaré dans la diplomatie défendait les intérêts de son pays. Il évoquait devant nous la retraite de Gallipoli, si habilement masquée par le général Sir Jan Hamilton qu'elle fut un modèle du genre, puisqu'elle ne laissa pas une charrette des armées alliées sur la rive turque.

— Si cette retraite n'avait pas été effectuée, nous déclara le président du Conseil turc, si les Alliés étaient restés vingt-quatre heures de plus, ce sont les Turcs qui se seraient retirés, car ils étaient à bout de munitions.

Les diplomates s'écrieront : « A quoi tiennent les succès militaires! » Mais les militaires pourraient facilement rétorquer, avec d'autres exemples à l'appui : « A quoi tiennent les succès diplomatiques! » A quoi tient, en vérité, le succès tout court! Et quel tour aurait pris la guerre si, au lieu de la retraite des Alliés, celle des Turcs nous avait ouvert la voie des Détroits ? Décidément, c'est tout à fait à la lettre qu'il faut prendre le mot de Frédéric II : « Lorsqu'il pleut dans mon camp, il pleut aussi dans le camp de mon ennemi. »

***

Presque tout ce qui, jusqu'ici, a été écrit sur la guerre est dû à des personnages qui se trouvaient au versant occidental du drame : d'où, la tendance à reporter sur l'Allemagne non seulement la responsabilité de la conduite de la guerre, qui est indéniable, mais aussi les causes mêmes du conflit. Pour nous, Roumains, qui sommes situés du côté oriental de la conflagration mondiale et dont l'angle de vision était dirigé sur l'Autriche-Hongrie, nous croyons que la situation intérieure de la Monarchie dualiste a été la cause la plus déterminante de la mêlée des peuples.

Des signes révélateurs nous parvenaient, depuis longtemps déjà. L'Autriche-Hongrie avait eu, dans le passé, une fonction historique à remplir : protéger l'Orient chrétien contre l'Islam conquérant. En fait, elle n'a jamais pu défendre réellement contre les Turcs les peuples chrétiens qui étaient ses voisins ; elle a du moins constitué un centre autour duquel ils ont pu se grouper et former un bloc. Le déclin de l'islam fit cesser la mission historique de la monarchie habsbourgeoise.

D'autre part, la constitution, autour de l'Autriche-Hongrie, d'une ceinture de petits États nationaux libres et indépendants, tels que l'ancienne Roumanie de 1878, la Bulgarie, la Serbie, a donné aux nationalités de l'empire de François-Joseph des tendances centrifuges. Les guerres balkaniques de 1911-1913, en rehaussant le prestige et en agrandissant le territoire de ces États, et, par conséquent, en augmentant leur force d'attraction sur leurs congénères de l'Autriche-Hongrie, aggrava la situation intérieure de la monarchie. Au Parlement de Vienne et de Budapest, les représentants des minorités, si peu nombreux pourtant, commencèrent à parler avec une vigueur et une véhémence jamais connues auparavant : les nationalités qu'ils représentaient frémissaient à ces discours et les cadres surannés et vermoulus de l'archaïque empire faisaient entendre des craquements significatifs.

Le monde entier les entendait, et plus que personne les souverains, les dirigeants, les hommes d'État, les diplomates des deux empires germaniques alliés. L'état intérieur de la monarchie devenait l'objet de leurs soucis constants, commençait à les obséder.

En 1912, j'étais ministre de mon pays à Rome. Comme la Roumanie faisait alors partie de la Triple-Alliance, j'avais des rapports fréquents avec les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie dans la capitale italienne. On jugera de leurs préoccupations au sujet du sort de la monarchie dualiste, partagées aussi d'ailleurs par les ambassadeurs de la Triple Entente, d'après les extraits ci-dessous des dépêches et télégrammes que j'adressais, en 1912 et 1913, à mon gouvernement.

Relation d'un entretien avec M. de Mérey, ambassadeur d'Autriche-Hongrie :

« J'ai trouvé M. de Mérey, désorienté.

« La monarchie, me dit-il, se sent cernée par le cercle balkanique. Si le cercle se transforme en une confédération balkanique, l'accès par voie de terre de l'Autriche-Hongrie à Salonique est fermé. Les principales questions qui inquiètent l'Autriche-Hongrie sont, en premier lieu, l'agrandissement de la Serbie et du Montenegro, par l'éventuelle annexion du Sandjak et l'issue de la Serbie sur l'Adriatique. L'Autriche-Hongrie recevrait, si cette éventualité se réalisait, un double coup : d'une part, le Sandjak deviendrait un cul-de-sac, et,

d'autre part, l'équilibre adriatique serait modifié, la Mer Adriatique cessant d'être un lac intérieur austro-italien. »

Le 5 novembre 1912, j'écrivais encore à mon gouvernement :

« M. Barrère et Sir Rennel Rodd, ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne auprès du Quirinal tout comme M. de Mérey, estiment difficile la situation de l'Autriche-Hongrie. Eux aussi se demandent de quel côté se dirigera l'expansion austro-hongroise et si, une fois le *statu quo* balkanique détruit, nous n'assisterons pas à une complète transformation de la monarchie.

« Les opinions diffèrent sur le résultat final de la crise. Et elles diffèrent aussi sur la puissance que représente l'empire des Habsbourg : les ambassadeurs de la Triple Entente le voient affaibli, travaillé à l'intérieur, surtout en ce moment, par les mécontentements des Slaves du Sud...

« ... La Triple Entente incline à penser que l'Allemagne, qui suit une politique réservée et très pacifique, et qui a repris ces temps derniers un contact plus étroit tant avec Saint-Pétersbourg qu'avec Londres et Paris, ne serait pas disposée à aller dans cette question jusqu'à un conflit. Elle cherchera à aplanir les difficultés et, selon les représentants de la Triple Entente, l'apaisement ne peut être obtenu que par le renoncement de l'Autriche.

« On constate chez les représentants de la Triple Entente une visible satisfaction d'avoir pris l'Autriche-Hongrie dans un étau et le désir qu'elle n'y échappe pas. La question se pose de savoir quel fruit recueillera l'Allemagne de cette crise et si le renoncement de l'Autriche-Hongrie n'aura pas pour effet un relâchement des liens de la Triple-Alliance. Quant à l'attitude de l'Italie, il semble qu'une certaine satisfaction se fasse sentir dans l'opinion publique de ce pays pour ce qui arrive à l'Autriche. Les sympathies vont aux États balkaniques et même à la Russie. »

Extrait de mon rapport du 4 novembre 1912 sur les déclarations de Sir Rennel Rodd, ambassadeur de Grande-Bretagne.

Il m'a dit : « Le cabinet de Berlin garde une attitude réservée et semble laisser entendre que la situation créée à l'Autriche-Hongrie ne serait pas pour elle un *casus fœderis*, cet accord ne visant que le cas où son alliée serait attaquée par une grande puissance. »

Entretien avec M. de Jagow, ambassadeur d'Allemagne, qui, le 8 novembre 1912, me dit notamment :

« La situation est inquiétante. Le point noir est la tendance de la Serbie à un agrandissement territorial jusqu'à l'Adriatique qui, s'il se réalisait, se ferait aux frais du territoire de l'Albanie. On pourrait admettre une extension territoriale de la Serbie vers l'Archipel dans la direction de Salonique... C'est la question de la Serbie qui est la plus difficile. J'ai vu aujourd'hui son représentant. D'après ses déclarations, la Serbie s'opposerait avec acharnement à une tentative de l'empêcher d'annexer des territoires vers l'Adriatique et ne serait pas disposée à accepter une issue dans l'Archipel... Nous désirons que les choses se calment. Nous avons comme vous une situation très difficile à l'égard de la Russie et nous tenons à entretenir de bonnes relations avec cette puissance. »

Entretien avec M. Kroupensky, ambassadeur de Russie, le 2 décembre suivant :

« L'ambassadeur de Russie m'a parlé de l'erreur personnelle de l'Empereur en 1878, d'avoir pris les districts de Bessarabie et m'a laissé entendre qu'on pourrait s'arranger. Comme je lui disais que nous devrions tous espérer qu'un conflit austro-russe serait écarté, il m'a répondu : « Oui, mais l'Autriche-Hongrie doit céder sur le port commercial à la Serbie sur l'Adriatique et ne pas tendre la corde parce que, cette fois, nous sommes prêts à toute éventualité. »

La Triple Alliance venant d'être renouvelée le 13 décembre, je disais à ce sujet, à mon gouvernement :

« Le renouvellement de la Triplice a été accueilli ici avec réserve et froideur; il est l'objet de vives critiques, surtout dans les partis de gauche. On a ici le sentiment que l'Italie appréhende de se voir entraînée par l'Autriche-Hongrie dans un conflit pour des intérêts qui ne lui tiennent pas à cœur. Les poids pacifiques dans la balance de la monarchie seraient l'Empereur et, paraît-il, l'archiduc héritier. Mais il y a une grande poussée en faveur d'un coup de force pour briser l'encerclement balkanique du slavisme, dont le port serbe n'est qu'un épisode. Il y a, en plus, l'élément dangereux de la haine accumulée entre l'Autriche et la Russie. A l'appui de la manière forte viennent s'ajouter la considération que les États balkaniques, et surtout la Serbie, sortent affaiblis de la guerre et

sont donc moins à redouter, et la conscience que, dans quelques années, les complications intérieures, que susciterait la marée montante du slavisme, seront encore plus difficiles à maîtriser.

« En examinant avec l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie ces considérations, je lui ai demandé, pour ce qui était de l'Italie, s'il ne croyait pas que la Triple Alliance était plutôt un instrument diplomatique que militaire. Il m'a dit que, malgré tout ce que l'on disait sur la défection éventuelle de l'Italie, il estimait qu'au cas d'un conflit armé dans lequel la Triple Alliance serait engagée, l'Italie marcherait avec ses alliés. Elle marcherait mal, a-t-il ajouté, mais elle marcherait avec nous. »

Mais les plus importantes des conversations que j'eus à cette époque, furent celle du 24 novembre 1912 avec M. de Jagow et celle de novembre 1913 avec M. de Mérey. Qu'on en juge.

CE QUE M'ONT DIT MM. DE JAGOW ET DE MÉREY

Le 24 novembre 1912, je me rendais à l'ambassade d'Allemagne, au Palazzo Caffarelli qui, par une coïncidence étrange, se trouve situé entre le Capitole et la Roche tarpéienne. Après avoir jeté en passant un coup d'œil sur la cage des loups, que la municipalité de Rome entretient comme un symbole des origines de la Ville éternelle, j'entrai à l'ambassade. Ayant traversé le vestibule où des Walkyries échevelées, aux couleurs vives, détonaient dans la décoration d'un palais romain, je fus introduit chez l'ambassadeur.

D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait, quoique jeune encore, un aspect de petit vieux, qu'une démarche traînante accentuait. Il vint à moi avec son air grelottant et en se frottant les mains, air et geste qui lui étaient habituels, même sous le ciel et le soleil les plus radieux de l'Italie. Après un de ces préambules faits de banalités, qui sont quelquefois le début mais d'autres fois aussi, il faut l'avouer, la substance même des entretiens diplomatiques, je restai pétrifié dans mon fauteuil en lui entendant prononcer ces paroles :

— Il y a, mon cher ministre, un nouvel « Homme malade » en Europe, c'est notre allié austro-hongrois. La situation intérieure de la monarchie dualiste est bien mauvaise. On peut s'attendre à tout. Quelle position difficile pour vous, à cause de la Transylvanie, pour nous à cause de la Bohême !

Il ajouta, d'un air absent, comme se parlant à lui-même :

— Il faudra pourtant laisser à la Russie la Galicie.

Puis, m'interpellant directement cette fois :

— Vous voyez, les perspectives sont très sombres. Mais que faire ?

Dans ma longue carrière, il m'est arrivé parfois de regretter d'avoir parlé, jamais de m'être tu. Je craignis un moment un piège. Je me raidis dans mon fauteuil en arcboutant toute ma volonté pour demeurer impassible. Je ne savais que penser d'une confidence aussi étrange que celle que je venais d'entendre. A quel dessein politique répondait ce verdict inexorable pour l'Autriche-Hongrie, prononcé à voix basse par l'être chétif et frêle qui représentait l'Allemagne ?

Comme il était de mon devoir, j'envoyai, à peine rentré à la légation, une dépêche à Bucarest. En voici un passage :

« M. de Jagow s'est montré inquiet au sujet de l'Autriche-Hongrie. Au moment, me dit-il, de la crise provoquée par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, certains ont vu que Aehrenthal avait commis une faute par cette annexion et par la restitution du Sandjak. Aujourd'hui, nous voyons tous cette faute. La situation actuelle de l'Autriche-Hongrie est due à ce péché originel. L'Autriche-Hongrie sortira de la crise balkanique actuelle avec un bilan défavorable. De tous les éléments qui composent la monarchie, l'élément magyar est tout à fait hostile aux Slaves ; quant aux autres... De nos jours, on ne peut entraver les aspirations des nationalités qu'en les étouffant. Quelque malaisées et contestables que soient de pareilles mesures, elles se justifient par la raison d'État. C'est ce que nous sommes obligés de faire à l'égard des Polonais de la Prusse... La conformation à part de la monarchie l'empêche de prendre des mesures semblables. Je crains que, dans quelques années, et en dépit de tous les efforts qu'il faudra faire, nous n'ayons à nous inquiéter de l'état d'un autre « Homme malade » : l'Autriche-Hongrie. Quelle terrible curée cela serait ! Dans quelle situation nous nous trouverions avec nos Allemands de Bohême et combien votre position, avec plusieurs millions de Roumains de Transylvanie, serait difficile ! »

Aux paroles de l'ambassadeur d'Allemagne j'ajoutai les observations suivantes :

« Il semble que commence à se poser la question de

l'Autriche-Hongrie. L'armée de la monarchie, à cause des courants nationalistes, peut, à un moment donné, se trouver placée dans une atmosphère morale qui réduirait la valeur de ses qualités techniques. Et il est tout à fait caractéristique que ce doute commence à percer, non seulement chez les représentants de la Triple Entente, mais aussi chez celui de l'Allemagne. »

Cette dépêche fut mal accueillie. Notre chancellerie, — était-elle la seule dans ce cas? — n'aimait pas recevoir des informations qui allaient à l'encontre d'idées préconçues et des vues du ministre roumain des Affaires étrangères d'alors. Ma dépêche fut apostillée par mon chef, Maïoresco, d'autant de points d'exclamation qu'il en fallait pour couvrir de ridicule, par leur file alignée, l'auteur du document. J'appris par la suite que les commentaires, qu'il fit verbalement, étaient fort désobligeants pour moi et autant pour M. de Jagow. Quelques semaines plus tard, ce dernier était nommé secrétaire d'État aux Affaires étrangères de l'Empire allemand. J'étais vengé. En outre, peu de temps après, mon collègue de Constantinople envoyait une dépêche à peu près identique à la mienne, à la suite d'une conversation qu'il avait eue avec M. de Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne en Turquie, successeur du baron Marschall von Bieberstein.

Le même M. de Wangenheim, se trouvant, tandis qu'il était ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, de passage à Paris en 1913, eut avec un haut personnage du quai d'Orsay, de qui je le tiens, une conversation intime chez l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schœn. Il déplorait, dans cet entretien, que les relations de la France et de l'Allemagne restassent tendues et qu'on n'arrivât pas à une entente de ces deux grands peuples qui aurait assuré la paix du monde. Comme il était naturel, son interlocuteur lui représenta qu'il y avait, entre les deux pays, la question d'Alsace-Lorraine qui empêchait toute collaboration intime et permanente. M. de Wangenheim le prit à part dans un coin du salon, comme s'il avait peur d'être entendu, et lui dit qu'un arrangement sur l'Alsace-Lorraine n'était pas impossible et qu'on pouvait trouver à cette grave question une solution satisfaisante pour les deux pays. Il ajouta tout bas, sur un ton confidentiel :

— Je viens de vous livrer le secret de mon souverain.

Il est possible que ces avances n'aient été qu'une de ces manœuvres à l'égard de la France, si souvent employées par le Kaiser. Mais il se peut aussi que cette idée de réconciliation franco-allemande, par la solution du litige alsacien-lorrain, doive être rapprochée des vastes plans de partage de l'Autriche ou de trialisme; ou encore des projets de création d'un duché autonome de Lorraine, ayant comme duc un des fils de l'archiduc héritier François-Ferdinand.

Plus tard, au cours de ma mission en Russie, je devais apprendre que des perspectives analogues, relatives à un éventuel partage de l'Autriche-Hongrie, avaient été ouvertes par l'empereur d'Allemagne lui-même à M. de Witte, au cours d'une visite que Guillaume II faisait au Tsar.

Du côté austro-hongrois également, on ne se dissimulait pas la gravité de la situation intérieure de la monarchie. J'ai eu l'occasion de rappeler ailleurs le mot de M. de Mérey, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome, sur cette situation de son pays. Comme je venais lui faire mes adieux avant mon départ pour Saint-Pétersbourg, où j'étais transféré, l'ambassadeur me dit à brûle-pourpoint:

— Mon cher ministre, jusqu'ici nos relations avaient été fondées sur un accord tacite : on ne parlerait pas de la Transylvanie. Aujourd'hui, je vois que tout est changé : nos bonnes relations ne se maintiendront que si l'on parle de la Transylvanie.

Je ne comprenais pas où il en voulait venir. Il ajouta :

— Votre mission à Saint-Pétersbourg s'ouvre sous des auspices inquiétants pour l'Europe. Si, d'ici quelque temps, l'Autriche-Hongrie fait la guerre, nous serons évidemment obligés de bousculer quelques régiments polonais ou tchèques, mais la monarchie est parfaitement capable de vaincre. Si nous laissons, au contraire, passer quelques années, nous risquons d'être complètement paralysés par notre situation intérieure. Alors, à quoi bon une flotte et une armée, et que resterait-il de notre puissance sans une expansion possible vers le sud? Nous ne serions plus qu'une grande Suisse.

Plus d'un an s'était passé depuis que M. de Jagow et M. de Mérey m'avaient fait les déclarations qu'on vient de lire.

LE PACTE DE KONOPICHTE

Or, en l'automne de 1913, une entrevue eut lieu dans un château de Bohême entre deux personnages qui allaient bientôt faire parler d'eux dans tout l'univers. Au printemps suivant, l'entrevue se renouvela; celle-ci demeurera célèbre. L'empereur d'Allemagne venait rendre visite au châtelain, admirer ses magnifiques roseraies, tout épanouies par ce beau mois de juin 1914, faire avec lui des parties de chasse et arranger le sort du monde. Car le châtelain n'était autre que l'archiduc François-Ferdinand d'Este, héritier du trône austro-hongrois, et le château s'appelait Konopichte.

Personne, jusqu'ici, n'a révélé exactement ce qui s'est passé dans cette entrevue (1). Elle reste enveloppée de mystère. Quelques jours après, un des deux interlocuteurs était assassiné à Serajevo. Même si le second voulait parler, ses affirmations unilatérales seraient d'une moindre valeur pour la connaissance exacte de la vérité et pour l'histoire.

On connaît, en revanche, les idées qui préoccupaient constamment, depuis quelques années, les deux personnages. C'étaient celles-là mêmes dont les paroles de MM. de Jagow, de Mérey et de Wangenheim, dès 1912 et 1913, m'apportaient l'écho. Si le monde politique et diplomatique des deux empires était obsédé par ces idées, à plus forte raison devaient l'être les deux princes, plus directement intéressés que personne à l'avenir de leurs empires et de leurs dynasties.

Les perspectives qu'avait ouvertes le Kaiser au comte de Witte montrent que, dès la fin de 1912, le souverain était inquiet de la situation intérieure de la monarchie dualiste et du malaise qu'y avaient fait naître les crises balkaniques. Il se rendait compte que les Habsbourg n'étaient plus maîtres de l'attelage: les rênes leur échappaient; l'empire-mosaïque ne pouvait plus être maintenu dans l'état précaire où il se trouvait. Cette évidence était proclamée de plus en plus par de nombreux hommes d'État et écrivains politiques européens, comme une fatalité inévitable. Le monarque allemand ne pouvait pas s'obstiner à ignorer cette situation; il se trouvait forcé d'envisager l'éventuelle succession du « nouvel Homme malade de

(1) Voir *la Roseraie de Konopichte*, par M. Jean Pozzi, dans *le Correspondant* de juin 1919.

l'Europe », comme disait son propre ambassadeur à Rome. D'ailleurs, les interventions vaines et répétées de l'Allemagne à Vienne, pour décider les Austro-Hongrois et surtout les Hongrois, à améliorer la situation des nationalités, prouvent que le Kaiser, aussi bien que son gouvernement, voyaient l'abîme vers lequel les dirigeants de la monarchie dualiste poussaient l'Empire. Venant à Konopichte avec ces inquiétudes, le Kaiser, dont on connaît le tempérament et la loquacité, pouvait-il ne pas discuter avec son hôte des problèmes d'une actualité aussi brûlante ?

Et l'Archiduc? Tous les témoignages s'accordent à le présenter comme un homme malade. M. Wickham Steed l'appelle demi-fou, hanté par une idée fixe : l'établissement de ses deux fils, nés de son union morganatique avec la comtesse Sophie Chotek, ancienne demoiselle d'honneur de l'archiduchesse Isabelle. Malgré ses insistances pressantes et réitérées, le vieil empereur François-Joseph s'était toujours opposé, soutenu par la plupart des archiducs et par une grande partie de l'aristocratie, à l'élévation de la comtesse Sophie Chotek au rang d'archiduchesse. Tout ce que son époux put obtenir, et avec quelles difficultés ! ce fut qu'on lui conférât le titre de princesse et ensuite celui de duchesse de Hohenberg, et cela seulement après la naissance des deux garçons, Maximilien et Ernest. L'archiduc héritier avait dû reconnaître, par un serment prêté devant l'Empereur, que ses enfants n'avaient pas le droit de régner. En désirant obtenir le titre d'archiduchesse d'Autriche pour la duchesse de Hohenberg, François-Ferdinand voulait, non seulement satisfaire son épouse passionnément aimée, mais encore éluder par ce moyen la *Pragmatique sanction* de Marie-Thérèse, d'après laquelle le trône devait être occupé par des descendants légitimes d'archiducs et de leurs épouses d'égale naissance (*ebenbürtig*), ce qui excluait toute perspective pour ses fils. D'ailleurs, même avant la naissance de ses enfants, l'archiduc héritier était connu pour ses sentiments hostiles aux Hongrois et à la prépondérance que ceux-ci poursuivaient avec ténacité, souvent avec rudesse. Depuis longtemps, on savait qu'il pensait empêcher la suprématie hongroise, qui menait l'empire à la ruine, par la création d'une sorte de fédéralisme trialiste : Autrichiens, Hongrois, Slaves. Quand ses enfants furent nés, ce plan politique se trouva en concordance avec le

souci intime de sa vie : l'avenir de ses enfants, qu'il fallait assurer de son vivant, puisque, s'il venait à disparaître, — et il a toujours cru qu'il n'arriverait pas à régner, — il n'y aurait plus personne au monde pour les protéger dans une cour, où tous les considéraient comme des bâtards. C'était là le cauchemar de sa vie. Ainsi, ses plans politiques, destinés à sauver la monarchie, satisfaisaient en même temps ses sentiments paternels, et cet accord entre ses intérêts et ceux de l'Empire décuplait l'ardeur qu'il mettait à en poursuivre la réalisation.

Telles étaient les idées et les préoccupations qu'apportaient à Konopichte l'empereur allemand et l'archiduc héritier austro-hongrois : celles de l'un s'emboîtaient pour ainsi dire dans celles de l'autre. Guillaume II cherchait une issue à une situation qui lui paraissait inextricable ; François-Ferdinand songeait, d'après une version rapportée par M. Wickham Steed (1), à créer pour ses fils deux royaumes slaves fédérés avec l'Autriche allemande sous l'égide et l'armature de fer de l'empire allemand, ce qui eût équivalu à la mainmise de l'Allemagne sur toute l'ancienne Autriche-Hongrie. Ainsi, la solution de l'archiduc héritier avait, aux yeux du Kaiser, le mérite d'être une transaction entre les deux extrêmes : le partage ou l'incorporation. Pour ce qui est de la présence à la partie de chasse de Konopichte des amiraux commandant en chef les flottes allemande et austro-hongroise, ce pouvait être une simple mise en scène imaginée par ce régisseur passé maître en l'art du bluff, qu'était le Kaiser, et destinée à intimider. D'ailleurs, l'archiduc était obsédé lui-même par cette idée bien avant 1912, puisque, le 10 juillet 1909, c'est-à-dire quelques années après son mariage, il fit avec sa femme au vieux roi Charles, à Sinaïa, sa première visite officielle à une cour étrangère.

M. Jean Bratiano était alors ministre des Affaires étrangères. Lui ayant exprimé il y a peu de temps mon désir de connaître son sentiment sur la personnalité de l'archiduc, voici la réponse que je reçus de lui ; sa lettre est datée du 19 novembre dernier, exactement cinq jours avant la mort du plus grand et du plus illustre homme d'État de Roumanie, lettre qui est sans doute le dernier document politique écrit de sa main.

Parlant de la conversation qu'il avait eue à Sinaïa avec l'archiduc, M. Jean Bratiano m'écrivait :

(1) *Through Thirty years*, par M. Henry Wickham Steed.

Bucarest, le 19 novembre 1927.

« Mon cher ami,

« ... J'ai eu avec l'Archiduc, à Sinaïa, des conversations très intimes et très importantes : il ne m'a pas laissé l'impression d'un demi-fou, mais d'un homme d'une intelligence plutôt bornée et d'une volonté très obstinée. Il m'a parlé des Hongrois en les qualifiant de « misérables » qu'on ne pourrait mettre à la raison que par la force et il prévoyait qu'il aurait besoin de notre concours pour y arriver.

« Certes, non seulement il était tendrement attaché à sa femme, mais il avait un grand respect, et même de l'admiration pour elle. Il m'a dit textuellement : « Elle n'est pas seulement ma femme, elle est mon meilleur ami et je n'ai pas de secret pour elle. » Il était très sensible aux attentions qu'on avait pour elle, et c'est pour cela que, d'accord avec moi, le roi Charles a décidé de lui rendre en Roumanie des honneurs qu'on lui refusait ailleurs. Ce n'est qu'après Sinaïa que l'empereur d'Allemagne et d'autres souverains l'ont traitée de même.

« Je pense que l'archiduc désirait ardemment faire revenir l'Empereur sur les conditions qu'il lui avait imposées, lors de son mariage, et obtenir pour sa femme une autre situation. Mais, étant donné la franchise qu'il y a apportée, je n'ai pas eu l'impression qu'il voulût faire de ses fils ses successeurs au trône, car, à deux reprises, il m'a longuement entretenu de ses rapports avec son neveu, dont il dirigeait l'éducation politique et il me certifiait que celui-ci, qu'il considérait comme son successeur, ne changerait rien à sa politique. Pour ce qui est de l'empereur François-Joseph, il le traitait comme *der alte Herr* dont on doit attendre la fin pour remettre, sous son règne, de l'ordre dans les affaires de la monarchie tombée sous l'autorité des « misérables » de Pest.

« Ce n'est pas un morcellement de l'Autriche-Hongrie qu'il désirait pour créer des trônes à ses enfants. Il tendait à donner un caractère fédératif à la monarchie. Cela pour réduire les Hongrois ; mais il n'entendait pas amoindrir la puissance effective de l'Empereur, au contraire. Sans me l'avoir expressément proposé, — c'était dans son esprit le programme de la *Gross Oesterreich*, comprenant une alliance intime avec le Royaume de Roumanie ; il y voyait ce dernier jouant un rôle

analogue à celui de la Bavière dans l'Empire allemand; dans une telle alliance, l'Empereur aurait trouvé un appui contre la prépondérance magyare...

« Votre très affectueusement,

« JEAN J.-C. BRATIANO. »

Même pendant la guerre, au moment où l'Allemagne se croyait victorieuse et, par conséquent, sûre de pouvoir réaliser ses volontés, une variante de cette idée reparut sous la forme du célèbre système de la *Mitteleuropa*.

A mon avis, la guerre a été décidée non pas à Konopichte, mais après l'assassinat de Serajevo. Dès lors, la confidence du prince de Monaco, selon laquelle, en apprenant l'assassinat, le Kaiser aurait murmuré : « Maintenant, tout est à recommencer », s'éclaire d'une lumière nouvelle.

Il me souvient d'ailleurs que le roi Charles de Roumanie, m'ayant accordé une audience quelques jours après le drame de Serajevo, me lut une lettre du prince Carol, qui se trouvait alors en Allemagne. Le prince relatait à son oncle un déjeuner intime à Potsdam : le Kaiser, encore sous l'impression de la nouvelle de l'assassinat, reçue à Kiel, avait gardé pendant tout le repas une attitude morne. Finalement, il se leva de table, en formulant de violentes imprécations.

Quelle que soit la réalité de ce qu'on a appelé le « pacte de Konopichte » et des plans concernant l'Autriche-Hongrie qui y furent discutés, une chose peut être considérée comme acquise : c'est que la situation intérieure de la monarchie dualiste, « l'Homme malade », préoccupait l'empereur d'Allemagne et que, par des tâtonnements, il cherchait à résoudre cette question angoissante pour l'empire allemand : Que fait-on de l'Autriche-Hongrie ?

Le partage de la monarchie, le pacte de Konopichte, — quelle qu'en soit la valeur, — le travail d'approche à l'égard de la France, ne sont que des aspects d'un même problème, dans le cadre de la paix. L'assassinat de l'Archiduc a transposé ces projets sur le plan de la guerre : ce fut l'étincelle qui, tombée sur le terrain inflammable du militarisme allemand, mit le feu aux poudres. Un dernier témoignage achèvera d'éclairer, d'une façon impressionnante à notre avis, la situation.

Le 26 novembre 1912, c'est-à-dire quatre jours après la décla-

ration que venait de me faire, à Rome, M. de Jagow, M. Kiderlen-Waechter, ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, faisait, devant la commission du Conseil de l'Empire, sur la politique allemande en Orient et la guerre balkanique, un exposé dont il nous faut citer le passage suivant :

« La plus grande difficulté réside dans la demande de la Serbie, qui réclame un port sur l'Adriatique et une voie d'accès vers ce port. Quelques puissances ont reconnu cette demande comme fondée ; la Russie s'est montrée particulièrement décidée... l'Autriche et l'Italie ont déclaré que cette demande était incompatible avec leurs intérêts, mais se sont déclarées prêtes à tenir compte de l'intérêt économique sur lequel insiste la Serbie elle-même, en acceptant de reconnaître à la Serbie une voie ferrée vers un port de l'Adriatique et la libre utilisasation économique de ce port... Il y a lieu d'espérer que la Serbie acceptera les désirs de l'Europe. S'il en était autrement, l'Autriche serait forcée d'obtenir une solution par la violence. Le danger de la situation actuelle, c'est qu'il n'est pas sûr que le gouvernement russe soit assez fort vis-à-vis de son opinion publique pour ne pas intervenir en pareil cas en faveur de la Serbie. Pour notre alliée, l'Autriche-Hongrie, et en seconde ligne pour l'Italie aussi, des questions vitales très graves sont en jeu. Nous lui avons donné et lui donnerons encore un large appui diplomatique, mais nous laisserons à notre alliée le soin de faire valoir elle-même ses revendications. S'il arrivait, contre notre espoir, qu'en faisant valoir ses intérêts vitaux, auxquels elle ne saurait renoncer sans diminuer du même coup sa situation de grande puissance en face des exigences présomptueuses des Slaves, notre alliée fût attaquée par la Russie, nous serions obligés, dans notre intérêt le plus direct, d'intervenir avec toute notre force pour remplir nos obligations d'allié.

« Le but de notre alliance, c'est de maintenir intacte la situation de grande puissance de la grande monarchie de l'Europe centrale notre voisine, afin que nous ne nous trouvions pas un jour, comme l'a dit le prince de Bismarck, nez à nez avec la Russie et ayant la France dans le dos. Donc, si l'Autriche-Hongrie, pour une raison quelconque, se trouve obligée de lutter pour sa position de grande puissance, il faut que nous nous rangions à son côté, afin de n'être pas obligés ensuite de combattre seuls à côté d'une Autriche affaiblie. Cela ne nous

empêchera pas, dans l'avenir, de mettre en jeu toute notre influence pour atténuer les désaccords : la limite, c'est que nous ne devons pas imposer à notre allié une humiliation. Nous voulons éviter la guerre tant que nous le pourrons avec honneur; mais si cela devient impossible, nous la regarderons en face avec calme. »

Le doute ne nous semble plus possible. En 1914, se réalisait l'éventualité prévue, dès 1912, par le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne. Entre les deux dates, la situation est la même. En 1912, l'Autriche-Hongrie veut faire la guerre et demande à l'Italie et à la Roumanie de la faire avec elle pour l'attribution de Scutari à l'Albanie; mais ces deux pays refusent et la monarchie dualiste est retenue par la Triple Entente et l'Allemagne. En 1914, s'ajoute à cette situation un fait nouveau : l'assassinat de Serajevo. Aussitôt, il est considéré à Vienne comme une atteinte portée à la situation de grande puissance de l'Autriche-Hongrie, et cette fois, l'Allemagne qui, nous le verrons plus tard, aurait pu retenir son alliée, ne le fait plus : elle croit qu'il faut remplir l'engagement pris par le ministre des Affaires étrangères en 1912 devant la commission du Conseil de l'Empire, et elle se tient « dans son armure étincelante » aux « côtés de son brillant second ».

M. Poincaré, dans ses *Neuf années de souvenirs*, cette grande œuvre d'histoire diplomatique et politique contemporaine, résume, en un frappant raccourci, la situation de l'Europe en 1912; c'est une confirmation hautement autorisée du point de vue que nous exposons ici. « Ainsi, minorité pangermaniste (en Allemagne) qui, comme l'avait déjà dit le colonel Pellé, tendait à devenir un danger permanent; complaisances de l'Allemagne vis-à-vis de l'Autriche; haine de l'Autriche contre la Serbie : que de causes réunies, dès 1912, pour miner le sol sous les pas de l'Europe! »

Le facteur austro-hongrois, cause déterminante de la guerre! N'en ai-je pas eu une nouvelle confirmation, tardive celle-là, en 1919? J'étais alors haut-commissaire de mon gouvernement en Hongrie, pendant l'occupation de la capitale hongroise par les troupes roumaines.

C'était sur les bords du Danube, à l'hôtel Gellert, résidence du commissariat et du commandement militaire roumain. Régime militaire. Un jour, mon ordonnance m'apporta une

carte de visite sur laquelle je lus : « General Von Morgen, Angestellt an der Deutsche Botschaft in Wien (1). » Je n'avais pas vu d'Allemands depuis la guerre et il me souvint des attaques violentes dirigées contre moi dans les journaux allemands et autrichiens, dans la *Neue Freie Presse* et la *Vossische Zeitung*. Le traité de Versailles était signé, mais non ratifié. J'hésitai un moment, puis je dis à mon ordonnance de faire entrer le visiteur.

Je vis apparaître, rigide d'aspect et dans une attitude de soldat, le général von Morgen, que j'avais connu à l'époque où il était attaché militaire. Pendant qu'il prenait place dans le fauteuil que je lui désignais, je décidai d'éviter toute parole de nature à lui rappeler le souvenir douloureux de la victoire des Alliés et, en général, à le froisser. Je commençai donc par lui demander des nouvelles de sa femme; je m'enquis de sa santé. Mais aussitôt, il amena lui-même la conversation sur un sujet que j'estimais brûlant :

— La Roumanie a eu raison de faire ce qu'elle a fait, me dit-il. C'était votre devoir. La politique de M. Bratiano a triomphé. Nous avons eu, nous autres Allemands, ces derniers temps, des hommes absolument inférieurs pour diriger notre politique extérieure. Et nous, qui représentions la force dans l'alliance austro-allemande, nous nous sommes laissé entraîner par Vienne dans la guerre. Nos hommes d'État n'ont pas vu clair. C'est nous qui devions adopter le principe des nationalités, parce que c'était le principe viable, et non pas nous acharner à défendre un État hétéroclite et désuet.

Comme je ne répondais rien, il continua :

— Maintenant, l'Allemagne est par terre. Mais on est très dur pour nous, la France surtout. Je connais les relations de grande amitié que votre pays entretient avec elle. Ne pourrait-on pas lui démontrer qu'il y a un intérêt général à ce qu'on nous laisse vivre? Le bolchévisme est un danger pour nous tous, mais les États qui l'ont subi en restent immunisés et seront fatalement entraînés, comme par une oscillation mécanique de pendule, à passer à l'autre extrême, à la monarchie (2).

Tous ces témoignages indiquent ceci : c'est qu'il existait avant la guerre, au centre de l'Europe, un état de malaise

(1) Général von Morgen, de l'ambassade d'Allemagne à Vienne.

(2) Une intervention du même genre, à laquelle j'ai assisté à Gênes, en 1922, a été faite par M. Rathenau auprès de M. Bratiano, président de notre délégation.

provoqué par la situation intérieure anachronique de l'Empire austro-hongrois. En toute conscience, il n'est pas dans mon intention d'absoudre l'Allemagne et de ne pas reconnaître la grande part qui lui incombe des responsabilités de la guerre. On verra par la suite qu'elle aurait pu empêcher les entraînements de son alliée l'Autriche-Hongrie et qu'elle ne l'a pas fait. L'action que les deux alliées exerçaient réciproquement l'une sur l'autre enchevêtrait la trame à un tel point qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible, de départager les torts. Mais, pour nous, Roumains, il reste certain que la situation intérieure de la monarchie dualiste fut l'une des causes principales de la guerre mondiale.

LA CRISE ORIENTALE

Aux abords de 1913, la situation européenne causait de vives préoccupations. C'est surtout de l'Orient que des nuages menaçants s'élevaient. Coup sur coup, trois affaires avaient alarmé les chancelleries européennes : Agadir, la question de Bosnie et la guerre de Libye. Celle-ci fut cause des complications qui ont suivi dans les Balkans, en montrant la faiblesse de la Turquie. Pour les États balkaniques, quel encouragement à attaquer l'empire des Sultans!

On ne se trompait pas en Roumanie, lorsqu'on envisageait avec inquiétude les coups de sape qui ébranlaient l'Empire ottoman. L'opinion publique de mon pays, malgré des sympathies très vives pour l'Italie, était plus que réservée à l'égard de Rome, et je me rappelle le mécontentement que cette attitude des Roumains suscita en Italie, particulièrement chez le marquis di San Giuliano.

La crise orientale ne menaçait pas seulement le *statu quo* des Balkans; elle avait contribué aussi à provoquer des craquements dans la Triple Alliance. Ainsi, en ce qui concerne les rapports entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, on pouvait déjà observer que les efforts de la diplomatie officielle des deux États ne parvenaient pas à masquer leur rivalité et leur lutte d'influence dans différents pays. Au sujet de l'Adriatique, cette rivalité avait obligé les gouvernements de Vienne et de Rome à conclure un des accords les plus étranges qu'on ait jamais eu à enregistrer : un pacte d'abstention à base de méfiance, — *pro-*

messi di non fare, — ce qui veut dire, dans une traduction colorée : « A bas les pattes! » En 1912, l'Albanie était appelée par les uns « une pomme de discorde », par d'autres « la Pologne balkanique ».

M'occupant, dans un rapport que j'envoyais en 1912 à Bucarest, des relations austro-italiennes, j'écrivais notamment :

« Selon toutes les probabilités, la Triple-Alliance renouvellera son traité. Mais, à chaque renouvellement, la contribution de l'Italie semble plus faible et plus en désaccord avec le sentiment public. Je cite à ce sujet l'appréciation récente de deux hommes politiques marquants de l'Italie : M. Bertolini, le nouveau ministre des Colonies, expliquait que « les relations de l'Italie et de l'Autriche-Hongrie ne pouvaient être que l'alliance ou le conflit ». Et quant au vieux marquis Visconti-Venosta, qui a joué un rôle dans l'adhésion de l'Italie à la Triplice, il exprimait récemment à un ambassadeur le doute suivant : « Dans quelle mesure la Triple-Alliance pourrait-elle résister, en ce qui concerne l'Italie, à la nouvelle situation créée par la crise balkanique ? »

A Constantinople même, j'ai eu l'occasion de recueillir de la bouche de l'ambassadeur d'Allemagne, le baron Marschall von Bieberstein, des imprécations qu'il ne prenait même pas la peine de voiler, contre « la folie italienne » qui risquait de compromettre l'œuvre de sa vie : l'emprise de l'Allemagne sur l'Empire ottoman.

Enfin, en Italie, les manifestations populaires de l'esprit et des sentiments publics constituaient un démenti presque quotidien de la diplomatie officielle. Le marquis di San Giuliano s'efforçait, avec une fidélité et une loyauté auxquelles il faut rendre hommage, de garder une correction parfaite aux relations avec Vienne. Mais, contrairement à la tendance fréquente en Italie à faire trop la politique de l'avenir et pas assez celle du présent, penchant dû à l'acuité de vision instinctive de ce peuple politique, le marquis di San Giuliano semblait s'interdire à lui-même la perspective des développements ultérieurs de la situation européenne et se cramponner au moment présent comme pour y figer sa politique. Plus d'une fois, tout en observant de notre côté à nous, Roumains, la même loyauté à l'égard de Vienne et de Berlin, j'eus l'occasion de lui montrer quel appoint utile pourrait être, pour l'Italie, le concours des petits

États, et surtout celui de la Roumanie, les deux présentant ceci de caractéristique et de commun d'avoir des revendications nationales dans les empires dont ils étaient les alliés. Je lui rappelai également que Jean Bratiano père n'avait voulu entrer dans la Triplice que si l'Italie y entrait et en même temps qu'elle. Pour nous, notre présence dans la Triple-Alliance fut une nécessité inéluctable, créée par l'attitude de la Russie à notre égard; mais nous nous rendions compte que la similitude de situations entre l'Italie et la Roumanie, outre l'affinité de races, devait, au sein de la Triplice, rapprocher nos deux pays. Cependant, toutes mes tentatives d'établir des liens plus étroits, dans le cadre même de la Triple-Alliance, entre l'Italie et mon pays, se heurtaient à l'obstination du marquis de San Giuliano, qui se résumait en cette phrase: « Le chemin de Rome à Bucarest passe par Berlin. » La ligne du Simplon n'existait pas alors.

Il m'a paru frappant que le marquis, malgré ses grandes qualités, n'avait aucune vision de l'avenir. Et pourtant, en 1912, n'avions-nous pas été sollicités, les Italiens et nous, par le Ballplatz de Vienne, d'entreprendre une action militaire pour l'attribution de Scutari d'Albanie, que l'Autriche-Hongrie à aucun prix ne voulait laisser au Monténégro? Je souligne ce fait, parce qu'il me paraît avoir été l'origine de la méfiance que la politique de la monarchie dualiste commença à inspirer en Roumanie. Nous n'arrivions pas à comprendre comment la diplomatie de Vienne avait pu, pour des intérêts spécifiquement austro-hongrois, envisager de troubler la paix et de faire appel à l'Italie et à la Roumanie, en déformant l'esprit même de la Triple-Alliance. En effet, le pacte désigné sous ce nom n'était, dans sa lettre et son esprit, qu'un traité de défense de la paix contre une agression éventuelle de la Russie. Cette action de l'Autriche-Hongrie marqua une date pour la Roumanie. Son attitude ultérieure montra combien nos appréhensions encore confuses avaient été justifiées.

Depuis l'avènement aux affaires du baron d'Aehrenthal, le centre de gravité de la politique de la Triple-Alliance était passé de Berlin à Vienne.

Dans ses *Mémoires*, M. Kiderlen Waechter disait en octobre 1912 : « Berchtold m'agace, parce qu'il ne sait absolument pas ce qu'il veut. Il faut que nous fassions tout pour empêcher que la direction de la politique ne passe de Berlin à

Vienne : Aehrenthal avait malheureusement réussi à retirer la direction à Bülow. Cela pourrait nous coûter cher un jour. »

L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, le jeu serré de l'A triche-Hongrie à l'égard de la Russie, la défaite de M. Iswolsky, avaient créé dans la monarchie dualiste un sentiment national étrange et encore inconnu, une sorte de patriotisme autrichien exalté. Cet état d'âme était factice et peu durable sans doute, mais il n'est pas moins vrai que la diplomatie austro-hongroise se sentait pour ainsi dire gonflée par les succès qu'elle avait remportés, et comme les succès lient les hommes plus que les défaites, on assistait à ce phénomène curieux d'éclosion : une sorte d'âme austro-hongroise dans un organisme qui n'avait jamais été jusque-là qu'un conseil d'administration centralisé à la tête d'un certain nombre de succursales de province. Mais le succès est quelquefois mauvais conseiller. Et comme celui-là était dû, non pas aux forces réelles de l'État, mais au talent d'un homme, il s'évanouit avec son auteur.

Pour nos relations avec l'Autriche-Hongrie, la grande difficulté était la Hongrie. Ce pays, dans les derniers temps surtout, était devenu la moitié prétentieuse et exigeante de la monarchie dualiste, celle qui imprimait à la politique austro-hongroise son caractère agressif de *Drang nach Osten*. Les relations de la Roumanie avec la Hongrie étaient particulièrement délicates, à cause de la présence de plusieurs millions de nos congénères dans le royaume de saint Étienne. La raison nous avait imposé l'alliance avec la Triplice, mais le cœur était ailleurs. Je dois reconnaître que, plus d'une fois, le cabinet de Berlin et l'empereur d'Allemagne, sentant les difficultés qu'il y avait à maintenir, dans un même groupement d'États, deux peuples tellement séparés par leurs aspirations nationales, ont essayé d'intervenir à Budapest, pour qu'une situation plus tolérable fût faite en Hongrie aux populations roumaines. Toutes ces démarches restèrent vaines. Un dogme essentiel de la politique hongroise était de conserver à la Hongrie le caractère d'État unitaire, malgré la nationalité différente de plus de la moitié de la population, par des mesures de dénationalisation dont l'ensemble constitue un arsenal unique en son genre. N'avons-nous pas assisté à un fait bien symptômatique et significatif, lors de la visite de l'archiduc héritier François-Ferdinand

d'Autriche-Hongrie à la Cour de Roumanie? On a vu quelles étaient les idées de l'Archiduc, et qu'il avait conçu le projet d'un État fédératif destiné à réduire et maîtriser l'influence hongroise dans la monarchie. Pendant sa visite au roi Carol, nous vîmes la presse hongroise attaquer violemment l'héritier de la Couronne de saint Étienne, parce qu'il avait reçu une délégation roumaine de Transylvanie : la presse roumaine le défendit contre ces attaques!

On a fait souvent grief à l'ancienne Hongrie de n'avoir pas compris la nécessité d'octroyer une charte plus libérale aux nationalités non hongroises du royaume. Ce grief, étant donné la structure sociale de l'ancienne Hongrie, ne paraît pas justifié. L'élément hongrois constituait une minorité dans l'État. Pour le maintenir dans sa situation d'élément dominant, il fallait comprimer les autres nationalités, qui, dans leur ensemble, formaient la majorité. L'introduction de larges réformes démocratiques les mettant sur le même pied que l'élément magyar, aurait fait perdre à ce dernier sa suprématie, et, en conséquence, équivalu à une véritable dépossession. Or, on peut tout demander à un État et à ses dirigeants, sauf la défaite de l'élément qu'ils représentent, et l'on peut tout demander à un peuple, sauf le suicide.

Cette considération s'applique aussi, toutes proportions gardées, à la question, agitée pendant un quart de siècle par les chancelleries, des réformes à introduire dans l'ancien Empire ottoman en faveur des chrétiens. Elles auraient abouti à la décapitation de l'élément ottoman, en minorité; qui sait si, sans la guerre, et par de seuls moyens pacifiques, le problème aurait pu être résolu? Ne voyons-nous pas, aujourd'hui même, la difficulté qu'il y a à régler certaines questions par la bonne volonté réciproque? La question albanaise, liée au problème plus vaste de l'Adriatique, est, je le crains bien, une de celles-là.

Cependant, la diplomatie autrichienne qui, grâce à ses traditions et à ses qualités, avait déjà vaincu tant de difficultés dans le passé, jugea qu'il fallait donner un exutoire au sentiment national des Roumains, comprimé du côté de la Hongrie par la situation de leurs congénères. Elle fit donc valoir deux considérations de nature à trouver bon accueil chez les Roumains. La première était que, malgré l'aversion entre Roumains et Hongrois, ils devaient rester solidaires en

face du danger commun qui les menaçait, le slavisme. La seconde diversion employée consista à encourager les sentiments fraternels des Roumains pour leurs conationaux de l'Empire ottoman : les Koutzovalaques. On pensait, à Vienne, que le nationalisme roumain, s'il s'intéressait à cet élément pacifique, et d'ailleurs favorable de l'Empire ottoman, — qui entrait aussi dans les vues de la politique allemande, — serait dévié de sa direction naturelle et immédiate, les Carpathes. En outre, des assurances formelles avaient été données à la Roumanie sur le point suivant : en cas de modification du *statu quo* dans les Balkans par une rupture de l'équilibre en faveur de la Bulgarie, la Roumanie obtiendrait, pour qu'il fût rétabli, une portion de territoire bulgare, le quadrilatère Roustchouk-Varna, qui viendrait s'ajouter à la Dobrodja roumaine.

Dans un rapport de novembre 1912, je communiquais à mon gouvernement la déclaration que m'avait faite à ce sujet M. de Jagow. Venant à me parler de la question des compensations légitimes que la Roumanie pourrait obtenir à la frontière de la Dobrodja, M. de Jagow me dit « que nos prétentions étaient naturelles et que la Bulgarie devait comprendre que, même dans une guerre victorieuse, il fallait faire certains sacrifices nécessaires et même renoncer à certains territoires occupés. L'histoire est pleine d'exemples pareils. »

Lorsque la guerre éclata entre les États chrétiens des Balkans et la Turquie, la diplomatie austro-hongroise resta passive, non pas parce que la conflagration n'aurait pas touché aux intérêts de la monarchie, mais parce que le comte Berchtold avait la certitude que la Turquie serait victorieuse et avait fait partager cette manière de voir au cabinet de Berlin. Ces prophéties ne se réalisèrent pas. Les États balkaniques vainquirent la Turquie jusqu'à la bataille de Tchataldja, où leurs armées se heurtèrent à cette défensive obstinée qui a souvent caractérisé le peuple turc.

***

Si, au moment des affaires de Scutari, les propositions austro-hongroises d'une action commune avaient éveillé des soupçons à Bucarest sur les visées de la politique viennoise, le résultat de la guerre balkanique provoqua, dans l'alliance austro-roumaine, la première fissure qui aboutit, en 1916, au conflit armé entre les deux pays.

En effet, la situation était changée. L'Autriche-Hongrie ne pouvait plus invoquer la nécessité de maintenir la solidarité défensive austro-roumaine contre l'ennemi commun, le slavisme, pour le simple motif que le slavisme du sud s'était scindé en deux. La politique roumaine voyait, dans l'agrandissement de la Bulgarie, un danger pour l'État roumain et, dans le maintien de l'intégrité de la Serbie, une nécessité vitale pour cet État, alors qu'à Vienne on avait une conception radicalement contraire : la Bulgarie était devenue le pion de l'Autriche-Hongrie sur l'échiquier balkanique; et à la suite de la guerre, la fermeture du Sandjak de Novi-Bazar constituait une barrière opposée à toute expansion austro-hongroise vers le sud-est. C'est à ce moment précis que se place la déclaration que me fit M. de Mérey, sur le besoin d'expansion de la monarchie dualiste vers le sud, expansion sans laquelle, disait-il, l'empire de Habsbourg était menacé de n'être plus bientôt qu'une grande Suisse.

Cependant, si la rupture entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie ne s'était pas encore produite officiellement, elle était déjà réalisée en fait. Aussi, je tiens de M. Jean Bratiano qu'en 1913, étant dans l'opposition, il avait déclaré au roi Charles qu'au cas où il serait appelé au pouvoir, il ne pourrait plus renouveler le traité qui liait la Roumanie à la Triplice.

En outre, M. Bratiano m'a communiqué, dans une lettre que je conserve précieusement, la déclaration qu'il avait faite en 1913 au comte de Waldbourg, chargé d'affaires d'Allemagne à Bucarest. « Je lui ai déclaré, m'écrivait M. Bratiano, d'une part, que les événements dans les Balkans avaient fait apparaître un réel désaccord entre nos intérêts et ceux de l'Autriche-Hongrie; et, d'autre part, que la question des Roumains de Hongrie avait pris un caractère tel que, malgré les textes de nos traités, la Roumanie, en cas de guerre, ne pourrait pas marcher à côté de la Hongrie. »

C.-J. DIAMANDY.

(A suivre.)

LES
DERNIERS JOURS DE POMPÉI

En 1807, le général Bulwer mourut subitement, laissant une femme et trois fils. La veuve alla s'installer à Londres avec ses enfants et se fit appeler Mrs Bulwer-Lytton, car, étant une Lytton, seule descendante du grand Lytton qui avait combattu à Bosworth, elle se sentait également fière du nom de son mari et de celui de son père.

Les Bulwer, venus en Angleterre avec le conquérant, possédaient encore les terres qui leur avaient alors été attribuées et le général, qui désirait la pairie, avait passé sa vie à les arrondir. Les Lytton, non moins anciens, s'enorgueillissaient du domaine de Knebworth. Toutefois les Bulwer avaient maintenu jusqu'au XVIIe siècle les traditions guerrières de leur famille, tandis que le dernier des Lytton, père de Mrs Bulwer, était un érudit et le meilleur latiniste de son temps. Il avait donné à sa fille une culture solide, puis lui avait fait épouser ce Bulwer, soldat ambitieux et goutteux, qui avait terrifié sa femme et chassé de chez lui sa belle-mère.

La mort du général permit à sa veuve de revenir aux Lytton, son désir secret. Les deux fils aînés furent envoyés dans une école; le plus jeune, Édouard, favori de sa mère, élevé par elle, partagea ses goûts. Il aimait à l'entendre dire des vers de Goldsmith ou de Gray : elle récitait bien, avec de la grandeur dans le tragique. A sept ans, le petit Édouard fut lâché au milieu des livres de son grand père et lut tout ce qu'il trouvait, sans contrôle. Un jour, après un long silence, il dit à sa mère : « N'êtes-vous pas, maman, quelquefois saisie par le

sentiment de votre identité ? » Elle le regarda avec inquiétude et répondit : « Il est grand temps, Édouard, que vous alliez à l'école. »

Il s'y montra parfait élève, bon écrivain dès quinze ans, très romanesque, Dante de la première Béatrice qui passerait. « Je cherchais quelqu'un à aimer; peu m'importait qui elle serait. » Un ruisseau traversait le village d'Ealing, où Édouard Bulwer était en pension. Il venait chaque jour s'y baigner et rêver ensuite sur la rive. Là il voyait souvent passer une jeune fille qui avait le visage le plus doux. Il n'osait pas lui parler, mais, après plusieurs rencontres, elle sourit et rougit. Elle habitait un cottage avec son père, joueur débauché qui l'abandonnait pendant des semaines entières. Le chevaleresque Bulwer fut conquis par tant de beauté et de malheur. « Je ne puis décrire l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Cela ressemblait si peu aux amours des grandes personnes, c'était si pur qu'aucune mauvaise pensée ne nous traversait jamais, et pourtant si passionné... Je n'ai jamais ressenti et ne ressentirai sans doute jamais aucune émotion comparable à cette tumultueuse tendresse. »

Chaque soir Édouard achetait quelques fruits qu'ils allaient manger sous un arbre, au bord du ruisseau. Il arrivait le premier à ces rendez-vous. Pendant qu'il attendait, son cœur battait. Dès qu'elle était là, il se sentait très calme. « Sa voix produisait en moi un sentiment de tranquillité délicieux. » Un jour, elle ne vint pas, ni le suivant. Il alla au cottage et le trouva vide. La vieille femme qui ouvrit la porte lui dit que père et fille étaient partis et que personne ne savait leur adresse.

Cette petite tragédie transforma beaucoup le caractère de Bulwer. D'enthousiaste, il devint mélancolique, aima la solitude, les grands bois et comprit Byron. L'intensité de sa douleur lui donna d'orgueilleuses joies et, pendant son séjour à Cambridge, il commença un roman à la *Werther*. Puis, comme il arrive souvent, désespoir engendra cynisme. En 1825, à l'âge de vingt-deux ans, Bulwer partit pour Paris où il fut reçu dans les meilleures maisons du Faubourg, eut des maîtresses agréables, servit de second dans un duel et évolua, suivant une marche normale, de l'amant romantique au dandy. On aurait pu craindre qu'il ne s'abandonnât complètement à une vie de

plaisirs, s'il n'avait eu de l'ambition et le goût d'écrire. En fait, son existence d'homme à la mode lui fournit tous les matériaux d'un second roman où il souhaitait montrer le jeune Anglais post-byronien, l'antithèse de *Manfred*, courageux, insolent, fat, spirituel, insupportable et irrésistible.

Mrs Bulwer-Lytton, par des lettres d'amis, connaissait les succès de son fils à Paris. Elle en était satisfaite, reconnaissait en lui le sang des Lytton, avait confiance en son avenir littéraire et pensait déjà au brillant mariage qu'il ferait dès son retour. Édouard, qui savait les projets maternels, s'en inquiétait un peu et écrivait à une amie : « J'ai trop besoin de sa bienveillance et d'ailleurs trop de reconnaissance envers elle, pour la mécontenter en faisant un mariage qu'elle pourrait condamner. Mais il me reste au moins une liberté négative et j'en userai. L'amour, je veux dire l'amour de l'âme, non des sens, est à jamais mort pour moi. Les sentiments qui fleurissent trop tôt sont vite flétris ; comment refleuriraient-ils jamais ? Tel l'enfant brûlé, nous fuyons le feu qui nous a blessés. » C'est dans ces fermes dispositions qu'il revint en Angleterre, vers la fin d'avril 1826, voyageant à cheval de Paris à Calais, comme il convenait à son personnage.

Il arriva à Londres le soir et, tout de suite, alla chez sa mère. Elle se préparait à se rendre à un thé ; elle pria son fils de l'accompagner. Il était fatigué, mais la vit si heureuse de le montrer qu'il accepta. Au moment où ils arrivaient à la maison de leurs amis, une jeune fille y pénétra en même temps qu'eux. Mrs Bulwer la fit voir à son fils qui ne l'avait pas remarquée : « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » Bulwer tourna la tête dans la direction indiquée, fut lui aussi très frappé et, tout de suite, demanda qui était cette femme.

Il apprit que la jeune beauté se nommait Rosina Wheeler et qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, général qui avait servi dans la guerre de l'Indépendance américaine, puis contre les Français en Égypte où il s'était rendu célèbre en commandant un corps de dromadaires et en capturant Alexandrie. Depuis sa retraite, il avait été secrétaire privé du Prince de Galles, puis gouverneur de Guernesey. C'était un vieux soldat très honorable. Sa nièce vivait chez lui à Londres, et ne voyait pas ses propres parents dont l'histoire était assez triste.

Le père, Francis Wheeler, avait épousé à dix-sept ans une

jeune fille de deux ans plus jeune que lui. Dangereux mariage, qui s'était terminé par une séparation, après la naissance de six enfants. La mère, restée seule avec ses filles, s'était installée en France, à Caen, où sa maison était devenue le lieu de réunion d'un petit groupe de socialistes et de libres penseurs, dont les mœurs étaient assez libres et les propos révolutionnaires. Très jeune, Rosina, fille de beaucoup d'esprit et de volonté, avait fui une société où elle avait toujours été malheureuse et où elle savait ne pouvoir trouver les moyens de mener une vie qu'elle aimait sans la connaître.

Cette fuite avait, disait-elle, pour objet de retrouver son père, mais quand elle vit celui-ci au cours d'un voyage en Irlande, elle eut une triste surprise : « Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que papa est très vulgaire? Avez-vous vu ses bas de laine? » Le pauvre homme intimidé, maladroit, fier de la beauté de sa fille, ne put la décider à vivre avec lui. Après un assez long séjour chez des amis irlandais, Rosina, découvrant son oncle, le général, l'avait trouvé commode et l'avait adopté.

Au moment où les Bulwer la rencontrèrent, elle était à Londres depuis quatre ans, reçue dans de nombreux salons, très gâtée par les gens du monde et favorite, en particulier, de Lady Caroline Lamb, l'ancienne et folle amie de Byron. Rosina écrivait des vers légers, avait un esprit sarcastique, imitait à merveille les ridicules et, comme elle manquait un peu de tact, était aussi redoutée qu'admirée. Ce soir-là, elle amusa beaucoup un coin de salon en raillant le turban de Mrs Bulwer, qui lui rappelait une pile de paniers de fraises au marché de Covent-Garden, et en comparant les mouvements de la vieille dame à ceux d'un sac de chiffons galvanisé. Quant à ce fils, tout frais arrivé de France, il lui parut un peu efféminé, avec ses boucles dorées, mais évidemment joli garçon et surtout très distingué. Miss Wheeler attachait à la distinction une très grande importance.

Mrs Bulwer, avant la fin de la réunion, invita cette belle personne à venir la voir. Ainsi les deux jeunes gens se retrouvèrent, parlèrent de leurs vers, de leurs romans, de leurs projets, s'écrivirent, se rencontrèrent dans de nombreuses maisons amies et bientôt furent considérés, dans le monde, comme des fiancés. Il devint rare qu'on aperçût dans un bal la railleuse et brillante miss Wheeler, sans découvrir à ses côtés un jeune

homme de manières un peu hautaines qui, dès qu'il parlait à la belle Irlandaise, ne trouvait plus que compliments et soumission.

L'été suivant, quand Édouard Bulwer alla faire un séjour chez sa mère, Rosina, elle, fut invitée chez Lady Caroline Lamb, voisine de Knebworth, et Mrs Bulwer, un peu ennuyée, vit grandir sous ses yeux une intimité dont elle enrageait d'autant plus que c'était elle qui l'avait fait naître. « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » C'était cette sotte phrase qui avait tout déchaîné. Et maintenant, Édouard était fou de cette fille et Mrs Bulwer ne voulait pas de ce mariage ; la petite n'avait ni argent, ni naissance, avait été élevée par des bandits, et semblait en tous points indigne d'un Bulwer, doublé d'un Lytton. D'ailleurs Mrs Bulwer était peu inquiète : le mariage était impossible, car son fils dépendait d'elle ; la fortune du général appartenait à l'aîné, le second avait encore quelques terres, mais Édouard ne possédait pour tout bien qu'une pension servie par sa mère, qui avait gardé en toute propriété la belle fortune des Lytton.

Vers la fin d'août, Édouard Bulwer, après une tendre conversation dans les bois, se décida à écrire à Rosina Wheeler sa première lettre d'amour : « Des années ont passé depuis que j'ai éprouvé une émotion comparable à celle que vous m'inspirez en ce moment. Peut-être eût-il mieux valu pour moi que je pusse réussir à calmer mon cœur... J'aurais caché mes sentiments et pris la résolution de vous oublier, si toute la froideur de mes réflexions n'avait été détruite hier par l'imprudence d'un seul moment. Je vous ai touchée, j'ai senti votre main dans la mienne et il m'a semblé qu'il n'y avait plus au monde que vous. Qu'était la raison, la résolution, le sujet de mes méditations, devant la force d'un seul instant d'abandon ? Je vis alors que je vous devais de m'exprimer plus clairement. Je le fis. Ah ! Dieu ! que j'aurais voulu pouvoir vaincre l'impression réfrigérante que, malgré toute votre gentillesse, mes sentiments n'étaient pas partagés. Que pouvais-je attendre ? Un esprit et un cœur comme les vôtres ne se gagnent pas facilement, et je n'avais même pas laissé agir le temps. Je vous ai dit que je vous adorais ; je vous le répète. Examinez vos propres sentiments et dites-moi ce que je puis attendre. »

Rosina répondit avec trop de bon sens que, si elle l'empê-

chait de parcourir la carrière que ses talents lui promettaient, sa mère et lui en viendraient un jour à la haïr, et cela peut-être non sans raison. « *Vous* haïr, Rosina ! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre ! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main. De tels signes d'amour peuvent-ils devenir de la haine ?... Ce que vous me dites d'une brillante carrière ne fait que me montrer combien elle serait sans joie, si elle n'était embellie par une affection que je ne désespère pas d'obtenir... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie, et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

Puis il écrivit à sa mère pour lui décrire ce qu'étaient devenus ses rapports avec Rosina, leur intimité, leur correspondance et les projets qu'ils avaient formés. Mrs Bulwer répondit par de durs avertissements. Pourquoi cette Rosina avait-elle quitté sa mère ?

— Pour aller voir son père sur le lit de mort de celui-ci.

Étrange histoire : la date de la mort du père n'était pas celle de la fuite de la fille. Savait-on même comment elle vivait ? Elle disait qu'elle habitait chez son oncle, Sir John Doyle, mais était-ce vrai ? On la voyait à Londres dans le monde, l'été chez Lady Caroline ; elle avait beau jeu pour décrire la situation comme il lui plaisait. D'ailleurs elle n'avait aucun sentiment de famille ; on savait qu'elle venait de perdre sa sœur et elle n'en portait pas le deuil.

« Vous vous trompez, elle habite chez son oncle. Vous dites qu'elle n'a pas porté le deuil de sa sœur ; elle le porte... Je voudrais, chère mère, que vous renonciez à votre parti pris et que vous traitiez avec justice une personne que je crois, moi, capable de loyauté. »

Mais plus Mrs Bulwer examinait cette future belle-fille, moins elle était rassurée. Elle craignait un esprit moqueur qui s'était, elle le savait, exercé aux dépens de Mrs Bulwer-Lytton elle-même ; elle craignait plus encore la légèreté des idées morales de l'enfant gâtée d'une Caroline Lamb ; surtout, elle en revenait à son grief essentiel : cette Irlandaise obscure était indigne d'épouser un Bulwer-Lytton. Non que Mrs Bulwer fût snob. Elle n'exigeait pas que sa bru fût de grande naissance, mais elle voulait des terres, une vieille honnêteté, une famille,

de l'argent. D'ailleurs elle comprenait très bien qu'une beauté aussi éclatante eût ému un très jeune homme. Sentiment naturel. Mais le mariage ! Une folie et, si Édouard n'y renonçait pas, elle cesserait, elle, de l'aider à vivre. Comment, sans elle, entretiendrait-il une femme et des enfants ?

« Je viens de recevoir une réponse de ma mère. Oh ! Rose, quelle lettre ! Vous aviez raison et je me trompais quand j'imaginais que ma mère éprouvait pour moi une affection pure de vanité, ou qu'elle se souciait tant soit peu de mon bonheur... »

Ce qui prouve que les jugements de Rosina sur Mrs Bulwer étaient aussi peu bienveillants que ceux de Mrs Bulwer sur Rosina...

Miss Wheeler était justement indignée d'être considérée par la mère d'Édouard comme une aventurière habile qui aurait pris au piège un garçon naïf. Mrs Bulwer attribuait à son fils une valeur matrimoniale exagérée. Qu'était-il en somme, cet Édouard Bulwer ? Un très joli jeune homme, intelligent, destiné peut-être à devenir bon écrivain, mais ces promesses seraient-elles jamais tenues ? Amusant, distingué, bien né ? Oui, mais comme vingt autres adorateurs de miss Wheeler, et il ne fallait pas oublier que celle-ci était une des plus jolies filles de Londres, qu'elle n'était pas dans la misère, qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, baronnet, général, ancien secrétaire du Prince de Galles, qu'elle avait des amis, du talent, et que trouver un mari plus noble et plus riche qu'Édouard Bulwer ne lui eût pas été difficile. Pourquoi alors tenait-elle à Bulwer ? Tenait-elle tant à lui ? Il lui plaisait, mais d'autres lui auraient plu et sans doute eût-elle abandonné des projets trop combattus, s'il n'avait insisté, lui, si tendrement, s'il ne s'était plaint avec tant de tristesse, s'il n'avait dit : « qu'après une première aventure tragique, une seconde serait la ruine de sa vie ». Peut-être aussi la maladroite résistance de Mrs Bulwer piquait-elle au jeu Rosina.

Quant à Bulwer lui-même, il faut avouer qu'il ne savait pas très bien ce qu'il voulait. Rosina était jolie, spirituelle, il la désirait, il l'admirait, il avait plaisir à l'écouter, il imaginait la vie avec elle comme un bonheur paradisiaque, mais il était un peu inquiet. A bien examiner ses pensées, il savait que Mrs Bulwer avait raison quand elle disait que Rosina avait été étrangement élevée. C'était vrai qu'elle avait des amis dange-

reux; Bulwer connaissait trop bien Caroline Lamb pour la voir avec plaisir fréquenter sa fiancée. La raison conseillait de battre en retraite, le désir suggérait l'assaut et la victoire; au désir se joignait ce goût de l'attitude chevaleresque, que Bulwer croyait chez lui essentiel et qui n'était que littéraire.

L'attitude résolue de Mrs Bulwer finit par intimider son fils qui se résigna à rompre. Il le fit par une curieuse lettre, qui voulait être une lettre d'amant, tout en étant une lettre de rupture et dans laquelle, avec un étrange manque de courage sentimental, il s'efforçait de dicter à Rosina tout ce qu'il n'osait dire lui-même : « Ne dites pas qu'il ne nous reste qu'une séparation définitive. Donnez-moi un espoir, un réconfort, si faible et si douteux qu'il soit, et vous serez ainsi ma rédemptrice... Réfléchissez, je vous en prie, avant d'exclure tout espoir.... Mais si nous devons vraiment nous séparer, je suis incapable de renoncer à vous, c'est à vous de me rendre ma liberté. Ne le faites pas avec trop de gentillesse, car vous briseriez mon cœur; si vous ne trouvez pas vos mots, je vous les soufflerai... Ne me dites pas, comme vous l'avez déjà fait, que je n'ai pas de reproches à me faire et que vous avez partagé ma faute, mais dites-moi que je n'aurais jamais dû essayer de gagner votre affection sans la certitude de pouvoir la conserver. Dites-moi que j'ai nui à votre bonheur en cherchant le ravissement égoïste d'obtenir votre amour. Tout cela, tous vos reproches, je les mérite... Jamais vous ne m'avez été aussi chère que vous l'êtes maintenant, mon unique, unique amour. Est-ce la dernière fois que je puis vous appeler ainsi ? »

Rosina, avec beaucoup de netteté, répondit en acceptant la séparation.

Mrs Bulwer semblait triompher, mais on ne triomphe pas longtemps de la beauté. Peut-être si miss Wheeler s'était raccrochée, avait lutté, Édouard eût-il renoncé à elle. La voyant accepter avec bonne grâce la perte de son amour, il fut piqué et ne pensa plus qu'à elle. Il avait essayé d'un voyage en France, s'était enfermé à Versailles, mais n'avait pas réussi à oublier.

Au bout de peu de mois, les circonstances lui fournirent une occasion de rapprochement. Les conventions sentimentales qui règlent la vie des hommes permettent d'utiliser la douleur,

sous forme de deuil ou de maladie, pour mettre fin sans humiliation à des querelles regrettées et qu'un sentiment d'honneur prolonge. Bulwer apprit que Rosina était dangereusement malade ; il revint à Londres, alla la voir, fut pressant. Comme il arrive quelquefois aux femmes, la faiblesse du corps la rendit plus tendre et, dans la joie physique de la convalescence et l'ardeur de la réconciliation, elle devint sa maîtresse. Désormais, la décision fut prise ; Édouard promit à son amie de l'épouser, même sans le consentement de Mrs Bulwer. D'ailleurs, la possession semblait avoir fixé la légère Rosina et elle aimait maintenant son fiancé avec une tendresse constante.

Il passa la fin de 1826 à achever le roman wertherien qu'il avait commencé à Cambridge. Celui-ci parut, sous le titre de *Falkland*, chez l'éditeur Colburn ; il eut un grand succès, fut payé cinq cents livres et rapporta à l'auteur la commande immédiate de deux autres volumes. Mrs Bulwer elle-même, juge sévère et compétent, trouva le livre remarquable et les compliments qu'elle voulut bien faire donnèrent à son fils plus de courage pour reparler d'un mariage qu'il souhaitait faire célébrer le plus vite possible.

La mère essaya de résister sur une dernière position. Elle affirma que Miss Wheeler avait caché à son fiancé son âge véritable. Elle avouait six mois de plus que lui ; Mrs Bulwer prétendit que ces six mois étaient trois ans. Bulwer promit à sa mère que, si Rosina avait menti sur ce point, le mariage n'aurait pas lieu. On envoya un avoué en Irlande, pour vérifier les actes ; Rosina n'avait pas menti.

Mrs Bulwer alors affirma qu'Édouard n'était pas le premier amour de sa fiancée. On ne savait rien de précis, mais était-il vraisemblable qu'une jolie fille de vingt-sept ans, ou vingt-quatre, s'il fallait absolument admettre qu'elle en eût vingt-quatre, vivant à Londres sans surveillance, fût restée pure ? Cette fois, Édouard se fâcha : « Ce que vous dites sur la nécessité de croire à un amour antérieur de Miss Wheeler est évidemment injuste ; vous en viendriez à prouver ceci, qu'aucun homme ne doit épouser une jolie femme de vingt-quatre ans. Sûrement, cela est déraisonnable et c'est l'attitude la plus injuste du monde que de juger les gens sur des probabilités... Vous m'accorderez aussi que le mariage est une démarche qui concerne uniquement les êtres qui se marient et que par consé-

quent, si des parents peuvent être désappointés, ils n'ont pas de raison d'être mécontents... Tout ce que vous pouvez dire ne fait que me rendre plus malheureux sans me faire bouger d'un iota de l'obligation où je me trouve. Je vous ai dit que rien ne peut me délier de mes engagements envers miss Wheeler, sinon son indignité. Cette indignité, voilà onze mois que vous avez eu le temps d'en chercher les preuves. Vous n'avez rien découvert contre elle ; aucun rapport n'a été vrai, aucune accusation prouvée. Dans votre dernière lettre, vous en citez une que je sais fausse : elle aurait été fiancée avec un autre homme. Prouvez cela, prouvez n'importe quoi et vous me dégagez. Si vous ne le pouvez, épargnez-moi. » Les rapports entre Mrs Bulwer et son fils devinrent très froids. Il écrivit à Rosina des lettres où il jugeait sévèrement l'attitude de sa mère. Seulement, dès que Rosina, reprenant les phrases mêmes de son amant, critiquait à son tour la vieille dame, Édouard la blâmait avec dureté. On avait un grand sentiment du clan dans la famille Bulwer.

Décidé à se marier, Édouard s'était fait un plan de vie. Il louerait une maison à la campagne. Il y vivrait du produit de son travail littéraire et des petites rentes que possédaient sa femme et lui-même. Il écrirait deux grands livres en trois ans. Ensuite, les livres ayant apporté plus d'aisance, suivraient trois ans de voyages à l'étranger après lesquels il entrerait au Parlement. L'avenir étant déterminé de façon aussi précise, il ne restait plus qu'à fixer le jour de la cérémonie. Mrs Bulwer n'alla pas jusqu'à refuser son consentement, mais elle avertit son fils qu'elle ne verrait jamais sa belle-fille, qu'elle ne la recevrait pas et que son assistance pécuniaire serait, ou nulle, ou réduite presque à rien. Le mariage fut célébré à Londres, le 29 août 1827, et les époux partirent aussitôt pour la maison de campagne de Woodcot, qu'ils venaient de louer dans le comté d'Oxford.

Cérémonie mélancolique pendant laquelle ils eurent, l'un et l'autre, le sentiment de faire un sacrifice. Édouard Bulwer pensait aux difficultés qui l'attendaient, au travail qu'il allait devoir fournir sans plaisir, alors qu'au contraire un mariage conforme aux vœux de sa mère aurait été le début d'une vie facile. Il pensait aux manières de Rosina, un peu teintées de vulgarité, à son manque de tact, à la brutalité de certaines de

ses remarques. Il pensait à une prédiction de sa mère : « Si vous épousez cette femme, vous serez, dans moins d'un an, l'homme le plus malheureux d'Angleterre. » Puis, tournant la tête, il regardait ce teint éclatant, ces beaux yeux irlandais, et se disait que le sacrifice était légitime. Rosina, elle, savait qu'elle n'avait pas cherché cette union, qu'elle avait été courtisée, suppliée, qu'elle donnait sa jeunesse et sa beauté pour entrer dans une famille qui la rejetait. Est-ce que ces terribles clans des Bulwer, des Lytton, n'exciteraient pas contre elle son jeune mari? Il paraissait faible. Elle l'aimait. L'avenir l'inquiétait.

La maison qu'avait louée Bulwer, Woodcot House, était beaucoup trop grande pour un jeune ménage, mais, plus sa mère se montrait dure et refusait de le soutenir, plus Bulwer tenait à ce que sa femme fût superbement logée. Ils meublèrent tout de suite Woodcot, engagèrent de nombreux serviteurs et menèrent une vie magnifique. Rosina était une ravissante hôtesse; la jeunesse d'Édouard étonnait les visiteurs; leur hospitalité était agréable.

La première année du mariage se passa bien; Bulwer n'avait aucun reproche à faire à sa femme et la prédiction de Mrs Bulwer semblait démentie par les faits. Rosina aimait beaucoup son mari et n'aimait que lui; elle s'accommodait de ce séjour à la campagne. La seule chose qui lui parût un peu triste était de voir son époux si occupé. Elle n'avait pas imaginé la vie d'un écrivain comme un labeur aussi continu. Elle découvrait qu'un romancier au travail est un être distrait qui vit dans la compagnie de personnages imaginaires, qui néglige les êtres réels et auquel son art impose un égoïsme inconscient et féroce. Elle avait été habituée, jeune fille, à vivre à Londres, avec des amis; tant de solitude lui était pénible, mais elle savait que cette retraite était nécessaire pour permettre à leur ménage de vivre, au moins pendant les premières années, et elle acceptait que son mari restât enfermé presque tout le jour.

Pour lui, il regrettait seulement de la trouver mauvaise maîtresse de maison. Édouard Bulwer appartenait à la race, assez nombreuse, des prodigues économes. Il aimait à pouvoir dépenser très largement; il ne pouvait faire un voyage à

Londres sans acheter quelque objet, nécessaire en or pour sa femme ou cartel Louis XIV pour le salon, mais il exigeait que les dépenses fussent inscrites et n'était heureux que si des achats un peu fous faisaient partie d'une addition bien posée. Or, Rosina était incapable de donner plus d'une heure par jour à l'administration de sa maison. Cela l'ennuyait. Elle était indolente; elle aimait à lire, à écrire de longues lettres, et surtout à jouer avec ses chiens. Les chiens jouaient un rôle immense dans sa vie. Elle en avait toujours plusieurs. Son mari et elle ne s'appelaient entre eux que par des noms de chiens; il était « Pups », elle était « Poodle », le caniche.

Au bout d'un an de mariage, elle eut une petite fille et exprima d'abord l'intention de s'en occuper elle-même; Édouard jugea que le bruit le dérangerait, que la présence de l'enfant dans la maison nuirait à son travail et exigea qu'on la mît en nourrice. Rosina céda, mais sa tristesse fut assez durable. Elle avait quelque peine à penser, comme Édouard, que le travail d'Édouard était sacré. Son esprit ironique, privé de la moisson d'originaux que lui apportait jadis le monde de Londres, s'exerçait maintenant sur le seul être qu'elle pût observer, son mari. C'était assez comique, un auteur. Cette souffrance, cette lenteur de la composition, et ce respect religieux pour l'œuvre, pour le Dieu sculpté par l'esprit du fidèle. Le nouveau roman, *Pelham*, avait un immense succès et elle s'en réjouissait, car ce succès rendait leur vie plus facile, mais elle n'admirait pas le livre de son mari avec la naïveté de la lectrice ordinaire; elle ne croyait pas que l'auteur fût Pelham; elle le connaissait. Elle souffrait de le voir, dès qu'il était délivré de sa tâche, partir seul pour Londres où il restait deux ou trois jours, allant à des bals, à des dîners. Il disait que cela lui était indispensable pour observer le monde, qu'il ne pouvait peindre des êtres humains sans en voir. « Il a ma permission », murmurait Rosina; mais quand elle se retrouvait seule dans sa grande maison au milieu des champs, sans autres amis que ses chiens, elle pensait au temps où vingt jeunes hommes se pressaient autour d'elle et riaient de ses mots.

Grave sujet de tristesse pour le ménage, Mrs Bulwer-Lytton ne désarmait pas. C'était une étrange obstination. Qu'elle eût cherché à empêcher le mariage aussi longtemps que cela paraissait possible, on pouvait encore le comprendre, mais, ce mariage

célébré, pourquoi continuait-elle la lutte? Elle ne répondait plu aux lettres de son fils, refusait de lui donner un penny et même de s'intéresser à la naissance de la petite fille. Après la publication de *Pelham*, elle était redevenue un peu plus humaine, sans doute par vanité satisfaite, et avait offert une pension assez belle, mais à la condition de ne jamais voir sa belle-fille. Édouard avait refusé avec beaucoup de dignité. « L'affront dont je me plains est celui-ci : vous refusez de rendre visite à ma femme ou d'entrer dans ma maison... En supposant même que je ne tienne pas du tout à ma femme, une insulte qui lui est faite n'en est pas moins une double insulte à moi-même. Les intérêts de deux personnes mariées (qu'elles soient d'ailleurs d'accord entre elles ou non) sont identiques... Quelques-unes des raisons de votre mauvaise impression originale de Rosina ont maintenant été prouvées fausses. Vous imaginiez que, si je me mariais, je serais au bout d'un an (telles furent vos propres paroles) le plus malheureux des hommes. Cette crainte n'a pas été réalisée. Ou du moins, si je suis malheureux, ce n'est pas par désappointement en ce qui concerne l'affection de ma femme ou sa conduite. »

Ce que la mère remarqua surtout dans cette dernière phrase, ce fut le demi-aveu qu'il n'était pas heureux. En partie par curiosité, en partie par pitié, elle alla rendre visite à sa belle-fille. Échec complet. Mrs Bulwer se plaignit de n'avoir pas été accueillie à la porte et avec enthousiasme, comme aurait dû l'être une mère qui allait désormais soutenir le ménage. Édouard défendit sa femme qui, après avoir été tenue à l'écart pendant deux ans, ne pouvait sans ridicule se jeter brusquement à la tête de sa belle-mère. Rosina sentit une fois de plus qu'elle avait cessé d'être une des jeunes filles les plus brillantes de son temps pour devenir une pauvre femme isolée dans une maison de campagne, haïe par la famille de son mari et presque toujours abandonnée par celui-ci.

Édouard Bulwer souhaitait maintenant habiter Londres. Le succès de *Pelham* avait fait de lui un auteur à la mode. Il aimait l'éclat des réceptions, le monde, il avait l'ambition de jouer un rôle politique. Il lui fallait une maison dans un quartier élégant. Nash, qui était alors l'intermédiaire habituel de

tous les grands seigneurs en quête d'un domicile, et ne s'occupait jamais d'un client qui ne fût au moins pair du royaume, consentit à louer à l'auteur de *Pelham*, par admiration littéraire, une très belle maison dans Hertford Street. Bulwer y entreprit d'immenses travaux; en particulier, il fit décorer dans le style de Pompéi une salle à manger qu'on admira beaucoup.

Là commença une vie brillante. Une vieille amie de Rosina, qui vint la voir, écrivait : « J'ai été très agréablement reçue et tout à fait éblouie par la beauté de la maison et l'élégance avec laquelle tout s'y passe. J'ai rencontré là beaucoup de gens de talent, très agréables, mais dans l'ensemble je n'ai pas aimé la façon dont allaient les choses, car je n'ai vu aucune apparence de ce qu'on pourrait appeler une vie de famille. Mr. Bulwer prenait toujours son breakfast seul dans sa bibliothèque, Rosina et moi dans le boudoir, et il ne dînait jamais à la maison à moins qu'il n'y eût des invités. »

Ces invités étaient toujours admirablement choisis. On rencontrait là de grands politiques et des gens de lettres comme Tom Moore, le jeune Disraëli, Washington Irving. Tous les hommes célèbres du temps défilaient chez les Bulwer, dont les réceptions étaient vite devenues des événements sociaux. Bulwer s'y montrait hôte charmant, avec ce mélange d'indolence de surface et de force intérieure qu'il avait décrite chez son héros, Pelham. Bien qu'il fût d'une grande sensibilité et toujours irrité par quelqu'un des accidents inévitables de la vie, il savait arriver à sa table, tranquille, habillé avec recherche et, en apparence, parfaitement heureux.

Rosina, elle, dans sa splendide maison et en cette parfaite compagnie, s'ennuyait. Tous ces hommes de lettres lui semblaient prétentieux. Le ton à la mode, qui était celui des dandies, affecté, guindé, lui déplaisait. Elle avait été élevée parmi des Irlandais et des Français, avec bonhomie et laisser-aller. Elle était loin de manquer d'esprit, mais elle aimait à dire les choses comme elle les pensait, sans recherches de forme ni de profondeur. « Son attitude envers la vie était irrespectueuse. Depuis l'enfance, elle avait pris un constant plaisir à choquer. » Elle appelait cela « être franche ». Son mari disait : « être impolie ». Quand, après un dîner, il lui faisait, en maître indulgent et supérieur, des observations sur sa tenue ou sur ses propos, elle était exaspérée. Pendant toute sa jeunesse, elle

avait été étourdie de compliments. Bulwer lui-même, au temps où il souhaitait la conquérir, avait loué cent fois la finesse et la rapidité de son esprit. Maintenant, il prétendait la former. Elle ne voulait pas être formée : elle avait horreur de ce pédantisme. Elle continuerait à parler comme elle avait toujours parlé. Si cela choquait M. Tom Moore et le jeune M. Disraëli, tant pis pour M. Tom Moore et le jeune M. Disraëli.

Sur un point surtout le désaccord était profond. Édouard Bulwer, même dans une vie si différente, gardait le respect des liens de famille. Il avait été élevé dans le culte de tous les Bulwer et de tous les Lytton qui, depuis le Conquérant, avaient mené des vies honorables et honorées. Le plus lointain des cousins, fût-il ennuyeux, fût-il stupide, avait encore droit, comme Bulwer ou comme Lytton, à une indulgence teintée de vénération. Rosina, au contraire, dressée par des parents qui se haïssaient et qui passaient leur temps à dire du mal les uns des autres, ignorait tout à fait ce qu'était le respect. On sait qu'elle avait trouvé son père « très vulgaire ». Elle disait d'un de ses oncles : « On me dit qu'il est plus sale que jamais. Cela ne me paraît guère possible, car il a toujours eu l'air d'un ramoneur dans un bain de vapeur. » De tels propos attristaient Édouard. Encore ne s'agissait-il que d'un Wheeler. Mais cela devenait intolérable quand elle s'attaquait à des Bulwer-Lytton. Elle imitait la façon de parler de la mère et des frères de son mari. « Je suis très fier, lui disait-il. Je regarde tous ceux qui me sont alliés comme une partie de moi-même. Il me semble que, ne fût-ce que comme mes parents, ils devraient être à l'abri des moqueries et des insultes de ceux que j'aime. » Pour elle, cette fierté n'était que vanité ridicule et elle commençait à confondre mère et fils dans un même portrait satirique des Bulwer.

Cela lui était d'autant plus facile que son mari devenait de plus en plus un homme de lettres professionnel et que, considéré avec malveillance, aucun type d'homme ne prête mieux au ridicule. Extrêmement sensible aux critiques, il laissait voir à Rosina qu'un petit article de *Fraser's Magazine* le rendait malheureux pendant plusieurs jours ; elle comparait cette douleur démesurée avec ses propres griefs et souriait très amèrement ; elle comparait aussi cette vanité si facilement blessée avec l'apparente impassibilité dont son mari était si fier, et elle souriait encore. Vivre dans les coulisses ne permet guère de

respecter les rois de théâtre. Quand il exprimait des sentiments chevaleresques, tendres, comme ceux des héros de ses livres (et il les exprimait fort bien), elle pensait avec mépris : « Hypocrisie d'auteur. » Elle savait, elle, qu'il était dur, égoïste, vaniteux et plus occupé de succès que d'amour.

Le mari, comme toujours, observant les même faits et les mêmes paysages conjugaux, les voyait sous des couleurs toutes différentes. Il comblait sa femme de cadeaux. Il lui faisait rencontrer les hommes les plus intéressants. Le ménage dépensait trois mille livres par an et il fallait les gagner. Pour cela il était nécessaire d'écrire, tous les ans, un long roman, plusieurs contes, d'innombrables articles pour les Revues. Ce perpétuel travail d'invention le rendait irritable et nerveux. Le mauvais état de ses nerfs réagissait sur son travail, qui n'avançait plus que lentement, et le malaise de l'écrivain fatigué grandissait suivant une progression accélérée. Quand il avait eu une mauvaise matinée de travail, il était capable de faire à sa femme des scènes d'une violence incroyable, qu'il regrettait ensuite, mais trop tard. « Il avait l'air d'un homme qui a été battu et dont tout le corps est sensible. » Toute interruption, toute question, fût-ce la plus naturelle, de sa femme, au sujet de la conduite de la maison, était accueillie avec fureur. « Le pauvre auteur ! écrivait-il dans un de ses romans, qu'il y a peu de personnes qui le comprennent et ont pitié de lui ! Il vend sa santé, sa jeunesse à un maître impitoyable. Et toi, ô monde aveugle et égoïste, tu voudrais qu'il fût aussi libre de manières, de gaieté aussi plaisante, et de caractère aussi égal, que s'il menait l'existence la plus saine. »

Surtout, il en voulait à sa femme de ne pas s'intéresser à son travail. Il avait imaginé la vie de l'écrivain marié comme une exaltation collective. Qu'il aurait été agréable d'arriver, avec les pages écrites pendant la matinée, dans la chambre d'une femme qu'on eût trouvée toute prête à vous écouter et tout de suite à la même hauteur d'enthousiasme.

Mais, abandonnée tout un jour, Rosina, bien loin de s'être préparée à parler de sujets élevés, ou à disserter avec complaisance sur la psychologie d'héroïnes de romans, avait simplement remâché des tristesses et des griefs trop réels, pensé à la mesquinerie de sa belle-mère ou à la vanité de son mari. Vraiment la vie ne lui donnait rien. Elle avait maintenant deux

enfants, mais elle ne s'intéressait pas à eux ; l'habitude qu'avait prise Édouard de les exiler hors de la maison avait fini par la dégoûter de s'en occuper. Elle n'avait que ses chiens. Eux au moins semblaient l'aimer, aboyaient joyeusement quand elle entrait et ne paraissaient jamais las de sa compagnie. Elle les emmenait partout avec elle et avait fait imprimer pour eux des cartes de visite qu'elle laissait avec les siennes chez ses amies. « La frivolité est un état violent », et ce grand amour pour les chiens était, chez elle, signe d'une tristesse humaine.

De temps à autre, elle trouvait encore, dans le souvenir de son ancien amour, le courage de faire un effort ; elle essayait, en présence des étrangers, de parler d'Édouard avec gentillesse, et admiration. En 1831, comme il venait d'être nommé pour la première fois membre du Parlement : « Pauvre chéri, écrivait-elle, il a l'air très bien en ce moment, mais je crains pour lui la première session. Comme vous le savez, il n'est pas homme à prendre rien avec calme et ce que d'autres considéreraient comme un brillant succès, lui, dès qu'il s'agit de lui-même, pensera que c'est un échec, n'étant jamais satisfait par rien de ce qu'il fait. »

Elle était même allée jusqu'à entretenir, avec sa belle-mère, une correspondance assez cordiale et naturellement consacrée tout entière à Édouard : « Il est en effet très triste, chère madame, de penser que l'éruption du pauvre Édouard continue si longtemps, mais tant qu'il se rendra esclave de son travail et mènera cette vie fiévreuse, il n'y a, je crois, aucune chance pour qu'il s'en débarrasse. Il entreprend une quantité de travaux que, positivement et sans exagération, trois personnes n'auraient ni la santé, ni le temps d'accomplir. Il est si occupé que je le vois rarement avant deux ou trois heures du matin, pendant cinq minutes, mais, si je lui dis de travailler moins, de se soigner davantage, cela ne fait que le rendre furieux ; et, pauvre garçon, toute cette irritation augmente son éruption. Je ne puis donc que me lamenter, supporter et être silencieuse... Fairy est sur mon lit ; chaque fois que je tousse, la pauvre petite bête gémit jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Il n'y a pas d'amour comme l'amour d'un chien. »

Si encore Bulwer avait été fidèle, elle aurait pu comprendre qu'il la délaissât pour un travail nécessaire, mais il ne faisait pas que travailler. Il avait l'étrange habitude, si, dans quelque

faubourg lointain, il trouvait une maison agréable, de la louer ou de l'acheter. Il y vivait alors pendant des semaines, « en méditation solitaire », disait-il, mais Rosina avait quelques raisons de penser que ces différents domiciles étaient consacrés à des femmes différentes. On avait vu des jupes pénétrer dans quelques-unes de ces demeures; des amis en avaient averti Rosina. Après cela, son mari pouvait bien lui parler des nobles sentiments qui devaient inspirer son travail, des devoirs de l'homme d'État et de l'écrivain. Pour elle, ces grands discours moraux n'étaient ni sincères, ni intéressants et elle ne répondait qu'en lui rappelant ses promesses de jadis, cette vie qui devait être tout entière consacrée à elle, enfin tous ces propos de l'amour naissant qu'oublie si vite l'amour satisfait. Plaintes vaines d'ailleurs, qui ne faisaient qu'exaspérer un mari déjà las du mariage et l'encourager à fuir plus encore.

En 1833 (Bulwer ayant trente ans) la situation devint intolérable. Il succombait à son double travail de parlementaire, de romancier et son ménage était l'enfer. D'un commun accord, le couple résolut d'essayer un voyage en Suisse et en Italie. Peut-être seuls ensemble, loin de Londres où trop de conseillers dangereux cherchaient à les désunir, délivrés pendant quelques semaines d'un métier asservissant, arriveraient-ils à se retrouver tels qu'ils s'étaient connus au temps où Bulwer faisait chaque jour trois lieues à cheval pour échanger quelques mots avec Rosina, où Rosina était fière de ce beau cavalier qui avait tant d'esprit et que lui enviaient ses amies.

Mrs Édouard Bulwer était heureuse de partir pour le continent; elle espérait reprendre son mari. Certes elle l'admirait moins que jadis, mais elle n'aimait aucun autre homme et souhaitait encore la reconstruction de son ménage. Sa seule tristesse, en quittant Londres, était de laisser derrière elle sa chère petite chienne Fairy « qui était une plus grande chérie que jamais ». Quant aux enfants, elle les avait confiés à une vieille amie, en lui recommandant simplement d'être sévère, s'ils montraient des signes d'égoïsme. Crainte d'hérédité paternelle.

Le voyage fut un désastre. C'est une grande erreur de croire que la solitude à deux puisse ranimer l'amour. Quand

un sentiment a cessé d'être assez vif pour colorer gaiement toutes choses, mieux vaut sans doute qu'un couple désabusé vive dans quelque agitation. Alors au moins, à un compagnon indifférent, s'associe parfois l'idée des plaisirs de société et une sorte de second bonheur, de qualité plus trouble mais encore agréable, peut être édifié sur les ruines du bonheur véritable. Bonheur de reflet, un peu pâle, mais encore lumineux. Laissés en présence l'un de l'autre, aux prises avec les difficultés du voyage, avec les beautés de l'Italie auxquelles ils ne réagissaient pas de même façon, Édouard et Rosina Bulwer découvrirent qu'ils n'avaient plus un goût commun, que le moindre incident soulevait en eux des passions violentes et surtout reconnurent, danger le plus grave, qu'ils s'ennuyaient terriblement ensemble. Seulement, à cet ennui, Pups trouvait remède en faisant des études artistiques ou historiques, tandis que Poodle, seule à l'hôtel, maudissait la vie.

« Le voyage en ce pays, écrivait-elle, a trois caractères essentiels : peste, infection et famine. Peste — les moustiques; infection — les odeurs; et famine — les dîners. Et malgré cela, Pups, qui n'est jamais content de rien à la maison, trouve le moyen de prospérer au milieu de ces abominations et devient de plus en plus gras. Comme dit ma femme de chambre : « Mr Bulwer, par esprit de contradiction, à l'air de trouver plaisir aux mauvais lits et aux mauvais dîners. » Moi, au contraire, à ce régime de limonade et de lamentations, je deviens toute maigre. Les poètes devraient être étranglés pour tous les mensonges qu'ils ont dits sur ce pays. »

Venise ne fut que moustiques. Ferrare, moustiques. Là, pendant que Rosina, le visage gonflé, mangeait son breakfast, Pups alla visiter la cellule du Tasse. L'entrée de Florence, couronnée de cyprès, d'oliviers argentés et de grenadiers, trouva grâce un instant, mais : « N'importe quelle petite ville d'eaux anglaise est vingt fois plus jolie... Nos fenêtres donnent sur l'Arno. Le nom semble admirable, et pourtant ce n'est qu'une petite rivière sale, étroite, laide, boueuse, couverte de vilaines petites felouques, dans lesquelles des hommes grossiers, plus qu'à demi nus, remuent la boue tout le long du jour. La Tamise, à Westminster Bridge, est cent fois plus séduisante. »

Une seule des merveilles de l'Italie plaisait à Mrs Bulwer, c'était un petit chien poméranien appartenant au postillon. Il

passait quelquefois tout un relais sur le dos d'un des chevaux, trottant avec une assiette admirable. « Mais, je vous en prie, dites à ma jolie, chérie, chérie Faizey que jamais je n'embrasse ni même caresse un de ces chiens... d'ailleurs j'ai écrit à Faizey — cher, cher petit chien. »

A Rome, Bulwer avait des recherches à faire, pour un roman que depuis longtemps il avait formé le dessein d'écrire sur le soulèvement de Rienzi, le tribun qui au XIVe siècle avait voulu renverser la tyrannie des nobles et rétablir la République romaine. Il traîna sa femme, lasse et dégoûtée, de monument en monument. « J'étais tellement désappointée par toute cette ville que je ne pouvais même plus écrire. C'est, sans exception, le plus sale, le plus barbare et le plus horrible des lieux que j'aie vus... La campagne romaine est aussi laide que Rome elle-même, — y compris les célèbres Albano, Frascati et Tivoli, à l'exception cependant du Palais de Domitien et des ruines du Temple de la Sibylle, qui sont réellement beaux. »

Puis ce fut Naples; soudain le ton changea et l'Italie sembla devenir aimable. Voici ce qui était arrivé. Depuis Cambridge, Bulwer, qui avait beaucoup étudié l'antiquité, désirait écrire un roman sur la vie latine. A Milan, à la Brera, il avait beaucoup admiré un tableau, *les Derniers Jours de Pompéi*. Il avait trouvé la scène émouvante, il avait imaginé un livre où cette catastrophe serait décrite et mêlée à une intrigue romanesque. En arrivant à Naples, il avait été visiter les fouilles et avait éprouvé une forte émotion en évoquant une vie encore si proche de la nôtre. Tout de suite il s'était mis au travail.

La pauvre Rosina ne savait que trop ce qu'était son mari au travail. Depuis qu'il avait décidé d'écrire ce roman, Édouard lisait du matin au soir des livres sur Pompéi; il ne supportait pas qu'on lui parlât; il soupirait avec désespoir si on entrait dans sa chambre. Rosina était abandonnée dans le salon de l'hôtel pendant des journées entières, comme elle l'avait été à Londres et à la campagne. L'égoïste Pups était incorrigible.

Dans une des maisons où le couple Bulwer avait été reçu à Naples, Rosina avait rencontré un prince napolitain, très aimable et très empressé, qui l'avait trouvée ravissante et lui avait dit sur ses yeux irlandais, sur son teint, sur son esprit, tout ce qu'Édouard Bulwer lui avait si bien écrit sept années auparavant. Elle avait pris plaisir à l'entendre. Elle était donc

encore jolie ; elle pouvait encore intéresser un homme. Quelqu'un pouvait trouver plaisir à la promener au milieu des orangers en fleurs et ne pas éprouver, en la voyant paraître, l'irrésistible désir de s'enfermer et de noircir du papier.

Elle s'était mise à visiter Naples avec le Prince, pendant qu'Édouard rebâtissait avec acharnement Pompéi et, tout de suite, elle avait trouvé Naples admirable. Les lieux sont ce que les font nos sentiments. Florence et Rome avaient été pour elle ce qu'en avait laissé debout un mari ; Naples était belle, « la seule ville d'Italie par laquelle nous n'ayons pas été désappointés ». L'hôtel de Naples était confortable, il n'était plus question de moustiques ni de famine, la baie de Naples était belle, le soleil de Naples éclatant. Le Prince prodiguait les éloges, les flatteries ; quel contraste avec les critiques qu'elle entendait depuis tant d'années sur son caractère et ses manières !

Elle aurait pu penser que, si le Prince avait passé six ans avec elle, il aurait été aussi sévère que Pups, que le point de vue d'un mari est nécessairement différent de celui d'un admirateur qui passe, que l'un exige naturellement des qualités plus solides que l'autre, qu'il est moins aveuglé par le désir, donc plus sincère, et que sans doute la vérité est à mi-chemin entre des louanges excessives et des caricatures trop amères. Mais elle aimait mieux jouir d'un bonheur qui pour elle était un renouveau, et trouver, dans les attentions de l'Italien, des raisons de condamner un ingrat.

Pendant quelques jours, Édouard Bulwer ne vit rien de ce qui se passait sous ses yeux. Il vivait en l'an 79 avant Jésus-Christ et avait si bien pris, depuis plusieurs années, l'habitude de ne pas s'occuper de sa femme, que les actions de celle-ci lui étaient devenues indifférentes. Quand il découvrit enfin une liaison, d'ailleurs platonique, il entra dans une fureur terrible. Il demanda à sa femme si elle aimait cet homme. Elle répondit qu'elle l'aimait, que toute l'affection qu'elle avait pu avoir pour son époux était morte, qu'elle avait appris à voir en lui un homme sans foi, sans cœur, sans vertu, orgueilleux et dépourvu de toute sensibilité. Comme il arrive trop souvent, la jalousie éveilla en Bulwer des sentiments pénibles, mais plus vifs que n'avait jamais fait l'amour. Il en oublia aussitôt *les Derniers Jours de Pompéi*, subordonna tout à la nécessité d'arracher au plus vite Rosina à Naples et l'embarqua, dans les vingt-quatre

heures, pour l'Angleterre, en lui annonçant qu'il l'enfermerait à la campagne et ne vivrait plus avec elle.

Le voyage de retour ne fut qu'une longue querelle. Édouard le passa à reprocher à Rosina son infidélité, oubliant les siennes, beaucoup plus graves. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver à la fois ridicule et odieuse l'indignation d'un homme qui, après six semaines d'abandon, émergeait de Pompéi pour s'étonner qu'elle ne fût pas restée à filer de la laine. En arrivant en Angleterre, elle alla passer quelques jours chez une amie, qui tenta d'amener une réconciliation. Mais l'entrevue des deux époux fut un échec. Édouard voulait absolument faire dire par sa femme qu'elle l'aimait et qu'elle n'avait jamais aimé ce Prince. Elle s'y refusait absolument. La conversation se passa à évoquer tous les épisodes de l'aventure napolitaine et ils conclurent qu'il valait mieux essayer de vivre, pour un temps, loin l'un de l'autre.

La séparation favorisa une nouvelle cristallisation. « Ce qui est acquis le premier se perd le dernier. » Les mauvais souvenirs récents se soulevèrent comme un brouillard hostile, on se souvint des premiers baisers dans les bois de Caroline Lamb, et de part et d'autre on écrivit des lettres plutôt bienveillantes « Je crois, écrivait Édouard, que nous avons tous deux rejeté un bonheur qui était à notre portée. J'ai certainement été trop exigeant, sentant de façon si aiguë des choses que vous pouvez à peine comprendre. J'ai demandé peut-être une qualité de sympathie qu'aucun être n'a le droit d'attendre d'un autre. Il me semble aussi qu'en rejetant toutes mes ouvertures d'affection, toutes ces émotions tendres envers vous et qui naissent en moi constamment, mais aussi en me jugeant sevèrement, en m'attribuant des mobiles bas et des vues intéressées, vous tendez à faire de moi ce que vous pensez que je suis. Ah! jugez-moi avec charité, avec justice; essayons tous les deux de maintenir cette haute opinion l'un de l'autre, qui encourage un caractère favorablement jugé à se montrer digne du prix auquel il est estimé. Ma très chère Rose, croyez-moi, je vous aime profondément et vraiment, mais tant de choses dans la vie me fatiguent, me rendent malade, me révoltent, que je ne puis m'empêcher de devenir parfois morbide, de telle sorte qu'un

mot moins gentil, un ton dur, un regard négligent, sont remâchés par moi pendant des jours. »

La mère, Mrs Bulwer-Lytton elle-même, effrayée par le désastre qu'elle avait certes beaucoup aidé à provoquer par son attitude au début du mariage, conseillait la modération et le rapprochement : « Si vous m'écoutez, faites tout ce qui est en votre pouvoir pour encourager l'affection de votre femme pour ses enfants. Croyez-moi, ce sera le meilleur moyen d'augmenter son affection pour leur père... Essayez que ceci soit comme un nouveau mariage entre vous. Que les eaux du Léthé emportent dans l'oubli le passé, auquel vous devez tous deux éviter de revenir pour assurer un avenir meilleur. »

Ainsi conseillé par sa mère, hésitant devant le danger d'une rupture, oubliant les défauts de sa femme parce qu'il était loin d'elle, Bulwer concevait quelquefois le rapprochement comme possible. « Si jamais vous pouvez me dire honnêtement : « J'ai de nouveau pour vous les mêmes sentiments que jadis ; je vous juge comme je vous jugeais autrefois ; je suis prête à vivre avec vous comme avant, indulgente, bienveillante, tolérante, votre amie et votre appui », alors avec joie, avec reconnaissance j'enterrerai le passé proche. »

Dans les lettres des amants désunis, les deux pauvres chiens, Pups et Poodle, rentraient en scène : « Poodle souhaite à Pups une bonne et heureuse année. » — « Les deux chiens, ma pauvre Poodle, sont bien malades à présent et les chiens malades sont toujours un peu hargneux... Donc, remettez-vous vite de façon à ce que nous ne nous irritions pas l'un l'autre... Je le répète, ma chère Poodle, soignez-vous tranquillement dans votre niche, fortifiez-vous et dégagez-vous l'esprit. »

Bulwer essaya de faire à sa femme, dans la maison de campagne qu'elle occupait, de courtes visites. Quand elle savait qu'il devait venir, elle en parlait huit jours à l'avance avec bonheur, lui préparait de petites surprises, joyeuse comme une excellente épouse qui revoit son mari après une longue absence. *Les Derniers Jours de Pompéi* avaient paru ; c'était un immense succès, et Rosina s'en réjouissait avec une bienveillance généreuse : « J'en suis parfaitement enchantée et trouve qu'il y montre plus de génie que dans aucun de ses autres livres. C'est d'un intérêt saisissant. On ne peut poser le livre un instant. » Excellentes dispositions pour une conversation avec un auteur.

Mais, dès qu'il était là, tout se gâtait. A peine avait-il été assis à table pendant cinq minutes, qu'elle lui disait les choses les plus insultantes. Il s'efforçait de les supporter avec calme, puis entrait lui-même en rage. Elle savait qu'il vivait à Londres avec une autre femme et lui faisait des scènes de jalousie. Furieux, il évoquait les souvenirs de Naples et se laissait aller à des violences indignes d'un gentleman. Il fallait plusieurs semaines pour réparer le mal fait par chacune de ces brèves entrevues. C'était que des causes profondes ne permettaient pas une réconciliation durable.

La vérité est qu'il est difficile de recommencer un amour. L'amour est un bonheur constant évoqué par la présence d'un autre être ; dès que l'image de cet être se trouve liée à des souvenirs pénibles, il est impossible que ceux-ci ne soient jamais évoqués. La vie n'est pas une comédie dans laquelle, après des querelles pendant le troisième et le quatrième actes, les amants sont soudain réconciliés au cinquième, ce qui permet au public de partir en pensant que la réconciliation est éternelle. Les acteurs vivants ont, hélas! une mémoire corporelle; le troisième acte vit en eux, tandis qu'ils jouent le quatrième, et il y a un sixième acte, et un septième, jusqu'à la mort.

Édouard, qui, psychologue par profession, aurait dû expliquer la situation et peut-être aider à la dénouer, n'apportait que peu de clartés. Au contraire, c'était d'elle qu'il semblait attendre indulgence et patience. « Je suis, ma chère Rosina, par constitution et par nature, beaucoup plus irritable que vous; la tâche pour vous est donc plus aisée; et c'est de vous que dépend le succès de l'expérience. Dans de tels cas il dépend toujours de la femme : « Une douce réponse détourne la fureur... » Si vous saviez, ma Rosina, combien vous avez découragé mes impulsions les plus généreuses, vous éprouveriez bien des remords pour le mal que vous avez fait... Miss Edgeworth dit quelque part qu'une femme qui aime son mari doit prendre intérêt à toute occupation qu'il adopte, fût-ce l'épluchage des betteraves. Mais, quand cette occupation est la plus glorieuse, combien plus grand devrait être l'intérêt!... Je suis au-dessus de toute ma génération, politique et littéraire, et, si je vis, ma carrière intéressera tous ceux qui me sont étrangers; ma femme seule bâillera-t-elle en la suivant et raillera-t-elle ma conduite ? »

Suivait toute une série de conseils numérotés : *Primo, Secundo, Tertio,* et surtout un très important *Quarto* : « Épargnez tous mes parents ! » Et tout cela aurait paru très élevé, très noble à un étranger qui eût lu cette lettre. Mais Rosina n'y pouvait voir qu'un ton protecteur et insupportable. Elle savait qu'en l'écrivant il s'était trouvé très bon, très indulgent, très chevaleresque, très supérieur. Il avait commencé avec l'intention de s'excuser de ses fautes, mais, pour lui, s'excuser de ses fautes, ce n'était jamais qu'énumérer celles de sa femme. C'était cela qui avait toujours exaspéré Rosina dans tous ces Bulwer, mère et fils. Ils se croyaient d'une essence surhumaine. Édouard, dès qu'il écrivait une lettre, imaginait l'homme bon, intelligent, compréhensif, qu'il aurait pu être, dont il portait en lui les matériaux. Romancier, il savait très bien modeler ce héros, il le dessinait sympathique, puis il prétendait que c'était lui-même. Mais Rosina avait appris, par une trop longue expérience, que tout cela n'était que littérature.

Mieux valait reconnaître la vérité. Il fallait que ce couple se séparât. Suivant la loi anglaise du temps, un divorce était impossible. Bulwer, le premier, pensa à une séparation. Il avait des raisons pour la souhaiter prompte. Il annonça sa résolution à Rosina dans une lettre ferme et digne : « Ma décision est définitive, irrévocable. Il faut nous séparer. Vous ne direz plus que je vous retiens dans « une prison de campagne ». Habitez où vous voudrez. Je ne vous marchande ni le bonheur, ni la liberté. Je vous demande simplement de ne plus sacrifier le mien. Vous n'avez plus aucune affection pour moi, vous avez complètement déraciné toute celle que je pouvais avoir pour vous. » Suivait le détail des arrangements financiers, qui étaient convenables. Quatre cents livres de pension, plus cent livres pour les enfants. Rosina nota : « Lettre de Mr Bulwer, débordante de sensibilité morbide pour lui-même et me répudiant ! Soit. Que je suis sotte de laisser ces reptiles m'irriter comme je fais !... Avec leurs abominables prétentions à l'omniscience et à la vertu, ils ont le pouvoir de m'écraser et de m'injurier à chaque moment. »

Elle était à la campagne, solitaire, désespérée. Elle se mit à boire, pour oublier. Pendant ce temps, le moraliste Pups vivait à Paris, menant une vie mondaine, un peu attristé par une ombre de remords. Mais pourquoi des remords? Dieu savait

qu'il n'avait pas voulu nuire à cette femme. Mieux valait, pour le bonheur de tous, deux vies séparées que cette vie commune empoisonnée par des querelles. Pourtant, sept ans auparavant, elle avait été une jeune fille heureuse, fière d'une beauté que lui renvoyaient tous les yeux. Il la laissait seule, pauvre, découragée.

Elle se mit à tenir un journal : « J'ai toujours remarqué que les prisonniers solitaires trouvent refuge dans un journal, pour la même raison, je suppose, que les fous se parlent à eux-mêmes. Ils n'ont personne d'autre à qui parler... Quelle vie a été la mienne ! Une enfance sans soleil, une jeunesse sans fleurs, une maturité sans fruits, — les quelques qualités que je possédais complètement gaspillées et même méprisées... Je me déteste moi-même pour avoir gâché tant d'affection pour un objet qui en était si peu digne... Si je n'avais le cœur si malade, cela m'amuserait d'entendre Édouard (qui ne peut rester deux jours à la maison) se plaindre, comme un pauvre homme plein de sentiments de famille, d'avoir eu ses dieux familiers renversés et son foyer dévasté, parce qu'il a le malheur d'être lié à une femme qui ne pense pas que c'est un honneur suffisant que de porter son nom, en solitude parfaite et ininterrompue, et de le voir à de longs intervalles quand, comme un capitaine de navire, il vient loger quelques jours dans sa maison du port dont il fait une taverne où ses compagnons mangent, boivent et fument... »

« Sortie pour la première fois depuis dix jours, expliqué au jardinier comment faire des corbeilles avec les pots de fleurs... Embrassé mon pauvre cher Fiddlestick, qui a léché ma main, a frotté sa tête innocente contre moi et a paru plus ravi de me voir qu'aucun autre parent que j'aie au monde... Rentrée dans la maison. Joué une heure de la guitare, chanté, — une étincelle a jailli du feu, elle est tombée en plein sur la vue de Naples, — j'ai jeté ma guitare; une fois de plus, je revenais de cette délicieuse promenade en voiture, si chère, si folle, si heureuse, sur la Strada Nuova; de nouveau, je sentais sur ma joue la douce brise qui vient de la baie, chargée d'un chaud baiser du Vésuve... Ah! Naples, cher Naples! Vous êtes le seul lieu où je me suis jamais sentie jeune (car je ne fus jamais jeune, enfant) — et quel a été le résultat? Ai-je commis plus de folies? Non, — mais qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. »

Non, qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. Hors cette aventure napolitaine, si innocente, elle n'avait commis aucune folie, la pauvre Caniche, et quelle cruelle récompense elle en avait! Dans sa campagne humide elle était malade ; elle toussait ; elle se sentait vieillir prématurément. Comme toujours, la faiblesse lui inspirait le désir de se raccrocher à une affection, si vacillante, si faible que fût celle-ci, et, comme elle n'avait personne au monde que son mari, c'était à lui qu'elle écrivait des lettres tendres et touchantes : « Ce que je voulais vous demander, c'était de pardonner à un pauvre vieux caniche malade et mourant, et de l'essayer encore une fois... Vous le pouvez en toute sécurité, car cette cruelle maladie a fait tomber ses dents, ses ongles et l'a laissé aussi abîmé et inoffensif que ce pauvre vieux chien de Rome. Rappelez-vous la fable de l'homme qui allait tuer son chien pour une faute grave, mais qui s'arrêta et dit : « Non, vous avez été un bon chien en votre temps et, en souvenir de cela, je ne vous ferai pas de mal. »

Elle terminait sa lettre en demandant que, si elle mourait, sa chère petite chienne Fairy fût bien soignée et que, si la pauvre innocente créature mourait à son tour, ses os fussent enterrés dans la même tombe que ceux de sa maîtresse. Elle terminait : « Que Dieu vous bénisse, Pups, c'est la prière de la pauvre Caniche. »

Quelques jours après, fut signé l'acte de séparation.

A Bulwer il semblait que cet acte devait terminer l'histoire. Il fut loin d'en être ainsi. Rosina était incapable de vivre seule, dans le calme et l'oubli. Elle n'avait pas d'amis ; son caractère était vif ; elle était médisante, imprudente, incapable de tenir un ménage ; elle gaspillait sa pension et faisait des dettes. Quand elle n'avait plus d'argent, elle en demandait à son mari, d'abord avec gentillesse, puis avec menaces. Pour augmenter ses ressources, elle essaya d'écrire des romans. Mais que pouvait-elle écrire, sinon l'histoire d'un homme méchant, qui se drape dans de beaux sentiments et n'est, au fond, qu'hypocrite et cruel? Les rapports entre elle et son mari devinrent très difficiles. Elle eut des liaisons, toutes brèves et malheureuses. Puis, de nouveau solitaire et buvant de plus en plus, pour oublier, elle devint obsédée par l'idée que son mari la persécutait. Elle prenait tous les gens qui venaient la voir pour des espions d'Édouard. Elle les accusait des crimes les plus affreux. Elle

écrivait à son mari, au Club ou au Parlement, des lettres sur l'enveloppe desquelles elle énumérait ses défauts et ses mauvaises actions.

Il était devenu un écrivain illustre, un homme politique important ; il avait été fait baronnet (ce qui faisait de sa femme, même séparée, Lady Lytton) ; mais toute sa vie était empoisonnée par cette haine qu'il sentait prête aux pires attaques. En 1851, comme on jouait une pièce de lui devant la Reine, chez le duc de Devonshire, Lady Lytton écrivit au duc qu'elle entrerait dans la salle, déguisée en marchande d'oranges, et qu'elle bombarderait Sa Majesté d'œufs pourris. Lytton n'osait plus paraître en public, par crainte d'un scandale toujours possible. Il trouvait indigne qu'avec l'argent de la pension qu'il lui faisait, sa femme payât d'obscurs petits journaux pour le diffamer. Il commençait à se demander s'il ne serait pas possible de réduire cette furie au silence et soumettait à des médecins aliénistes un récit de la conduite de Lady Lytton depuis la séparation. Dans tous ses livres il parlait du mariage avec sévérité : « Il est facile, écrivait-il, pour deux personnes de mourir joyeusement ensemble comme amants, mais prodigieusement difficile de vivre ensemble comme époux. » Et ailleurs : « Je crains que la majorité des mariages ne soient malheureux. »

Cependant, avec l'âge, les honneurs venaient. L'ami de jeunesse, Disraëli, était devenu un grand homme d'État et, en 1858, avait fait donner à Bulwer le secrétariat d'État aux Colonies. Comme tel, il dut aller dans sa circonscription se faire réélire. Lady Lytton, qui l'apprit, s'y rendit secrètement. Au moment où Sir Édouard parut sur l'estrade, elle s'avança en criant : « Faites place pour la femme du ministre ! » Parvenue au premier rang, elle cria : « C'est une honte pour un pays que de faire un tel homme secrétaire des Colonies ! » Sir Édouard accablé, ne voulant pas répondre, quitta l'estrade. Lady Lytton y monta et harangua longuement une assistance amusée : « Comment le peuple anglais accepte-t-il d'avoir un tel homme à la tête de ses colonies ? Il a tué mes enfants et essayé de m'assassiner ! Les vêtements que je porte, je ne les dois qu'à la générosité d'amis... »

Après cet épisode, il décida de la faire enfermer. Elle fut convoquée chez un médecin aliéniste et conduite, de là, dans une maison de santé. Elle protesta ; mais les prescriptions de la

loi avaient été observées et elle dut obéir. Bien qu'elle fût traitée avec douceur, elle se plaignit bruyamment. L'histoire se répandit et fit un grand scandale. On commençait à la plaindre; beaucoup de journaux demandaient une enquête sur l'abus de pouvoir qui avait permis d'interner injustement la femme d'un ministre. Les collègues de Sir Édouard le prièrent de revenir sur une démarche imprudente. Au moment où il désespérait, il fut sauvé par son fils qui, avec un dévouement remarquable, emmena sa mère vivre en France, se consacra à l'apaiser et y réussit pendant quelque temps.

Lady Lytton vint terminer ses jours en Angleterre et vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Elle racontait sans fin à ses rares voisins l'histoire des crimes de son mari, auxquels était venu s'ajouter le nouveau chapitre de l'internement monstrueux, et relisait quelquefois les lettres qu'elle avait reçues de lui au temps où il l'avait aimée. On se souvient de l'une des premières : « Vous haïr, Rosina! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

André Maurois.

LE BILAN

QUATRIÈME PARTIE (1)

XVIII

Il se tenait dans le salon. Le domestique qui l'avait introduit avait donné toute l'électricité : sous la lumière crue, il avait l'air ravagé d'un homme qui relèverait d'une grave maladie. Ses vêtements même semblaient usés ; tout en lui trahissait la déchéance, la défaite ; Kate en fut bouleversée. « C'est ma faute, se disait-elle malgré elle, comme une coupable. Sans moi, il porterait la tête haute, il irait librement dans la vie. » Ce fut avec une réelle émotion qu'elle lui demanda :

— Vous avez été souffrant ?

D'un geste, il écarta ce sujet.

— Je vais bien à présent, merci.

Il la regarda dans les yeux et ajouta :

— Je voudrais vous demander quelques moments d'entretien.

— Si vous y tenez !

En elle-même déjà elle commençait à trembler. Toutes les fois qu'elle voyait ses yeux bleus prendre cette teinte d'ardoise, se creuser entre ses sourcils cette double ride perpendiculaire, elle se mettait à trembler de cette façon-là.

— C'est vous qui m'y obligez, répliqua-t-il.

Sa voix devenait aussi dure que son regard.

Copyright by Edith Wharton, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre et du 1er décembre.

— Moi?

— Vous avez violé nos conventions. Notre pacte n'existe plus. Je n'y suis pour rien... Moi, j'ai rempli mon engagement.

Ces phrases brèves se pressaient comme une grêle de coups. Le cœur de Kate battait si fort qu'elle avait peine à se rendre compte de ce qu'il disait. Elle lui demanda en balbutiant de s'expliquer.

— Vous m'aviez promis, reprit-il, de m'aider si je renonçais à votre fille. Dieu sait ce que vous entendiez par là! Pour moi, j'avais compris que vous vous engagiez à une chose : faire la morte, ne vous mêler de rien et compter sur moi pour remplir ma partie du traité. Je l'ai fait. J'ai rompu mes fiançailles, brisé ma situation, je suis parti. Et vous? Au lieu de vous tenir tranquille et de vous taire, vous avez dit de moi pis que pendre, insinué des horreurs. Vous m'avez mis dans une situation telle que, sous peine de passer devant votre fille et devant tous les vôtres pour un misérable qui a pris la fuite sous la menace d'un scandale, sans avoir un mot à dire pour sa défense, je suis obligé de reprendre ma parole.

Elle jeta les mains en avant comme pour le retenir.

— Non, Chris! Pas cela! Pas cela! Tu sais bien que tu ne peux pas!

Il se tenait debout, adossé à la cheminée, les bras croisés, la tête légèrement baissée et comme prête à foncer, avec cette mine de sombre obstination qu'elle lui connaissait si bien. Et elle, dans le cri qu'elle venait de pousser, elle entendait l'écho d'autres cris et d'autres prières. Elle revoyait une autre scène où elle lui tendait ses bras désespérés, avec le même sentiment d'impuissance. Des larmes jaillirent et inondèrent son visage.

— Vous n'allez pas lui dire... murmura-t-elle.

— Je suis bien obligé de me disculper!

— Chris, je vous en supplie, ne lui dites pas! ne lui dites pas!

Ce cri expirait sur ses lèvres, lorsqu'elle vit qu'elle venait de se mettre à la merci de son ancien amant et que, faute d'autres moyens pour se justifier, celui-ci était homme à tout dire à sa fille. D'un casse-cou de son espèce on pouvait tout craindre. Et, si c'était vrai qu'il ne crânait pas, s'il faisait comme il le disait, alors il était le maître, et il le savait

bien. Que la jeune fille apprît les choses par un tiers, à l'instant, elle serait séparée de Chris par le dégoût : mais, si Chris prenait les devants, qu'arriverait-il? Toutes ces réflexions se firent dans un éclair.

Il y eut un long silence. Kate s'était laissée tomber dans un fauteuil, la tête dans les mains. Bientôt, à travers le nuage de malheur qui s'épaississait autour d'elle, elle devina que Chris se rapprochait et se sentit toucher doucement à l'épaule.

— Kate, vous ne voulez donc pas m'entendre? Je vous en supplie, écoutez-moi, comprenez-moi!

Elle leva les yeux et rencontra son regard. Nulle dureté ne s'y lisait plus; mais de la douleur et de l'angoisse.

— Je suis arrivé en colère, reprit-il : on le serait à moins; mais pourquoi continuer à parler sur ce ton? Vous m'êtes témoin que je n'ai rien fait pour créer la situation où nous nous débattons. Cependant elle existe : il faut se mettre en présence du fait.

Elle baissa les yeux et avec effort :

— Ce fait, c'est l'amour de ma fille pour vous.

— Oui.

— Et sa résolution...

— Sa résolution absolue.

Elle se reprenait à trembler comme une feuille. Depuis qu'elle le connaissait, sa douceur, à certaines minutes, lui avait toujours semblé plus inquiétante encore que sa colère, car elle sentait qu'alors il faisait d'elle ce qu'il voulait. Pourtant, elle retrouva assez de courage pour lui dire :

— Et si je retire toutes mes insinuations, comme vous dites? Si je me désavoue, si je vous blanchis entièrement? C'est bien cela que vous me demandez, n'est-ce pas? Si je vous promets cela, me promettez-vous en échange de chercher une autre issue?

Il recula d'un pas.

— Une issue, à présent? Mais ce n'est pas possible.

Mme Clephane se leva. Elle se rappelait un jour, un jour où il s'était montré particulièrement tendre et où elle se disait : « Ah! qu'il saurait être cruel! » Chimère, idée de malade, avait-elle pensé alors. Elle le voyait à présent, elle n'avait que trop deviné ce génie qui était le sien, cet instinct redoutable de toucher l'adversaire au cœur. Elle hasarda.

— Vous avez vu ma fille ?

— Ce matin même. C'est elle qui m'envoie.

Ce fut pour Kate l'effondrement. Il lui sembla que le sol se dérobait sous elle.

— Alors à quoi bon toutes ces paroles ? Si son parti est pris, pourquoi cette démarche ?

— Pour vous faire savoir combien elle souffre. L'attitude que vous avez prise lui est cruelle. Elle voudrait que vous disiez un mot... un mot de paix...

— Pour quoi faire ? Ça lui est bien égal, puisqu'elle vous épouse.

— Cela ferait beaucoup pour ses sentiments à votre égard... Vous lui avez fait un mal horrible... Elle a beaucoup de chagrin.

— Mais sa décision n'en est pas moins irrévocable ?

Il fit oui, d'un geste gêné.

Kate parcourait du regard la somptueuse pièce étincelante. Elle se faisait l'effet d'une mouche éperdue qui viendrait se fracasser contre cet implacable éclat. Elle ferma les yeux un instant.

— Eh bien ! je lui parlerai. Je lui dirai la vérité, dit-elle tout à coup.

De la porte où il s'encadrait, il lui jeta un regard dur.

— A votre aise : si vous voulez ne jamais la revoir.

XIX

Était-il assez sûr qu'elle ne relèverait pas le défi ! Sans quoi, il ne l'eût jamais lancé. C'est ce que Kate se répétait dans le train qui la conduisait à Long Island, le lendemain matin. « Il s'est mis dans la tête que je ne parlerai pas. Et si je parle, pourtant ? » Cette pensée la soutint toute la nuit dans son insomnie. Elle y trouva la force et le sang-froid de se décider à voir sa fille immédiatement. Dans son arsenal dégarni, il lui restait encore cette arme : la vérité.

A la gare, elle trouva une auto des Drover et se rappela tout à coup que c'était samedi et qu'elle allait tomber au milieu d'une réception chez sa belle-sœur. Elle monta dans la voiture et, au bout de quelques minutes, franchissant la grille de fer forgé, roula dans la longue avenue qui gagnait la mai-

son. La porte était ouverte; elle entra dans le hall. Les longues tables de chêne chargées de bâtons de golf, de raquettes de tennis et de lainages de sport lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée et qu'il y avait nombreuse compagnie. Il était trop tard pour s'en dédire; du reste, qu'importaient ces gens? Ils pouvaient même lui rendre le service de lui faciliter le tête-à-tête avec sa fille.

Le hall paraissait vide; mais en avançant, elle aperçut une forme féminine paresseusement vautrée dans un fauteuil profond devant la cheminée. Lilla Maclew se leva et vint au-devant d'elle.

— Quel bon vent vous amène, tante Kate?

Mme Clephane saisit une nuance d'embarras dans la voix de sa nièce et comprit que la famille était au courant.

— Vous venez déjeuner? demandait Lilla sans empressement.

— Je viens voir ma fille, répondit Kate.

L'embarras de Lilla redoubla.

— Anne est sortie. Elle est avec Nollie à je ne sais plus quel match de tennis. Moi, je descends à l'instant. On a bridgé toute la nuit et je n'ai encore vu personne. Maman doit être dans les environs.

Et elle promena autour d'elle un regard courroucé, comme impatiente que ce regard n'eût pas, à son commandement, fait surgir aussitôt sa mère. Mais, en vérité, ce fut tout comme; car la porte s'ouvrit, et Mme Drover parut.

— C'est toi, Kate! Quelle surprise! D'où arrives-tu?

Les formes étaient plus aimables, mais c'était le même embarras, plutôt aggravé d'un rien de dépit. « Quoi! semblait dire l'excellente femme, je finis à peine de régler la situation de ma fille, et vous venez encore m'embarquer dans une nouvelle affaire! Encore un drame de famille! Après une session, les jurés ont sept ans de vacances et moi, me voilà entraînée dans une nouvelle bagarre, quand je sors à peine de la dernière.

— Ta fille est sortie, ajouta-t-elle en offrant une joue fraîche et rose à sa belle-sœur.

— Alors, si tu veux, je l'attendrai. C'est pour elle que je suis venue...

— Bien sûr, chérie, je te garde. Ta fille doit rentrer pour le déjeuner. Elle est avec Nollie chez les Glenver pour les

finales de tennis, n'est-ce pas, Lilla ? Je ne peux pas te garantir qu'elle rentrera... Mais tu restes tout de même, c'est entendu.

Elle sonna et donna des ordres.

— Qu'on ajoute un couvert... Nous devons être nombreux, cela te sera égal ? Ces messieurs sont à un concours de polo à Hempstead-Dawson... Combien est-on à table ? demanda-t-elle au domestique, puis, à mi-voix : Oui, champagne. C'est le jour ou jamais.

Le hall s'emplissait d'une bruyante animation de Drover et de Tresselton. Il en arrivait par paquets de plusieurs autos successives, des jeunes, des vieux, tous rouges, tous prospères et tous criant famine. Il y avait aussi des amis venus pour le week-end, exactement pareils à eux, et qu'on ramenait de quelque spectacle sportif. Kate allait de l'un à l'autre, échangeant des bonjours mécaniques dans la banalité des propos et se sentait en même temps si mince, si spectrale qu'elle s'étonnait d'être visible à des êtres de sens si robuste. Ils étaient tous contents de la voir, un peu surpris qu'elle fût là, du reste tout de suite indifférents et ne s'occupant plus que des choses importantes, le tennis, le polo et le déjeuner. Elle retrouvait la sensation d'une descente pêle-mêle le long d'une spirale qui ne finissait plus. Et aussi cette peine qu'elle avait à distinguer les uns des autres, à se rappeler si c'étaient les Tresselton ou les Drover qui avaient les nez les plus courts.

— Mais je ne vois pas Anne ? s'informa M. Drover, en dirigeant les convives vers la longue table où brillait le couvert.

Il plaça Mme Clephane à sa gauche, et lui dit à l'instant qu'Anne était partie de bonne heure avec Nollie pour assister aux « finales » des Glenver !

— Vous aussi, Joe, vous y étiez ? jeta-t-il par dessus la table à M. Tresselton.

Sans attendre sa réponse, il s'empressa auprès de sa voisine de droite. Kate comprit qu'elle avait commis une faute en tombant dans cette réunion juste à ce moment-là, mais qu'en somme, puisque ce n'était pas leurs affaires, ils s'étaient unanimement et spontanément décidés à faire comme s'ils trouvaient la chose toute naturelle. C'était un beau spectacle que de voir fonctionner en corps les Drover et les Tresselton et déclarer d'une seule voix tout naturel, tout normal et n'accorder à quoi que ce fût le pouvoir de troubler un déjeu-

ner. Un membre de la tribu venait à tomber malade? Vite, on faisait venir les as de la médecine, les infirmières les plus chères, tout en continuant officiellement à traiter la maladie de bagatelle. S'il arrivait un accident, on n'en parlait pas du tout. Ce système, à l'occasion de Lilla, avait été porté au plus haut point de perfection, et le magnifique résultat de la capture d'Horace Maclew attestait les avantages de cette politique.

Kate démêlait toutes ces choses, tout en faisant semblant de manger de la poularde du Maryland et du soufflé au grain, et en refusant le champagne commandé en son honneur : mais, sous ce cliquetis superficiel de sa pensée, son esprit vigilant ne cessait de ruminer cet étrange spectacle. Elle venait, en proie à la pire détresse, afin de voir sa fille, de lui parler coûte que coûte. Et sa fille assistait à un tournoi de tennis! Et tout le monde trouvait cela tout naturel. Le cours de la vie, même pour sa fille, continuait comme à l'ordinaire. La jeune fille avait retrouvé son fiancé. Qu'est-ce que cela pourrait lui faire à elle, ou à son indulgente famille, si l'intruse qui, pendant quelques mois, avait eu la prétention, nourri l'illusion, doucement rabattue, d'être des leurs, venait de nouveau à disparaître et à s'en retourner d'où elle était venue? En les regardant tous, si bornés, si puissants, si sûrs d'eux-mêmes et si unis, l'idée qu'elle avait eue de se faire adopter lui paraissait invraisemblable. Il y avait longtemps qu'elle avait fait son choix et ce n'est pas eux qu'elle avait choisis : ils le lui faisaient poliment et gentiment sentir.

Au moins cela avait l'avantage d'éclaircir la situation. Loin d'eux, elle ne le serait pas davantage une fois morte. Mourir... Pourquoi pas, en effet? Elle dirait tout à sa fille, et puis elle s'en irait et ne la reverrait plus : et ce serait cela, mourir.

— Enfin les voilà! s'écria cordialement M. Drover.

On se levait de table; les convives se répandaient dans le hall et dans le billard et allumaient leurs cigarettes en prenant le café et les liqueurs. Kate, qui avait suivi le mouvement et pris machinalement une tasse de café sur le plateau qu'on lui passait, leva la tête et aperçut sa fille avec Nollie. Anne entra la première, enleva son manteau, jeta un regard autour d'elle et dit à Mme Drover :

— Vous ne nous avez pas attendues, j'espère, tante Enid?

Nous étions tellement en retard qu'en passant, nous avons demandé à déjeuner à Madge...

Alors seulement elle vit sa mère et pâlit.

Les yeux de Kate se mouillèrent; elle restait sans mouvement. Autour d'elle, tout flottait, se perdait dans la brume : elle n'osa même pas le geste de poser sa tasse.

— Maman ! s'écria la jeune fille.

Et vivement, échappant aux bonjours de l'assemblée, elle s'avança vers sa mère en lui tendant les bras.

Elles restèrent ainsi un moment embrassées, quand Mme Drover, épanouie, vint affectueusement conseiller à la jeune fille d'emmener sa mère dans sa chambre : « Là haut, vous serez plus tranquilles pour causer. » Et troublée, étourdie, tremblant d'être le jouet d'un rêve dont le réveil serait plus affreux que la mort, Mme Clephane se trouva en train de monter l'escalier côte à côte avec sa fille.

Chez elle, la porte fermée, elle conduisit sa mère à un fauteuil, se mit à genoux à côté d'elle, et murmura :

— Maman, est-ce que nous pourrions nous passer l'une de l'autre?

On eût dit un écho des douces choses inexprimées que la mère entendait jadis intérieurement dans ses interminables dialogues imaginaires avec une Anne invisible. Elle ne pleura pas, mais un flot de larmes inondait sa poitrine aride. Elle attira la tête de sa fille sur son cœur.

— Anne... ma petite Anne...

Ses doigts jouaient dans les boucles tièdes, caressaient le contour des tempes, glissaient le long des joues. Elle fermait les yeux, ne se rassasiant pas de la douceur de répéter à mi-voix le nom de sa fille.

Ce fut celle-ci qui rompit cet enchantement de silence :

— J'ai été si malheureuse! J'avais tant besoin que vous veniez!

— Chérie, tu m'attendais?

— Je n'étais pas sûre que vous viendriez : vous étiez si fâchée !

— Pas contre toi, chérie. Jamais!

Après un court silence, la jeune fille se leva et jeta les bras autour du cou de sa mère :

— Ni contre lui, maintenant?

Le frisson de la réalité glaça le doux transport de Kate. Elle redevenait l'étrangère désolée qui tout à l'heure, en bas, attendait le retour de la jeune fille.

— Vous comprenez, maman, c'est vous deux qu'il me faut, implorait la jeune fille.

Et Kate, en elle-même, entendait une autre voix qui lui commandait : « Parle ! C'est le moment. »

Oui, c'était le moment de parler, d'en finir. Assez atermoyé ! Anne se figurait évidemment que sa mère venait pardonner et se faire pardonner, et que Chris serait compris dans l'amnistie générale. La paix ne se ferait que dans ces conditions. A travers les caresses, Kate sentait plus que jamais la résolution d'acier de la jeune fille.

Celle-ci se faisait plus pressante :

— Vous ne voulez pas, maman, me laisser courir ma chance et qu'il soit convenu que, si les risques sont aussi grands que vous le dites, vous serez là pour venir à mon secours? Chacun paie son expérience. C'est tout simple. Et puis, pour ce qui est... des fautes de jeunesse... peut-être que de votre temps on était plus sévère... Mais ne parlons pas de cela, dit-elle en se hâtant de quitter ce terrain dangereux. Si nous ne nous disputions plus du tout, voulez-vous? Pas même au sujet de Chris! Si nous nous contentions d'être une paire d'amies comme nous étions auparavant? Ah! vous diriez oui, tout de suite, si vous saviez comme tout a changé depuis un an que vous êtes là.

Elle mit son visage tout contre celui de Kate et ajouta avec un sourire mutin :

— Les mamans ne devraient jamais quitter leurs petites filles.

Kate s'abandonnait à l'étreinte persuasive de sa fille. Elle ne pouvait plus comprendre qu'elles fussent deux : elles ne formaient qu'une seule personne, ou plutôt, il lui semblait que tout son être avait passé dans le jeune corps suppliant qui se pressait contre le sien. « Comment la perdre? Comment me résoudre à la quitter jamais? » Elle n'avait plus d'autre pensée.

— Voyez-vous, continuait la voix câline, quand je vous ai demandé de venir vivre avec moi, j'avais beau en avoir envie de tout mon cœur, je n'étais pas sûre... pas aussi sûre que l'oncle Fred... que j'avais raison et que cela réussirait si com-

plètement. J'avais vécu très seule et très indépendante, en dépit de bonne-maman, et je ne savais pas comment cela irait avec une maman toute neuve, ni si j'allais lui plaire, ni si nous serions bien ensemble. Alors, vous êtes venue, et voilà, dès le premier jour, tous mes doutes se sont envolés. Et vous!?

— Moi aussi, dit Kate, avec élan.

— Et tous les jours, en voyant que l'oncle Fred ne s'était pas trompé et qu'il vous avait peinte si ressemblante, et que vous auriez été une maman adorable, si nous n'avions pas été séparées quand j'étais petite, tous les jours, dans mon cœur, je vous remerciais davantage d'être venue, toujours davantage je souhaitais de vous faire oublier que nous n'avions pas toujours été ensemble.

— Tu y as réussi, chérie.

— Puis tout à coup, voilà le gouffre qui s'est rouvert, et moi, d'un côté, vous de l'autre, comme dans les années lugubres où je vivais sans vous. Et il me semblait que c'était vous qui la vouliez encore, cette séparation, et dans mon désespoir je vous ai dit des choses affreuses. J'ai été méchante...

Quels sanglots secouaient le corps juvénile! La mère les confondait avec ses propres larmes. Elle serrait plus étroitement son enfant, lui prodiguant ces petits mots tendres qu'une mère dit à son petit qui s'est fait du mal en tombant : « Là, là, ne pleurons plus. » Elle ne savait plus elle-même où elle en était. Son âme était toute dans sa fille. Soulager ce jeune chagrin, le plus dur de tous à porter, pour cela elle était prête à tout. Elle aurait dit de tout son cœur la parole consolante qui relèverait ce pauvre front abattu contre sa poitrine.

— Anne, ma petite, comment t'abandonner jamais? murmurait-elle.

Et, au même moment, elle se sentit prise au filet de sa capitulation. Puisqu'elle n'avait pas su parler à sa fille aujourd'hui, elle ne le ferait plus jamais, et c'était là le calcul de Chris : il savait bien qu'elle se tairait.

XX

Kate se vit retenir à passer le dimanche; elle rentrerait en ville lundi avec sa fille. Aline apporta le nécessaire pour ces deux jours. Et Kate, ayant assisté au départ de la bande pour

un match de polo, restait seule dans la vaste maison avec sa belle-sœur.

Mme Drover, malgré le tracas de tous ces hôtes, avait repris son calme. La rencontre affectueuse entre la mère et la fille avait été pour tout le monde un soulagement visible, et maintenant, disaient les yeux ingénus de Mme Drover, puisque tout s'arrange, grâce à Dieu, à quoi bon faire des mystères? Elle invita sa belle-sœur à prendre le thé dans son boudoir et, en remplissant les tasses, dit avec un sourire que sans doute le mariage se ferait avant Noël.

— Quel mariage? Ah! celui de ma fille?

— Voyons ma chérie, est-ce que ce n'est pas une affaire arrangée? Nous pensions tous que c'est pour cela que tu venais. Anne nous a annoncé ses fiançailles en arrivant.

Des rides soucieuses plissèrent avec ennui le front de Mme Drover. « On ne me laissera donc pas finir au moins ma tasse en paix? » protestait ce front avec reproche.

— Mon mari tient le commandant Fenno en très haute estime, ajouta-t-elle d'un ton aimable qui n'admettait pas de réplique.

Kate reposa sa tasse sans y avoir mis les lèvres. Que répondre? Et pourquoi se donner la peine de répondre?

Trompée par son silence, Mme Drover reprit d'un front de nouveau éclairci :

— Aujourd'hui, avec les modes qui changent tous les six mois, il n'y a pas de raison de faire faire un grand trousseau. Du reste, Anne m'a dit qu'ils comptaient partir pour l'Europe aussitôt après le mariage et, on a beau dire, on a avantage à se procurer les dernières créations sur place.

— Enid, il ne faut pas que ce mariage se fasse! s'écria Kate en se levant brusquement.

Mme Drover posa sa tasse. Une moue de blâme pinça sa petite bouche précise. Mais elle était évidemment résolue à pousser jusqu'au bout la patience fraternelle.

— Allons, ma chère, assieds-toi et bois ton thé tranquillement. A quoi cela sert-il de se tourmenter ainsi? Tu as la fièvre, tu es maigre comme un clou. Je gagerais que tu as rapporté un de ces affreux microbes des tropiques... Mon Dieu! Je comprends que c'est fort triste de te séparer encore de ta fille. C'est bien tôt... Elle le sent comme toi. C'est dommage que vous n'ayez pu vivre ensemble un peu davantage,

mais, que veux-tu? D'ailleurs, puisque tu gardes l'hôtel de la Cinquième avenue, le jeune ménage pourrait acheter celui qui fait le coin. Il n'y aurait qu'à les réunir par le premier étage, et cela ferait quelque chose de superbe pour les réceptions. Je ne m'y connais pas, mais Lilla te dira exactement que faire. Elle a mis la main sur un jeune architecte tout à fait remarquable pour moderniser leur maison de Baltimore.

Kate s'était rassise et remuait machinalement sa cuiller dans sa tasse. « Cela ne se fera pas, cela ne peut pas se faire : il n'aura pas cette audace. » Cette idée, traversant son cerveau douloureux, l'apaisa, l'aida à composer son visage et lui donna la force d'émettre de temps en temps le vague murmure qui suffisait à Mme Drover pour entretenir le monologue qu'elle appelait sa conversation. Les Maclew et leur architecte l'avaient mise sur une nouvelle piste, et elle décrivait complaisamment avec quel doigté merveilleux Lilla s'y prenait avec Horace, par quel chef-d'œuvre de tactique la jeune femme, aidée de ce garçon, avait amené son mari à déclarer indispensables les transformations qu'il avait commencé par refuser catégoriquement comme des extravagances et même des folies. Et maintenant, il ne vivait plus que pour cela.

— Un petit complot bien innocent, ma chère... Ce pauvre Horace, ils l'ont mis complètement dans leur poche, et il est enchanté et raconte à qui veut l'entendre que l'idée est de lui.

Mme Drover en riait sous cape et, pour conclure, tendant à sa belle-sœur une main grassouillette, d'un geste rassurant et d'une voix radoucie :

— Ma chère, tu verras, le premier moment passé, quel bonheur c'est d'avoir une enfant bien mariée!

« Cela ne se fera pas, cela ne se peut pas; il n'osera jamais », continuait à se murmurer sourdement l'autre mère.

Horace Maclew arriva pour dîner avec tout un lot d'invités. Il était assis presque en face de Mme Clephane : dans le vertige étrange, la demi-ivresse qu'elle éprouvait, elle jeta l'ancre pour ainsi dire, et arrêta son regard sur la charpente puissante et la masse robuste de cet imposant personnage. Est-ce le mariage qui lui donnait ce poids, cette voix importante au chapitre de la famille? Kate le connaissait peu : le type du « bon » millionnaire, collectionneur de belles choses et bienfaiteur des humbles. Élevé par des parents riches et scrupuleux, animés

d'un désir sincère de transmettre ces scrupules à leur fils unique en même temps que leurs millions, on voyait que d'autres influences étaient entrées en jeu et s'accordaient comme elles pouvaient avec le fonds de morale primitive : c'était le ménage du rigorisme avec le « bah! » qui sert d'excuse aux peccadilles. Le mariage avec Lilla, aboutissement de ces petites concessions intimes, disposait M. Maclew à voir les problèmes de l'existence sous un angle plus facile. De tous les hommes qui étaient là, quoique n'étant pas le plus intelligent, c'était pourtant lui évidemment qui eût été le plus capable de comprendre, si Kate avait pu être libre de lui exposer son cas. Mais les regards épris que le nouveau mènage échangeait à travers la table ne le montraient que trop : un secret confié au mari serait immédiatement rapporté à la femme, et l'indulgence de Lilla, pouah! tout plutôt que de s'entendre dire par cette voix grasseyante : « Eh bien! quoi, en voilà des histoires! Que d'affaires pour des choses qui arrivent tous les jours! »

Eh! oui, ces choses-là arrivent : Kate était justement en train de se le dire, de se persuader que son cas n'avait rien d'unique. Elle en connaissait des exemples, mon Dieu! comme tout le monde : cela se prenait en douceur, et l'on vivait très bien ainsi. Mais elle et sa fille, figurer dans des romans pareils, non, cela, elle ne pouvait l'admettre. Être tolérée par Lilla, quelle humiliation!

Ses regards inquiets erraient d'Horace Maclew à sa fille. Celle-ci éclatait de joie. Son chagrin d'hier la rendait seulement plus brillante, comme un parterre de fleurs que l'ondée vient de rafraîchir. De temps en temps, elle adressait un sourire à sa mère, et Kate ne pouvait s'empêcher de lui rendre son sourire. Posséder le cœur de sa fille, c'était une telle richesse, un bonheur si dense, si inexpugnable qu'il n'y avait plus de tourment chaque fois que leurs yeux se rencontraient.

Elle remarqua que la jeune fille était fort occupée par une conversation avec un de ses voisins, le Révérend docteur Arklow, recteur de Saint-Étienne, l'église de New-York qui était la paroisse des Clephane et des Drover. La vieille Mme Clephane était un pilier de cette église et lui avait légué une somme considérable. On tenait le docteur Arklow, ancien vicaire de la paroisse où il était revenu comme recteur, pour

une des lumières du diocèse, en passe de devenir coadjuteur ou même évêque des églises américaines d'Europe.

Dans la tribu des Drover, on était des chrétiens modérés. Tous se montraient généreux pour les œuvres de la paroisse. Les gens d'âge allaient encore à l'église le dimanche, et, une fois dans l'hiver, on priait le recteur à un dîner de cérémonie. Mais les relations n'avaient rien d'intime et si le docteur Arklow venait passer le week-end chez les Drover, c'était, se disait Kate, une promotion qu'il devait à son prestige de coadjuteur prochain et de futur évêque. L'échiquier mondain des Drover était un jeu où les évêques comptaient pour beaucoup plus que les simples recteurs.

Le recteur de Saint-Étienne, que Kate n'avait rencontré qu'une fois, lui fit l'impression d'un homme de bonne compagnie et très désireux de le montrer. Son visage égalait en surface celui d'Horace Maclew, mais c'était en longueur au lieu d'être en largeur. Les cheveux gris et fins étaient soigneusement rejetés en arrière de son front étroit et bienveillant et, bien qu'il appréciât un bon cigare et portât en voyage un complet gris du bon faiseur, il n'avait garde de méconnaître sa valeur décorative et arborait dans le monde une exquise recherche ecclésiastique. Sa vaste poitrine semblait faite pour la croix pectorale et tous ses gestes, amples et arrondis, appelaient les manches éloquentes de l'orateur sacré.

Il écoutait la jeune fille, adossé au dos de sa chaise, les yeux baissés, la mine pensive et les mains jointes par le bout des doigts; de temps en temps, il souriait et disait quelques mots gracieux. Kate eut bientôt fait de deviner que sa fille l'entreprenait sur son mariage et, posant sa fourchette, elle ferma un instant les yeux : la grande salle bourdonnante vacillait. « Mais quoi! C'est dans l'ordre, se dit-elle : si tu n'as pas le courage de soutenir cette vue, et cent autres pareilles, comment auras-tu celui d'exécuter ton plan? » Ce plan, qu'elle ruminait depuis la fin de la journée, était le suivant : c'était, tout bonnement, de ne pas lâcher prise, de s'accrocher à sa fille et, pour tout le reste, de laisser faire. Telle était sa politique pour l'instant. Demain, elle rentrerait à New-York avec Anne, elle assisterait passivement aux préparatifs de la jeune fille (car, de s'y mêler autrement, c'était au-dessus de ses forces); elle serait là quand Chris viendrait, elle y serait quand les jeunes gens

annonceraient officiellement leurs fiançailles. Quoi qu'il arrivât, elle serait là. Tout de suite, elle ferait voir à Chris qu'il aurait à compter avec sa présence continuelle, sans répit et sans merci. Or Chris était-il homme à supporter ce trouble-fête? A le supporter *tous les jours*? Peut-être (et plût à Dieu!) n'échangeraient-ils plus une parole tête à tête, mais cette présence implacable ferait comprendre au jeune homme sa volonté bien arrêtée, son inflexible détermination. Il ne pourrait y tenir; il finirait par quitter la partie; il renoncerait à la jeune fille en voyant qu'elle, la mère, n'y renoncerait jamais. Ce serait un duel sans phrases, une lutte savante, circonscrite, une guerre d'usure. Connaissant Chris comme elle faisait, elle ne doutait pas d'avoir le dernier mot.

Ce programme lui rendait confiance. En se levant de table, elle se sentait plus légère qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Quand les hommes rentrèrent au salon, le docteur Arklow vint à elle, et elle l'accueillit d'un sourire. Il entama la conversation par des banalités aimables. Cependant, elle se disait : « Il est trop respectueux des convenances pour me parler le premier du mariage de ma fille. » Elle se mit à chercher une phrase qui lui fournirait une entrée en matière, mais elle se sentit incapable de dire : « Ma fille va se marier » ; et le dialogue se traînait en platitudes soporifiques.

Soudain la jeune fille accourut, se posa sur un bras du fauteuil et s'empara de la main de sa mère. Celle-ci se sentit les yeux humides et, à travers ses larmes, elle crut voir le docteur Arklow la regarder attentivement. Il lui vint alors à l'esprit que, derrière le fantoche mondain, il y avait peut-être un brave homme au cœur simple, familier avec les humbles réalités de la vie, un médecin des âmes qui saurait les remèdes de la souffrance et du doute.

Cette pensée lui fit du bien et elle fit le projet de lui parler seule à seul. « J'irai le voir aussitôt que nous serons à New-York », se dit-elle. En attendant, elle se contenta de sourire à sa fille, — et le docteur Arklow de dire : « Mademoiselle me parlait des grands tournois de tennis. Je ne doute pas que tous ces sports ne doivent être un facteur important dans la construction d'un monde plus sain et plus heureux. »

Aucun des trois ne fit allusion au mariage.

XXI

« Mlle Anne Clephane épouse un héros de la guerre : le fiancé est le commandant Christophe Fenno, D. S. M. (1), chevalier de la Légion d'honneur. »

En prenant le journal, sur la table du boudoir, cette manchette, en première page, venait de sauter aux yeux de Kate. Elle était arrivée le matin dans l'auto d'Henrick Drover, séparée de sa fille par la masse cordiale de l'excellent homme, qui lui épargnait le péril d'une conversation intime. La veille, tout le long de cet interminable et douloureux dimanche, Anne avait soigneusement évité le sujet délicat. Elle était trop heureuse d'être avec sa mère pour risquer de gâter ce bonheur : elle comptait même un peu, pensait Kate, sur la douceur de cette réunion pour vaincre la résistance maternelle. Mais, à mesure qu'elles approchaient de New-York, chaque tour de roue les ramenait à la réalité qu'elles cherchaient à se cacher : et la voilà enfin imprimée et publique, et qui narguait la pauvre mère dans le texte de l'odieuse manchette !... Cependant Kate entendait le pas de sa fille derrière elle : leurs regards se croisèrent sur la colonne du journal. La jeune fille rougit. L'instant de la crise approchait. Kate sentit que tout dépendait de son plan de bataille et c'est avec un filet de voix que, ramassant ses forces, elle demanda à sa fille :

— Est-ce que le commandant Fenno est à New-York ?

— Non, il est retourné samedi à Baltimore, dit la jeune fille en hésitant. Il attend un mot de moi... pour venir.

Un espoir se leva dans le cœur de la mère et retomba, les ailes brisées. Lentement, son regard revint sur le journal.

— Est-ce toi qui as fait passer cette annonce?

Le teint si pâle de la jeune fille se colora de nouveau. Elle fit signe que oui de la tête et, après un silence :

— L'oncle Henrick et la tante Enid trouvent que c'est une simple question de loyauté.

— Envers le commandant Fenno?

— C'est cela.

Le silence se prolongea. Enfin Kate parvint à dire :

(1) *Distinguished Service Medal*, équivalent de la médaille militaire.

— Puisque les fiançailles sont officielles, c'est son droit d'être auprès de toi.

Anne supplia :

— Je tenais... nous tenions tous les deux... à être sûrs qu'à son retour... vous ne refuseriez pas de le recevoir.

La mère détourna les yeux pour éviter ceux de sa fille : la caresse de ce regard lui faisait mal. La jeune fille implorait un consentement. Il lui en coûtait trop de s'en passer, pour être tout à fait heureuse sans cela. Il est vrai ; mais elle ne tenait pas moins fort à son autre bonheur ; elle y tenait même par-dessus tout et elle n'aurait pas hésité à y sacrifier sa mère, s'il le fallait, pour y parvenir.

Tout cela n'apparaissait que trop clairement à Kate : « J'ai besoin de vous deux », avait dit la jeune fille, mais c'est de Chris Fenno qu'elle avait le plus besoin, — infiniment.

— Chérie..., dit-elle, — et aussitôt la jeune fille accourut, suppliante ; Kate lui posa les mains sur les épaules : — Tu as fait ton choix, ma chérie. Quand le commandant Fenno viendra, il va sans dire que je le recevrai.

Ses lèvres, en prononçant cette phrase hypocrite, étaient sèches comme du bois. Mais toute sa vieille adresse de casuiste lui était revenue : c'était bien la peine d'avoir tant pratiqué cette escrime, pour ne pas s'en servir aujourd'hui ! Et elle se laissa embrasser par sa fille.

L'après-midi, Mme Clephane était seule dans sa chambre, quand Fred Landers téléphona pour demander si elle pourrait le recevoir. Anne était sortie. Kate fit dire que, quand il viendrait, on le fît monter au petit salon. Il arriva un moment après, les mains tendues et l'air joyeux.

— Alors, c'est bien fini, tout va bien ? Dieu soit loué ! Je savais que vous finiriez par faire ce qu'il fallait. J'avais confiance en vous.

Incapable de répondre, Kate fit effort pour lui tendre la main. Lui approcha un fauteuil au coin du feu, d'un petit feu d'automne, et continua à la contempler avec satisfaction.

— Je comprends, ç'a été dur. Mais si vous saviez combien Anne en est heureuse ! Ce matin, dès son retour, elle m'a appelé au téléphone pour me le dire. Elle est éperdue de reconnaissance. C'était si généreux à vous d'aller chez les Drover, après

ce qui s'était passé, le jour où la pauvre enfant s'est mise si complètement dans son tort. — Il s'arrêta comme pour peser ses mots : — Croyez, moi, je ne souhaitais pas ce mariage plus que vous ; mais *il fallait* en passer par là.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Le front volumineux de Landers rougit d'une explication laborieuse.

— Mon Dieu ! votre fille est une petite personne très passionnée, très, très... Enfin, on ne sait pas ce dont elle eût été capable, si nous nous étions ligués pour lui résister. Et j'avoue que je n'étais pas assez sûr du jeune homme pour ne pas craindre qu'il n'abusât justement de ce caractère... impulsif, en quelque sorte,... si c'était le seul moyen d'en venir à ses fins. Je me fais comprendre ?

Si elle comprenait! Traduction : en somme, étant donné le caractère de la jeune fille et en tenant compte, mon Dieu! de son hérédité, c'est-à-dire qu'elle était la fille de Kate Clephane, la famille prenait le bon parti en acceptant la situation.

— La jeunesse, aujourd'hui, fait beaucoup ses affaires toute seule. Et dans le cas de votre fille... Enfin, tout est bien qui finit bien. Nous connaissons tous des mariages très heureux qui ont eu des préliminaires... un peu difficiles.

Elle écoutait dans un état d'acquiescement anéanti. C'était comme l'effet d'une drogue qui lui aurait laissé toute son intelligence, en paralysant la volonté. A quoi bon disputer, ergoter, résister ? Plus tard, oui, si tout le reste venait à lui manquer : ce bon Fred était la vieille Garde, la dernière ressource, l'ami à qui, un jour, elle dirait son secret. Mais, pour l'instant, il ne comptait pas plus pour elle que les autres. La partie se jouait entre elle et Chris Fenno : le reste n'était que vaine dépense de paroles.

— C'est bien votre avis, n'est-ce pas ? fit Landers un peu nerveusement. L'essentiel, d'ailleurs, c'est qu'Anne ne vous perde pas. Le reste s'arrangera toujours ; la vie arrange bien des choses, et si les choses ne s'arrangeaient pas...

Il était planté devant elle avec un drôle d'air. Il avait fait quelques pas en avant. Son visage s'était allongé, devenait solennel, tandis que sa personne massive semblait tout à coup se réduire aux proportions du mince jeune homme, rougissant comme une demoiselle, qui se cachait derrière sa mère, ce

fameux jour où la vieille Mme Landers avait offert le rendu de noces au jeune ménage Clephane.

— Si les choses ne s'arrangeaient pas, continuait-il, enfin si ça ne marche pas comme nous le souhaitons... il y aurait peut-être, si vous vouliez... il y a toujours ma maison... Ma maison vous attend depuis longtemps, Kate Clephane. Je n'ai jamais osé vous le dire... Ma maison.

— Mon ami !... fit-elle, mon bon Fred ! Et l'étreinte douloureuse se desserra un peu autour de son cœur.

— Bon, bon ! balbutia-t-il en se frottant les mains comme pour s'excuser. Ce que je vous en dis, vous comprenez bien, c'est comme pis aller... c'est pour le cas où tout tout espoir serait perdu.

Il eut un petit rire nerveux qui s'efforçait de donner à ses paroles un air de plaisanterie, mais son regard demeurait grave. Kate se leva et lui donna la main.

— Que vous êtes bon !

Elle n'en put dire davantage. Et elle pensait en elle-même avec une nouvelle angoisse : « A présent, je ne peux plus lui dire... Plus jamais ! »

Le lendemain, elle présidait un dîner de famille. Assise au haut bout de la longue table, la vision lui revenait, quasi hallucinante, du premier dîner qu'elle donnait ainsi au lendemain de son mariage.

C'était le même cadre. C'étaient les mêmes figures, ou si pareilles qu'on eût dit de nouvelles épreuves d'un même coin. M. Drover siégeait à la place de son beau-frère ; mais ce détail ne suffisait pas à détruire l'illusion. La bonne grosse figure de M. Drover appartenait au même type que celle de John Clephane. On voyait qu'ils avaient suivi les mêmes écoles, sortaient de la même université, fréquentaient les mêmes clubs, pêchaient le même saumon aux mêmes rivières ; on aurait pu prendre l'un pour le fantôme de l'autre, qui serait revenu de là-haut dans un esprit de douceur, visiter le théâtre de ses terrestres épreuves. Et quant à elle, Kate Clephane, si elle avait suivi le programme tout tracé devant elle au lieu de le fuir et de le renier, n'aurait-elle pu avoir le légitime espoir de reparaître ce soir sous la forme de sa belle-sœur Enid ?

Absurdes fantaisies, chimères d'une tête malade ! Pour

déclencher cette sarabande, il avait suffi d'un choc faisant le vide dans son cerveau, balayant tous les lambeanx de raison. Quel choc ? Chris Fenno était là. A le voir entrer tout à l'heure dans le brouhaha des invités ; à l'entendre annoncer comme les membres de la famille ; à le regarder s'avancer du bout de l'immense pièce, sous les feux de tous les lustres, tandis qu'elle sentait tous les regards braqués sur elle ; à voir sa fille près du jeune homme, à la sentir entre elle et lui, à entendre cette voix lui dire, comme un ordre et comme une prière : « Maman, c'est Chris », et à mettre enfin sa main dans cette main qui se tendait, elle s'était senti chavirer le cœur, comme si l'émotion l'arrachait.

Ainsi, c'était fait : ils s'étaient affrontés, ils s'étaient dit bonjour, sans doute ; ils s'étaient même parlé peut-être de la jeune fille, de leur future parenté. Elle ne savait plus, mais aux figures des gens, elle jugeait qu'il n'y avait eu ni accident ni scandale : tout s'était passé décemment, « comme il faut », pour parler la langue de la famille. Ils s'étaient trouvés servis, dans cette rencontre, elle par son usage, lui par son incommensurable aplomb. C'était un « moment à passer », et on l'avait passé. L'abîme était franchi. On était maintenant de l'autre côté, en pleine folie : et, dans cet univers dément, où elle venait d'entrer, encore les mêmes visages, les mêmes conversations, les mêmes banalités, le même appétit à s'attaquer au même menu invariable, les mêmes louanges entendues pour la cave des Clephane. « Ce Cliquot 95, vous savez, c'est Hendrick qui l'a conseillé à John », apprenait Enid à son gendre, en reprenant haleine, après avoir bu un grand trait du liquide mousseux. Bref, tout était aussi naturel et aussi monstrueux, aussi horrible et intolérable, fatal et sans issue que si Kate, redevenue la jeune femme de jadis, voyait de nouveau s'étendre devant elle toute la route désolée de son existence, toute sa vie ingrate, pour en venir où ? A ceci...

Pour compléter le cauchemar, le sabbat que dansaient en elle les époques de sa vie, Chris lui-même était là, ce Chris, image vivante de ce qu'elle avait cherché dans le désespoir de son évasion, ce Chris qui représentait à la fois sa faute et les conséquences de sa faute, sa fuite et son retour. Et alors, la ronde folle reprenait de plus belle : c'était sa propre adolescence qu'elle voyait à présent ressusciter dans sa fille ;

c'était elle-même, jeune fille, absolue et pure comme Anne, avec ses délicatesses et ses dédains de vierge, et ce beau regard lointain de confiance et d'amour.

— Que voulez-vous ? disait M. Drover en se levant de table. Ce sont des choses qui arrivent dans les meilleures familles, et il me semble qu'en somme...

Tandis qu'en face, toute rouge des dernières libations, sa femme soupirait à Horace Maclew :

— Vraiment, il ne manquait ce soir que bonne-maman et ce pauvre John.

Ouf ! Tout de même, tout avait marché dans la perfection : grâce au tact de la jeune fille, la rencontre de sa mère et de son fiancé s'était trouvée matelassée, subtilement calfeutrée de matières isolantes : la famille avait empêché l'explosion. Au salon, les groupes se reformaient dans un bain général de satisfaction. La jeune fille elle-même allait de l'un à l'autre, pâle, attentive, radieuse ; elle avait bloqué son futur dans un coin avec sa tasse de café et une boîte de cigarettes aux côtés de Lilla Maclew, barricadé sa mère en face, derrière M. Drover et un vieux M. Tresselton. Justement, les mêmes, les deux mêmes avec qui Kate avait passé sa soirée après ce fameux premier dîner, que le dîner de ce soir semblait recommencer, comme une réplique fantastique et railleuse...

Ce n'est que tout à la fin, à l'heure des adieux, que Kate, sans savoir comment, se trouva seule dans le petit salon avec Chris. Ils étaient debout. Ils parlaient. On eût dit qu'elle ne connaissait pas sa voix.

— Je tenais à vous remercier...

Mauvais début, se dit-il. Il reprit :

— Pourrai-je vous trouver un de ces jours, le plus tôt possible ? J'aimerais à vous parler sans témoin.

Elle ne défaillit pas ; elle tint le coup sans baisser la tête ; elle parvint à le regarder droit dans les yeux.

— Mais quand vous voudrez... tant que vous voudrez ! Vous me trouverez toujours là. Je ne quitte pas ma fille, déclara-t-elle en terminant.

Ah ! la tête de Chris à cette déclaration !

— Tu m'as fait souffrir, se disait Kate ; mais je tiens ma vengeance.

Le temps passait. Chris logeait chez les Tresselton. Les

occasions ne lui avaient pas manqué de voir Kate en particulier, et, les premiers jours, celle-ci attendait dans une terreur muette le moment redouté et désormais inévitable. Mais ce moment ne venait pas ; Kate finit par comprendre qu'il ne viendrait jamais. Ce que le jeune homme lui en avait dit n'était que formule de pure convenance : une conversation avec elle, c'était le cadet de ses soucis. Cet entretien, qu'elle envisageait avec angoisse, le jeune homme y avait-il même sérieusement pensé? Une explication ? A quoi bon ? Il avait gagné la partie. Il ne restait qu'à vivre en paix avec tout le monde.

Ainsi, tous les calculs de la pauvre femme se trouvaient déjoués. Sa tactique était de rendre la situation intolérable. Chris avait vu plus loin qu'elle, avec une psychologie combien plus sûre ! Comment ne pas avoir prévu qu'il lirait dans son jeu comme il avait fait si souvent ? Mme Clephane était battue sur toute la ligne.

A moins... à moins de tout dire à sa fille. Mais c'est cela qui était impossible, et chaque jour ne faisait qu'accroître cette impossibilité. Cependant, chaque jour la rapprochait du jour où, si tous les autres moyens échouaient, la chose la plus impossible serait de ne pas parler. Elle crut ce moment venu, quand la jeune fille entra un matin dans sa chambre et la prit par la main :

— Maman, tout de suite, vous venez tout de suite avec moi.

Kate se laissa conduire, entraîner le long du couloir jusqu'à la chambre de sa fille. Sur le lit, dans un nuage de blancheurs, s'étalait la robe de mariée.

— Aidez-moi à l'essayer, voulez-vous ? dit la jeune fille.

XXII

Kate sonna chez le recteur, et fut introduite dans le salon. Une fois assise parmi des vierges de Botticelli et des vues de cathédrales anglaises, il lui fut impossible de se rappeler tout de suite pourquoi elle était là, et elle se mit à regarder avec une sorte d'intérêt détaché, les livres de théologie et les brochures disposés sur la table, les chaises gothiques rangées le long des murs, et les fauteuils *modern style* qui avaient détrôné le gothique. C'était la première fois qu'elle entrait chez un clergyman, depuis la réunion chez le pasteur Merriman, le jour où elle avait reçu la dépêche de sa fille.

Ce jour-là, comme son cœur bondissait de joie contre le télégramme plié dans son corsage! Le soleil du Midi dorait les mornes visages qui entouraient la table. Elle respirait le parfum des violettes et du mimosa disposés dans les vases de Mme Merriman... Elle fut rappelée au présent par une bonne rébarbative, qui la pria de la suivre dans le cabinet du recteur.

Debout au coin du feu, le docteur Arklow apparut à la visiteuse, à la fois redoutable et accueillant. Il devinait, il va sans dire, qu'elle venait parler du mariage, convenir de tous les détails, de la date, de l'heure, etc., et tous les clichés qui servent en pareille circonstance pleuvaient de ses lèvres bénévoles. Tout était beaucoup plus aisé que Kate ne se le figurait; déjà elle se retrouvait debout, sentant le docteur derrière elle comme un bon petit vieux marchand, habitué à pousser une suite de visiteurs vers la porte, quand elle s'arrêta tout à coup et regarda le pasteur en face :

— Docteur, fit-elle.

Il attendit avec bonté.

— J'ai encore une chose à vous dire... C'est un cas que je voulais depuis longtemps vous soumettre...

— Chère madame, je vous écoute.

Il lui fit signe de se rasseoir; elle ne vit pas son geste et resta debout.

— Il s'agit d'une amie...

— Bien. Une de vos amies? Prenez donc cette chaise, je vous en prie.

Elle s'assit, et, d'une voix blanche :

— La pauvre femme est très malheureuse... Je lui ai promis de demander... de chercher ce qu'il y aurait à faire... Elle pense que vous pourriez lui être de bon conseil.

Il s'inclina et attendit.

Elle se sentait les lèvres de papier. Cependant, elle articula :

— Bien entendu, ceci est confidentiel.

Le geste du docteur lui répondit que tout ce qui se disait dans cette pièce n'en sortait jamais.

— Merci. Cette amie a pensé... Elle se trouve dans une situation vraiment désespérée...

Elle s'arrêta: elle étouffait. Puis, les paroles se mirent à jaillir par saccades :

— Ma pauvre amie a été très malheureuse en ménage...

tout s'est mis contre elle, tout... Elle a essayé... elle a fait de son mieux... C'est alors qu'elle a connu l'autre... elle n'a pas pu résister, elle est devenue sa maîtresse... Oh ! pas longtemps ! Ensuite, toute sa vie a été absolument tout ce qu'elle devait être. L'autre, elle ne l'avait jamais revu, pas depuis des années. Et aujourd'hui, sa fille veut épouser cet homme...

— Ai-je bien entendu ? Vous avez dit : *le même homme* ?

La voix du recteur déferlait sur la tête de Kate comme une vague ; sa personne paraissait grandir, grandir démesurément. Kate sentait des larmes lui monter dans la gorge. Mais l'obsession de ne pas se trahir et un effort désespéré qu'elle fit pour se dominer, lui firent ravaler ses pleurs et éclaircirent sa voix.

Le docteur, toujours aussi imposant, questionna :

— Et lui ?

Une rougeur d'angoisse colora les joues de Kate.

— Lui ? Mais il marche à fond !... C'est affreux, reprit-elle, mais il faut dire que d'abord il ne savait pas... Au début, quand il a rencontré la jeune fille, ni l'un ni l'autre ne savait. Et quand il a découvert la vérité...

— Eh bien ?

— Eh bien ! il était trop tard. La jeune fille ne sait rien, elle ne se doute de rien ; et elle est très éprise, éprise éperdument.

— C'est tout ce qu'il dit pour sa défense ?

Kate sentit la voix lui manquer : elle opina d'un signe de tête.

Il y eut encore un long silence. Elle était assise sans mouvement, les yeux fixés sur ses mains croisées. Le docteur arpentait le tapis d'un pas agité ; enfin, sans qu'elle levât les yeux, il s'arrêta devant elle :

— Cette dame, votre amie, se trouve-t-elle ici ?

— Ici ? fit Kate en tressaillant.

— Je veux dire : est-elle à New-York ?

— Non, non, elle n'est pas d'ici, s'écria Kate avec précipitation. C'est pourquoi je me suis offerte pour vous voir à sa place...

Il reprit avec une nuance de soulagement :

— C'est elle qui vous a chargée de me consulter ?

— C'est elle.

— Et elle a tout fait, j'entends tout ce qui dépendait d'elle pour empêcher cette chose abominable ?

— Elle a tout fait... tout...

— Excepté de parler à sa fille.

Elle fit encore signe que c'était bien cela.

Le docteur s'éclaircit la gorge et déclara d'un ton péremptoire :

— Cette dame a le devoir de parler à sa fille.

— C'est bien, balbutia Kate.

Elle se leva et se mit à chercher la porte du regard.

— Il faut qu'elle parle à sa fille, répétait le recteur avec une nouvelle véhémence. Une situation si immorale doit être évitée à tout prix.

— C'est bien, dit-elle de nouveau.

Elle était déjà sur le seuil : elle tendait la main et murmurait un adieu. Le recteur la retint.

— A moins, fit-il avec un peu d'hésitation et en tenant les yeux fixés sur la visiteuse, à moins que cette personne n'ait la conviction absolue que le silence serait un moindre mal pour tout le monde ; mais alors, il lui faut la force de se taire, toujours.

Il reprit d'une voix plus assurée et plus ferme :

— Pour autant que je puisse voir clair dans ces ténèbres, tout le problème est là. Je peux me tromper; mais quand on a passé trente ou quarante ans de sa vie à s'occuper de toutes les formes de la souffrance et de l'erreur humaines, comme c'est l'état des hommes de mon habit, on arrive à penser que l'absolu n'est pas de ce monde... qu'il faut quelquefois composer, prendre des ménagements, y aller doucement avec le mal... Ce sont des compromis, comme on dirait en politique. Soit, les mots ne me font pas peur.

Il s'appuyait de l'épaule au chambranle de la porte : Kate, la main sur le bouton, écoutait en baissant la tête.

— Ce que je redoute le plus au monde, c'est la souffrance inutile, ajouta-t-il au bout d'un moment. Je voudrais pardessus tout que jamais personne ne causât de souffrances inutiles.

Et peu à peu, relevant la tête, Kate reconnaissait sur le visage du docteur Aklow la même expression de sympathie intelligente qui l'avait frappée, quand elle causait avec lui, le soir du dîner des Drover.

— Des souffrances inutiles, murmura-t-elle.

Cette fois, elle avait franchi le seuil : elle sentait qu'il lui tendait la main. Il avait repris le masque de bienveillance mondaine qui n'était pas moins que son habit la marque de sa profession.

— Si votre amie était ici, si je pouvais quelque chose pour elle, lui parler, lui faire un peu de bien, si peu que ce fût...

— Elle n'est pas ici et ne peut y venir, répéta-t-elle de nouveau.

— Alors... fit le recteur avec soulagement.

— Mais je lui dirai, je ne manquerai pas de lui répéter ce que vous m'avez dit.

Ils se serrèrent les mains et Kate remarqua qu'il détournait de ses yeux son regard pénétrant.

« Pour Dieu, semblait dire ce regard, finissons-en avant que vous ayez achevé de vous trahir, s'il vous reste encore quelque chose à trahir ! »

Il l'avait reconduite au bas de l'escalier. En ouvrant la porte, il salua et répéta cordialement :

— Pour la date du mariage, aussitôt que vous serez décidées toutes les deux, rappelez-vous que je suis entièrement à vous.

La porte se ferma et Kate se retrouva dans la rue.

EDITH WHARTON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

COMMENT
LISENT LES ENFANTS

En ces approches de Noël, une idée singulière m'est venue. Des plus hauts rayons, j'ai descendu les livres pour enfants; j'en ai fait venir des bibliothèques; j'en ai pris chez les libraires. Ma chambre en est toute pleine; mon bureau déborde; les livres roses ont envahi mes chaises, et je risque de marcher sur des images d'Épinal. Me voici dans la compagnie du Petit Poucet, de Peter Pan et de Sophie; je vis avec des fées, avec des ogres; je ne fais plus un pas sans être suivi de lapins ou de loups. Je vais des *Kindermaerchen* aux *Prose Classics for Children;* j'ouvre un livre et je le referme, je parcours cent pages ou j'en déguste deux; je ris quelquefois, je souris souvent; et il m'arrive même de m'affliger, pour me distraire. Je pense un peu, je rêve beaucoup : Muse enfantine, inspire-moi.

Elle m'inspire d'abord, je l'avoue, une certaine mauvaise humeur. Que nous sommes maladroits! Que nous manions lourdement ces âmes légères! Les hommes et les enfants se parlent et ne s'entendent pas.

« Donnez-nous des livres, disent les enfants; donnez-nous des ailes. Aidez-nous, vous qui êtes puissants et forts, à nous procurer un beau domaine dont vous nous laisserez les seuls rois. Bâtissez-nous des palais d'azur, au milieu de jardins enchantés; montrez-nous les fées se promenant au clair de lune, dans des carrosses faits d'une citrouille, dans des calèches faites d'un petit pois. Nous voulons bien apprendre tout ce

qu'on nous enseigne à l'école; mais, de grâce, laissez-nous les songes... »

« Nos enfants savent lire et se font grandelets, disent les hommes ; les voici qui nous demandent des livres, à présent : profitons de leur curiosité et de leur appétit. Faisons semblant d'édifier les fragiles châteaux qui sont leur joie; mais à notre façon, car il est entendu que nous possédons toute sagesse. Dans leurs palais, nous placerons des salles de cours, bien déguisées. Dans leurs jardins, nous planterons des légumes qu'ils prendront pour des fleurs. Au détour des allées apparaîtront la raison et l'ordre et la sagesse, et l'histoire naturelle et la physique et la chimie; tout en ayant l'air de continuer les belles histoires de leurs nourrices, ce sont des contes moraux que nous leurs conterons. Les fées deviendront institutrices. Comme ils sont naïfs par définition, ils s'en apercevront à peine; et, croyant s'amuser, du matin au soir ils apprendront. »

Là-dessus, ils se mettent à l'œuvre, fabriquent des livres, et les offrent, avec un alléchant sourire : récits qui proposent à l'admiration des petits des adultes éprouvés, s'efforçant de parler avec des voix menues, et multipliant les gestes puérils; récits déjà si pleins de science et de sagesse, que, dès les premières pages, ils agissent comme un soporifique puissant. Bienveillants et gauches, un peu fourbes aussi, les hommes ont forcé la dose ; ils voulaient éveiller les esprits, ils les endorment : ils ne font qu'opprimer. Qui ne serait de méchante humeur, à entendre un chant si mal alterné? Je me croyais dans une république paisible et joyeuse, où n'entraient que des contes faits à plaisir ; et je m'aperçois qu'elle est troublée par un malentendu.

LE RAYON DES INDÉSIRABLES

A portée de ma main, je vois Berquin, l'ami des enfants, l'ami des adolescents, l'ami de tout le monde : avec de tels titres, ce doit être un auteur de choix. Hélas! me voici bientôt détrompé: je l'ouvre, je le connais mieux, je le connais trop.

Il appartenait à cette génération qui a pleuré de tendresse en considérant la bonté naturelle de l'homme et les merveilles de la nature; qui a loué Dieu de toutes choses, et particulièrement d'avoir donné des côtes aux melons; et qui a pris la

question sociale pour un exercice littéraire et idyllique, jusqu'à la Révolution. Donc, ayant mal réussi du côté de la poésie et du théâtre, et s'étant tourné vers la littérature enfantine, il a présenté à sa clientèle des comédies de salon où de petits bonshommes de douze ans se transforment en héros vertueux, sensibles et bavards : la perfection. A moins qu'il ne les ait chargés de tous les défauts du monde : et, en conséquence, ils sont la honte de leur famille, et de l'humanité. Berquin ne manquait pas d'habileté ni de tour ; mais il se croyait obligé de renchérir sur la vertu civique ou sur l'optimisme, modes du jour ; et comme dit avec admiration son éditeur, il réussissait à faire avaler « une moralité substantielle » à peu près comme une pilule purgative enveloppée de confitures.

Sa méthode est tout entière dans une pièce où il a mis en scène deux enfants à l'imagination vive et fantasque, qui s'amusent à énumérer les étranges actions qu'ils accompliraient, s'ils devenaient tout à coup des géants : porter la tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, cueillir des poires comme nous cueillons des groseilles, regarder par la fenêtre des gens qui demeurent au troisième étage, quelles délices! Et que feraient-ils encore, s'ils devenaient aussi petits que Tom Pouce ? ou bien si leur corps, par quelque miracle, était dur comme fer? Ainsi Maurice et Frédéric s'abandonnent au jeu de leur fantaisie. De la fantaisie! Voilà qui est dangereux; voilà qui est presque coupable. Point de fantaisie, s'il vous plaît. Vous saurez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; que les êtres ne sont ni trop grands ni trop petits: que la nature est parfaite. *L'homme est bien comme il est :* tel est le titre de la pièce; et telle est aussi la vérité que le père de ces deux hérétiques s'applique à leur professer, dans un langage aussi naturel que celui-ci :

« Oui, mes enfants, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur; d'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'au bout du monde. Sa vue, moins perçante que

celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle il ne fixe pas le soleil; mais... »

Ainsi de suite. Je ferme le livre; et je frémis, en pensant que Berquin a eu des successeurs pires que lui.

Voici, en quelques milliers de pages moroses, l'offensive moralisante et piétiste de ces Anglaises intrépides qui, après avoir sévi dans leur île, sont parties à la conquête du continent; voici Mrs Trimmer, Mrs Sherwood, Mrs Edgeworth. Gardez-vous de les suivre dans une promenade : elles ne vous proposent de sortir que pour vous apprendre habilement la façon dont on fabrique le beurre, ou les briques. Gardez-vous de les accompagner chez l'oncle B... : l'oncle B... se trouve être un amateur de physique, et vous ne quitterez sa maison qu'après avoir étudié par le menu tous ses appareils. La vue d'un lapin posera la question végétarienne; la cueillette des fraises deviendra une leçon d'arithmétique : par exemple : « Un peu après le dîner, Henry et Lucy allèrent avec leur mère dans le jardin, et Lucy voulut cueillir six fraises, et Henry en voulut cueillir quatre, et, quand elles furent mises ensemble, Henry les compta et trouva que le tout faisait dix. Lucy ne fut pas obligée de les compter, car elle savait par routine ou par cœur, comme on dit quelquefois, que six et quatre font dix. Chacun d'eux apporta ensuite cinq fraises, et Lucy savait que la quantité de fraises qu'ils avaient d'abord cueillies, et qui était aussi de dix, ferait vingt. Ils allèrent encore en cueillir dix de plus. L'un en cueillit trois et l'autre en cueillit sept, et ces dix, ajoutées au premier nombre, firent trente; et ils retournèrent encore et en apportèrent dix de plus à leur mère. Ces dix étaient composées de huit et de deux ; et ces dix, ajoutées aux trente qu'ils avaient cueillies, faisaient quarante... » Pauvres fraises! pauvres enfants!

Si les Anglais de la légende, quand ils visitaient Saint-Pierre de Rome ou Notre-Dame de Paris, s'appliquaient à calculer exactement la hauteur de la voûte et la longueur du parvis, en pieds, en pouces, et en lignes, c'est qu'ils avaient lu Mrs Edgeworth dans leur enfance : son héros idéal, dès son âge le plus tendre, calcule le temps qu'il faut pour couvrir deux milles, et compte combien de tours accomplissent, en une minute, les ailes d'un

moulin à vent. Inflexible, elle laisse les enfants se piquer aux ronces, pour leur apprendre que les ronces piquent, se brûler avec de la cire à cacheter, pour leur apprendre que la cire brûle; se blesser dangereusement le pied, pour leur apprendre qu'il faut préférer l'achat d'une bonne paire de chaussures à celui des futilités qu'on voit en montre dans les magasins. Elle tue l'imagination; elle ramène tout au bon sens, à la raison, à l'intérêt, au profit : même la morale. Si vous rencontrez un petit ramoneur qui a l'air malheureux, n'hésitez pas à lui faire l'aumône; car vous pouvez avoir à repasser par le même village, votre cheval peut se cabrer et vous jeter dans la rivière; et alors, le petit ramoneur vous sauvera : un bienfait n'est jamais perdu. Si un petit garçon a perdu des noix, et que vous les lui rapportiez, il vous rapportera vos cerises, pour peu que vous les ayez perdues à votre tour : donnant, donnant.

Que tout cela est pédant! et sec! et triste, au fond! Voilà des écrivains pleins de bonne volonté, qui même ont pu se croire arrivés à un certain renom dans les lettres (je ne parle pas des pauvres hères, qui cousent hâtivement des textes mal bâtis à de vieilles illustrations, pour gagner leur pain) : et ils n'ont pas trouvé autre chose à présenter aux enfants que cette nourriture pâteuse ou aigre! Et ils ont fait la sourde oreille à ces petites voix, demandant un peu de joie! Ou bien même ils ont pris des airs d'autorité, pour leur expliquer qu'ils n'avaient droit qu'à l'arithmétique, et non pas à l'imagination et au sentiment! « Je ne donnerai à mes enfants, dit Mme de Genlis, ni les *Contes de fées*, ni les *Mille et une nuits;* les *Contes* même que Mme d'Aulnoy fit pour cet âge ne leur conviennent pas... » Oh! la folle profession de foi! La petite fille qui provoque l'indignation de sa mère parce qu'elle persiste à aimer d'aussi impertinentes lectures, a pour elle tout mon cœur, quand elle répond : « Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amusent... C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent, tout cela me paraît joli... » Mais Mme de Genlis, la rabrouant du haut de sa science, se fait forte de lui prouver qu'il n'est d'autres mystères que ceux de la physique. Laissons-la; remettons ses livres dans la poussière, ils y sont fort bien. Fuyons *les Veillées du Château*, fuyons *Adèle et Théodore*; et tournons-nous, pour nous consoler, vers un spectacle rassurant.

« *CES LIVRES SONT A NOUS...* »

Si Alice, Marguerite ou Geneviève, si René, Jean ou Paul se penchent sur un livre et que ce livre n'obtienne pas leur agrément, ils n'en demeureront pas longtemps les victimes. Tranquillisons-nous. Pour sauter des paragraphes, des pages, des chapitres, quelle précoce habileté ! Un coup d'œil, un coup de pouce, et cela suffit : ils ont senti venir le prêche, et dextrement ils l'ont passé. C'est l'histoire qu'ils veulent retrouver; et si décidément on les abuse, tant pis pour le livre, il est condamné. En vérité, je les admire. Nous avons toujours scrupule, nous, les hommes, à jeter un ouvrage au panier, sous prétexte qu'il nous ennuie : si nous supprimions tout ce qui nous ennuie, que deviendrait notre vie? Nous avons pris l'habitude, nous sommes résignés. Et nous continuons avec courage, attendant la page réconfortante, allant nous reprocher jusqu'à nos bâillements. Mais les enfants sont sans pitié.

Les libraires ne l'ignorent pas, qui, chaque année, voient tristement rester dans leurs magasins nombre de livres faits tout exprès pour leur jeune clientèle, comme ils disent, et dont leur jeune clientèle refuse de s'approcher. Ils en vendraient encore bien moins, sans les oncles et les tantes, sans les parrains et les marraines, qui, pour les cadeaux et les surprises, achètent sur la promesse d'un titre ou sur la foi d'un commis. Les filleuls et les neveux, de même qu'ils font souvent entendre sur un ton naïf des vérités redoutables aux amours-propres adultes, sont innocemment les justiciers des livres. La politesse les oblige à les accepter; mais aucune force au monde ne les oblige à les lire. C'est leur façon de se défendre, ils s'en servent assez bien.

Inversement, quand ils ont distingué un ouvrage et décidé de le conquérir, rien ne les ferait changer d'avis. Ils ne savent ni se nourrir, ni se vêtir, ni rien faire sans apprendre : mais ils sont fort obstinés. C'est ce livre-là qu'ils veulent, celui-là même et non pas son voisin; et ils le veulent tous, tant qu'ils sont; ils le saisissent, le tiennent, le marquent de leur signe, en font leur chose et leur bien. Si le livre n'est pas écrit pour eux, peu leur importe, c'est un détail qui ne les regarde pas, ils ne tolèrent pas la discussion : que dis-je? ils y voient un nouvel attrait. L'histoire des favoris qu'ils désignent ainsi par

décret unanime nous montre d'étranges aventures, paradoxales à souhait.

Il y avait une fois un vieil homme qui était arrivé à l'âge de la goutte et de la gravelle et qui avait besoin d'argent tant pour doter ses filles que pour assurer son personnel confort; ni ses entreprises commerciales, ni son métier d'espion à la solde du gouvernement ne lui avaient procuré l'aisance souhaitée; et il osait à peine demander à la littérature, sourde à de telles requêtes, les bonnes livres sterling qu'il préférait encore à la réputation. Si pourtant il trouvait un sujet qui lui permît de signer avec son éditeur un contrat fructueux? En ce temps-là, les marins et les gens de la Cité menaient grand bruit autour d'un nommé Selkirk qui était resté quatre ans dans une île déserte, et qu'un équipage anglais avait ramené à Londres, phénomène vivant. Voilà le beau thème, il est tout trouvé. Le vieil auteur changera le nom du héros, transportera l'île déserte des côtes du Chili à l'embouchure de l'Orénoque, la transformera en Paradis terrestre, à ceci près qu'il y placera quelques Cannibales, et la secouera par de petits tremblements de terre, de temps en temps. Vite, il écrira son roman, sans un excessif souci du style, pour que l'éditeur ait rapidement sa copie, et lui-même son argent. Reste un point sur lequel il ne transigera pas : le respect de la religion et de la morale. Le naufragé perdu dans son île déserte a désobéi à ses parents, qui voulaient faire de lui un clerc de notaire, en bravant leur défense et en suivant son goût pour les explorations lointaines: aussi tout ce qui lui arrivera, tempêtes, échouages, maladies, y compris tremblements de terre et cannibales, sera le châtiment de sa faute : la Providence l'exige...

Ce fut dans ces conditions que Daniel de Foe composa et publia, en l'an de grâce 1719, un roman social, édifiant, biblique et puritain : *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, d'York, marin, qui vécut vingt-huit ans tout seul dans une île déserte de la côte américaine, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, ayant été jeté sur le rivage à la suite d'un naufrage où tout l'équipage périt, sauf lui-même. Avec un récit de la manière non moins étrange dont il fut enfin délivré par des pirates. Écrit par lui-même. Londres. Imprimé pour Taylor à l'enseigne du Navire dans Pater-Noster Row.*

Le roman eut dès l'abord un grand succès; puis il périclita,

ainsi qu'il arrive à tous les romans du monde. Or, les enfants, de leurs yeux vifs, de leurs yeux perçants, découvrirent un jour l'or et les diamants qui se cachaient dans ce fatras; ils exigèrent qu'on le débarrassât quelque peu de ses développements prolixes; ce livre qui n'était pas fait pour eux, ils le saisirent d'une prise si forte, que rien n'a pu le détacher de leurs mains : ils l'ont rendu immortel.

Et que penser des *Voyages de Gulliver*? Swift est excédé de l'optimisme philosophique que plusieurs de ses contemporains, voire ses amis, s'obstinent à défendre. Ah! les hommes sont bons; ah! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : vous allez voir. Et prenant sa plume batailleuse, il écrit un pamphlet tout plein d'humour exaspéré, débordant de méprisante ironie : pour le dire avec Voltaire, « la satire du genre humain ». Sur ses intentions, nul doute : « Le principal dessein que je me propose moi-même dans tous mes travaux est de vexer le monde plutôt que de le divertir... Je hais et je déteste l'animal appelé homme... C'est sur cette grande base de misanthropie... que tout l'édifice de mes *Voyages* est élevé. » Bien fou qui proposerait aux enfants un tel ouvrage! Mais les enfants ont leurs goûts et leurs lois, que nous pouvons à peine comprendre. Ils ont effacé la haine et la misanthropie; ils ont retenu le pittoresque, l'ingénieux, l'extraordinaire; ils n'ont pas été sans distinguer, comme à travers un voile, le rayonnement de l'esprit et l'éclat de l'humour. Ce livre aussi est à nous, ont-ils déclaré; gardez tant d'histoires insipides; mais donnez-nous Gulliver.

Refusant avec une douce impertinence les ouvrages qui ne conviennent pas à leur génie ; accaparant avec intrépidité les ouvrages où ils sont sûrs de trouver leur butin, les enfants ne sont pas malhabiles à protéger leur indépendance; dans cet ordre d'idées, les hommes ne peuvent jamais les opprimer longtemps. Cette réflexion m'est agréable, bien qu'elle ne m'apaise pas tout à fait.

UN SECRET DE L'ART DE PLAIRE

Livres qui m'entourez, représentants choisis d'une foule d'autres livres innombrables, dites-moi : pour écrire un ouvrage qui plaise aux enfants de notre ville, et de notre province et de de tous les pays, et de tous les temps, quel est le secret? Les

intentions généreuses ne suffisent pas, nos greniers en sont pleins.

Il faut peindre une action vive, et même précipitée; la délectation morose où se complaisent les adultes n'est pas le fait des jeunes lecteurs. Car ils aiment le mouvant, et le coloré, et ce pathétique qui naît de la succession rapide de fortes images. — Ce n'est pas un secret; tout le monde sait cela.

Il faut se garder de tout expliquer, puisqu'ils demandent à être divertis, et non pas à être contraints. Les phrases du récit ne doivent être qu'un point de départ, qu'un ébranlement léger, juste suffisant pour imprimer à l'esprit le mouvement qu'il accélérera de lui-même jusqu'à l'infini : une fois mis en train, il ne tolère plus de voir à ses côtés le guide dans lequel il redoute un mentor. — Ce n'est pas un secret; déjà nous le savions.

Évitons avec soin le tableau insinuant d'une perfection idéale. « Quand son père et sa mère lui disaient : Frank, fermez la porte : il courait sur-le-champ, et fermait la porte. Quand ils lui disaient : Frank, ne touchez pas à ce couteau, il retirait ses mains du couteau, et ne le touchait pas. C'était un petit garçon obéissant. » Une phrase comme celle-là, une seule, suffit à faire prendre en grippe le petit Frank, pour toute la vie : de grâce, concédons quelques défauts. Personne n'ignore que les enfants d'aujourd'hui ne répondent plus à de si simples appeaux, et qu'ils tiennent de tels pièges pour tout à fait indignes de leur sagesse. Sans doute les enfants d'autrefois ne s'y laissaient-ils pas prendre davantage; mais ils faisaient semblant.

Rien de plus naturel que de chercher à s'accommoder aux habitudes de leur esprit, pour leur plaire. Comment le monde se présente-il à eux, sinon sous la forme d'un composé de faits logiques, simples, parfaitement explicables; et de faits illogiques, si complexes qu'ils découragent, et mystérieux toujours? Leur vie de tous les jours, leur lever et leur coucher, leurs repas et leur promenade, telle est leur réalité : or elle est sans cesse troublée par l'intervention des puissances dont ils subissent les actes sans les comprendre, les parents qui décident pour eux, les domestiques qu'ils admirent parce que le sens de leurs paroles et de leurs gestes en partie leur échappent, les amis qui apparaissent dans leur horizon et disparaissent

brusquement ; et les départs et les voyages et les transplantations ; et le monde entier, le soleil et la nuit, le printemps et l'hiver, et la terre et le ciel. D'où ils aiment les œuvres qui leur présentent miracles et merveilles, non seulement parce qu'elles satisfont un besoin inné de leur âme, mais encore parce qu'elles ne font que transposer leur expérience, dans un plan plus net et sur un mode plus décisif. Mais ils exigent, en même temps, de ne pas perdre tout contact avec ce réel que l'inexplicable interrompt sans l'abolir. Montrez-leur une clef d'or qui ouvre la porte d'un jardin enchanté ; dites-leur que les colombes qui voltigent autour des arbres sont des princesses captives ; ou que la Bête qui s'y promène attend la Belle qui doit la délivrer en l'aimant : ils n'élèveront pas d'objection. Mais n'allez pas vous tromper, en leur décrivant la clef d'or comme hors de proportion avec la serrure : alors ils auraient le sentiment que vous ne dites pas vrai.

Les Aventures de Pinocchio, le plus populaire peut-être des livres du genre chez nos voisins d'Italie, racontent l'histoire d'une marionnette. Un morceau de bois qu'un pauvre homme découpait se mit à se plaindre, parce qu'on lui éraflait les côtes ; et puis à rire, parce qu'on le chatouillait en le rabotant : aussi devint-il la plus leste, la plus capricieuse, et la plus friponne des marionnettes, qui se mit à courir le monde pour son plaisir, oublieuse du toit paternel. Toute sorte d'aventures lui arrivent : elle est trompée par le renard et par le chat, fins compères ; sauvée de la pendaison par la belle fée aux cheveux d'or ; condamnée à devenir âne au pays des ânes ; avalée par un requin, à l'intérieur duquel elle circule comme si elle était chez elle, jusqu'au moment où elle s'échappe par son gosier grand ouvert : point d'invraisemblances qui choquent les enfants dans ces péripéties. Mais si Pinocchio est pris par les carabiniers qui l'emmènent à bonne allure, il importe que les carabiniers apparaissent tels qu'ils sont, avec leur grand chapeau à cornes, et leur bel habit à basques, et leur baudrier, et leurs moustaches redoutables. Ou si le même Pinocchio, par imprudence, s'approche de l'âtre, ses pieds se mettront à brûler : c'est une marionnette, il est en bois.

Mais s'accoutumer aux habitudes de l'esprit des enfants, pour leur plaire, ce n'est pas suffisant ; on courrait même le risque de se rapetisser, en se livrant trop à ce jeu. En prenant

garde de ne pas les dérouter, en leur offrant l'imprévu et le merveilleux qu'ils aiment, on évite peut-être de faire un mauvais livre : autre chose est d'en écrire un qui soit bon. Je croyais avoir trouvé le secret, comme on trouve à la fin le trésor caché dans l'île ; mais je me suis encore égaré, il n'est pas là.

Pour produire un livre qui ait l'heur et l'honneur d'être choisi par les enfants des hommes, une condition est nécessaire : il faut qu'il traduise en acte quelques-uns de ces instincts profonds qui se confondent avec notre existence même, vieux comme le monde et forts comme la vie. D'où vient la vogue de Mme de Ségur, qui a duré plus d'un demi-siècle, et n'est pas encore épuisée ? De ce qu'elle a su montrer les inépuisables réserves de tendresse, de pitié, de dévouement déjà maternels, qui sont au cœur des futures femmes ; et les rivalités et les batailles des futurs hommes ; et ce que peut contenir de cruauté l'âme d'une marâtre ; et ce que peut contenir de générosité foncière l'âme d'un bourru bienfaisant. Les défauts et les insuffisances d'une Mme de Ségur, nous les connaissons bien : mais ils ne prévalent pas contre l'observation profonde, le trait qui jaillit spontanément du caractère :

Sophie. — As-tu remarqué cette petite fille prétentieuse qui faisait des mines et qui était si ridiculement mise ?

Madeleine. — Non, je ne l'ai pas vue. Comment était-elle habillée ?

Sophie. — Elle avait une robe grise avec de grosses fleurs rouges.

Madeleine. — Ah oui ! Je sais qui tu veux dire...

Vous aurez déjà remarqué que lorsqu'on désigne une femme par sa robe, les autres femmes la reconnaissent toujours. Mais laissons les livres rouges à tranches dorées ; et passons aux Jules Verne, entassés non loin d'eux. Quel est le secret de leur force, sinon qu'ils portaient en eux le pressentiment des découvertes prochaines ? la passion de la mécanique et de la technique, qui allaient devenir la marque du siècle ? et l'instinct éternel qui nous pousse à sonder les eaux et les airs, à étendre notre puissance et notre domaine, à devenir des esclaves rois ? Anatole France, qui a écrit sur la littérature enfantine des pages d'ailleurs admirables, s'y est trompé : « Les petits garçons qui n'ont point de défiance se figurent, sur la foi de M. Verne, qu'on va en obus dans la lune et qu'un organisme peut se

soustraire sans dommage aux lois de la pesanteur. Ces caricatures de la noble science des espaces célestes, de l'antique et vénérable astronomie, sont sans vérité comme sans beauté... » On voit bien que les garçons ne fabriquaient pas d'aéroplanes, de son temps; et qu'il croyait avoir exploré suffisamment, pour son compte, toutes les régions d'un monde où il se trouvait fort bien. L'antique et vénérable astronomie ne fait rien à l'affaire : parce que Jules Verne a traduit un des instincts prédominants de leur époque, et un des instincts permanents de l'homme, tous les petits garçons du monde lui ont été reconnaissants.

Perrault nous attend, hâtons-nous; Perrault, dont l'aimable éclat brille depuis tant d'années, et demeure aussi vif qu'au premier jour. Nous louerons sa grâce, et sa simplicité, et son aisance, et la sobre richesse de son coloris, et toutes les qualités qu'on lui accorde d'ordinaire : nous n'en finirions plus Après quoi, nous remarquerons qu'ayant publié ses premiers contes à soixante-quatre ans, il a eu le temps de connaître le train du monde; qu'ayant été versatile, paradoxal, ingénieux, querelleur, il n'a pas mal pratiqué la gamme des passions; que s'étant exercé dans les disciplines les plus diverses, et qu'ayant par surcroît aimé la bataille sous les yeux de la galerie, il a su à quoi s'en tenir sur les vicissitudes de la vie : de sorte qu'une armature à toute épreuve soutient la durée de ses histoires d'enfants. Il sait comment les belles s'éprennent du premier aventurier qui passe, et qu'il suffit, s'il est beau, de deux ou trois regards fort respectueux et un peu tendres pour qu'elles deviennent amoureuses à la folie; il sait les cris que poussent les mères, lorsqu'elles retrouvent leurs enfants; comment leur premier geste est de les soigner, de les nourrir; et comment se trahit, même alors, la préférence secrète qu'elles ont malgré elles pour le plus faible, ou le plus tendre, ou celui qui leur ressemble davantage, âme ou chair. « Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! Viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse... » Il sait tout ce qui se passe dans les cœurs, et ne le dit pas, mais le laisse entendre :

que la fuite du temps rend nos plaisirs plus précieux parce qu'ils sont précaires, et que nous ressemblons tous à Cendrillon, qui doit quitter le bal avant minuit; que nous trouvons beaux tous ceux que nous aimons, fussent-ils aussi laids que Riquet à la Houppe; que notre bouche laisse échapper quelquefois des roses, quelquefois aussi des vipères et des crapauds. Il a hérité de la sagesse des anciens âges; et bien qu'il la débite légèrement, il n'y a pas trop de tous les mythes de l'Orient pour donner aux récits de ma mère l'Oye la forte substance qui les rend dignes de vivre. Même la théorie qui évoque, à propos du fils et de la fille de la Belle au Bois dormant, dont l'un s'appelait Jour et l'autre Aurore, toute l'astronomie et toute la philosophie primitives, ne fait que charger des plus hauts symboles les humbles contes de la veillée, que l'on dit aux petits enfants.

Ainsi se cachent, au fond de toutes les histoires qu'a retenues l'enfance, les raisons décisives de leur succès. On pourrait les prendre l'une après l'autre : quel retentissement ont les mots qu'on croit entendre tout au long de *Robinson Crusoé*, l'Aventure, l'Inconnu, la Solitude! Quel sentiment de la relativité anime les *Voyages de Gulliver*, même dépouillés d'une partie de leur substance, même réduits à une simple imagination! Quelle philosophie profonde dans les *Contes* d'Andersen! Les enfants, en venant au monde, héritent d'un si long passé, qu'ils se souviennent peut-être de ce qu'est la vie : et de tels livres ne font qu'aviver leur conscience obscure. Ou bien le pressentiment de ce qui les attend leur vient du fond de l'avenir. Tous les rêves me sont permis, au pays du Conte. Ce que je sais, c'est qu'ils répugnent aux œuvres trop chargées de savoir livresque, mais qu'ils répugnent aussi, et davantage, aux œuvres qui sont vides. A choisir, ils préfèrent encore ce qui est difficilement accessible à ce qui est plat. Dans les livres qu'ils adoptent, que faut-il? — De l'humanité.

UNE AUTRE CAUSE DE SUCCÈS

Au milieu de ces livres, plantes vivaces ou feuilles mortes, j'ai l'impression de me trouver dans le jardin d'enfants de l'univers. Ou bien je suis dans un congrès de jeunesse, où tous les pays ont envoyé leurs délégués : on a demandé à vérifier leurs pouvoirs, mais non point leurs passeports. Au reste,

ce ne sont pas toujours les plus grandes nations, ni les plus anciennes, ni les plus fières, qui sont le mieux représentées : voici que la Scandinavie, que j'avais toujours crue petite, devient immense; et l'Espagne diminue à vue d'œil. Une promenade autour de ma chambre me rend cosmopolite, autant ou plus que le plus errant des aventuriers : je m'arrache à De Amicis, qui m'arrête en Italie pour me faire assister à la vibration pathétique du Risorgimento italien, et je suis Nils Holgersson dans son merveilleux voyage. Quelles bizarres rencontres! Le chanoine Schmidt voisine avec Marc Twain, Kipling avec Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont avec Barrie, les frères Grimm avec Charles et Mary Lamb. Les vieilles légendes venues du fond de l'Inde font bon ménage avec les histoires de trappeurs venues de l'Alaska, avec des histoires policières venues de Londres et entrées là sans surveillance; aussi bien, ces antiques dames prétendent-elles connaître déjà ce que peuvent dire ces parvenues, mais sans aigreur. Toutes sont d'accord; et pour qu'aucune vanité ne vienne troubler une paix si rare, j'oublie presque les auteurs : j'ai tendance à croire que les personnages dont les noms sont écrits sur les couvertures de mes livres ont eux-mêmes raconté leurs mémoires, Tom Brown sa vie d'écolier, le Pèlerin son rêve, et tout à l'avenant; sauf peut-être la Bouchée de pain.

Mais, en même temps, quelle odeur de terroir! Quels accents marqués! Quelles physionomies distinctes! Comme chaque pays, dès que je m'y transporte, se révèle à moi dans quelques-uns au moins de ses traits profonds, et me saisit tout entier! Là-dessus, point de transaction : chacun demeure fier de sa race, et l'affirme hautement. *Das germanische Kind ist aber nur das germanische Volk*, me déclare sans ambages Hoffmann von Fallersleben, l'auteur de ce Struwwelpeter qui présente à mes yeux l'image singulière d'un garçon à l'épaisse tignasse blonde, aux ongles longs et démesurés : *l'enfant allemand n'est pas autre chose que le peuple allemand.*

Les fées de Perrault, non seulement sont sociables, mais conservent même au milieu de leurs caprices une espèce de logique formelle, tout comme nous. O merveille! Elles pourraient bouleverser à leur gré les lois de l'univers, puisqu'elles règnent sur les êtres et sur les choses : au contraire, elles se croient tenues de sauvegarder les vraisemblances. Cendrillon

pleure pârce qu'elle voudrait bien aller au bal : « Hé bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine ; je t'y ferai aller. Elle la mena dans sa chambre et luy dit : Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussi-tost cueillir la plus belle qu'elle pût trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal; sa marraine la creusa, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussi-tost changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, et la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé... » La citrouille jaune donne un carrosse doré, les souris donnent des chevaux gris souris, le rat barbu donne un cocher orné d'une magnifique moustache, les lézards donnent des laquais à l'habit chamarré : donc la marraine a une certaine suite dans les idées, elle observe les formes, et les Français sont contents.

Oserai-je dire qu'il n'y a pas d'improvisateur plus remarquable que le Petit Poucet, lequel n'est parfaitement à son aise que quand les maux sont à l'extrême ; tandis qu'il se montre un peu pauvre comme organisateur, quand il signale son chemin avec des miettes de pain que mangent les oiseaux du ciel? Que Riquet à la Houppe fait tant de cas de son esprit, pour conquérir la Belle qu'il aime, qu'il en devient un peu fat ?

Si l'on parle d'une préoccupation constante des problèmes religieux et moraux; d'un goût affirmé pour le voyage, l'exploration, la conquête, l'aventure, le danger; d'un appétit d'émotions fortes, de faits frappants, d'événements à sensation; du culte du sport, avec toutes les conséquences qu'il comporte pour le développement physique et moral de l'être : force et santé, sentiment de la discipline, sacrifice de l'individu à l'équipe, honneur; si l'on ajoute l'amour de la nature, et particulièrement de la nature vivante, de sorte que les animaux se trouvent presque à égalité de droits avec les petits des hommes : on énoncera tout à la fois, semble-t-il, quelques-uns des caractères dominants de la personnalité anglaise, et quelques-

uns des thèmes les plus obstinément repris dans la littérature enfantine d'outre-mer.

Je ne puis m'empêcher de suivre Alice « aux pays des merveilles » ; et non pas de philosopher sur son cas, ce serait trahir cette aimable fille : mais de me laisser aller sans réserve aux sursauts de son imagination, pour voir si cette jeune Anglaise invente de la même façon que ferait un enfant de chez nous. Étendue sur le gazon, Alice rêve, quand tout à coup elle voit passer un lapin blanc aux yeux roses, qui gémit en disant : « Mon Dieu, mon Dieu, je vais être en retard ! » et regarde sa montre, qu'il tire de la poche de son gilet. Alice n'a jamais vu de lapin qui porte un gilet et qui consulte une montre : curieuse, elle le suit, entre dans son terrier, et dégringole si bas, si bas, qu'elle pense arriver bientôt au centre de la terre. Elle finit par se trouver dans une salle basse, éclairée par une rangée de lampes qui pendent de la voûte, et entourée de portes fermant à clef. Sur une table de verre est posée une minuscule clef d'or, qui ouvre une porte donnant sur un jardin plein de merveilles : mais la porte est si petite qu'Alice n'y peut passer. Voici qu'elle remarque un flacon, qui porte une étiquette : *buvez-moi ;* elle boit, et rentre en elle-même comme une lunette d'approche, de sorte qu'elle devient toute petite, si petite qu'il lui est impossible d'atteindre la clef d'or. Sur un gâteau aux raisins de Corinthe, elle lit : *mangez-moi.* Elle mange, et devient si grande que bientôt sa tête frappe la voûte, et qu'elle peut bien saisir la clef, mais non plus franchir la porte : ce sur quoi elle se met à pleurer à torrents, et verse un lac de larmes. Passe le lapin blanc, magnifiquement habillé, portant des gants de chevreau dans une main, un éventail dans l'autre, et gémissant toujours : « Oh ! la duchesse ! la duchesse ! elle sera furieuse si je la fais attendre ! » Alice l'interroge, et le pauvre lapin, affreusement surpris, se sauve en laissant tomber gants de chevreau et éventail. Elle s'en saisit, et du coup redevient toute petite : la voilà obligée de nager dans le lac de ses larmes, d'abord en compagnie d'une souris, puis de divers animaux avec lesquels elle engage la conversation : sauvés des eaux, ils tiennent un grand meeting, où Alice se couvre de honte en offensant les susceptibilités de ces dames et de ces messieurs.

Ce qu'elle leur dit et ce qu'ils lui répondent ; comment elle découvrit la maison du Lapin blanc, et la catastrophe qu'elle

y causa ; comment elle trouva, sur le conseil d'une chenille, un champignon dont un côté la faisait grandir, et l'autre diminuer, de façon qu'elle était obligée de grignoter sans cesse pour maintenir sa juste taille ; comment elle vint à la maison de la duchesse, dont le nourrisson n'était qu'un jeune porc ; comment elle prit le thé avec deux convives, dont l'un était un lièvre et l'autre un marchand de chapeaux ; et la suite : c'est ce que je ne raconterai pas, pour ne pas faire perdre à l'histoire tout son charme ; c'est ce que vous lirez vous-mêmes, s'il vous plaît. Mais enrichissez cette sèche trame d'un humour continu, de cent plaisanteries bouffonnes, de caricatures amusantes de poésies célèbres ; et au milieu de tout cela, d'une foule de traits finement observés : cette fantaisie éperdue, ces incohérences, cette cocasserie, ce saugrenu, ne sauraient, à aucun degré, appartenir à l'imagination latine ; ni d'ailleurs à l'imagination allemande ; ni à l'imagination d'aucun autre peuple que le peuple anglais.

LA VIEILLE ANGLETERRE ET LES PETITS

PERRAULT figure ici parmi les ancêtres. Qu'elle est amusante, l'édition première de ses Contes en prose, ses *Histoires ou Contes du temps passé*, à Paris, chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle au Palais ! Chaque histoire a sa vignette, finement gravée ; et l'on voit au début ma mère Loye en personne, qui parle en tournant son fuseau. Trois auditeurs la suivent avec passion, deux garçonnets et une fille ; et une chandelle éclaire tout le tableau. Je me demande ce que les jeunes Français pouvaient lire, avant Perrault. Les livres des grands, et pas autre chose ; livres d'instruction, livres de piété ; et pour se régaler, quelque bonne lettre de Sénèque, quelque bon traité de Cicéron. Comment auraient-ils eu des livres faits pour eux, puisqu'ils n'avaient même pas d'habits ? On donnait aux garçons des vêtements qui copiaient trait pour trait ceux de messieurs leurs pères ; aux filles, des robes qui copiaient celles de mesdames leurs mamans. Les tableaux nous représentent leurs figures poupines engoncées dans des collerettes, leurs corps menu émergeant de paniers, leurs petites mains sortant de manches à ballon.

Fénelon, qui comprenait toutes choses, qui a écrit que la poésie était plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne croit,

sentit qu'il importait de ne pas laisser l'esprit de son jeune élève travailler à vide : Fénelon fut encore un des bienfaiteurs des petits. Rare mérite : car si la mode était aux Contes, elle n'était pas encore aux enfants :

Les contes ont eu pour un tems
Des lecteurs et des partisans,
La cour même en devint avide,
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments
Depuis *Cyrus* jusqu'à *Zayde*,
Ont vu languir leurs ornements,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agréments.
En vain des bords fameux d'Ithaque
Vint nous enrichir le trésor
Que renferme son *Télémaque* :...
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais le rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le *Rameau d'or* et l'*Oiseau bleu*.

Ainsi parle le chevalier Hamilton. Après Rousseau, ce furent les enfants eux-mêmes qui devinrent à la mode ; et ce grand ennemi des livres fut l'homme du monde qui leur en procura le plus. Désormais, il y eut des fournisseurs attitrés, des fabricants qui prirent patente au royaume des lettres ; la littérature enfantine poursuivit sa petite vie, à l'ombre, comme un ruisseau dans la forêt, mais avec des ralentissements, des arrêts, ou bien des poussées subites, par la vertu de tel ou tel auteur capable de donner, au lieu du nombre, la qualité.

Si, au lieu d'assembler tous ces livres d'enfants, j'avais réuni les grands chefs-d'œuvre, les Latins seraient mieux représentés sans doute, et nous aurions lieu d'être plus fiers. Autour de moi éclate, au contraire, la supériorité des Anglo-Saxons. Il y a un pays qui, depuis le XVIIIe siècle et sans discontinuer, a tourné son attention vers les lectures de ses fils et de ses filles. Dès la nursery, il les berce de ses poésies les plus musicales et les plus tendres ; il leur raconte les plus belles légendes que les rêveurs et les prophètes aient jamais trouvées.

On se perd, à compter tous les livres que les colporteurs leur offraient dans leur hotte, autrefois; à compter tous les journaux qui paraissent pour leur compte, aujourd'hui. Les plus célèbres auteurs ne les perdent jamais de vue ; ils ne dédaignent pas d'écrire à leur usage ; et cherchant l'entreprise la plus difficile et la plus noble, ils ont rendu Shakspeare lui-même accessible au cerveau et au cœur des petits. Je renonce à dire quelle richesse, quelle ingéniosité, quel amour, quelle tendresse, quelle piété, la vieille Angleterre a mis au service des enfants.

Il y a un pays où filles et garçons se rendent fièrement à leur bibliothèque, comme les grandes personnes à leur club. Des bibliothèques publiques pour enfants : ô la charmante et généreuse idée ! Comment sont-elles faites ? Salles claires et joliment ornées, bons fauteuils de tailles diverses, vastes tables, rayons ouverts à tous : elles allèchent le lecteur dès le premier abord. Loin de regarder leurs clients d'un air soupçonneux (quel âge avez-vous ? êtes-vous seulement majeur ? la bibliothèque de la ville n'est pas faite pour des galopins ; et si vous tenez absolument à lire, lisez chez vous), d'aimables bibliothécaires leur sourient de l'autre côté de leurs lunettes d'écaille, empressés à les satisfaire. Les livres eux-mêmes se mettent de la partie ; ils sont coquettement reliés, et plaisants à l'œil ; ils ne s'ornent pas de graffiti divers ; s'ils sont usés à force d'être lus, chose incroyable ! on les remplace. Le pays qui a un tel respect des droits de l'enfant, un tel souci de sa personnalité, c'est la jeune Amérique.

Les siècles n'ont pourtant pas manqué aux peuples latins pour s'organiser, et prendre une belle avance. Il leur a manqué, bien plutôt, un certain sentiment de l'enfance ; je veux dire de l'enfance comprise comme un état en soi, comme une période qui a le droit de durer pour elle-même, suivant son être propre et ses modalités profondes. Notre enfance, à nous, n'est trop souvent qu'une préparation active à la maturité ; nous ne commençons à nous arrêter, à respirer, à vivre, à nous sentir des droits, qu'une fois arrivés à l'âge d'homme. Les enfants ne s'élèvent pas, nous les élevons. Nous les aimons, nous les gâtons, comme partout au monde, voire un peu davantage ; mais nous ne leur concédons pas le présent : ils n'existent pas, ils existeront. Dans les pays où un soleil plus pâle fait

pousser moins vite les jeunes plantes ; dans les pays aussi où les adultes s'usent plus vite, une fois pris par la vie, on laisse volontiers se prolonger la période des fleurs. On juge heureux le premier âge, non parce qu'il ignore la réalité, mais parce qu'il vit dans une réalité mieux accommodée à sa liberté, à son bonheur, à la conscience qu'il a de lui-même. En somme, pour les Latins, les enfants n'ont jamais été que de futurs hommes ; les Anglo-Saxons ont mieux compris cette vérité plus vraie, que les hommes ne sont que d'anciens enfants.

Ne serait-ce pas la raison pour laquelle nous sommes moins bien partagés ? Beaucoup de Latins ne peuvent entendre parler de littérature enfantine sans un léger haussement d'épaules : et d'abord ce seul adjectif, *enfantin*, appliqué à la littérature, la diminue et l'abaisse, pensent-ils. Tous ces livres ont pour eux le même intérêt que les poupées ou les polichinelles ; un peu moins. Ils rougiraient d'être surpris à feuilleter une bibliothèque bleue ou rose, comme s'il leur advenait d'exercer leurs jambes vénérables à courir après un cerceau, ou de disposer un canon de bois contre des fantassins en carton. Je connais une grave personne qui me reproche mon goût pour ce sujet ; et comme je persiste, elle me regarde avec un sentiment mêlé de surprise et de chagrin.

Mieux vaudrait être moins dédaigneux. C'est ce que beaucoup de bonnes volontés, heureusement, commencent à comprendre chez nous. Je vois à bien des signes que non seulement un réveil se prépare, mais que l'heure en a déjà sonné. Des thèses de doctorat, de graves thèses de Sorbonne, viennent d'être consacrées, en tout ou en partie, à l'histoire de la littérature enfantine (1) : on ne l'aurait guère admis, jadis : le candidat eût risqué d'être renvoyé à la nursery. Les États-Unis d'Amérique, avec cet idéalisme pratique qui est un des traits de leur caractère, ont pris l'initiative de fonder chez nous une

(1) Marie-Thérèse Latzarus, *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIXe siècle*, 1923. On lira avec intérêt les chapitres consacrés à *Robinson Crusoé* dans la remarquable thèse de M. Paul Dottin (*Daniel de Foe et ses romans*, 1924) ; à Gulliver dans la thèse de Mlle Sybil Goulding (*Swift en France*, 1924) ; à Fenimore Cooper par Mlle M. M. Gibb (*Le roman de Bas-de-cuir*, 1927). Parmi les récentes publications étrangères, signalons une tentative, — la première, semble-t-il, — pour retracer toute l'histoire de la littérature enfantine (G. Fanciulli et E. Monaci, *La letteratura per l'infanzia*, 1926) ; et une statistique toute remplie d'excellentes indications psychologiques, *Children's Interests in Reading*, by A. M. Jordan, The University of Carolina Press, 1926.

bibliothèque d'enfants : nous avons accepté ce don avec reconnaissance ; mieux encore, nous l'avons fait fructifier ; nous avons, nous aussi, nos heures joyeuses, épandues sur les petits à force de dévouement et d'amour. Associations, ligues et congrès ; bulletins, guides, catalogues, se sont multipliés au cours de ces dernières années ; des théâtres en miniature attirent de jeunes spectateurs à peine blasés de Guignol. Je me plais à noter cet effort auquel participent de très belles âmes, appliquées moins encore à se baisser vers les enfants qu'à les hausser jusqu'à elles.

EN ÉCOUTANT LES ENFANTS

Que de leçons les meilleurs de ces livres donneraient aux écrivains, si seulement les écrivains y songeaient ! Ont-ils songé que le premier acte de l'esprit, mis en présence d'un livre, est de lui demander autre chose que le réel ? Du réalisme, les enfants ne veulent à aucun prix ; ils refusent les histoires qui s'attachent à la peinture minutieuse de cette apparence sensible que les hommes appellent quelquefois le vrai. Ils cherchent une libération, et non pas un nouvel esclavage : Robinson est moins soucieux de connaître l'île où le destin l'a enfermé, que d'en sortir. Même quand ils s'attachent aux récits qui leur rappellent l'école ou la famille, ce qui les retient, c'est la vie affective qui se développe en marge de leurs habitudes et de leurs devoirs. Inventer, imaginer, tel est leur besoin, tel est leur désir, telle est la manifestation spontanée de leur être spirituel. Luigi Capuana, partisan convaincu du naturalisme, du vérisme, raconte qu'il lui arriva un jour une surprise ; désœuvré, fatigué, et entouré d'enfants qui lui demandaient des histoires, il en inventa une, puis une autre, et finit par se passionner au jeu. Il existait donc un art non moins efficace et non moins difficile que l'étude scrupuleuse de la vie de tous les jours ? Un art qui demandait le retour à une forme primitive de la mentalité humaine ? qui exigeait une expression à la fois très dramatique et très simple ? Bref, Capuana écrivit, puis il imprima, en s'excusant, en rougissant, tout un livre de contes, qui est peut-être son meilleur titre au souvenir.

Les plus beaux des livres écrits pour l'enfance sont les plus voisins de l'art pur. Ils partent de données humaines

nettement observées, rapidement gravées; et tout d'un coup, se débarrassant des contingences, s'élançant dans le monde du merveilleux, ils créent dans la liberté et dans la joie, et construisent un monde dont ils sont les animateurs. Les enfants ne s'y trompent pas; ils sentent bien qu'on a franchi une frontière, qu'on s'est transposé d'un plan dans un autre. Comme ils se rendent compte, à l'instant où ils le veulent, que leur épée royale n'est qu'une épée de bois, que la cuirasse qui les protège des balles est une cuirasse en carton : de même, ils savent que la Belle au bois dormant n'a pas dormi cent ans, et que l'Oiseau bleu n'était pas couleur du temps, qui n'a pas de couleur. Mais c'est une illusion qu'ils s'accordent à eux-mêmes, délicieusement.

What shall we buy?
A kite that will fly
Up to the moon, on through the sky,

dit une *nursery rhyme* du vieux temps. « Qu'achèterons-nous? — Un cerf-volant, qui s'envolera, — jusqu'à la lune, à travers le ciel. »

Faut-il parler des écrivains seulement? Les hommes dont la jeunesse a été nourrie de beaux contes ne sauraient voir la vie avec les mêmes yeux dont les regardent ceux qui l'ont toujours connue comme elle est. Ceux-là ne croiront jamais que les animaux sont des machines ou des souffre-douleur; ils se demanderont toujours, en contemplant le chat hiératique assis près de l'âtre, quelles mystérieuses histoires passent dans sa tête menue, et quelle secrète flamme anime ses yeux ardents. Ils chercheront, auprès du Lapin aux yeux roses, son bel éventail et ses gants de chevreau ; toute chèvre sera pour eux la chèvre de M. Séguin. Leur existence s'enrichira d'une grande palpitation qui animera l'ombre épaissie autour d'eux. Ils se sentiront entourés d'une nature vivante, regrettant de ne plus comprendre la voix des arbres ou des arbustes ou des brins d'herbe, mais croyant l'entendre encore. Souvent, de nobles esprits se sont plu à reconnaître les enseignements qui leur étaient venus par ces humbles voies : celui-ci, le goût de l'aventure et du risque ; cet autre, la poésie ; et cet autre, le sens du mystère. Ils se rappellent les jours heureux où leur pouvoir, maintenant circonscrit dans d'étroites limites, s'étendait sur l'univers, et où

ils se sentaient cousins des génies. Prisonniers, ils sentent encore sur leurs lèvres comme une saveur d'irréel ; ils se défendent contre le positif qui envahit la terre, en se réfugiant dans le souvenir ; et ils répètent la devise que le bon Nodier prêtait à Bruscambille :

Tout ce que la vie a de positif est mauvais ;
Tout ce qu'elle a de bon est imaginaire.

Le bon Nodier, prévoyant le jour où l'on brûlerait tous les livres, ceux de la bibliothèque de l'Arsenal, et les autres, déclarait : « Je ne demanderai grâce que pour *le Chat Botté, le Chaperon Rouge, Peau d'Ane* et *les Mille et une nuits ;* il ne faut rien de plus en littérature pour le bien-être moral d'un peuple intelligent et sensible. On pourrait excepter Homère en faveur de l'*Odyssée ;* mais il faudrait être impitoyable pour l'histoire, car il y a, quoi qu'on en dise, des vérités dans l'histoire : les dates et les noms propres. »

Quelles impressions profondes laissent dans l'esprit les premiers contes, qui sont toujours les plus beaux ! Ils nous donnent des émois qui nous accompagnent tout au long de notre vie, des regrets salutaires, des souvenirs qui se transforment en espoirs, des nostalgies bienfaisantes, des illusions obstinées, — comme celle d'un monde où la vertu est récompensée, et le vice puni... par les fées.

PAUL HAZARD.

LE JUBILÉ DES SOVIETS

A la notion de jubilé s'attache ordinairement l'idée d'une date heureuse dans la vie d'un individu ou d'un peuple, le couronnement d'un effort créateur, d'un progrès dans le domaine économique ou spirituel. La date du 7 novembre restera, dans l'histoire de la Russie, la date néfaste.

Elle a inauguré une période, qui dure encore, période de détresse inouïe pour le peuple russe, de sa ruine morale et matérielle ; période marquée par la guerre civile, par la grande famine, par l'extermination de classes entières de la population, par la destruction de l'épargne et des richesses, accumulées par le labeur des générations précédentes, par la perte du prestige international de la Russie et de la place qu'elle occupait dans la famille des peuples civilisés.

En appliquant des idées qui sont un véritable défi au bon sens, les communistes russes, pour créer « un monde nouveau », n'ont reculé ni devant la destruction de toute l'économie nationale de la Russie, ni devant le bouleversement, de fond en comble, de toutes les bases morales de la société russe. Dix ans de ce travail destructeur ont porté leurs fruits. *La famille*, cette base sacrée de toute société, a été sacrifiée au nom d'improvisations sociales. Non contents de détruire toute l'organisation de l'*Église*, les bolchéviks ont tenté d'extirper de l'âme du peuple tout sentiment religieux. *L'éducation et l'enseignement* de la jeunesse ont été mis entièrement au service de la propagande révolutionnaire et transformés en instruments de lutte sociale.

Ces dix ans représentent, de façon non moins éclatante, pour l'ensemble des États civilisés du monde, une menace per-

manente de bouleversement social et de dissolution nationale.

C'est à ces deux points de vue, — influence sur la situation morale et matérielle du peuple russe, d'un côté, et, de l'autre, ses tentatives pour allumer la révolution mondiale, — que nous nous placerons pour dresser le bilan de l'œuvre décennale du bolchévisme russe. Nous le ferons en nous appuyant uniquement sur les témoignages du gouvernement soviétique lui-même.

L'EFFORT POUR LA RÉVOLUTION MONDIALE

Commençons par la politique extérieure du gouvernement bolchévique, politique, dont la révolution mondiale reste toujours, comme il y a dix ans, le but essentiel. Si le bolchévisme dure, c'est parce que trop longtemps l'opinion européenne l'a envisagé comme un problème purement russe et a trop complaisamment admis que le monde civilisé pouvait coexister paisiblement avec ce gouvernement antinational et révolutionnaire.

En fait, l'action bolchéviste déborde de toutes parts les frontières de la Russie. La révolution du 7 novembre 1917 a un caractère essentiellement international et le dixième anniversaire de cette révolution, célébré par les Soviets, est en même temps le dixième anniversaire des entreprises dirigées par le pouvoir bolchévique contre l'ordre national et le régime normal de tous les pays civilisés. A côté du bilan décennal de l'action de dix années de la dictature soviétique sur la vie russe, il y a donc lieu de dresser un autre bilan, le bilan international des troubles profonds causés dans le monde entier par le gouvernement, dont la politique et l'action se confondent entièrement avec celles de la IIIe Internationale.

Non seulement, la révolution mondiale forme une partie intégrante de la politique bolchévique, mais elle est même une condition *sine qua non* de l'existence de la dictature soviétique. Le régime, qu'ont instauré les bolchéviks en Russie, ne peut durer que si le pays est entouré de peuples complices, prêts à renier les principes de la civilisation moderne à l'exemple de Moscou. L'isolement, c'est la mort certaine du bolchévisme dans un laps de temps plus ou moins court. Vérité qui fut proclamée par Lénine lui-même au moment où il prit le pouvoir. « Nous sommes acculés à périr si la révolution n'éclate

pas dans le plus bref délai dans les autres pays. » « La révolution sociale dans un pays comme la Russie, qui possède une infime minorité de prolétariat ouvrier, disait-il encore, ne peut avoir un succès définitif que si elle est appuyée par la révolution dans les autres pays (1). » Et dans le manifeste adressé aux ouvriers suisses : « La révolution russe n'est qu'un prologue à la révolution mondiale. »

Ce n'est donc pas uniquement par prosélytisme que les bolchéviks poursuivent la réalisation du bouleversement mondial : c'est leur propre existence qui est en jeu. Il s'agit pour eux d'étayer le régime instauré en Russie. Dès les premiers jours, malgré les difficultés sans nombre qu'ils rencontrent sur leur chemin et les graves préoccupations que leur cause la nécessité de consolider leur pouvoir, les bolchéviks dépensent une activité fébrile et universelle pour tenter d'allumer dans le monde entier la révolution sociale. Ces efforts et ces tentatives, ils les poursuivent inlassablement à travers toute la période de dix ans, dont, à l'heure actuelle, ils célèbrent le jubilé.

Au début, grisés par leurs succès en Russie, favorisés par le chaos économique, social, politique, que la guerre a produit en Europe, les dirigeants bolchéviks étaient convaincus que la victoire complète du prolétariat mondial n'était qu'une question de mois, peut-être de semaines. Les désillusions, qu'ils ont subies, ne semblent n'avoir fait qu'activer leur zèle.

C'est en Allemagne, et le fait mérite d'être noté, qu'ils ont opéré leurs premières tentatives pour allumer la révolution mondiale. Quand ils trahissaient les Alliés à Brest-Litovsk, ils se préparaient, en même temps, à trahir et à renverser leur nouvel allié, le gouvernement allemand. Quand ils discutaient, avec les généraux allemands, les conditions de la paix séparée, ils essayaient de décomposer l'armée allemande par une propagande active, contre laquelle le gouvernement allemand a élevé de nombreuses protestations officielles. Zinovieff prophétisait que le renversement du régime impérial allemand n'était que le premier pas sur la voie de la révolution sociale et que la perte des bourgeois allemands était proche.

De cette époque date un plan de révolution sociale, embrassant l'Europe centrale tout entière, élaboré par les bolchéviks. La

(1) Lénine, *Œuvres*, vol. XVIII, p. 133.

révolution devait éclater au cours de la première moitié de 1919.

C'est alors que se produisit le premier scandale diplomatique soviétique, si souvent renouvelé au cours des années suivantes. L'ambassadeur soviétique Ioffe fut pris la main dans le sac et invité à quitter le territoire allemand : il fut constaté que Ioffe se servait de la valise diplomatique pour introduire en Allemagne des brochures communistes de propagande. Cet affront ne découragea en aucune façon le gouvernement soviétique et l'arrestation d'un autre bolchévik notoire, Radek, qui se produisit à Berlin, en février 1919, vint démontrer, — par les documents saisis chez lui, — que les bolchéviks russes, d'accord avec Liebknecht, avaient élaboré un plan détaillé de soviétisation de l'Allemagne à l'aide de l'armée rouge russe qui devait envahir, au printemps, l'Allemagne et marcher à la jonction de l'armée rouge allemande, que promettait de lever Liebknecht.

Cependant éclatait la révolution hongroise, et Moscou lui promettait l'envoi de troupes. Déjà les dirigeants communistes hongrois esquissaient devant les correspondants de journaux le calendrier de la révolution mondiale : « Nous commencerons, disaient-ils, par la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie ; l'Italie nous ralliera dans trois mois et l'Allemagne aussi. La France et l'Angleterre ne tiendront pas longtemps. »

En même temps qu'ils poursuivaient cette préparation du bouleversement en Europe, les Soviets s'occupaient activement de fomenter des soulèvements parmi les peuples d'Orient, et, dès les premiers mois de 1918, ils commençaient, à l'aide d'un bureau communiste musulman spécial, à imprimer par millions des brochures de propagande en langues orientales. En même temps, ils entraient en relations suivies avec l'émir d'Afghanistan, considérant ce pays comme le centre futur et le premier foyer de la révolution en Orient.

L'effondrement de tous ces plans et l'échec de toutes ces tentatives, la répression des trois soulèvements qui se produisirent à Berlin, la liquidation de la révolution hongroise, n'ont pas eu raison de l'obstination du gouvernement des Soviets. Considérant la révolution mondiale comme la condition même de son existence, il était par là même obligé de poursuivre son entreprise de bouleversement mondial. Il y avait jusqu'alors présidé seul, assumant à lui seul et ouvertement la direction des troupes communistes dans les différents pays. Pour mieux

coordonner ses efforts et pour mieux camoufler son rôle, il crée, en mars 1919, la IIIe Internationale, dont le siège est établi à Moscou et dont la direction est confiée à Zinovieff. Ce dernier y agissait en maître, mais, d'après ses aveux mêmes, n'entreprenait rien sans l'autorisation de Lénine. Moscou arrose d'or, et mène à la cravache les sections communistes des divers pays, qui doivent obéir aveuglément et suivre à la lettre les instructions détaillées, codifiées par le deuxième congrès sous la forme des fameux « 21 points ».

A partir de la fondation de la IIIe Internationale, Moscou continue donc son travail à l'aide de ce nouvel et puissant instrument. Travail double : infiltration réalisée par la création de « cellules », par de larges subventions à la presse, par une propagande à l'usine et dans l'armée; tentatives de soulèvements armés et de guerre civile.

En Angleterre et en France, ce travail est signalé, en 1920, par les communications officielles des gouvernements respectifs. C'est, en Angleterre, M. Churchill, ministre de la Guerre, qui dénonce l'action bolchévique en Asie centrale et, au cours de la même année, l'envoyé soviétique Kameneff convaincu de rapports avec les ouvriers anglais est expulsé de Londres. C'est, en France, un télégramme adressé, le 13 août 1920, par M. Millerand au gouvernement des États-Unis qui accuse la IIIe Internationale de servir d'instrument entre les mains des bolchéviks pour la propagande de la révolte parmi les peuples.

En même temps, le gouvernement de Moscou poursuit son action en Orient. C'est sur son initiative que s'organisent les congrès communistes de Samarkand et de Bakou. Les agents bolchéviques considèrent que ces congrès et l'accord réalisé entre l'Afghanistan et le gouvernement d'Angora constituent « des préparatifs suffisants pour permettre au mouvement musulman puissant et unifié de porter un coup décisif à la domination du capital et de détruire sa base coloniale ». De plus en plus, en raison des échecs subis par le communisme dans les différents pays d'Europe, les bolchéviks tournent leurs regards vers l'Orient. « Tournons-nous vers l'Asie, dit Lénine, et nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient. » Et Zinovieff déclare au congrès de Bakou, en 1920 : « Les huit cents millions d'Asiatiques sont nécessaires à la Russie pour abattre l'impérialisme et le capitalisme européens. »

A cet effet, les Soviets créent pour la propagande en Orient toute une série d'organismes spéciaux, dont l'entretien représente des sommes énormes. Ainsi sont fondées l'Association scientifique pour l'étude de l'Orient, qui poursuit le but de la libération spirituelle, économique et politique de l'Orient, des Universités et facultés orientales, des Écoles de propagande, des associations et des ligues spéciales, etc.

Cependant, la tension des relations entre la France et l'Allemagne, qui se produit après l'occupation de la Ruhr, fait naître de nouveaux espoirs parmi les dirigeants du gouvernement des Soviets et de la IIIe Internationale. Zinovieff déclarait alors que la crise sociale et politique éclaterait dans quelques semaines, et la révolution en Allemagne était annoncée exactement pour le 9 novembre 1923. L'insuccès de cette tentative fut expliqué ensuite par les fautes commises par Radek, spécialement chargé de cette mission. Au cours de la même année, après la chute de Stamboulisky, le Komintern soutient et dirige plusieurs tentatives de soulèvements en Bulgarie. Le gouvernement de Zankoff saisit des documents, qui prouvent sans contestation possible le rôle dirigeant de la IIIe Internationale. Le 17 septembre 1923 éclate un soulèvement qui dure cinq jours et se signale par des actes terroristes préparés par le gouvernement soviétique d'accord avec les communistes bulgares, et dont l'horreur a soulevé l'indignation du monde entier. Le 2 janvier 1925 se réunit à Baden, près Vienne, une conférence à laquelle prennent part les communistes notoires Kolaroff, Manouilsky, Svidersky. Il y est décidé d'exterminer les agents du gouvernement de Zankoff par des actes de terreur individuelle et collective. C'est à la suite de cette décision, que fut organisé l'attentat contre le tzar Boris et ensuite l'explosion dans la cathédrale pendant les obsèques du général Gueorguieff, explosion qui coûta la vie à cent cinquante notables bulgares.

La fin de l'année 1924 est marquée par une tentative de révolution en Esthonie, et les documents découverts au cours de la répression prouvent que le soulèvement avait été préparé et dirigé par la IIIe Internationale. D'autres incidents marquent l'action du Komintern à la fin de l'année 1924 et au commencement de 1925 : quatre cent trente communistes sont arrêtés en Roumanie; le représentant des Soviets est expulsé d'Albanie, etc...

Au cours de la même année 1924, se produisent, en dehors de l'Europe, deux événements, qui ouvrent un large champ à l'activité de la IIIe Internationale : ce sont le soulèvement d'Abd-el-Krim et la révolution chinoise. Agissant en plein accord avec les instructions de Moscou, les communistes français se placent résolument du côté des tribus révoltées, et Doriot envoie à Abd-el-Krim un télégramme, qui fut cité à la Chambre par M. Morinaud et dans lequel le député communiste français assurait Abd-el-Krim qu'il aurait facilement raison des forces militaires françaises. Dans un tract répandu parmi les populations d'Afrique, et qui a été également cité à la tribune de la Chambre des députés, il est dit : « Indigènes, libérez-vous. Moscou vous aidera, vous fournira un état-major avec sa discipline. » Quant à la révolution chinoise, elle fut longuement préparée par la IIIe Internationale et le gouvernement des Soviets. Les perquisitions pratiquées à la légation soviétique de Pékin ont démontré que la direction du mouvement était à Moscou et que c'est Moscou qui a organisé sur place et financé la révolution chinoise.

***

On le voit, la propagande soviétique trouble la vie des peuples dans tous les pays ; et nous pourrions ajouter, aux exemples que nous venons de donner, d'autres exemples pris dans l'histoire des pays des cinq parties du monde au cours de ces dernières années. L'action de la IIIe Internationale, dirigée et financée par le gouvernement des Soviets, est évidemment incompatible avec l'existence de relations diplomatiques normales entre les divers gouvernements et l'U. R. S. S. L'histoire des relations anglo-soviétiques et franco-soviétiques en apporte une preuve éclatante. Les vraies difficultés ont surgi précisément à partir du moment où les pays d'Europe ont voulu accepter les diplomates russes et les mettre sur le même rang que les autres diplomates. Ces faits sont connus : nous nous contenterons de rappeler les principaux.

Au moment même, où le gouvernement de M. Macdonald envoyait à Moscou la note, reconnaissant *de jure* le gouvernement des Soviets (1er février 1924), la IIIe Internationale publiait l'appel aux ouvriers les invitant à manifester et exiger l'indépendance de l'Irlande, de l'Égypte, des Indes et, un peu plus

tard, au début de mars, elle envoyait à Londres des instructions qui ont été publiées par le *Daily Telegraph*, et dans lesquelles toutes les sections de la IIIe Internationale étaient invitées à prêter aide aux ouvriers britanniques, parce que, dans l'actuel désarroi de la vie anglaise, l'union de tous les éléments révolutionnaires pouvait amener un résultat décisif. Dans une pareille atmosphère, les pourparlers entre M. Macdonald et Rakowsky concernant la conclusion des traités se prolongeaient pour aboutir à la conclusion illusoire d'un accord qui n'était, en réalité, qu'une simple promesse d'en conclure un ultérieurement. Le 24 octobre, les journaux publiaient la fameuse lettre de Zinowieff dans laquelle le chef du Komintern donnait ses instructions à la section britannique pour le cas d'un soulèvement militaire. Le nouveau gouvernement, qui remplaçait le cabinet de M. Macdonald, refusa de présenter aux Chambres l'accord Macdonald-Rakowsky, tout en laissant subsister la reconnaissance. Mais les événements ultérieurs allaient démontrer l'impossibilité de conserver avec l'U. R. S. S. des relations normales. La IIIe Internationale est directement intervenue dans les grèves anglaises par des instructions ouvertement révolutionnaires adressées aux délégués communistes de la conférence de cheminots; et, sur les 239 millions de francs, que les mineurs grévistes anglais ont reçus comme secours, 147 millions ont été envoyés par Moscou. D'autre part, l'action bolchévique dans la révolution chinoise subventionnée et dirigée par Moscou, a donné au mouvement un caractère nettement antibritannique. Enfin, les perquisitions opérées le 12 mai 1927 par la police anglaise au siège de la délégation commerciale russe et de la société russe l' « Arcos » ont fait mettre la main sur de nombreux documents, qui ne laissaient aucun doute possible sur l'espionnage militaire et l'action révolutionnaire des organismes dont le gouvernement soviétique était directement responsable. La rupture des relations anglo-soviétiques fut annoncée par M. Baldwin le 24 mai 1927.

Les relations avec la France ont subi les mêmes vicissitudes que celles avec l'Angleterre. Le gouvernement soviétique a été reconnu par le cabinet de M. Herriot le 28 octobre 1924. L'arrivée à Paris de l'ambassadeur soviétique Krassine fut accompagnée, le 9 décembre 1924, par la publication dans le *Quotidien* de l'instruction secrète du *Komintern* n° 128 sur la formation

de cellules communistes dans les usines, la surveillance des dépôts d'armes et de moyens de transport, etc... La perquisition, effectuée à la même époque à l'école communiste de Bobigny, a démontré l'existence d'une propagande intense dans les écoles et dans l'armée. Enfin, c'est deux mois après la reconnaissance des Soviets, que le public parisien fut profondément impressionné par la mobilisation communiste organisée à l'occasion du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon. L'opinion publique française ne s'y trompa pas. Elle vit dans ces manifestations et dans ces préparatifs révolutionnaires la main de Moscou. Tout récemment, la onzième chambre correctionnelle, dans un procès d'espionnage, a déclaré : « Depuis 1924, tout au moins, — année de la reconnaissance du gouvernement des Soviets par la France, — s'est établi en France un système d'espionnage sous les directives et au profit d'un organisme étranger, dont le siège est à Moscou. »

Dès la toute première époque de l'établissement de l'ambassade soviétique à Paris, un incident avait démontré que cette ambassade se proposait de ne pas rester étrangère à la propagande révolutionnaire. Le secrétaire de l'ambassade, Voline, prit la parole dans un meeting révolutionnaire. Il dut quitter Paris, mais, rentré à Moscou, il publia une déclaration, affirmant qu'il avait agi conformément aux instructions de l'ambassadeur.

Un incident plus grave, la signature par l'ambassadeur Rakowski d'une déclaration, qui prêchait la propagande de la révolte et de la désertion dans les armées, a, tout récemment, forcé l'ambassadeur soviétique à quitter Paris et provoqué un état de demi-rupture des relations diplomatiques.

Nous nous bornons à rappeler ces faits, qui ne constituent, pourtant, qu'une partie des preuves, qu'on pourrait apporter de l'intervention révolutionnaire, évidente et croissante, du gouvernement des Soviets (sous la forme directe ou sous l'aspect de la IIIe Internationale) dans la vie des différents pays avec l'intention, ouvertement proclamée, de jeter bas leurs fondements politiques, sociaux et économiques. Le nouveau président du *Komintern*, Boukharine, dans un discours prononcé le 12 octobre 1927, a donné le calendrier des mouvements révolutionnaires qui tous ont été réalisés avec la participation de Moscou. Voici la liste de ces *Éphémérides rouges*.

Janvier-mars 1918, révolution ouvrière en Finlande.

Novembre 1918, révolution en Allemagne et en Autriche.

Mars 1919, révolution en Hongrie.

Avril 1919, pouvoir soviétique en Bavière.

Janvier 1920, révolution en Turquie.

Septembre 1920, révolution en Italie avec la mainmise sur les usines et les fabriques.

Mars 1921, le « Putsch » allemand.

Septembre 1923, soulèvement en Bulgarie.

Automne 1923, mi-révolution du prolétariat allemand.

Décembre 1924, soulèvement en Esthonie.

Avril 1925, soulèvement au Maroc.

Août 1925, soulèvement en Syrie.

Mai 1926, grèves anglaises.

1927, soulèvement à Vienne.

1927, révolution chinoise.

Tel est le bilan de dix années d'action bolchévique dans le domaine international. C'est l'action simultanée du gouvernement soviétique et de la IIIe Internationale qui, — selon l'expression imagée de Zinovieff, — sont deux édifices ayant les mêmes fondations et un seul toit.

Ce court aperçu de l'action bolchévique extérieure, au cours des années 1917-1927, nous paraît amplement suffisant pour affirmer que le gouvernement bolchévique était et reste un ennemi constant et redoutable de l'ordre public, et de la vie nationale de tous les États civilisés.

LA RUINE DE L'ORDRE SOCIAL EN RUSSIE

Dans les discours prononcés à l'occasion de l'anniversaire du 7 novembre, les dirigeants bolchéviks ont proclamé leur ferme décision de mener la lutte contre ces États jusqu'à la victoire finale. Aussi, n'est-il pas sans intérêt de se demander quel est le sort que le bolchévisme victorieux réserverait à la vie économique et spirituelle des peuples soumis à sa tyrannie.

Un coup d'œil rapide sur l'œuvre accomplie en Russie par les Soviets, au cours des dix années de leur dictature, permettra de s'en faire une idée.

La matière est trop abondante pour que nous puissions l'épuiser dans les cadres de cette étude. Nous nous bornerons à choisir quelques faits particulièrement saillants, pour montrer

les ravages que l'application pendant dix ans du régime bolchévique a causés à la vie du peuple russe.

La famille soviétique. — La famille, cette base de l'ordre social, est systématiquement détruite par les efforts du législateur soviétique. Le mariage est remplacé par l'amour libre. L'enfant est arraché à la famille : moralement et physiquement. Pour conclure un mariage, aucune formalité n'est exigée, pas même le simple enregistrement qui est rendu facultatif par le code de famille en vigueur. En cas de besoin, on prouve le mariage en faisant la preuve de la cohabitation.

Il est aussi facile de rompre le mariage que de le conclure : la déclaration d'un des époux suffit pour le divorce, et on peut se remarier autant de fois qu'on veut. « Le mariage est un simple rapprochement intime et de plein gré d'un homme et d'une femme », prononce un juriste soviétique.

Une pareille famille ne peut considérer les enfants autrement que comme un fardeau inutile, et ce point de vue trouve appui chez le législateur communiste : les avortements sont non seulement autorisés, mais favorisés. Par des films de propagande, on apprend à la jeunesse les moyens les plus simples et les plus efficaces de les réaliser. La littérature soviétique, en reflétant la vie, fourmille de scènes, qui montrent à quel point cette pratique criminelle est entrée dans les mœurs, et est devenue un geste banal de la vie quotidienne : les étudiants font des collectes pour payer l'avortement d'une jeune fille, etc.

La jurisprudence soviétique va plus loin : elle consacre la « paternité collective » légale. Si le tribunal établit que la femme a eu des relations en même temps avec plusieurs hommes, il peut les obliger tous à subvenir simultanément à l'entretien de l'enfant.

La famille, dont les bases sont déjà sapées par la législation sur le mariage, est, d'autre part, mise en péril par l'esprit de la législation, qui considère l'éducation familiale comme nuisible pour un enfant dans l'État communiste. « L'organisation d'État », dit Goikhbarg, un des auteurs du code de famille soviétique, doit déshabituer les parents de leur amour égoïste et déraisonnable envers les enfants « qui leur fait désirer de les garder auprès d'eux ».

Ces idées sont mises en pratique par des procédés pédago-

giques qui inculquent aux enfants le mépris envers le pouvoir paternel.

Les résultats de cette expérience néfaste ne se sont pas fait attendre. C'est, d'un côté, la profonde décadence de la moralité de la jeunesse russe, reconnue et attestée, pour ainsi dire quotidiennement, par la presse soviétique; et de l'autre, un développement effrayant de l'enfance abandonnée. *Nous avons 7 millions d'enfants abandonnés officiellement constatés*, déclare Lilina, la femme de Zinovieff, dans la *Pravda*. Elle ajoute : « Combien d'autres errent à l'aventure à travers la Russie! » « Il suffit, dit le même journal, de jeter un coup d'œil sur les comptes rendus de la commission des mineurs, pour constater que l'avarie, la cocaïnomanie, l'alcoolisme, les vices contre nature se sont propagés avec toutes leurs suites horribles parmi les enfants sans surveillance. »

La guerre à la religion. — En même temps qu'il s'attaquait à la famille, le gouvernement bolchévique essayait de ruiner les autres fondements de l'organisation sociale du peuple russe. C'est une lutte à mort, que le bolchévisme a entreprise contre l'Église, contre le clergé et contre le sentiment religieux lui-même. « La religion est le dernier rempart de la bourgeoisie, il faut le détruire coûte que coûte », disait le journal l'*Athée*. Les évêques orthodoxes, les prêtres, les moines ont été, par milliers, torturés, emprisonnés, exilés, assassinés. Les églises étaient fermées, violées, transformées en clubs et en lieux de blasphèmes de la jeunesse communiste, leurs biens confisqués ou pillés. Une propagande non seulement antireligieuse, mais sacrilège, est organisée au moyen de conférences, de journaux spéciaux, de cortèges, ridiculisant Dieu, auxquels les écoliers sont tenus de prendre part.

Or, cette propagande n'est pas arrivée à extirper la foi du cœur du peuple russe. Au contraire, la résistance qu'il a trouvée sur son chemin a forcé le gouvernement des Soviets à reculer : actuellement, il cherche le moyen de trouver une voie de transaction avec l'Église, tout en essayant de la soumettre entièrement à son pouvoir.

Tandis qu'ils détruisaient la famille et la religion, les bolchéviks voulaient conserver l'école, afin de la transformer en « instrument perfectionné pour l'inoculation du bolchévisme ».

L'enseignement général a cédé la place à l'étude de la doctrine du parti communiste. Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur la ruine matérielle et morale de l'instruction publique en Russie. Nous reviendrons un jour sur cette question si intimement liée à tout l'avenir du peuple russe.

LA GRANDE MENACE : LE DÉVELOPPEMENT DU CHÔMAGE

Il nous reste à tracer sommairement les résultats des dix ans de la dictature bolchévique dans le domaine de la vie économique russe.

L'augmentation du nombre des sans-travail est l'indice le plus sûr de la désorganisation sociale et un témoignage d'une grave crise économique. A ce point de vue, le sort de l'Union soviétique, à l'heure même où le pouvoir de Moscou célèbre le jubilé de dix ans de sa dictature, est particulièrement tragique, par suite du développement qu'a pris le chômage au pays de la dictature des ouvriers et des paysans.

Le nombre des chômeurs dans les villes, d'après des données très incomplètes et qui n'embrassent que les cas officiellement enregistrés, s'est accru de 848 000, en 1925-1926, à 1 353 000, en 1926-1927. Au cours de l'exercice 1925-1926, l'augmentation du nombre des chômeurs a été de 16 pour 100 et au cours du premier semestre 1926-1927, de 38 pour 100.

Les falsifications de la statistique soviétique n'ont pas pu cacher cette face redoutable de la situation économique de l'U. R. S. S. C'est pourquoi, au cours de la dernière session du Comité central exécutif, le président du Conseil suprême de l'économie nationale, Kouybycheff, pour travestir la vérité, a eu l'audace de déclarer que le chômage est une des conséquences du « passé maudit ». « Ce phénomène, a dit Kouybycheff, est l'héritage maudit de l'ancienne domination des propriétaires fonciers et des capitalistes dans notre pays. Ils empêchaient intentionnellement le développement intellectuel de la population paysanne et, pour obtenir le plus possible de main-d'œuvre à bon marché, ils ont exprès créé le surpeuplement agraire. » Peut-on imaginer déclaration plus cynique et plus mensongère?

Que le chômage ait existé avant la guerre dans les villes, ce n'est pas douteux, mais jamais il n'a eu ce caractère chro-

nique, cette importance, ce développement ininterrompu et rapide. Avant la guerre, en effet, l'augmentation des surfaces emblavées fournissait du travail à la population paysanne en raison de son accroissement; le reste était absorbé par l'industrie, qui s'est considérablement développée au cours des dix années qui ont précédé la guerre. Il suffit de rappeler que la production houillère, au cours de cette période, a plus que triplé et la production métallurgique augmenté de plus de 100 pour 100; l'industrie textile, l'industrie de transformation des produits agricoles ont pris un essor remarquable, etc.

Le fait est qu'il n'existe aucun indice permettant d'affirmer qu'avant la guerre le chômage était chronique et augmentait d'une manière ininterrompue. Au contraire, nous avons toutes les raisons d'affirmer que le chômage dans l'U. R. S. S. est un phénomène chronique et dont l'importance, loin de diminuer, augmente constamment. Telle est la différence entre le chômage de l'époque du « régime maudit » d'autrefois et le chômage, qu'on observe dans l' « État socialiste » d'aujourd'hui.

Ne cessons pas de le répéter : le chômage dans l'U. R. S. S., contrairement à ce qu'on observe dans les autres pays, est un phénomène organique, dont les racines s'enfoncent profondément dans la vie économique du pays et ont leur origine dans la structure même de l'économie soviétique.

La première et principale raison du chômage dans l'U. R. S. S. est, sans contredit, le surpeuplement agraire, qui a revêtu, au cours de ces dernières années, un caractère particulièrement aigu, malgré le fait que les paysans, par suite de la révolution agraire, ont mis la main sur la presque totalité des terres qui ne leur appartenaient pas auparavant. « Une étendue énorme de terres, divisées entre des millions de paysans, n'a augmenté les ressources terriennes de chacun que d'une manière insignifiante ; l'enquête spéciale de la Section centrale de l'organisation agraire a permis d'établir que l'augmentation par habitant de terres paysannes s'exprime en quantités insignifiantes : dixièmes et même centièmes de déciatine » (hectare) (1). Mais la légère influence, que ce phénomène a pu avoir au point de vue de la diminution du surpeuplement agraire, a été elle-même neutralisée par l'affaiblissement de l'économie paysanne et par la fuite

(1) Voir Knipovitch, *Aperçu de l'activité du Commissariat de l'Agriculture au cours de trois ans*, 1920, page 95.

des populations urbaines dans les campagnes au cours des années du « communisme militaire ».

D'après les calculs d'Oganovsky, la population agricole, par 100 déciatines de champs et de pâturages, a sensiblement augmenté, en 1923, par rapport à 1913, dans toutes les régions de la Russie (sauf dans la région nord-ouest où elle a diminué de 4,8 pour 100). Dans plusieurs régions, la différence est considérable : elle est, notamment, de 20,8 pour 100 dans l'Oural, de 32,4 pour 100 dans la région de l'ouest, de 40,5 pour 100 dans la région du nord-est, de 70 pour 100 dans la région industrielle centrale (1).

Cette statistique se termine à l'année 1923. A partir de l'année 1923, commence à agir un facteur nouveau : l'accroissement naturel, extrêmement rapide, de la population. La population de l'U. R. S. S., qui avait fortement diminué au cours des années de la guerre civile et particulièrement pendant les années de la grande famine (1921-1922), dépasse à l'heure actuelle le chiffre de la population d'avant la guerre. L'accroissement naturel de la population est évalué, pour les exercices 1924-25 et 1926-27, à 24 par mille habitants par an, — pourcentage énorme qui donnerait, pour l'ensemble des trois exercices, un accroissement de la population se chiffrant par dix millions d'habitants. Une petite partie seulement de cet accroissement revient à la population des villes (environ 1,9 million) et le reste à la population paysanne. En définitive, la population urbaine devrait représenter, en 1926-1927, 94,6 pour 100 de la population urbaine d'avant la guerre, tandis que la population des campagnes dépasserait de 5,7 pour 100 celle d'avant la guerre.

Pour toutes ces raisons, le surpeuplement agraire a atteint en Russie soviétique un niveau élevé, dès maintenant évalué par dizaines de millions. En 1926, le commissaire de l'Agriculture l'évaluait, seulement pour les quatre régions de l'Ouest, du Nord-Ouest, du centre industriel et du centre agricole, à 14 500 mille habitants (2).

Oganovsky, en prenant pour base du calcul la proportion de la main d'œuvre dans les exploitations paysannes moyennes (avec

(1) Kondratieff et Oganovsky, *les Perspectives du développement de l'économie agricole de l'U. R. S. S.*, 1924, p. 122.

(2) *Econ. Jisn*, 24 décembre 1925.

une surface de terres cultivées de 4 à 8 déciatines), évalue le surnombre de la population agraire, pour l'exercice 1924-1925, à 7500000 travailleurs et à 19900000 (soit 43 pour 100 de l'ensemble de la main d'œuvre agricole), si l'on prend pour base du calcul les exploitations paysannes plus importantes (de 8 à 15 déciatines). Ces calculs, malgré leur caractère approximatif et sujet à discussion, sont suffisants pour faire comprendre l'importance de ce phénomène redoutable.

On ne pourrait lutter efficacement contre le surpeuplement agraire que par deux moyens : l'intensification de l'économie paysanne dans l'U. R. S. S., qui permettait d'utiliser sur la même surface une quantité plus grande de la main d'œuvre ; ou une industrialisation plus énergique du pays, permettant d'absorber l'excédent de population agraire qui quitte les campagnes pour les villes à la recherche du travail.

En ce qui concerne l'amélioration et le renforcement de l'économie paysanne, le pouvoir soviétique non seulement n'a rien fait pour intensifier la production agricole russe, mais il pressure les paysans par tous les moyens à sa disposition, afin d'obtenir de lui les ressources, dont a besoin l'économie de l'État soviétique déficitaire.

La *Revue* a exposé, dans des articles antérieurs, les deux procédés qu'emploie le gouvernement des Soviets pour exploiter les paysans : la politique des prix et les impôts. Depuis l'introduction de la nouvelle politique économique, — politique du NEP, — il n'existe aucune concordance entre le niveau des prix des produits agricoles et le niveau des prix des objets fabriqués. Les courbes du diagramme des prix des produits agricoles et des objets fabriqués ne restent pas parallèles, mais se croisent et forment comme des branches de ciseaux, qui s'ouvrent tantôt plus, tantôt moins, en raison de l'importance plus ou moins grande des oscillations des prix. La formation de ces « ciseaux » est le résultat direct de la politique des prix du gouvernement. D'un côté, le gouvernement vend les produits industriels à des prix très élevés et, de l'autre, il tend, sans, d'ailleurs, que les journaux soviétiques le dissimulent, à abaisser artificiellement les prix des céréales, en faisant jouer le mécanisme de la « presse à impôts » : au cours des mois d'automne, le gouvernement force les paysans, qui doivent se procurer de l'argent pour acquitter les lourds impôts, à vendre les céréales.

D'après les correspondants locaux de la presse soviétique, le pouvoir d'achat des céréales, par rapport aux produits industriels, n'est plus que de 20 pour 100 de ce qu'il était avant la guerre. Par conséquent, le pouvoir soviétique, en forçant les paysans à livrer de 3 à 5 fois plus de céréales pour les produits industriels qu'il lui vend, a établi un impôt déguisé, lourd impôt, qui frappe la masse paysanne. Il est, naturellement, difficile de mesurer de façon exacte le poids de cet impôt. D'après les calculs du communiste Yakovleff, les sommes, que le gouvernement soviétique a tirées des paysans par ce procédé, dépassent à l'heure actuelle un milliard de roubles (treize milliards de francs).

Les impôts représentent, pour le pouvoir soviétique, un autre moyen de mettre l'économie paysanne en coupe réglée. Les communistes eux-mêmes reconnaissent que les charges qui pèsent sur les paysans ont atteint à l'heure actuelle l'extrême limite. D'après le spécialiste soviétique Lifchitz, l'impôt agricole confisque au profit de l'État 15 à 20 pour 100 du revenu brut de l'économie paysanne et il considère qu'un taux pareil représente le maximum du prélèvement possible.

Par suite de cette double exploitation sans merci de l'économie paysanne au profit de l'économie soviétique d'État, la consommation des objets fabriqués a fortement diminué dans les campagnes, par rapport à l'époque d'avant-guerre. D'après les données de Svidersky, le remplaçant du commissaire de l'Agriculture, les paysans consomment actuellement seulement 63 pour 100 des tissus, qu'ils absorbaient avant la guerre, 54 pour 100 des peaux, 32 pour 100 du sucre, 93 pour 100 du sel, 57 pour 100 des verres. En 1913, les campagnes ont consommé 64 pour 100 de la production industrielle totale du pays, tandis que, pendant l'année courante, elles n'en ont absorbé que 38 pour 100.

Tandis que les Soviets leur imposaient ces sacrifices énormes au profit de l'industrie d'État, les paysans ne recevaient pas, — fût-ce à des prix exorbitants, — une suffisante quantité de machines agricoles, de semences, d'engrais et autres objets et produits, sans lesquels aucun développement de la production agricole n'est possible.

Malgré cette exploitation de l'économie paysanne par le Pouvoir soviétique, les paysans russes ont fait preuve d'une

vitalité, d'une énergie et d'une endurance admirables et réussi, en dépit de tous les obstacles, et en travaillant littéralement mains nues, à augmenter au cours des cinq dernières années les surfaces ensemencées de plus de 20 millions de déciatines. Il s'en faut toutefois que l'économie agricole russe ait retrouvé son niveau d'avant la guerre, et, nous l'avons vu, elle ne suffit pas à absorber le surplus de la population paysanne, qui résulte de son rapide accroissement naturel.

D'autre part, l'industrialisation du pays, qui pourrait créer des conditions favorables pour la lutte contre le surpeuplement agraire, a donné, sous le régime soviétique, des résultats encore moins satisfaisants que l'économie agricole. L'industrialisation d'un pays a pour but le développement du bien-être des grandes masses de la population : elle doit, en augmentant le volume de la production, développer la consommation. A ce point de vue, la Russie est encore fort éloignée du niveau d'avant-guerre, comme on le verra par le tableau ci-dessous, qui donne le chiffre de la production par habitant, avant la guerre et en 1926-1927.

Tableau de la production industrielle.

	Avant la guerre.	1926-1927
Houille (pouds)	12,2	12,2
Pétrole —	3,6	4,2
Fonte —	1,9	1,2
Métaux —	1,6	1,1
Sucre (livres)	19,3	16,0
Tissus de coton (mètres)	20,6	15,5

Par conséquent, après dix années de régime bolchévique, le pays a fortement rétrogradé et est obligé de rétablir, au prix des plus grands sacrifices, ce qui a été détruit au cours de cette période décennale (1).

La situation se présente comme aussi décourageante, si l'on envisage les autres facteurs économiques de l'industrialisation.

On sait que la présence dans un pays de capitaux libres, recherchant un placement avantageux, est une des conditions préalables de l'industrialisation. Ces capitaux peuvent être obtenus soit par l'importation de l'étranger, soit par la formation

(1) Zagorsky, *Perspectives économiques après dix années du régime soviétique. Dernières nouvelles*, n° 2 415.

de capitaux nouveaux à l'intérieur même du pays. Ni l'une, ni l'autre de ces ressources n'existe dans la Russie soviétique. L'échec total de la politique de concessions soviétiques est la preuve irréfutable de l'impossibilité pour le capital étranger de travailler avec profit dans les cadres économiques, politiques et juridiques du régime créé par le pouvoir des Soviets.

La situation est aussi catastrophique en ce qui concerne la formation de nouveaux capitaux à l'intérieur du pays. L'indice le plus sûr de l'accumulation des capitaux dans un pays est l'état de son crédit et, notamment, des institutions de crédit, vers lesquelles affluent les ressources libres de la population pour faire fructifier ensuite la production. En dehors du développement de l'épargne et des opérations des institutions de crédit, il n'existe pas d'autres voies pour former les ressources nécessaires à l'industrialisation.

Quelle est donc la situation du crédit dans la Russie soviétique?

En 1927, c'est-à-dire dix ans après le coup d'État bolchévique, les capitaux du système du crédit soviétique tout entier ne représentent que 35 pour 100 des capitaux d'avant la guerre (752 millions de roubles tchervonetz contre un milliard de roubles en 1913). Même en 1931, ils ne doivent s'élever, d'après les prévisions soviétiques, qu'à 1 554 millions de roubles tchervonetz par rapport au rouble d'avant la guerre, — à 75 pour 100 des capitaux d'avant la guerre. Le total des comptes courants et dépôts est actuellement de 1 587 millions de roubles tchervonetz, c'est-à-dire de 15 pour 100 des comptes courants et des dépôts d'avant la guerre qui, en 1913, atteignaient 5,7 milliards de roubles or. Les dépôts dans les caisses d'épargne ne dépassent pas, à l'heure actuelle, 75 millions de roubles tchervonetz contre 1 500 millions de roubles or en 1913.

Une autre condition préalable de l'industrialisation est la circulation monétaire stable, condition qui n'existe pas dans l'U. R. S. S., puisque le pouvoir soviétique, après avoir intentionnellement détruit l'ancien système monétaire, et créé, avec les plus grandes difficultés, un système nouveau, a fait tomber, au jour du jubilé qu'il célèbre à l'heure actuelle, le pouvoir d'achat du rouble tchervonetz de trois cinquièmes d'après l'indice des prix de gros, et de trois quarts, d'après l'indice des prix de détail.

D'après les données officielles soviétiques, le rouble tchervonetz ne vaut que 40 à 42 copeks du rouble d'avant la guerre et, d'après les données privées, seulement 25 copeks.

L'inflation de la circulation monétaire, grâce à laquelle le gouvernement soviétique arrive à couvrir les déficits de son économie d'État, continue, et menace d'une nouvelle destruction la circulation monétaire soviétique, ce qui créerait de nouvelles et graves difficultés pour le rétablissement économique de la Russie des Soviets.

Toutefois, le principal obstacle à ce rétablissement reste l'existence de l'énorme économie d'État et, notamment, de l'industrie nationalisée déficitaire, qui ne peut subsister qu'en couvrant ses pertes par des émissions de papier monnaie et par une lourde imposition prélevée sur la population à l'aide du mécanisme des prix exorbitants, auxquels cette industrie vend ses produits. Les fabriques et les usines d'État fournissent à la population russe des marchandises de très basse qualité à des prix deux fois et trois fois plus élevés que les prix d'avant guerre et les prix du marché mondial. Par rapport aux prix russes, les prix du marché mondial étaient, au 1er janvier 1927, de 40 pour 100, et en juin de 37 pour 100.

La situation n'est pas meilleure dans un autre compartiment de l'économie d'État, celui du monopole du commerce extérieur. C'est ainsi que la valeur de l'exportation de la Russie soviétique ne représente, à l'heure actuelle, que 25 pour 100 de l'exportation d'avant guerre (415,6 millions de roubles contre 1 423 millions de roubles en moyenne au cours de la période 1910-1913), et la valeur de l'importation un peu plus de 41 pour 100 (415 millions de roubles contre 1 104 millions de roubles). En même temps, le solde passif de la balance commerciale de la Russie soviétique a atteint, pour les deux dernières années, d'après les données soviétiques, 230 millions de roubles et, si l'on y ajoute la valeur de la contrebande qui atteint actuellement des proportions énormes, 400 millions de roubles.

Il faut se rappeler qu'avant la guerre le solde actif du commerce extérieur russe, qui atteignait pour la période 1909-1913 environ 420 millions de roubles par an, non seulement a permis à la Russie d'acquitter les intérêts et l'amortissement de ses dettes intérieures, mais a contribué à former des capitaux importants, qui ont été entièrement employés au développement du pays.

*
* *

Telle est, en résumé, la situation : tandis que la population de la Russie soviétique s'accroît très rapidement, la vague montante du surpeuplement agraire, n'étant pas absorbée par l'industrie, crée un chômage permanent qui atteint au jour du jubilé décennal que célèbrent les Soviets, le chiffre de 1 million et demi de sans-travail, d'après les données officielles, et 2 millions, d'après les déclarations récentes de Trotzky. Ce processus de surpeuplement menace de s'aggraver vers la fin de la prochaine période quinquennale et, d'après les données soviétiques, le pays, — s'il ne se débarrasse pas du joug bolchévique, — aura, en 1931, de 6 à 8 millions de travailleurs, que ni l'industrie, ni l'agriculture ne pourront nourrir.

En face de ce problème redoutable, qui menace la Russie de nouvelles catastrophes, que fait le gouvernement soviétique ? Il ne sait que prononcer des discours vides sur l'avenir magnifique qu'il prépare à la Russie, sur l'industrialisation, la tractorisation, l'électrification, etc., tout en proférant cyniquement des menaces de guerre et de bouleversements intérieurs à l'adresse des pays civilisés, — coupables de ne pas venir, par de larges ouvertures de crédits, à l'aide du gouvernement qui a apporté à la Russie des souffrances sans fin, une ruine matérielle et morale, des exécutions en masse, et qui promet aux peuples le prochain renversement des bases mêmes de leur existence matérielle et spirituelle.

Le tableau de la situation économique de l'U. R. S. S. et de la politique extérieure du bolchévisme russe montre assez pourquoi la date du 7 novembre 1927 doit être considérée comme un triste anniversaire, aussi bien pour le peuple russe, que pour le monde civilisé.

Le moment paraît approcher où la vérité sur les ravages causés par le bolchévisme russe ne pourra plus être étouffée, même à l'intérieur de la Russie. La lutte acharnée pour le pouvoir, qui a brisé le monolithe du parti communiste, a mis à nu la plaie qui ronge la Russie depuis dix ans. Tout ce qui a été dit ici même, depuis plusieurs années, sur les résultats de la dictature communiste, trouve une confirmation inattendue dans le témoignage des chefs les plus notoires du

bolchévisme russe. Trotzky, Zinoviev, Kamenev, Rakowsky, Radek, Smilga et les autres mohicans de la révolution du 7 novembre 1917 ne trouvent pas de couleurs assez noires pour tracer le tableau de la détresse du prolétariat russe.

Ce serait pourtant une grave erreur de fonder un espoir sur l'action de l'opposition d'aujourd'hui, dont les chefs étaient encore hier les maîtres absolus de la Russie et portent toute la responsabilité de la politique qui la mène au bord du gouffre. Ce n'est pas une opposition assagie et thermidorienne. Son programme, tendant à faire retour vers la politique du communisme militant de 1918-1921, est une plus grande folie encore que la politique de Staline. Nous sommes en présence d'une lutte pour le pouvoir des maîtres d'hier contre les maîtres d'aujourd'hui, qui restent, les uns comme les autres, les bourreaux du peuple russe et les ennemis du monde civilisé.

Qui remportera la victoire : le maître d'aujourd'hui Staline, ou ses adversaires, l'opposition, — cela est parfaitement indifférent pour la Russie, comme pour le monde entier. Dans l'un comme dans l'autre cas, la Russie ne fera que s'enfoncer davantage dans l'abîme de ruine et de misère et le monde entier n'aura devant lui que la lutte acharnée contre toute civilisation. Les deux forces sont également des forces destructrices, incapables de toute création et qui ne peuvent vivre que par la lutte contre le monde civilisé.

Cette lutte est pourtant un fait historique de la plus haute importance. En sapant l'unité du parti communiste, elle rapproche la fin de la dictature bolchévique et l'heure de la libération de la Russie. Quand viendra le salut et d'où viendra-t-il? Ce qui est incontestablement établi, c'est que le monde entier doit enfin se rendre compte, après cette expérience de dix ans, qu'on ne pactise pas avec la force destructrice. L'ennemi ne s'endort pas : aux gardes à veiller, partout où l'on ne se résignera pas à laisser entrer chez soi l'anarchie et la ruine.

* * *

POÉSIES

SOUS LE SOLEIL DES DIEUX

I

Ah! fuir le rigoureux enchaînement des jours!
Ne plus prévoir ses pas, ses gestes, ses discours!
Briser tous les carcans, rompre toutes les chaînes;
Dédaigner les rumeurs des cités trop prochaines
Et les reflets des cieux habituels; sentir,
Sur la route ou le rail, sa course retentir
Comme un bondissement haletant d'espérance;
Regarder ce qu'on laisse avec indifférence,
Et tendre un œil ardent vers ce qu'on trouvera;
Ignorer le matin ce qu'au soir on fera;
Viser toujours plus loin; voler toujours plus vite;
Ployer les monts sous la rafale de sa fuite,
Et voir soudain surgir dans le vent plus amer
L'immense gonflement sonore de la mer!...

II

J'ai voulu faire, avant que ma route s'incline
Vers les horizons d'or où vola mon espoir,
Une halte pieuse et douce pour revoir
Ton lac, ô Lamartine!...

L'été, comme jadis, déferlait sur ses bords,
Sur leurs coteaux riants et leurs forêts profondes;
Les rocs répercutaient, caressés par les ondes,
D'harmonieux accords.

En vain, pourtant, courbé sur les flots, sur les rives,
J'ai cherché le fantôme adorable et penchant
De celle qui crut rendre au sanglot de son chant
Les heures attentives.

Vos ombres, ô poète, ont glissé tour à tour,
Comme l'onde et le vent, dans la nuit éternelle
Où le temps inflexible emporte sur son aile
Le génie et l'amour.

Mais il n'a pas touché le divin paysage
Qui vous vit, elle et toi, voguer parmi les monts!
Au même flot d'azur qui refléta vos fronts
J'ai miré mon visage.

Refrains, baisers, soupirs, tout est évanoui...
Aux gouffres du beau lac votre nacelle sombre;
Rien ne reste de vous... La nature au cœur sombre
A-t-elle donc trahi?

Tu l'avais conjurée au nom de tous ses charmes,
Par ses monts, par ses bois, par ses eaux, par ses cieux,
De garder votre amour des ans insidieux,
Des oublis et des larmes!

Au souvenir humain tu refusais ta foi,
Hélas! et tu doutais de ta grandeur future...
Or, l'âme dont tes vers décoraient la nature,
Elle n'était qu'en toi!

Je n'ai qu'à les redire en fermant ma paupière,
Pour vous voir, couple heureux, surgir, tels qu'en ce soir,
Où, les doigts enlacés, vous veniez vous asseoir,
Rêveurs, sur cette pierre.

Je n'ai qu'à murmurer : « Un soir, t'en souvient-il?... »
Et sur l'onde j'entends battre une rame lente;
Et j'entends sous les cieux, qu'un clair de lune argente,
Monter un chant subtil...

Laissons donc la nature à son sommeil sans gloire!
Le passé ne survit qu'aux féeriques enclos
Où l'âme erre songeuse, où luit, dans l'ombre éclos,
L'astre de la mémoire.

Là, les jours disparus sont plus beaux que nos jours;
Rien n'en peut altérer la divine harmonie;
Là, rayonne sans pleurs la face rajeunie
Des anciennes amours!

Là, tous nos biens perdus nous demeurent encore
Plus purs, plus vrais, plus chers de nous avoir quittés;
Là, tout se transfigure aux reflets enchantés
D'une éternelle aurore!

Là, rien ne peut changer, ni glisser, ni finir!...
Que l'art y cueille donc, loin des eaux et des sables,
Pour la sertir dans l'or des vers impérissables,
La fleur du souvenir!

III

Dans cette église étroite et fraîche de Savoie
Où, sous les murs pesants, la prière est sans joie
Et que les monts voisins tiennent close au soleil,
Je n'ose plus rêver d'un bonheur trop vermeil...
Je pense, ô Jocelyn, à votre pauvre cure,
A l'église en granit pareillement obscure
Où, d'un tragique amour victime, mais vainqueur,
Vous dirigiez vers Dieu les feux de votre cœur!
Le cimetière, autour, plein de tombes sans gloire,
Disait la vanité de l'humaine mémoire;
La chèvre arrachait l'herbe aux talus; les enfants
S'y poursuivaient avec de longs cris triomphants;
Un aigle escaladait, parfois, à grands coups d'aile,
L'horizon crénelé comme une citadelle :
Vous le suiviez, d'un lent regard, vers les sommets;
Puis, sans soupirer même, et sans pleurer jamais,
Vous rentriez, pensif, dans votre presbytère...
Là, conquérant muet, vous dominiez la terre :

Captif d'un grand regret, captif d'un grand espoir,
Dans le bruit du torrent vous écoutiez, le soir,
Frémir l'écho lointain des célestes phalanges ;
Votre âme se mêlait, légère, aux chœurs des anges...
Puis, votre messe dite à l'aube, le matin
Vous retrouvait bêchant votre petit jardin
Auprès de votre chien et de votre servante...
Ainsi coulait, paisible, ordonnée et fervente,
Parmi les pics abrupts comme votre devoir
Votre vie, où Dieu seul pouvait apercevoir
L'obscur rayonnement qui sort du sacrifice !...
Quand la cloche sonna votre suprême office
Sur le vallon que juin inondait de splendeurs,
Qui donc eût deviné vos secrètes ardeurs ?
Qui donc eût réfléchi que, dans le ciel des cimes,
Votre âme avait goûté des voluptés sublimes ?...
Car on peut être grand dans un sort rétréci :
Certains renoncements sont du bonheur aussi...

IV

Temple de la lumière et des dieux, terre sainte
Dont tant de souvenirs sacrés gardent l'enceinte,
Mère de toute grâce et de toute grandeur,
Que ne suis-je venu plus tôt vers ta splendeur ?
Combien de fois, captif d'une mélancolie,
J'ai modulé ton nom, Italie, Italie,
Et combien, le front lourd sous un ciel inclément,
J'ai lancé de soupirs vers ton rayonnement !
Je t'apporte, déçu par trop d'humains mensonges,
Un cœur las de l'amour et défiant des songes...
Assoupis mes regrets ; allège mon regard :
Lave d'or et d'azur mes yeux ouverts trop tard
A la sérénité de tes grands paysages ;
Et que j'adore enfin, comme tes anciens sages,
Plein d'orgueil, mais dépris de toute vanité,
Sous l'éternel Soleil l'éternelle Beauté !...

V

Flexible Italienne aux yeux purs de madone
Qui du balcon souris à l'étranger, pardonne
S'il a laissé, tournés vers ton rustique toit,
Son rêve et son regard errer autour de toi!...
Près des pêchers aux fleurs fragiles, sur la pente
De la montagne rose, où le chemin serpente
De la France, visible encore, à ton hameau,
Tu fus tout ton pays dans la douceur d'un mot :
« Quelle splendeur! » murmurais-tu devant la plaine
Dont la brise apportait la lumineuse haleine,
Et qui creusait, au sud, son golfe de tiédeur...
Lui, répétait en souriant : « Quelle splendeur! »
Et, pèlerin déjà plein de la grâce antique,
Il dédiait aux dieux de la terre italique,
Double présage offert à sa félicité,
Et le jeune soleil et ta jeune beauté...

VI

M'y voici... J'ai posé mon talon sur la dalle
Où Catulle rêveur fit sonner sa sandale,
Où fuma vers les cieux le sang chaud de César...
Là, Virgile à Mécène incliné sur son char
Offrit en rougissant, comme des fleurs rustiques,
Ses grands vers sur les champs et sur les mœurs antiques :
« Heureux les laboureurs, s'ils connaissaient leur sort!
« Heureux les vieux Sabins au corps dur, au cœur fort! »
Et Mécène, ébloui, dans ce frêle jeune homme
Voyait étinceler la majesté de Rome.
Ici musait Horace ; et Cicéron tonna
De ces rostres étroits contre Catilina...
Sur cet autel désert brilla le feu de Troie...
Ainsi, plein d'une grave et délirante joie,
Prisonnier d'un passé tout proche et si lointain,
J'ai couru tout un jour du Tibre au Palatin.
Je vénérais, parmi la magique lumière,
Les fantômes sacrés issus de chaque pierre;

Et, comme vous, Henri de Régnier, dans le soir,
Devant les monts où les grands dieux venaient s'asseoir,
Mêlant au vent latin les syllabes latines,
J'ai modulé « sept fois les noms des sept collines... »

VII

Voix des cloches sortant de quatre cents clochers,
Bourdonnements confus d'angéliques rûchers,
Déferlements aériens, chansons des cloches...
Les unes, graves, au lointain, d'autres si proches
Qu'on croit les voir rouler sur la pente du ciel!...
Au-dessus des toits roux le soir d'ambre et de miel
Coule, fleuve paisible aux ondes balancées;
L'œil y cherche un reflet des splendeurs effacées;
Mais dans cet air jadis ébranlé des buccins
Où les gloires planaient, vibrantes, par essaims,
Où les dieux agitaient le fracas des tonnerres,
Où les cris de la plèbe et des légionnaires
Montaient, épouvantant les peuples et les rois,
Les cloches, aujourd'hui, de leurs quatre cents voix
Dilatent un frisson de mystique allégresse.
Quiétude! Douceur! Harmonieuse ivresse!
Des célestes jardins, dans la langueur du soir,
Mille tourbillonnantes fleurs paraissent choir :
Chaque cloche, en tintant, disperse une corolle ;
Et toutes sur la ville où plane une auréole
Dans la brise attentive effeuillent en mourant
— De la Place d'Espagne à Saint-Jean de Latran,
Et de Sainte-Marie aux Anges à Saint-Pierre, —
L'immense rose d'or des âmes en prière...

VIII

Parce que, blanche et rose, elle apparut soudain
Dans l'ombreuse tiédeur, au fond du vieux jardin,
Si vivante parmi les stèles et les marbres ;
Parce que le soleil sournois, glissant des arbres,
Enroulait à son col un sinueux éclair,
Faisait fleurir ses yeux, faisait frémir sa chair

Et flamboyer la rose ouverte de sa bouche,
Un brusque émoi mordit mon cœur longtemps farouche...
Et vous dont je rêvais, et vous dont je suivais
Les fantômes légers de lauriers en cyprès,
Lesbie, insatiable amante au corps fragile,
Lycoris, qui trahis Gallus malgré Virgile,
Corinne, qui riais, lascive, sous les fards,
Délie aux longs cheveux, Cynthie aux longs regards,
Sulpicia, docte aux caresses comme aux livres,
Naïs et Lalagé, qu'un raisin rendait ivres,
Vous toutes dont ce sol baisa les pieds divins,
Vous ne fûtes plus rien que des noms doux et vains,
Rien qu'une cendre inerte, éparse au vent des âges ;
Et je vous reniai, mortes aux beaux visages,
Et je vous oubliai, pour avoir vu, soudain,
Cette jeune vivante au fond du vieux jardin...

IX

Le chant pur qui montait dans cette nuit romaine
Modulait le sanglot de la détresse humaine
Sur le rythme fiévreux des *lieder* d'aujourd'hui...
La douce voix tremblait comme un ruisseau qui fuit
Ou brusquement, jet d'eau qu'une rafale brise,
Pleurait... Par la fenêtre, une lune indécise
D'un rayon inquiet caressait vaguement
Au travers des cyprès le Palatin dormant...
Or, tandis que vibrait la voix vivante et claire,
Mille échos frémissaient dans l'écho séculaire,
Soupirs de flûte, accords de cithare, rumeur
D'hymnes au lent refrain qui plane, glisse et meurt...
A l'appel du beau chant déchirant le ciel sombre,
Tous les chants du passé se réveillaient dans l'ombre;
Et leur plainte doublait d'un profond lamento
La voix qui se brisait parfois comme un jet d'eau...

X

Soleils d'autrefois, qui fîtes éclore
Sur le monde neuf un reflet d'aurore,

Aux cieux d'Ausonie, étiez-vous plus beaux?...
Pourquoi me hanter, flammes éclipsées?...
Rien ne reste, hélas! des splendeurs passées
Qu'un rayon de glace au fond des tombeaux.

Soleils d'aujourd'hui, roses de nos heures,
Quand sur nos amours et sur nos demeures
L'été fait brûler votre floraison,
Pourquoi trouvons-nous vos lueurs si frêles?
Qui mit dans nos cœurs ce battement d'ailes
Vers un ciel plus pur et sans horizon?

Soleils de demain, fleurs d'une autre aurore,
C'est vous que j'envie et vous que j'implore
A l'heure où le soir ombre mon chemin!
Quand vous surgirez, ah! faites descendre
Votre plus ardent rayon sur ma cendre,
Et rallumez-la, soleils de demain!

XI

Florence dans la nuit est un grand lys pâmé
Qui dort, sur ses parfums à demi refermé;
Tout s'incline et se courbe, et, lourds de somnolence,
Les rêves engourdis butinent le silence...
Seul, un cyprès, voisin de San Miniato,
Dresse une flamme sombre au sommet du coteau :
Quel désir, quel regret lance-t-il vers la nue?...
Mais au-dessus de l'arbre et de sa pointe aiguë,
Soudain, voici que, calme et confidentiel,
Un astre éclôt, lys d'or aux bleus jardins du ciel...

XII

Sur la ruelle étroite et sur les hauts murs gris
Qui ceignent de créneaux, dans la paix des pourpris,
Le sommeil des cyprès, des lauriers et des palmes,
Un mystique rayon tombe des cieux plus calmes
Où la rose du jour s'effeuille aux doigts du soir...
Au-dessus de Florence assoupie on croit voir,

Dans l'or que l'occident cisèle en auréole,
L'ange de Giotto penché sur sa viole :
Le temps, à ses accords suaves, s'abolit,
Et des ombres, que l'ombre cache dans son pli,
Glissent autour de nous sur les dalles antiques...
Un homme passe, grand, jeune, aux yeux ascétiques
Et lourds, au dur profil d'aigle et de séraphin :
C'est toi !... J'ai vu, — miracle ! — au fond du soir divin,
Pourpre et, comme un reflet de ton Enfer, ardente,
Ta cape flamboyer sur ton front pâle, ô Dante !...

XIII

Bleue et blanche, au milieu de la brume argentée,
La place, où pleut la lune, est une île enchantée
Que bercent les remous de la féerique nuit ;
Plus de lueur humaine ; aucun souffle ; nul bruit ;
Sous le portique aérien chaque statue,
Pour ouïr une voix qui des siècles s'est tue,
Semble magiquement se détacher du sol :
Le *David* a frémi pour un muet envol ;
Une brise a glissé dans un soupir étrange ;
Et l'on croit voir soudain la place où plane un ange,
Bleue et blanche, au milieu du grand silence obscur,
Monter, comme un mirage azuré, vers l'azur...

XIV

Au passant, amoureux d'un doux siècle aboli,
L'indolente langueur des jardins Boboli
Où des marbres aux fleurs mêlent des ombres blanches,
Où des reflets de spectre errent parmi les branches,
Parle de longs loisirs, de rapides amours,
Et de plaisirs légers flottant au fil des jours...
Un grand-duc paternel, esprit fort, âme pie,
Régnait bourgeoisement sur Florence assoupie,
Lisait Rousseau, Voltaire, admirait Borgia,
Et, frémissant, disait un *Ave Maria*
Quand choppaient les chevaux anglais de sa calèche...
Fi de l'inquiétude, et foin de l'air revêche !...

Est-il vrai qu'à Paris, frivole et négligent,
Le bon roi Louis Seize, en proie au mal d'argent,
Tance un peuple grondeur?.. Bah! Paris, c'est la Chine!...
Ici, point de manant qui grogne et qui s'échine;
Pas de ville asservie à l'or des trafiquants!
Le bien-être fleurit dans les vergers toscans;
Les molles voluptés rayonnent sur Florence...
Chaque après-midi, sourds aux orages de France,
Vieux magistrats, marquis musqués, abbés coquets,
Échangent des saluts, des rires, des caquets
Sous les cyprès amers que festonnent des roses;
Rieuses devant eux, et pliant pour des poses
La tige de leur col que l'orfèvre para,
Pareilles dans leur grâce à la *Primavera*,
Des femmes, lentement, glissent sous les charmilles
Et cherchent, pour leur front, sous l'argent des résilles
Par le plaisir d'hier secrètement pâli,
L'indulgente fraîcheur des jardins Boboli...

XV

La nuit italienne est si pure et si tendre
Sur la haute colline où l'âme croit entendre
L'appel religieux des âmes d'autrefois,
Sous les gris oliviers pleins d'un mouvant murmure
La nuit italienne est si tendre et si pure
Qu'on marche à pas tremblants et qu'on parle à mi-voix...
Qu'est-ce que ces soupirs qu'un vent tiède balance?
Quel dieu penché se plaint à travers le silence?
Quel secret se dilate au fond de l'air léger?
Quel parfum plus grisant qu'une odeur d'oranger?...
Amoureux d'autrefois, fiers enfants, douces femmes,
Vous que Sandro peignit sveltes comme des flammes
Quand vous dansiez au bord de la prairie en fleurs,
Et dont les yeux jamais ne connurent de pleurs,
Revenez-vous errer sur le coteau mystique?...
Ou bien vous, blonds harpeurs, enivrés de musique,
Que dans ses paradis semait Angelico?...
Mystérieuses voix dont mon rêve est l'écho,
Alanguissez autour de moi votre murmure;

Endormez dans mon souvenir ma peine obscure,
Et qu'un espoir nouveau surgisse à vos accents,
Tandis que je me tais dans l'ombre et que je sens
S'épanouir en moi comme une fleur étrange
Le bleu que la nuit tisse avec des ailes d'ange!

. . . . . .

XVI

Derrière les monts bleus cernés d'ardentes grèves,
Le beau voyage a déroulé ses heures brèves;
Pour consoler ton cœur en son ennui muré
Plus rien qu'un souvenir chatoyant et doré
Dont la brume des jours ternira la lumière!...
Tu gémis, pauvre Muse, à nouveau prisonnière
Des devoirs rigoureux et des mornes soleils;
Tu n'es plus qu'un désir fou d'horizons vermeils,
Qu'un élan inquiet vers des cités sereines,
Qu'une oreille tendue à l'appel des Sirènes...
De ton sein, où mon front a voulu se blottir,
Monte, comme un aveu, ce mot furtif : partir!...
Partir!... Il est pourtant, sais-tu, d'autres voyages
Que ceux qu'on fait aux monts, aux cités, aux rivages;
Plus d'un bonheur nous guette au dédale des jours;
Vivre, pour qui sait voir, c'est voyager toujours!
Partir!... Oui, comme hier nous partirons sans doute
Par un matin d'argent, sur quelque blonde route;
Mais quand? pour quel pays?... A quoi bon le prévoir?...
Vivons, en attendant, de tout notre pouvoir!
Chaque instant a sa fleur, chaque fleur sa rosée;
Cueillons l'illusion sur nos âmes posée;
Et gardons d'éveiller, par un geste anxieux,
L'avenir assoupi sur les genoux des dieux!...

MAURICE LEVAILLANT.

AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA

III [1]

TRAPPEURS ET DÉFRICHEURS

13 juillet.

De Saint-Eustache à Winnipeg. — La prairie... La prairie... Nous arrêtons vers 8 h. 30 à Élie, petit village de langue française, perdu dans l'immense plaine verdoyante quadrillée de routes noires. Le programme de la journée est d'une originalité pleine de promesses. Les paroissiens de Saint-Eustache, gros bourg français distant d'une centaine de kilomètres, sont venus nous chercher à Élie. Ils nous feront visiter leur paroisse et nous conduiront jusqu'à Winnipeg, en suivant la nouvelle route nationale qui longe la rivière Assiniboine... Mais la perspective de rouler pendant des heures sur des chemins que la tempête d'hier doit avoir défoncés n'enthousiasme guère une partie de la Liaison, et tels de nos compagnons préfèrent gagner par notre train la capitale du Manitoba.

A Saint-Eustache, nous sommes reçus dans l'église particulièrement jolie ; j'y admire de beaux panneaux et confessionnaux en bois sculpté, œuvres d'artisans canadiens. Le curé, l'abbé Bastien, témoigne tout de suite dans sa harangue de son tempérament batailleur :

— On veut nous détruire, nous autres, Canadiens français et catholiques. On nous inonde de colonies hussites, memnonites et autres hétérogènes qui rendraient l'air irrespirable, si nous nous laissions faire...

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

Et il cite des faits étranges :

— On va jusqu'à acheter *cash* (au comptant) la terre d'un Canadien et à acheter *cash* sa récolte pour qu'il déguerpisse plus vite, afin que les immigrants non français et non catholiques prennent sa place...

Il exhorte ardemment les Canadiens à défendre leur foi, leur langue, leur idéal français :

— Chaque fois que je suis resté sur la défensive, j'ai perdu le point. Et chaque fois que je suis passé à l'offensive, j'ai gagné la partie!

L'abbé Bastien fait une brève, mais énergique allusion aux persécutions organisées par le clergé irlandais contre les prêtres et fidèles de langue française... C'est là une question de si grande importance que je préfère n'en point parler avant de l'avoir étudiée à fond...

Nous traversons avec nos autos la large rivière Assiniboine par un bac d'un agencement aussi simple qu'original. Deux cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, le retiennent au câble d'acier tendu entre les rives, les points d'attache étant constitués par des poulies. Le passeur raccourcit l'une de ses cordes en manœuvrant un petit treuil, et le bac se présente par le travers au courant assez violent qui le pousse vers l'autre rive, où il aborde sans plus d'efforts...

Nous nous arrêtons une heure au village français de Saint-François-Xavier. Son premier nom fut « Prairie du Cheval blanc ».

Je note une inscription sur une pierre tombale du petit cimetière :

A la Mémoire de
LOUIS MARIE JOSEPH FORGET
ancien zouave pontifical
né à Montréal le 21 février 1844
Aime Dieu et va ton chemin

Nous atteignons vers midi et demi Winnipeg où un banquet nous attend au Fort Garry, le superbe hôtel édifié et exploité par le Canadian National Railway. Le « clou » de la réception : nous y ferons la connaissance des métis contemporains de Louis Riel, — ce qui m'oblige à ouvrir une parenthèse pour que mes lecteurs comprennent l'importance et l'intérêt de l'événement.

En 1869, la Compagnie de la Baie d'Hudson cédait à la Confédération Canadienne (née depuis deux ans) tous ses droits territoriaux dans le Far-West où, déjà, vivait tout un petit peuple de métis et de colons canadiens et anglais, que les agents du gouvernement voulurent déposséder des terres qu'ils avaient laborieusement défrichées. Les métis se soulevèrent et prirent pour chef l'un d'eux, Louis Riel, jeune homme de haute intelligence, ancien élève du Collège de Montréal, qui organisa un gouvernement provisoire et forma une petite armée. L'intervention d'un prélat, Mgr Taché, porteur d'une promesse d'amnistie pleine et entière (que le gouvernement de la Confédération renia plus tard), rétablit la paix.

En 1871, des révolutionnaires irlandais (les Fénians), venus des États-Unis, tentèrent un coup de main au Canada. Louis Riel rassembla ses braves métis et repoussa les bandes qui avaient envahi le Manitoba.

En 1884, las d'être bernés depuis quinze ans par la Confédération qui leur avait promis de nouvelles terres en compensation de celles dont elle les avait dépouillés, métis et Peaux-rouges se soulevaient et faisaient appel à Louis Riel, qui s'était retiré dans le Montana (États-Unis). Les hostilités s'ouvraient au début de 1885. Bien que mal armés, les rebelles infligeaient plusieurs défaites aux troupes régulières. Mais, le 9 mai, après un combat de quatre jours, décimés, sans munitions, ils se rendaient à la merci du vainqueur. Louis Riel fut pendu à Régina le 16 novembre 1885... C'est avec les anciens compagnons du héros, survivants de maintes batailles, et aussi avec ses descendants, que nous allions dîner...

J'ai pour voisin de table un homme extraordinaire, dont j'entends bien tirer le maximum de renseignements. Agé de soixante-dix ans, il a nom James Philipps. Né en Écosse, il émigra au Canada à l'âge de sept ou huit ans avec sa famille. Devenu homme, il fut fait prisonnier par une tribu du Far-West qui l'adopta. Son crâne est couvert de cicatrices, souvenirs de combats contre les tribus en guerre avec la sienne; un jour, des Assiniboines l'attachèrent au poteau de torture; ils commençaient à le scalper lorsque l'irruption d'une bande amie le sauva d'une horrible mort. Il parle couramment, outre l'anglais et le français, quatre langues indiennes : le cree, le sioux, l'assiniboine, le saulteux. Il me prouve, par quelques

exemples, combien ces langues diffèrent entre elles : cheval se dit *moustatine* en cree et *chankittamor* en sioux. Ma curiosité apprend de quelle façon se dit « je vous aime » dans les quatre langues. Et je recueille encore de très palpitants récits sur la chasse aux bisons, telle que la pratiquaient les Peaux-rouges du Far-West...

A la table voisine sont rangés sept vieux métis, tous d'anciens compagnons de Riel. La plupart ont un type bien français; mais, à la longue, les traits de la race rouge ressortent, et je note la saillie des pommettes, les yeux plus rapprochés, le regard perçant, sans parler du teint, très foncé chez plusieurs.

Le président du banquet est un métis de haute stature, M. Goulet, fin lettré, inspecteur de l'enseignement secondaire. Son père, compagnon et parent de Louis Riel, trouva la mort dans des circonstances tragiques : il traversait l'Assiniboine à la nage, quand des Anglais le lapidèrent; étourdi par une pierre qui le frappa à la nuque, il se noya.

C'est M. Goulet qui ouvre la série des discours. Il demande que l'on témoigne de la sympathie aux métis. Ces fils de Français et d'Indiennes avaient une mission providentielle à remplir : celle de guider les premiers missionnaires et les premiers explorateurs de l'Amérique du Nord. Maintenant qu'ils ont rempli leur rôle, ils peuvent disparaître; mais le nom de Louis David Riel, le héros des métis de langue française, restera immortel.

Et l'orateur, d'une voix vibrante, fait l'appel des compagnons du héros et de ses descendants. A chaque nom, un homme se dresse, et des applaudissements enthousiastes le saluent...

Suivent d'autres discours, l'un par M. le juge Prud'homme, historien et écrivain, père de l'évêque que nous avons rencontré hier. M. Goulet me fait l'honneur de me demander quelques mots au nom de la France, et c'est avec une profonde émotion que j'exprime mon admiration et mes sympathies envers les métis et les Indiens...

Après la réception, charmant repas chez M. Maurice Goulet, marié avec une délicieuse Française de Saint-Dizier! Vous la prendriez pour une toute jeune fille! Et c'est déjà une mère de famille : trois chérubins aux boucles blondes!

Adieux touchants à la gare, vers 7 heures du soir. Sur le quai, des centaines de voix entonnent avec un pieux enthousiasme le chant national :

O Canada ! Terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux !
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

14 juillet.

Par une dépêche reçue hier dans le train, le docteur Jules Dorion a connu la mort de son frère aîné, à Québec. Dans le wagon-salon, nous assistons à une messe solennelle célébrée pour le repos de son âme... Quelques amis viennent ensuite chanter dans mon wagon *la Marseillaise* en l'honneur de *ma* fête nationale !...

Nous traversons, depuis le matin, une région désertique dont les rivières sont tributaires de la Baie d'Hudson. Tous les vingt kilomètres, une cabane avec un nom de gare, mais sans traces de village ; des forêts d'arbres chétifs s'étendant à perte de vue ; des lacs ; d'énormes bosses de rochers plats. Sur une cabane dressée près de la voie, une enseigne : *Révillon Frères, Fur Traders*. Nous sommes dans une région de trappeurs...

Nakina. — C'est un bourg arraché depuis deux ou trois ans à la forêt vierge. Nous nous y arrêtons pour prendre de l'eau, et, par une chaleur torride, je vais cueillir des notes. Dans l'unique rue, large comme l'avenue des Champs-Élysées, je relève : un *rooming-house* (hôtel meublé), un *quick-lunch* (restaurant), un *City-café*, un cinéma (avec grande affiche manuscrite), une blanchisserie chinoise, deux petites boutiques de prospecteurs offrant en vente des actions de futures Golcondes... Les habitants sont des trappeurs, des prospecteurs ou des employés du Canadian National Railway, le bourg étant le point de jonction de plusieurs lignes.

Un jeune trappeur arrive à la gare avec une magnifique peau d'ours noir qu'il vient d'abattre ; je lui en demande le prix : trente dollars.

Je l'interroge :

— Combien d'*habitants* ici ?

— Pas un seul ! m'affirme-t-il.

Et il a raison : un *habitant*, c'est un cultivateur, et personne ne s'occupe ici de la terre ! A peine voit-on çà et là quelques jardinets. Et notre ami Harry Bernard, le jeune romancier, vient à mon secours et donne la forme correcte à ma question :

— Combien est-ce qu'il y a de monde ici ?

— Oh ! Peut-être quinze cents !

— Et de Canadiens ? (sous-entendu Français).

— En masse !

Les deux rails décrivent depuis ce matin, dans le nord de l'Ontario, deux lignes rigides : pas la moindre courbe sur une longueur de sept à huit cents kilomètres ! Et nous avons repris la course dans l'interminable forêt vierge. Pendant des heures, je ne trouve rien à noter, sinon ces mots : une rivière serpentant dans la forêt ; sur la rive, tentes et baraques d'un camp de Peaux-rouges ; tout près, sur une bosse de rochers, une maisonnette avec son enseigne : *Révillon Frères, Trading Company Limited...*

Hearst. —Arrêt à Hearst, centre de colonisation de Canadiens-Français; c'est l'avant-garde en territoire ontarien (protestant et anglais) du mouvement d'expansion des gens de Québec. Ici, nous ne sommes pas très éloignés de la Baie James, prolongement de la Baie d'Hudson. Nous tombons en pays de mission où des prêtres courageux tentent de convertir les Indiens chasseurs et nomades...

Des colons nous accueillent à la gare. J'en interroge un :

— La terre est bonne?

— Très bonne!

— Le climat?

— Très dur!...

Et, comme s'il était humilié par cet aveu, il reprend :

— Mais faut pas se décourager! Quand on aura vaincu la forêt, on sera mieux!

— Combien d'enfants avez-vous?

— Seulement douze..., s'excuse-t-il.

« Vaincre la forêt », le cri de guerre de ces indomptables paysans canadiens. La forêt vierge, c'est l'ennemi, avec les nuées de féroces moustiques et les pelotons de taons venimeux qu'elle lance à l'attaque des défricheurs. Pied à pied, ils luttent contre elle, la repoussent vers le Nord glacial, l'expulsent de cette terre fertile où verdoiera bientôt le beau blé...

Sur la lisière même du village, je suis le témoin émerveillé de cette formidable besogne de la colonisation, et ce que m'en dit Mgr Hallé, prélat-missionnaire, qui nous accompagne, achève de m'éclairer. A peine la cognée de l'immigrant a-t-elle abattu les premiers arbres que leurs troncs lui servent à édifier son *campe*, cabane aux murailles épaisses qui seront étanches aux terribles froidures, lorsque la femme et les enfants auront bouché de mousse et de boue les interstices entre les bûches Souvent, pour aller plus vite, il recourra à l'incendie; les souches seront arrachées plus tard; l'essentiel, le plus pressé, c'est de déblayer du terrain, de le « casser », de l'ensemencer.

Mgr Hallé m'explique pourquoi les gros arbres sont rares : d'après les *sauvages* (il a 5000 Indiens dans son vaste diocèse), la forêt aurait été rasée par un incendie, il y a cent ans. Les chemins sont tracés dans la région; mais ce ne sont encore que des ornières. Ce n'est pas ici comme dans l'Ouest où les plus pauvres paysans ont leurs automobiles : on n'y voit que des *ouagguines* (charrettes à deux chevaux); les véhicules à moteur viendront plus tard, — quand les tenaces défricheurs auront de l'argent et des routes.

Et l'évêque me montre comment naît une paroisse (ou un village, les deux termes étant ici synonymes). Les familles, dès qu'elles sont en nombre (une dizaine), édifient une école où le missionnaire nomade vient à l'occasion dire la messe. Quand le groupement a pris plus d'importance, la maison agrandie loge un prêtre et devient une école-presbytère; puis, on élève une plus grande « cabine » qui sert d'église et de presbytère...

Nous passons devant Kapuskassing, village de création récente édifié sur la torrentueuse rivière du même nom : ses rapides mugissent en contre-bas de la gare, après avoir actionné les turbines d'une puissante usine d'énergie électrique. Le *New-York Times* a mis la main sur une immense étendue de forêts, dans le voisinage, et nous voyons l'énorme moulin qui transforme ces forêts canadiennes en pâte à papier; nous apercevons à cent mètres de la gare une véritable colline de pulpe; au bas des chutes, d'autres collines : des troncs pour nourrir le moulin.

Nous passons devant d'autres hameaux de défricheurs installés à l'orée de l'interminable forêt : à toutes les chaumières, des bandes d'enfants pauvres de vêtement, mais riches de santé... La revanche des berceaux!...

Notre train se range à 8 heures du soir sur une voie de garage établie en pleine solitude pour livrer passage au *Transcontinental*, train du Canadian National Railway qui traverse l'Amérique du Nord dans sa plus grande largeur : de Halifax à Vancouver. La région est si plate et la ligne si droite, que nous apercevons la fumée de la locomotive dix minutes avant l'arrivée du train. Quand il nous a dépassés, cette fumée, formant écran devant le soleil qui touche l'horizon sous un ciel de toute beauté, prend une admirable teinte rose...

Coucher de soleil sur les immenses forêts de l'Ontario. — Sous un ciel bleu pâle d'une pureté idéale, l'air immobile lamine en un ruban qui suit la voie à perte de vue les tourbillons de notre fumée; à l'horizon s'entassent des nuages violets étirés en bandes qui s'ourlent d'or rouge; les sommets des sapins noirs se détachent sur ce décor; au premier plan, trois chaumières sur une butte de rochers et de mousses; vers le Nord, des coups de pinceau bleu ardoise dans le mauve clair...

Vers 9 heures, nous atteignons *Cochrane*, le principal bourg de l'Abitibi, région sauvage qui s'ouvre à peine à la colonisation. Nous sommes en retard d'une heure, et la question se pose : ferons-nous la promenade « à travers les terres » que comporte le programme? Nous sommes toute une bande qui n'hésitons point. D'ailleurs, sous cette haute latitude, les nuits d'été ne sont jamais sombres; on peut encore lire son journal dans la rue à dix heures du soir, et, dès deux heures du matin, la lumière du jour réapparaît.

C'est dans l'automobile d'un colon, M. Gauthier, que je parcours en moins de deux heures plus de 100 kilomètres de campagne par des routes bien entretenues. Mon hôte déplore que la « belle terre » couverte de blé naissant reste plongée dans la pénombre; mais nous avons des compensations. Les fanaux me livrent un spectacle fantastique : des *centaines* de gros lièvres fuient sur la chaussée que leur cohue encombre littéralement. La région est prodigieusement giboyeuse. M. Gauthier me conte ce fait : un dimanche matin, en se rendant à la messe avec sa femme, il aperçut au bord de la route un original, énorme cervidé de la taille d'un de nos percherons; sans descendre de son auto, il l'abattit d'un coup de fusil et rapporta plus tard les quartiers à sa ferme...

En attendant que notre train se remette en route, vers

minuit, je fais un tour dans Cochrane. Nombreux magasins et boutiques; nombreux sous-sols aménagés en salles de billard; restaurants chinois; blanchisseries chinoises; agences de prospecteurs et de vente de concessions minières. — A la gare, un ivrogne tente d'interrompre les orateurs qui parlent du balcon de notre wagon-salon; un *shérif* de stature colossale l'emporte sous son bras, sans qu'il proteste de la voix ou du geste.

15 juillet.

Amos. — Nous voici à la dernière étape de notre itinéraire : nous avons quitté de bonne heure l'Ontario pour entrer dans le Québec. Ambitieuse petite ville de 2300 âmes qui s'est taillé des rues larges de *quarante* mètres, — qui ne sont encore bordées que de masures. Oui, mais, elle a déjà sa cathédrale, un superbe édifice de style byzantin dont j'admire les proportions et l'originalité hardie. Inachevée, bien que livrée au culte, cette belle église est l'œuvre d'un architecte montréalais, élève de notre École des Beaux-Arts. Le curé, l'abbé Dudemaine, me la fait visiter avec une fierté légitime; elle a coûté jusqu'ici 175000 dollars. Amos possède aussi un magnifique Palais de Justice en pierre et brique, entouré de masures comme l'église... Comment ne pas rendre hommage à ces colons et mineurs canadiens qui vont de l'avant, soulevés par une foi quasi fanatique en les destinées de leur race?...

Selon la coutume, nous nous distribuons entre les paroissiens, qui vont nous faire visiter la région jusqu'au soir. Claude Melançon, l'abbé O. F. Bousquet, curé de Berlin (une petite ville franco-américaine du New-Hampshire, États-Unis), Olivar Asselin, Harry Bernard, et moi, sommes les invités de M. Lalonde, notable commerçant de la ville. (Je consigne ici un amusant détail : les coiffeurs d'Amos font tous fonctionner des gramophones dans leur salon.)

Nous filons vers le Nord par des chemins de forêt sur lesquels l'auto fait de véritables acrobaties. Mais ce n'est là qu'une préparation! Nous nous engageons bientôt dans une sente qui n'a été taillée qu'*hier* dans la forêt vierge; et le véhicule, conduit avec une audace inouïe par M. Lalonde, doit « enjamber » des troncs et des monticules de branches coupées, sans parler des rochers qui, le soulevant d'un côté, le mettent en équilibre

instable. Nous suivons les sinuosités de la « hauteur des terres », ligne de partage des eaux entre la Baie d'Hudson et le bassin du Saint-Laurent. Enfin, nous atteignons le lac des Esprits, qui se déverse dans un tributaire de la Baie James (Baie d'Hudson).

La *loge* de notre hôte est située sur la rive de ce beau lac que les Indiens croient hanté par des génies; son plus proche voisin est à je ne sais combien de lieues. Assez vaste, le chalet est entouré d'une spacieuse véranda fermée par de la toile métallique, précaution indispensable : maringouins et taons abondent, outre les « mouches à chevreuil », sale engeance qui vous mord cruellement la peau à travers le drap.

Longue causerie sous la véranda. On s'entretient surtout des fortunes énormes qui sont en train de s'édifier dans la région d'Amos où l'on a découvert depuis deux ou trois ans des gisements d'or, d'argent, de cuivre et autres métaux d'une richesse fabuleuse. Je ne puis faire ici que quelques emprunts à mon carnet de notes...

En 1906, deux frères, Noé et Henri Timmins, âgés respectivement aujourd'hui de 60 et 65 ans, originaires de la Province de Québec, étaient de pauvres colporteurs. Ils montent un petit commerce à Pembroke et font faillite. Comme tant d'autres, ils se mettent à chercher des filons. La chance ne tarde pas à leur sourire. Un capitaliste, M. Hollinger, a foré à grands frais un puits; découragé par l'insuccès, il l'abandonne à une profondeur de 108 pieds. Les Timmins le lui rachètent pour un morceau de pain : quelques dollars. En deux ou trois coups de mine, *le travail d'un seul jour*, ils trouvent le quartz aurifère! Les actions de la société qu'ils fondèrent alors, et dont ils possèdent la majorité, furent émises à 5 dollars; elles tombèrent un moment à moins de 20 cents (1 franc-or); elles ont été depuis fractionnées en 5 parts qui sont cotées maintenant chacune 23 dollars...

Ce n'est là qu'*une* des bonnes affaires à l'actif des deux frères qui *valent* aujourd'hui plus de 20 000 000 dollars. Ils emploient noblement leur énorme fortune, font construire des hospices, des églises, des écoles dans la région de l'Abitibi, principalement dans le district de Rouyn, un nom ignoré du public français qui le connaîtra trop tard : Rouyn, que le Canadian National Railway vient de relier à son réseau par un embranchement, sera bientôt un des plus grands centres

miniers du monde, et ses mines d'or éclipseront la renommée de celles du Transvaal...

J'enregistrerai, pour l'édification de nos « intellectuels », quelques chiffres recueillis au cours de cette causerie sous la véranda de M. Lalonde. Un professeur titulaire de l'Université de Montréal est payé de 3 à 4 000 dollars par an; l'éminent secrétaire général du même établissement, M. Monpetit, gagne 12000 dollars. Un bon journaliste canadien reçoit de 4 à 5000 dollars; il peut facilement ajouter à ce gain annuel de 2 à 3000 dollars avec ce qu'un de nos informateurs appelle des « retours de bâton » (discours écrits pour des hommes politiques, etc.). Les romanciers font généralement éditer leurs œuvres à leurs frais; ils sont assurés à l'avance (doux pays!) que le gouvernement leur achètera assez d'exemplaires pour qu'ils rentrent dans leurs débours; en outre, les prix littéraires sont nombreux et copieux; ils n'ont donc pas à compter sur la vente au public...

Je regagne Amos en faisant un long crochet pour visiter un ancien camp d'internement de sujets allemands transformé en ferme modèle expérimentale. Je retrouve mes compagnons dans la petite ville où nous faisons la connaissance d'une héroïne, admirable spécimen de la race canadienne.

Mme Philippe Croteau vivait dans un village peu distant de Québec, Saint-Prosper. Elle avait *seize* enfants, dont cinq couples de jumeaux; l'aîné était d'un premier lit de son mari. En 1920, celui-ci meurt après une longue maladie en laissant sa famille dans le plus complet dénuement.

La veuve, qui avait à peine 40 ans, songe à ces terres vierges de l'Abitibi où son mari, avant de tomber malade, avait pris une concession de 120 hectares; elle fait des démarches et obtient les deux tiers de cette concession. Le conseil municipal de Saint-Prosper paie les dépenses de chemin de fer de la famille. Parvenue à destination, la courageuse femme trouve un brave homme, M. Théophile Trudel, originaire, lui aussi, de Saint-Prosper, qui lui avance 75 dollars pour acheter des vivres.

Aidée de ses trois aînés, âgés de 16 à 14 ans, Mme Croteau se met à la besogne. (Et quelle besogne! Je m'en fais quelque idée après avoir été dévoré pendant une ou deux heures par les moustiques et les taons de l'Abitibi!) Et voici les résultats obtenus en huit ans par la vaillante femme : 40 hectares défrichés et en

plein rapport; 32 vaches laitières; 18 chevaux; 1 tracteur mécanique pour ses charrues; 1 camion automobile: une limousine « de luxe » (devant laquelle je la fis photographier avec ses trois aînés et deux de ses ouvriers agricoles); et 35 000 dollars en banque; — plus : ma très profonde admiration!

Ce même M. Trudel dont je viens de mentionner le bon cœur est lui aussi un splendide échantillon de la race canadienne. Il vivait fort tranquille à Saint-Prosper. Une seule chose le chagrinait : de ses 6 fils, un seul restait fidèle à la terre, les autres étant devenus professeurs, ou médecins, ou curés. Le fils fermier avait 9 garçons, et le grand père souhaitait qu'ils devinssent tous les neuf cultivateurs, comme les ancêtres.

A l'âge de *soixante-treize ans*, le robuste vieillard commet cette folie : abandonnant le confort de sa petite ferme, il part pour l'Abitibi, que l'on vient d'ouvrir à la colonisation, achète 9 lots (autant que de petits-fils préférés) et se met à les défricher, seul, sans aide. Le soir, brisé de fatigue, brûlé par les piqûres des insectes, il rentrait dans sa cabine solitaire et se demandait s'il ne retournerait pas dès le lendemain au cher village. Mais un sursaut de sauvage énergie le soulevait, et, jetant sa casquette sur le sol, il criait : « Non! non! il ne sera pas dit que les mouches et les maringouins auront battu un vieux *Canayen*! »

Actuellement, les 9 petits-fils et leur père (qui vendit la ferme ancestrale pour 45 000 dollars) sont groupés auprès de l'heureux vieillard dont je suis fier d'avoir serré les mains calleuses... Belle race, n'est-ce pas?...

Partis d'Amos vers 6 h. 30, nous consacrons trois heures à la traversée du Grand Brûlé, immense région couverte de forêts aux arbres denses, mais petits. Sur notre droite, les Laurentides semées de jolis lacs, — les Laurentides, considérées par les géologues comme l'une des plus anciennes chaînes du monde.

Encore un arrêt : deux minutes en gare de Doucet. J'y lis une immense pancarte :

Éteins tes Feux
Ne sois pas un Tueur de Forêts!

Une autre affiche indique : « Ici on émet les permis de circuler dans la forêt. » Il en coûte 2 dollars, — sage mesure qui permet aux gardes forestiers de suivre les suspects et d'empêcher les incendies.

Claude Melançon m'apprend le succès de ses démarches : notre voiture, où se grouperont les dix ou douze membres de la liaison domiciliés à Montréal, sera attachée cette nuit à un train qui nous conduira directement dans cette ville, les autres continuant leur route vers Québec. Scènes d'adieux de wagon en wagon; échange d'adresses; promesses de correspondance. Après avoir vécu côte à côte pendant trois semaines dans l'agréable hôtel roulant du Canadian National Railway, nous étions tous devenus comme les membres d'une même famille. Et n'avions-nous pas communié en l'amour de notre langue maternelle, lien sacré, quasi religieux?...

16 juillet.

Nous nous sommes réveillés dans les belles campagnes québecquoises traversées de magnifiques rivières que des rapides font parfois bouillonner. Constamment, mon regard peut compter deux, trois, quatre villages, et autant de clochers. C'est la « vieille terre », vieille de trois siècles, sur laquelle une prodigieuse natalité fait déjà peser une inquiétante menace de surpopulation. Des champs bien entretenus, proprement limités par des haies ; loin derrière la maison du fermier, le boqueteau d'élégants érables, avec sa petite cabane où la sève tirée de l'arbre, vers la fin de l'hiver, sera métamorphosée en sucre dans les grandes chaudières...

Là-bas, le Mont Royal arrondit sa bosse de verdure couronnée d'une croix gigantesque. Et nous calculons, Claude Melançon et moi, le bilan de le randonnée qui s'achève : 13 000 kilomètres par train ; 2 000 par automobile ; 200 par bateau... Mais les distances comptent si peu dans cet immense pays !...

Montréal... La mission de la Liaison française prend fin... Mais la mienne est-elle terminée ? Ne dois-je pas tenter de pénétrer plus profond dans l'âme canadienne?... Grave et redoutable problème, douloureux aussi pour un Français à qui, durant sa traversée d'un empire aux prodigieuses richesses, des voix ironiques ont souvent demandé : « Eh bien ! Que pensez-vous de ces *quelques arpents de neige* ?... »

MA CONCLUSION : LE BON COMBAT DES CANADIENS FRANÇAIS

Au cours de cette relation, de peur d'alourdir mon récit, je me suis refusé le plaisir d'analyser les nombreux discours et harangues échangés entre les orateurs de la Liaison Française et les Canadiens du Far-West. Il m'a paru que leur substance pourrait me fournir mes conclusions.

J'ai déjà exposé le but de la mission dont j'avais l'honneur de faire partie : l'*Action sociale Catholique*(dont l'un des éminents directeurs, le docteur Jules Dorion, nous accompagnait), organise depuis deux ou trois ans ces voyages de notabilités québecquoises qui vont visiter les lointaines colonies fondées par des fils de la « province-mère » et restées fidèles, malgré persécutions et tracasseries, à la foi, à la langue, à l'idéal des Canadiens-Français. *Nos* orateurs ne tarissaient pas d'éloges sur cette belle ténacité. La plupart accomplissaient là leur premier voyage dans l'Ouest, et cette expression revenait fréquemment sur leurs lèvres : « Nous rendons visite à des parents retrouvés. » Ou encore : « Nous sommes venus saluer des frères trop longtemps négligés... »

L'aveu allait au-devant de reproches que formulaient sans acrimonie, mais non sans énergie, les orateurs (prêtres ou colons) qui *nous* répondaient. J'exposerai brièvement leur thèse. A partir de 1871, se dessina un mouvement d'émigration des Canadiens aux États-Unis qui prit bientôt une ampleur formidable. La province de Québec perdit ainsi des centaines de milliers d'hommes, et l'on estime que les « Franco-Américains » fixés dans la république anglo-saxonne sont au nombre de 2 millions. Ce mouvement paraît être en régression, grâce surtout au développement de la grande industrie québecquoise, dû en bonne partie à l'initiative de M. Alexandre Taschereau, premier ministre de la province. En 1923, 70 000 Canadiens quittèrent leur pays et 10 000 Franco-Américains rentrèrent dans leur patrie. En 1926, la proportion est renversée : les émigrants ne sont plus qu'au nombre de 8 000, et celui des Franco-Américains qui reviennent au pays s'élève à 53 000.

Les Canadiens-Français du Far-West reprochent à la province de Québec de n'avoir pas dirigé ce mouvement d'émigration vers les prairies où il y avait tant de bonnes terres

à prendre, au lieu de laisser les « Anglais » et leurs protégés (émigrants européens) s'en emparer. Si les 2 millions de Canadiens fixés aux États-Unis étaient venus dans le Far-West, la religion catholique et la langue française auraient acquis la majorité au Parlement fédéral.

Mais Québec peut plaider non coupable. Il y une quarantaine d'années, quand les prairies commencèrent à s'ouvrir à la colonisation, les missionnaires qui évangélisaient les Peaux-rouges du Far-West redoutaient pour eux le contact de la civilisation, si néfaste aux primitifs qu'elle démoralise avant de les décimer ; ils ne firent rien pour attirer sur ces terres vierges leurs compatriotes de l'est. En outre, l'émigration des Canadiens-Français vers l'ouest se heurte à des difficultés d'ordre financier ; tandis que les immigrants venus du fond de l'Europe profitent de règlements spéciaux qui leur permettent de traverser l'Atlantique et le Canada pour une somme dérisoire, une famille qui part de la province de Québec pour le Far-West paie quatre ou cinq fois plus cher que ces étrangers. J'ajouterai que les paysans québecquois, race de pionniers et de défricheurs servie par une incomparable fécondité qu'elle doit à ses mœurs pures et à ses sentiments religieux, trouvent des terrains de colonisation plus rapprochés de leur chère province-mère. Ils sont en train de conquérir toute une partie de l'Ontario (protestant et « anglais ») où la natalité est faible ; en 1871, ils étaient au nombre de 75 383 dans cette province limitrophe avec la leur; cinquante ans plus tard (recensement de 1921), leur effectif y était passé à 248 000.

Ne voyez en cette querelle sur l'émigration qu'un incident qui ne prit qu'une place secondaire dans les belles manifestations dont je fus le témoin attentif et ému. En leur ensemble comme dans leurs moindres détails, elles ont fait naître en moi la conviction que les Canadiens-Français, qu'ils soient concentrés dans la province-mère ou qu'ils soient dispersés dans l'immense pays que j'ai tenté de décrire, forment un groupe ethnique (je n'ose pas employer le mot de *nation*) d'une cohésion absolue. En bons fils de France qu'ils sont, ils se chamaillèrent longtemps sur le terrain politique, votant les uns pour le parti conservateur, les autres pour le parti libéral. Depuis que l'on s'attaque à leur langue, ils vont aux urnes « comme un seul homme ». Ils ne restent plus sur la défensive ;

ils ne se contentent plus de se reposer sur leur bon droit : ils agissent, ils s'organisent, ils ripostent. Et ce voyage de la Liaison Française doit être considéré comme une des émanations du nouvel état d'esprit qui règne au Canada depuis les dernières élections.

— Nous nous endormions ! m'y a-t-on dit souvent. Il a fallu ces persécutions pour nous réveiller !

Toujours cette combativité qui est l'une des qualités de cette race virile...

Après tant d'autres observateurs, je proclamerai que la cohésion des Canadiens-Français, cimentée d'un mortier fait de la triple communauté de sang, de religion et de langue, est en grande partie l'œuvre de leurs prêtres. Quand l'Angleterre eut conquis le pays, son premier soin fut de créer des écoles où l'on n'enseignait qu'en sa langue. Les prêtres interdirent aux familles d'y envoyer leurs enfants. On leur a reproché d'avoir ainsi préparé une ou deux générations d'illettrés ; mais, ce faisant, ils sauvèrent la langue maternelle, et, du même coup, sauvèrent la race. Anglicisés (comme l'espérait bien le vainqueur), que seraient devenus les descendants des 60 000 Français demeurés dans la vallée du Saint-Laurent ? Ils auraient été bientôt noyés dans les flots de l'immigration anglaise. Le prêtre, âme de la paroisse (cette cellule sociale du peuple canadien), se servit de ses pauvres moyens pour instruire l'enfance. Les livres français étaient rares, et M. de Vitrolles, notre consul général à Montréal, m'a donné cette précision : jusqu'en 1840, des curés de campagne en furent réduits à placer sur un chevalet, aux heures de classe, l'unique livre français qu'ils possédaient, et dont les enfants venaient lire la même page à tour de rôle.

J'ai fréquenté beaucoup de ces prêtres canadiens, je les ai vus à l'œuvre. Connaissant leur influence sociale, qui est considérable, je m'étais imaginé (je leur dois cette confession) qu'ils devaient faire figure de hobereaux dans leurs fiefs : là encore, j'étais la victime d'une de ces nombreuses légendes répandues sur le Canada, et dont on découvrirait aisément l'origine. Le curé canadien m'est apparu non point comme le *père* de ses paroissiens, mais comme leur *frère aîné*. Pas d'autoritarisme d'un côté ni de servilité de l'autre ; mais une familiarité touchante qui se manifeste constamment et dans tous les

domaines. Qu'un homme traverse une crise pénible, et c'est à son curé qu'il ira demander secours ou conseils; mais que le curé, à son tour, ait besoin d'argent pour embellir l'église ou agrandir l'école, et il s'adressera non point à quelques riches, mais à l'ensemble des paroissiens.

Quels sont les sentiments que les Canadiens nourrissent envers nous?

J'ai dit avec quelle chaude cordialité je fus reçu dans le Far-West tant par les colons que par leurs prêtres. A Québec, le maire, le docteur Valmont-Martin, qui me reçoit dans un salon où mon regard enregistre aussitôt un grand drapeau tricolore, un portrait de Napoléon et plusieurs tableaux illustrant des épisodes de notre histoire, me dit en faisant allusion à son départ imminent :

— C'était le grand rêve de ma vie que d'aller en France, et je vais enfin le réaliser... La France a toujours été l'idéal de ma jeunesse...

M. Jean Thomas, président de la Société française de Québec, me rapporte ce propos tenu dans un banquet par le docteur Vallée, l'une des sommités médicales de la ville :

— Nous avons trois grandes fêtes à Québec : la Sainte Jeanne d'Arc, le 14 juillet et la *Ville-d'Ys* (le petit croiseur français qui vient chaque année des bancs de Terre-Neuve saluer la vieille cité)...

Renonçant à multiplier de tels exemples, je résumerai mes impressions en citant ce dicton canadien qui, sous sa forme pittoresque, exprime ce que je crois être une vérité : « La France est notre mère; l'Angleterre est notre belle-mère! » Celle-ci se conduisit longtemps comme une marâtre; elle a, si j'ose dire, mis de l'eau dans son vin, et ce qui fut un *joug* est devenu une sorte d'*association*. Trop brièvement (car le sujet comporte toute une gamme de nuances), je dirai que l'Angleterre perdrait son temps à vouloir se faire *aimer* des Canadiens-Français, mais qu'elle a mérité leur respect et leur estime en les laissant libres de parler et de prier comme ils l'entendent. Les attaques contre leur langue et contre leur foi ne prennent pas le mot d'ordre en Angleterre : elles sont l'œuvre des *orangistes*, protestants émigrés d'Irlande. N'était l'action de ces fanatiques, Français et Anglais, catholiques et protestants, auraient cessé depuis longtemps de se regarder... en chiens de faïence! Et je ne

résiste pas à la joie de citer une anecdote que j'ai recueillie à Montréal.

Dans une petite ville des cantons de l'Est (province de Québec) dont la population est *mixte*, catholiques et protestants font bon ménage et s'entr'aident pour leurs œuvres de charité (organisation de bazars, concours sportifs, etc.). Le pasteur vient un jour demander au curé de souscrire à la construction de son nouveau temple ; mais, là, il dépassait les bornes ! Naturellement, le prêtre exprime ses regrets. Puis, comme le clergyman s'éloigne la tête basse, il le rappelle :

— Dites donc, mon bon ami, combien coûtera la démolition de votre vieux temple ?

— Dans les 200 dollars..., fait le pasteur quelque peu interloqué.

— Très bien ! Voici mon chèque !...

« La France est notre mère... » Oui, certes ! Mais c'est précisément à cause de l'affection qu'ils nous portent que les Canadiens sont très sensibles à ce qui se dit ou s'écrit en France à leur sujet. Sur certains points leur susceptibilité est vive ; je n'en mentionnerai que deux : ils ont trait à leur langue et à leur sang.

Aux États-Unis comme dans l'Ontario (province de langue anglaise), s'est créée cette légende que les Canadiens ne parlent qu'une langue informe. Un riche négociant de Toronto m'a dit :

— Je voudrais bien que mes enfants apprennent le français ; mais il faudrait que je les envoie en France, parce qu'un précepteur que je ferais venir de Montréal ou de Québec ne leur enseignerait que son patois.

Je n'ai pas réussi à le convaincre de son erreur, et je n'ai pas eu plus de succès en discutant cette même question avec mes amis des États-Unis. Mais je déplore que des écrivains de France aient accueilli cette absurde légende. Je dis et répète ceci : il se peut que des paysans du Canada parlent un patois qui, par ses archaïsmes ou ses anglicismes, m'aurait été incompréhensible ; mais ces paysans-là ne se sont pas rencontrés sur mon chemin, et partout, dans les villes comme dans les campagnes les plus reculées, je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté à échanger des idées même sur des sujets qui sortaient de la banalité des conversations courantes.

Le second point tient autant à cœur à nos frères d'Amérique. Ils sont fiers de leur sang français, et c'est les blesser cruellement que de mettre en doute la pureté de leur origine. Certains « Anglais » ne s'en privent pas : d'où cette autre légende absurde que les Canadiens auraient dans les veines une forte dose de sang indien. Certes, aux premiers temps de la colonisation, des « inter-mariages » se produisirent; des émigrants épousèrent des Indiennes converties; et je lis dans le dernier ouvrage de M. J.-Camille Pouliot, juge à la Cour supérieure de Québec, *Québec et l'île d'Orléans*, que des avocats, des prêtres et religieux, dont il cite les noms, comptent des Hurons ou des Abénaquis parmi leurs ancêtres. Mais ce ne sont là que des exceptions qui restent sans effet sur la physiologie de la race.

Des missionnaires m'ont formulé cette requête, dans le *Far-West* :

— Le clergé de France arrive ici avec cette conviction qu'il se trouve en pays anglais, et il croit faire œuvre pie en enseignant et en prêchant en anglais. Dieu veuille que la *Revue* s'emploie à dissiper cette erreur!

Ces lignes vaudraient vingt pages de développements, et la *Revue* ne pourrait me les accorder. Je ne puis donc qu'esquisser ici cette lamentable question sur laquelle je me suis abondamment documenté : la lutte entreprise, tant au Canada qu'aux États-Unis, par le haut clergé irlandais contre la langue française.

Depuis un siècle, les habitants de l'Irlande ont abandonné leur langue maternelle et adopté celle de leurs conquérants : l'anglais. Les millions d'émigrants que la Verte Erin a envoyés au nouveau monde n'ont pas été plus fidèles à leur vieil idiome celtique, et ils n'admettent pas que les Franco-Américains restent, eux, farouchement attachés à leur parler ancestral. La guerre, qui couvait depuis longtemps, éclata en 1908, et l'ouverture des hostilités fut réellement tragique autant qu'inattendue. Le congrès eucharistique se tenait cette année à Montréal, *ville française*. Ce fut en pleine église Notre-Dame que le cardinal Bourne, l'invité des Canadiens-Français, proclama que, dans l'Empire britannique, la langue de tous les catholiques devrait être la langue anglaise, qu'ils ne devraient avoir qu'une langue comme ils n'avaient qu'une religion. Un

congressiste, M. Henri Bourassa, l'un des chefs du nationalisme franco-canadien, protesta : le Fils de Dieu avait-il donc demandé à être prié en une langue spéciale? L'émotion fut considérable dans tout le Canada français, et j'ai pu constater qu'elle ne s'est pas calmée... Au contraire, les empiètements du clergé irlandais, qui n'a que trop souvent réussi à imposer des prêtres et des évêques de langue anglaise à des populations de langue française, ont provoqué chez les Canadiens une surexcitation bien légitime qu'il ne conviendrait pas de prendre pour un feu de paille. Ce peuple si foncièrement religieux méritait d'être traité avec plus de justice, et c'est s'engager sur une voie dangereuse (où l'Angleterre n'eut garde de se fourvoyer) que de vouloir les amener à prier dans une autre langue que celle de leurs ancêtres...

Je veux terminer ces relations de voyage par un ardent acte de foi : je crois à l'avenir de la race canadienne-française. Elle a subi en trois siècles bien des assauts où des peuples moins fortement trempés auraient perdu toute individualité. Elle sortira victorieuse des tempêtes qui font rage contre sa jeune vigueur. Elle a ses renégats, qui passent dans le camp adverse en abandonnant leur langue et leur religion ; mais on peut les compter *à la douzaine*, alors qu'il faut compter *par millions* les Irlandais et leurs descendants qui, n'ayant pu résister à l'ambiance anglo-saxonne, ont grossi les rangs des sectes protestantes.

Cette belle race que nous devons être fiers d'avoir fondée au Nouveau Monde peut prétendre aux plus brillantes destinées. Il est prouvé qu'elle double en nombre tous les vingt-six ans par l'excédent de ses naissances, tandis que la natalité, presque nulle chez les familles américanisées depuis plus de trois générations, diminue dans des proportions formidables chez les autres races transplantées dans l'Amérique du Nord. Elle doit en bonne part sa prodigieuse fécondité à ses sentiments religieux qui, à leur tour, ne restent aussi vivaces que grâce à sa langue, écran interposé entre ses mœurs patriarcales et la littérature d'un pays où la maternité tend à devenir une exception. Et il faut lui souhaiter de garder intacts ces deux leviers de la langue et de la religion auxquels elle doit sa force, auxquels elle devra son ascension.

VICTOR FORBIN.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOPHILE

L'an dernier, nous indiquions les difficultés surmontées par les éditeurs de livres d'étrennes ; cette année, nous voudrions signaler les progrès réalisés dans les éditions de luxe.

Pour celles-ci, la question du prix est secondaire ; l'amateur succombe presque toujours à la tentation : il ne résiste pas à un bel ouvrage qui réunit harmonieusement le mérite du texte, la valeur de l'illustration et le soin de la présentation. C'est pourquoi, au cours des années où les livres d'enfants exerçaient jusqu'au prodige l'ingéniosité des éditeurs, obligés de faire des ouvrages de prix modérés, les éditions de luxe ont pris un développement extraordinaire. Les sociétés de bibliophiles, dont l'influence n'est pas négligeable sur les beaux livres, ont donné l'exemple. Les Amis des Livres, le Livre Contemporain, les Cent Bibliophiles, les Amis du Livre moderne, la Société du Livre d'Art, le Cercle Groslier, pour ne citer que les principales, et quelques éditeurs spécialisés dans ce domaine ont publié des livres illustrés de bois gravés, d'eaux-fortes en couleur ou même de lithographies qui ont affirmé la maîtrise ou révélé les dons d'artistes aussi remarquables que MM. Schmied, Jouve, Gusmann, Giraldon (1), Beltrand, Bernard Naudin, Fouqueray, Chimot, Jouas, Gobô, Carré, Chahine, Sylvain Sauvage, Carlège et quelques autres encore. On leur doit des œuvres dignes des plus grandes époques du livre français.

(1) Signalons qu'il existe encore chez l'éditeur quelques rares exemplaires de *le Centaure et la Bacchante*, de Maurice de Guérin, illustré par ce remarquable artiste de dessins, gravés sur bois en trois couleurs par Mme Rita Dreyfus (Plon éd.).

Mais ces joyaux, par leur valeur même, et par le nombre très limité de leurs exemplaires, — cent à deux cents, — sont réservés à quelques rares amateurs. Or, le goût de ces livres est heureusement très répandu en France; pour le satisfaire, vers 1912, deux ou trois éditeurs avaient lancé des collections soignées, mais un peu moins abondamment illustrées et à tirage plus étendu. Contrairement à une tradition qui voulait que le « bibliophile moyen » n'existât pas, ces collections reçurent un accueil très favorable. L'exemple fut repris, après la guerre, par dix, puis par cent autres collections tirant à cinq cents ou mille exemplaires, parfois même à tirage illimité, mais toujours destinées à plaire aux bibliophiles. On entrait dans ce que l'on pourrait appeler l'ère des collections.

Ces collections pour les bibliophiles sont très variées, ornées de lettrines et de culs-de-lampe sur bois, de gravures coloriées au pochoir, ou même de remarquables reproductions photographiques. Les unes s'attachent à faire revivre le passé, comme la *Collection romantique*, imagée de charmants dessins ou vignettes empruntés à Devéria, Daumier ou Bertall, dans laquelle ont paru récemment *Villégiatures romantiques* de M. Jules Bertaut et *Danse et musique romantiques* de M. Marcel Bouteron (1) ou encore *les Cahiers Balzaciens*, publiés avec tant de soin par le même auteur (2). Les autres s'attachent aux villes, comme *le Visage de la France* (3), collection dirigée par M. Jean-Louis Vaudoyer et à laquelle collaborent nos meilleurs auteurs. D'autres encore célèbrent les provinces françaises ou les villes d'Italie : c'est le cas de la collection *les Beaux Pays* (4) dont les couvertures sont aussi délicatement nuancées que les aquarelles originales du regretté Vignal, ou la belle série des ouvrages de MM. Camille Mauclair et J.-F. Bouchor qui, après avoir exalté Versailles, Venise, Assise et Florence, consacrent cette année leur double et grand talent à peindre, l'un avec la plume, l'autre avec le pinceau, les divers aspects de *Naples et son Golfe*. C'est à une collection de villes également qu'appartient un ouvrage sur *le Maroc et ses villes d'art* (5), où M. Pierre Champion évoque le brillant passé et le pittoresque présent de Tanger, Fez, Meknès et Rabat; l'érudition et les dons de conteur de M. Pierre Champion servent bien cet art marocain que le maréchal Lyautey a tout fait pour maintenir,

Il y a des collections illustrées de romans, à tirage limité, comme *l'Arbre* qui, pour ses débuts, donne *Prodige du cœur*, de

(1) Le Goupy. — (2) Lapina. — (3) Émile-Paul. — (4) Arthaud, successeur de Rey. — (5) Ces deux ouvrages chez H. Laurens.

M. Charles Silvestre, — le romancier délicat des âmes paysannes, — orné de vingt-huit aquarelles originales, de M. J. Texcier (1), ou *le Livre Moderne*, dirigé par M. Maurice Lalau et qui a publié *En marge des vieux livres*, *Autour d'une tiare* et *la Rabouilleuse* (2).

Il y a enfin des collections qui ne sont pas réservées aux bibliophiles, mais dont il est fait, en vue des étrennes, des éditions reliées, comme les collections historiques où ont paru les études passionnantes de M. G. Lenôtre sur *Marie-Antoinette*, *le Drame de Varennes*, *Vieilles maisons*, *Vieux papiers*, et, cette année, le puissant *Robespierre* si apprécié par nos lecteurs (3), ou celle des *Figures du Passé*, dans laquelle M. Lucas-Dubreton vient de publier un excellent *Charles X* (4). C'est également le cas des études si vivantes de M. André Bellessort sur *Virgile*, *Saint François Xavier*, *Voltaire*, *Balzac*, *Sainte-Beuve*, dont l'éloge n'est plus à faire, ou de M. André Hallays sur les provinces françaises où il aime tant à flâner, et où ses flâneries nous sont si profitables (5) ; ou encore des anthologies soigneusement reliées de cuir souple, comme la collection *Pallas* qui réunit des morceaux choisis d'auteurs français ou étrangers et que viennent d'enrichir *Mystères et Miracles du Moyen Age* par M. Gassies des Brulies et *les Maîtres de la peur*, curieux ouvrage où MM. André de Lorde et Albert Dubeux ont rassemblé tous les récits d'épouvante de Dante à Kessel (6).

Il est cent autres collections : collections de sites, de peintres, de musées, dont quelques-unes fort belles, collections d'éloges et même... d'Amis, — Édouard, Marcelle Lesage, Tristan Derême, — très recherchées par les bibliophiles, et qui témoignent toutes d'un bel effort typographique.

Mais enfin, pour nombreuses que soient ces collections, il existe encore des beaux livres qui poussent l'originalité jusqu'à n'appartenir à aucune d'elles. Parmi ces isolés, en voici un qui retient l'attention par son texte et sa présentation, c'est *la Croisière noire* de MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, vaste in-quarto consacré à l'expédition Citroën dans le centre de l'Afrique (7). Cette prodigieuse migration d'auto-chenilles à travers des forêts vierges ou des marécages, du Sénégal à Madagascar ou au Soudan, est une des plus belles preuves de l'énergie humaine fournies depuis la guerre. Les quatre-vingts hors-texte photographiques tirés en sanguine, les dessins de M. Tcherkessoff, une couverture originale et des cartes dans le goût

(1) Spes. — (2) Boivin. — (3) Perrin. — (4) Hachette. — (5) Perrin. — (6) Delagrave. — (7) Plon.

ancien concourent à faire revivre intensément l'odyssée africaine dont ce livre est le digne monument. Si *la Croisière noire* évoque le courage et l'endurance des soldats de la guerre, *les Ex-votos de Notre-Dame de Lorette* sont un témoignage de leur foi. C'est un album de lettres de combattants adressées à la Vierge et retrouvées dans un oratoire du parc de Noulette, en 1915, au plus fort des combats de Lorette ; elles sont reproduites en fac-similé dans ce bel album orné d'artistiques crayons de M. Arthur Mayeur (1).

Mais peut-être est-il temps de faire place aux jeunes,... ou plutôt aux livres pour les jeunes, dont un grand nombre sont heureusement conformes à l'idéal littéraire que M. Hazard, dans ce numéro même, discerne chez les enfants.

* * *

Si Berquin n'est plus édité, les immortels *Contes* de Perrault jouissent toujours d'un égal succès. En voici plusieurs éditions nouvelles. M. Félix Lorioux a illustré *Peau d'âne*, *la Belle au bois dormant* et *le Petit Chaperon rouge*, réunis dans un très bel album en couleur, avec une fantaisie qui convient à merveille au sujet (2). Ses aquarelles sont à la fois très décoratives et agréablement ironiques ; ses dons de coloriste, bien servis par les moyens matériels mis à sa disposition, lui permettent mille effets ingénieux. M. Jean-Jacques Rousseau, excusez du peu, a également illustré des *Contes choisis de Perrault*, ainsi que *le Roman de Renart* (3). Disposant de moins de couleurs que M. Lorioux, M. Jean-Jacques Rousseau y supplée par une verve un peu caricaturale, féconde en détails amusants. *Les Cigognes d'Alsace* sont aussi un conte, un vrai conte, suivi de plusieurs autres, dans lesquels la comtesse Tolstoï fait intervenir des fées que Mlle A. Novel représente d'un pinceau souple et délicat (4). Voici encore les amusants *Contes de Grand Père* de M. Léon Pineau, dont les héros sont des animaux (5), et les *Contes Verts de Ma Mère Grand* par un des maîtres du genre, M. Ch. Robert-Dumas, qui se déroulent en des pays de rêve où tous les vœux finissent par être exaucés (6).

Pour ceux qui, ayant un peu grandi, commencent à préférer la réalité à la fiction, l'histoire est dignement représentée sur les rayons de livres d'étrennes. Le plus souvent elle n'est pas « à l'état pur », mais se trouve évoquée par les aventures d'un personnage réel ou

(1) Spes. — (2) Hachette. — (3) Spes. — (4) Hachette. — (5) Delagrave. — (6) Boivin.

fictif. C'est le cas de *France, son histoire*, dont l'héroïne est la France elle-même que l'on voit vivre des origines à la Révolution, et de *la Cantinière*, brave femme héroïque qui fait les guerres de la Révolution et de l'Empire. Ces deux admirables albums de Job et G. Montorgueil, chefs-d'œuvre du genre, constituent une véritable histoire de France (1). L'ingéniosité d'illustrateur de Job est incomparable ; il joue à merveille du noir des lignes et du blanc des marges, et ses compositions à pleine page surprennent toujours par leur mouvement et leur relief. Ses cavaliers en évoquent d'autres d'une facture bien différente, mais combien brillante aussi, et qui étaient signés Caran d'Ache ; non pas le mordant caricaturiste des « temps difficiles », mais le Caran d'Ache aquarelliste ou peintre admirable de soldats et de chevaux dont l'œuvre, malgré le recul des années, ne se démode pas. On réédite régulièrement ses albums et *Nos soldats du siècle*, malgré leur humour, sont un précieux document d'histoire par le nombre et l'exactitude des modèles (2). L'admiration qu'on éprouve pour des artistes comme Job et le regretté Caran d'Ache, ne doit pas empêcher de reconnaître les dons si originaux d'un artiste plus jeune, M. Edy Legrand. Son *Lafayette* (3) orné de douze aquarelles et le magnifique *Napoléon* (4) que M. René Saulnier, un fervent balzacien, a tiré du *Médecin de campagne* de Balzac pour l'imager ingénieusement d'estampes populaires de l'époque, sont les albums les plus artistiques, peut-être, de l'année.

Mais l'histoire ne se présente pas toujours sous la forme d'albums, elle est évoquée dans de beaux romans comme *l'Héritier de M. de Salernes* par M. Vrignault ou *Brin de Bruyère* par M. Dabaumont, ou dans deux ouvrages dus à l'abbé Casgrain, *les Français au Canada* et *les Héros de Québec*, pour le succès desquels nous faisons des vœux, car ils feront connaître aux enfants, à travers un récit captivant, les liens historiques qui nous unissent aux Franco-Canadiens. Dans *l'Épopée vendéenne*, M. Gustave Gautherot fait œuvre d'historien et son volume illustré de nombreuses reproductions de documents du temps conviendra mieux à de grands jeunes gens qu'à des enfants (5).

Tel est également le cas de trois ouvrages qui, eux, n'appartiennent plus à l'histoire, mais à la littérature, — et à la meilleure, — bien que l'un d'eux, le magistral *Saint Augustin* de M. Louis Bertrand, puisse nous fournir une transition. Les deux autres sont *Ma Tante*

(1) Tous deux réédités cette année. Boivin éd. — (2) Plon. — (3) Tolmer. — (4) Duchartre et Van Buggenhoudt. — (5) Ces cinq volumes chez Mame.

Giron, charmant et dramatique roman de M. René Bazin, et la touchante *Sainte Thérèse de Lisieux* de M. Fernand Laudet. Les grands in-octavos reliés en couleur dans lesquels ces ouvrages, consacrés par le grand public, vont se présenter au suffrage des jeunes, sont illustrés par M. G. Dutriac, et par des peintures de MM. Maxence, Corabœuf et Buffet (1). Pour ceux à qui leur âge ne permettrait pas encore de lire ces ouvrages avec fruit, il existe de charmants romans écrits pour les enfants, comme *M. de la Tracassière*, dont le texte et les dessins sont de M. David Burnand et *Clown* dont M. A. Vimar est à la fois le conteur et l'illustrateur (2).

La littérature étrangère est représentée, cette année, par un *Don Quichotte*, habilement adapté par M. Groussin, imagé abondamment par M. Albert Uriet et formant un beau volume d'étrennes (3). Les *Contes de Shakspeare*, résumés en anglais, il y a un siècle, par Charles Lamb, connaissent encore toute la faveur des petits Anglais ; traduits par Teodor de Wyzewa, et illustrés par M. Henry Morin, ils seront lus avec autant d'intérêt par les jeunes Français (4). Un autre chef-d'œuvre étranger, *Ben-Hur*, le célèbre roman de Lewis Wallace dont on a tiré un film qui se joue depuis près d'un an, a fait l'objet d'une très belle édition pour la jeunesse, illustrée par Auguste Leroux, qui sera à coup sûr appréciée (5).

Les sciences ont un côté merveilleux, par lequel elles séduisent la jeunesse : ce n'est plus le merveilleux des contes, mais c'est encore un moyen d'échafauder des rêves. L'an dernier, M. Georges Claude, reconnaissait avec une charmante simplicité, ici même, combien il devait à la lecture de Jules Verne. Un Anglais, M. T. C. Bridges, a tenté très habilement de renouveler le genre et après *le Raid mystérieux de Martin Crusoé* paru l'an dernier, Mlle Clot vient de traduire *la Croisière du Vengeur* qui met au service d'une intrigue entraînante des inventions scientifiques (6). *La Science en famille* éveillera par ses nombreuses et curieuses expériences bien des curiosités (7). Dans un même ordre d'idées, il existe un petit volume qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui ont mission d'instruire la jeunesse en la distrayant : c'est, dans une excellente collection *Des fleurs et des fruits* (8) dirigée par M. l'abbé Klein, — et où viennent de paraître également *Sept comédies du moyen âge*, et un *Saint François d'Assise et les Fioretti*, — un recueil de *Jeux et divertissements en plein air et chez soi*, par Seygie, qui sera une source inépuisable de distractions.

(1) Ces trois volumes chez Mame. — (2) H. Laurens. — (3) Mame. — (4) Laurens. — (5) Delagrave. — (6) Nathan. — (7) Mame. — (8) Spes.

Les voyages ont inspiré deux ouvrages nouveaux : les *Enfants de la France lointaine*, de Mme du Genestoux, sont les héros d'une suite de nouvelles très agréablement et alertement écrites, qui évoquent la vie dans chacune de nos colonies (1). *Nane au Maroc* est un grand album illustré à chaque page de dessins en couleurs de M. Henry Morin; c'est aussi le roman d'une petite fille qui découvre le merveilleux pays où la France a rempli une si noble tâche, conté par M. André Lichtenberger, avec un art très délicat, et préfacé par le maréchal Lyautey (2).

Ces grands ouvrages sont les éditions de luxe de la jeunesse ; les collections de petit format, qui sont leurs éditions courantes, montrent autant d'activité et la *collection Juventa* (3), la *Bibliothèque des mères de famille* (4), les *Bibliothèques Rose*, *Bleue* ou *Blanche* (5), et la *Bibliothèque de Suzette* (6) offrent cette année une ample moisson de romans nouveaux où tous les âges pourront glaner.

La musique est représentée par les *Vieilles chansons pour les cœurs sensibles* (7), recueil à l'aspect archaïque, délicieusement imagé par M. Pierre Brissaud, et par les *Chansons de Bécassine* qui sont des chansons gaies.

Cette gaîté emplit aussi quelques albums où les enfants retrouveront leurs héros préférés : Bécassine, outre des chansons, fait cette année du tourisme et l'*Auto de Bécassine* provoque mille aventures bouffonnes qu'elle traverse l'œil effaré et le nez au vent (8); *Bicot et Suzy*, toujours en désaccord, rivalisent de drôleries (9); *Gédéon mécano* reste le canard cocasse inventé par M. Benjamin Rabier (10). Enfin voici deux couples nouveaux de garnements : *Pif et Paf* de M. Dubus et Jean Bruller (11) et *Zig et Puce* de M. Alain Saint-Ogan, dont les voyages en compagnie du pingouin Alfred provoquent les incidents les plus comiques (12). Grâce à ces quelques albums, il y aura bien des sourires sur des lèvres d'enfants.

ANDRÉ GAVOTY.

(1) Hachette. — (2) Gautier-Languereau. — (3) Delagrave. — (4) Firmin-Didot. — (5) Hachette. — (6) Gautier-Languereau. — (7) Plon. — (8) Gautier-Languereau. — (9) Hachette. — (10) Garnier. — (11) Nathan. — (12) Hachette.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre des Arts, *Orage mystique*, pièce en trois actes de M. François de Curel. — Comédie-Française, *La Torche sous le boisseau*, pièce en quatre actes de M. Gabriele d'Annunzio, traduction de M. André Doderet.

M. François de Curel est le représentant le plus éminent du théâtre d'idées. Pièces à idées et non pièces à thèse, l'auteur y jette à profusion les idées qui lui sont suggérées par des controverses actuelles, les fait comparaître devant lui, les remue, les oppose, en fait jouer tour à tour les faces diverses et souvent contradictoires ; après quoi, il s'abstient de conclure, content d'avoir inspiré au spectateur le désir de réfléchir, éveillé en nous le besoin de penser, comme il vient de le faire lui-même en toute franchise d'esprit et ardeur de cœur, avec cette sorte de fougue et d'impétuosité qui le caractérise.

Il a été beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'inconscient, que d'autres appellent le subconscient ; mais le préfixe n'importe guère. Il paraît que nous sommes dupes d'une illusion, quand nous croyons à notre personnalité. Ce « moi » que nous imaginons un et indivisible, est, en fait, une succession de moi qui n'ont entre eux ni lien, ni rapport, ni support. Parmi ces moi multiples et variés, il en est de très anciens, produits d'une hérédité qui se perd dans la nuit des âges. Or il arrive qu'il leur prenne fantaisie de reparaître soudain, à la stupeur de tous, mais surtout de nous-mêmes. C'est à ce moi, fluide et décevant, que s'applique le mot du philosophe ancien, qu'on ne se baigne pas deux fois dans l'eau du même fleuve.

Théorie inquiétante... De cette collection de moi qui sommeillent au fond de moi, lequel va s'éveiller? Quel tour pendable vont jouer au moi que je suis, ces moi qui ne sont pas moi? On ne peut jamais savoir. On n'a plus un instant de tranquillité.

Théorie commode... Jusqu'ici, vous étiez-vous laissé aller à

quelque erreur de conduite, il était admis que vous en portiez une sorte de responsabilité. C'est fini de cette vieille guitare. On vous prend la main dans le sac : qu'à cela ne tienne! vous avez beau jeu de répondre : « Je n'y suis pour rien. C'est un vieux bandit qui dormait en moi depuis des siècles. Je veux être pendu si j'en avais jamais soupçonné l'existence. Prenez-vous en à lui ! Je m'en lave les mains... »

Il a été, en ces mêmes années, non moins abondamment parlé de revenants. Au lendemain de la guerre, exaltées par tant de cruelles souffrances, beaucoup d'âmes ont été envahies par un mysticisme, qu'on se reprocherait de toucher d'une main trop rude si elles y ont trouvé de la consolation. Ç'a été un « orage mystique. » Jamais on n'avait senti si près de soi ceux qui n'y sont plus : jamais on n'avait entendu si distinctement les voix qui se sont tues.

De ces idées ou de ces aspirations répandues dans l'air, M. de de Curel a dégagé un de ces drames brefs et directs, où tout porte et va droit au but. Le rideau se lève : une maison de campagne dans les arbres. L'orage gronde : pluie, éclairs, tonnerre. Vous vous souvenez de *Georges Dandin*, où mari et femme jouent à la porte ouverte ou fermée. La jeune femme de Robert Pétrel, Clotilde, qui a profité d'une absence de son mari, pour rendre visite à un capitaine aviateur, s'est attardée. Quand elle a voulu réintégrer le domicile conjugal, elle a trouvé toutes portes closes : preuve que son mari est rentré à l'improviste. Le hasard fait qu'elle rencontre, à cette heure de nuit et sous ce déluge, son médecin, le docteur Tubal. Celui-ci, qui la sait mal remise d'une pleurésie et prévoit une terrible rechute, arrange une petite comédie. Il appelle le mari, le prie de venir le rejoindre, ayant un service à lui demander : Clotilde se glissera par la porte restée ouverte. Nous assistons en effet à la rentrée clandestine de Clotilde. *La porte se referme bruyamment* : détail à retenir ! Ainsi le mari aura ignoré la rentrée tardive de sa femme.

Cet acte rapide, et qui semble plutôt un prologue, pose à qui prend les faits en eux-mêmes et n'en aperçoit pas encore le sens caché, certains points d'interrogation. Comment se fait-il que Robert Pétrel, qui aime sa femme dont la conduite l'inquiète, n'ait pas eu pour premier souci, en rentrant, de vérifier si Clotilde était au logis? C'est, nous dit-on, que déçu par l'inconstante, il s'en désintéresse. Mais alors, d'où vient qu'il ait fermé la porte et laissé la clé dans la serrure ? Et cette précaution ne vous a-t-elle pas tout l'air d'un

piège?... L'énigme peu à peu se débrouillera et ce sera l'action, tout intérieure, de la pièce.

Second acte. Il est arrivé ce que le médecin avait tout de suite prévu : Clotilde est morte. L'anniversaire de sa mort approche : Pétrel est nerveux. Un bruit de porte qu'on ferme le fait tressaillir. Les nerfs malades, la sensibilité surexcitée, il vit dans l'attente. Quelle attente? Il est persuadé que Clotilde va lui apparaître... Ici, une de ces controverses où excelle M. de Curel. Pour le physiologiste qu'est le docteur Tubal, toute apparition de fantôme est purement subjective : il ne doute pas que Pétrel ne revoie Clotilde; ce sera, de la part de ce littérateur exaspéré, une création de son esprit, comme les personnages qu'il met dans ses romans et dans ses pièces. Or ces personnages imaginaires ont une sorte de réalité. Ils existent et la preuve en est que l'auteur n'est plus maître de les manœuvrer à son gré. Ce sont eux qui le mènent, eux qui vont où ils doivent aller. Idée très intéressante, sur laquelle il est précieux de recueillir le témoignage d'un auteur dramatique tel que M. de Curel, et qui se rencontre avec la théorie fameuse de M. Pirandello... A cet instant, le curé de l'endroit vient annoncer qu'un orage, — encore un, — a défoncé une partie du cimetière, celle justement où se trouvait le cercueil de Clotilde qui, par suite, est à découvert... Comment douter encore? Et l'appel de la morte n'est-il pas évident?

Troisième acte. Dans le cimetière, la nuit. Robert Pétrel et Clotilde sont pareillement exacts au rendez-vous. Celle-ci apparaît à son mari, dans sa robe de mariée, et d'abord lui reproche de l'avoir assassinée. Car cette clé qu'il a laissée dans la porte, c'était à dessein, et, soupçonnant la fugue de l'épouse, il a parfaitement dit : « Tant pis pour elle! » Mais voilà justement où tout s'explique par l'intervention de l'inconscient, voilà de ces tours où se complaît sa malice. C'est l'inconscient de Pétrel qui a prononcé ces vilains mots : c'est l'hôte inconscient, logé chez lui à son insu, qui a commis cette méchante action dont Pétrel lui-même ne saurait donc être responsable. C'est pourquoi Clotilde change de ton, prend en pitié son mari désolé et lui révèle qu'il n'a pas été un mari trompé... Pour preuve qu'elle est un fantôme réel et non ce qu'un vain peuple pourrait croire, avant de disparaître elle a soin de casser une branche à un arbuste voisin... Oui, mais le docteur Tubal montre à Pétrel deux, trois branches cassées, autant de branches cassées qu'il en voudra. Échec au fantôme!... Cependant le capitaine aviateur se présente

à son tour, lui aussi répondant à un appel de l'au-delà. Tout de même, si le fantôme était un vrai fantôme !... *Chi lo sa ?*

Il y a grand profit à entendre ces théories d'aujourd'hui, si subtiles, si abstraites, traduites dans ce langage sobre, vigoureux, où éclatent à chaque instant des formules saisissantes. Et en écoutant ce dialogue de si belle allure, on ne peut s'empêcher de faire une remarque : c'est que M. de Curel n'a pas attendu les modernes psychiatres pour s'aviser qu'il y a au fond de nous des forces obscures dont le réveil peut être terrible. Il le sait, comme jadis un Racine ne l'ignorait pas. Rappelez-vous *l'Envers d'une sainte* et *les Fossiles*. Ces drames puissants sont bâtis précisément sur ces fonds troubles et malsains, demeure de l'hérédité et de l'instinct.

MM. Arquillière (docteur Tubal) et Gautier (Pétrel) ont soutenu avec même ardeur les deux thèses contraires. Quant à Mlle Germaine Laugier, doutez des fantômes si vous voulez, ne doutez pas qu'elle soit le plus gracieux des fantômes.

La Comédie-Française a emprunté au répertoire dramatique de M. G. d'Annunzio une pièce pleine d'une horreur sacrée, qu'elle a montée avec grand soin, et dont la représentation s'est déroulée dans une atmosphère de profond respect. *La Torche sous le boisseau* est une moderne *Orestie*. La maison des Abruzzes, où se passe le drame, est, comme la maison des Atrides, un asile de l'épouvante. Sur la vieille maison, qui menace ruine, plane la fatalité des familles vouées à disparaître. Un secret l'habite dont le soupçon étreint les cœurs, oppresse les poitrines, convulse les visages. Il y aura demain un an que la femme de Tibaldo de Sengro est morte : c'est autour du mystère de cette mort que va s'ordonner toute la pièce.

La vieille grand mère dona Aldegrina, et sa petite fille Gigliola, fille de la morte, nous apparaissent d'abord, statues de la douleur, dans leurs voiles de deuil. L'entrée des deux frères, Tibaldo de Sengro, le mari de la morte, et Bertrando, commence en discussion et finit en pugilat : frères ennemis, et, pis encore, frères rivaux. Tibaldo s'est remarié avec Angizia, de servante maîtresse devenue épouse légitime, et Bertrando est l'amant de cette vulgaire et dangereuse sirène. C'est elle-même, cette Angizia qui, à la fin du premier acte, insolente, violente, agressive et brutale, révélera ce que tout le monde ici soupçonne et criera ce qui se murmurait tout bas : c'est elle qui a tué la femme dont elle a pris la place auprès de Tibaldo, c'est elle qui l'a assassinée et elle a eu pour complice de son assassinat : Tibaldo !

Vainement, à l'acte suivant, Tibaldo essaiera de nier auprès de sa mère. L'accusation lancée par Angizia, dans l'emportement de la colère, avait trop l'accent de la vérité pour laisser aucune place au doute. Si Tibaldo n'a pas fait le crime, il l'a laissé faire. Cependant le petit Simonetto, le frère de Gigliola, se meurt d'une étrange maladie, d'où nul ne croira que la main d'Angizia soit absente.

La Némésis ne peut plus attendre. Or, autour de la maison rôde un charmeur de serpents, qui est le père d'Angizia, et que cette mauvaise fille chasse à coups de pierres. Gigliola obtient qu'il lui confie un stylet et le sac qui contient son assortiment d'aspics, vipères et autres reptiles dont la piqûre est mortelle.

Nous savons maintenant comment a été assassinée la morte, écrasée sous le couvercle d'un coffre qu'Angizia a refermé sur elle. Voici venir pour la meurtrière l'inévitable expiation. Gigliola, l'Électre de cette pièce, n'a jusqu'ici attendu que l'instant propice. Nous venons de la voir s'armer du stylet et plonger le bras dans le sac aux aspics : car elle ne veut pas survivre à la besogne sanglante qu'elle a fait vœu d'accomplir. Prêtresse de la vengeance, sa vengeance va quand même lui échapper. Quand elle arrive dans la chambre où dort Angizia, elle trouve que ce sommeil est déjà celui de la mort. Qui l'a frappée ? Tibaldo. Ainsi ce pauvre homme, ce faible sur qui pèse une fatalité trop lourde, a finalement sur la conscience le meurtre de ses deux femmes. — Crime et châtiment, ainsi pourrait s'appeler ce drame dont l'horreur s'enveloppe constamment du plus généreux lyrisme.

La Torche sous le boisseau est jouée avec une conviction qui ne va pas sans quelque solennité, par Mme Weber (la grand mère), Mlle Ventura (Gigliola), Mlle Bovy (Simonetto), MM. Léon Bernard (Tibaldo) et Hervé (Bertrando). M. Denis d'Inès a dessiné de façon très pittoresque la silhouette du charmeur de serpents. Quant à Mlle Mary Marquet, il n'y a qu'un mot qui serve : elle est superbe. Seule en costume de couleur au milieu de tous ces voiles noirs, seule à risquer un jeu libre, en dehors, et qui est la nature même, elle met dans cette atmosphère étouffée une note éclatante de vie et de hardiesse : elle a été la lumière de ce sombre drame.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Plus de fumée que de feu : ainsi pourrait-on caractériser les alarmes qui ont, depuis quinze jours, agité la presse, alerté les diplomates et qui finalement ont dérivé vers Genève, où le Conseil de la Société des nations rassemble, depuis le 4 décembre, les hommes d'État les plus considérables de l'Europe. Ces inquiétudes nous sont venues, comme toujours, de l'Europe orientale, où les peuples s'enchevêtrent les uns dans les autres et où la stabilité des gouvernements est plus incertaine encore qu'en Occident.

En Roumanie, la stupeur qui a suivi la mort prématurée et soudaine du grand homme d'État Jean Bratiano s'est traduite d'abord par un recueillement général autour de son cercueil et par un élan d'union nationale. Ceux-là même qui estimaient un peu lourde la main ferme du chef du parti libéral reconnaissent que la Roumanie, dans les circonstances difficiles qu'elle traverse, a besoin d'autorité et admettent que tous les partis, autour d'un roi de cinq ans et d'une régence, ont le devoir de faire abnégation de leurs préférences et de constituer un gouvernement fort. Mais ces bonnes dispositions n'ont pas encore abouti au résultat souhaité. Le parti libéral, qui détient le pouvoir et qui dispose d'une forte majorité au Parlement, a reconstitué provisoirement le ministère sous la présidence de M. Vintila Bratiano, frère du regretté Président. Des négociations se sont rouvertes avec les chefs du parti national paysan, MM. Maniu et de Vaïda, et avec le professeur Iorga. Les libéraux proposent une entente sur les bases suivantes : respect de l'acte du 4 janvier qui règle la succession au trône, continuité de la politique extérieure, programme d'action économique et de réformes administratives, dissolution du Parlement aussitôt que les circonstances paraîtront favorables, élections libres avec listes communes où les libéraux auraient 55 pour 100 des sièges et les tsaranistes 45.

Ces propositions semblent généreuses de la part d'hommes qui détiennent le pouvoir et la force publique, mais elles dénotent aussi un très vif sentiment des difficultés que le parti, privé de son grand chef, s'attend à rencontrer, s'il continue à gouverner seul. Le parti national paysan n'a pas cru pouvoir accepter de telles offres. Il demande la dissolution immédiate, des « élections légales et libres » ; il ne redoute pas de troubles à cette occasion et insiste pour « la suppression de l'état de siège et de la censure qui donnent à l'étranger une fausse impression de la situation réelle de la Roumanie » ; il se flatte que des élections « libres » lui assureront la majorité et lui permettront d'assumer toute la charge du gouvernement. De leur côté, les ministres et le parti libéral, que préside M. Vintila Bratiano, rejettent maintenant l'idée d'une démission qui aurait l'air d'une abdication et paraîtrait donner raison à leurs adversaires. On ne parle presque plus du prince Carol, tant il est vrai que, comme nous le disions il y a quinze jours, la question dynastique est surtout une arme et un prétexte. De son côté, le prince ne fait aucun acte, ne laisse échapper aucune parole qui puisse, dans les circonstances difficiles que traverse son pays, troubler l'ordre intérieur.

Nous n'avons pas à nous prononcer entre ces tendances opposées et ces affirmations contradictoires. Ce qui est hors de doute, c'est qu'une tâche essentielle s'impose au gouvernement patriote qui en assumera la charge. La Roumanie n'a pas l'armature gouvernementale, administrative et financière qui convient au grand pays qu'elle est devenue. Ses élites semblent perdre courage en présence de l'étendue de la tâche ; ses paysans, ayant peu de besoins, travaillent peu ; la classe moyenne, excepté en Transylvanie, est encore en formation ; quelque chose du *nitchevo* russe s'est, par contagion de voisinage, répandu parmi les fonctionnaires. Avec ses blés, ses maïs, ses pétroles, ses pêcheries, ses bois et ses prairies de Transylvanie, la Roumanie pourrait avoir de meilleures finances, un change moins déprécié ; la détresse des chemins de fer paralyse l'exportation, et c'est l'exportation qui inciterait au travail, relèverait la monnaie, équilibrerait les changes. La Roumanie a besoin de crédits ; elle possède, dans ses richesses naturelles, de quoi gager des emprunts qui seraient, plus que partout ailleurs, productifs. En de pareilles crises de croissance, d'autres pays, tout aussi patriotes que la Roumanie, n'ont pas hésité à recourir provisoirement aux conseils et à l'autorité de techniciens étrangers. Il ne faut pas confondre nationalisme et exclusivisme.

Ce que peuvent être les excès du nationalisme le plus légitime, la presse italienne, à propos du récent traité franco-yougoslave, nous en donne d'étranges spécimens. Rappelons lui un souvenir. En décembre 1856, François-Joseph, au cours d'un voyage en Italie, reprocha, non sans aigreur, à Cavour de n'avoir pas, à cette occasion, interdit à la presse piémontaise les attaques contre sa personne et son gouvernement. Le ministre de Victor-Emmanuel répondit qu'à Vienne la censure avait beau jeu, mais qu'à Turin la presse était libre et que, si regrettables que fussent ses écarts, il ne pouvait l'enchaîner. Il s'en suivit une rupture diplomatique. Comme la liberté, l'autorité a ses inconvénients; c'en est un qu'on la puisse rendre responsable des articles violents ou injustes qu'elle a le pouvoir d'arrêter. Nous n'ignorons pas que M. Mussolini se plaint parfois aux représentants étrangers de l'indiscipline fougueuse de sa presse, même de celle qui le touche de plus près; mais, à Rome, où les secrets ne sont pas imperméables, chacun raconte que tel article des moins aimables et des moins modérés a été directement inspiré par le Duce.

Nous ne lui en ferons pas grief; il joue une partie très difficile où nous admirons qu'il ait osé s'engager. Nous ne parlons même pas ici de ses réformes administratives et sociales, mais de son audacieuse tentative pour revaloriser la *lira* et la stabiliser aux alentours de 90 pour une livre. Pour mener à bien une telle expérience, il faut que le pays ait le rare courage de s'imposer, durant plusieurs années, des retranchements et des privations, de supporter le chômage, la réduction des heures de travail, la diminution des salaires. La contrainte n'y suffirait pas; c'est pourquoi M. Mussolini est obligé de galvaniser le sentiment national, de le maintenir en un état permanent d'exaltation et d'enthousiasme frénétique. Nous le comprenons. Nous préférerions seulement que ce ne fût pas à nos dépens.

Au traité franco-yougoslave du 11 novembre, qui a suscité, au delà des Alpes, une émotion si peu justifiée, la diplomatie italienne a aussitôt répondu, le 22 novembre, par un nouveau traité de Tirana qui établit entre la grande Italie et la petite Albanie une alliance défensive. Le *Times* donne, sur les circonstances qui ont accompagné cette négociation, un détail significatif. Peu de jours avant la signature, le président Ahmed Zogou informa le ministre de Yougoslavie de la pression que faisait sur lui le gouvernement italien pour hâter la conclusion; le gouvernement de Belgrade, en n'offrant pas à l'Albanie des conditions plus favorables, la plaçait dans la nécessité d'accepter

les propositions de Rome. Quelle que soit la valeur de cette information, il est évident que l'initiative vient de Rome; comme elle ajoute peu de chose au traité du 27 novembre 1926, il faut bien admettre qu'elle constitue surtout une riposte, une manifestation. Toutefois elle accentue le caractère militaire des liens de quasi-sujétion qui attachent l'Albanie à l'Italie; elle met le gouvernement fasciste en opposition plus directe avec l'opinion de plus en plus admise en Europe que tout litige doit être résolu par l'arbitrage. Le nouveau traité de Tirana, loin de détendre la situation, l'aggrave sans profit pour personne, sans raison valable. Le texte du traité franco-yougoslave a été, en effet, publié; ses intentions pacifiques sont manifestes ainsi que le souci constant des signataires de faire rentrer leur œuvre dans le cadre des conventions admises et encouragées par le pacte de la Société des nations, si bien qu'une partie de la presse italienne, pour colorer ses emportements, s'est trouvée réduite à imaginer des articles secrets, des conventions annexes qui n'ont jamais existé.

La situation, sans être grave, parce que personne n'imagine la possibilité d'une guerre, est compliquée et délicate. L'Albanie, bien qu'elle soit membre de la Société des nations, n'est pas encore une nation organisée; elle est, depuis sa naissance comme état indépendant, la proie de clans rivaux qui se disputent le pouvoir. Aujourd'hui un chef de clan, Ahmed beg Zogou, soutenu par l'aristocratie musulmane, s'efforce, avec le concours de l'étranger, de consolider son pouvoir. On sait que le premier traité de Tirana autorise l'Italie à intervenir militairement en Albanie, si la dictature d'Ahmed Zogou était menacée. Mais d'autres tribus, d'autres chefs sont opposés au gouvernement actuel; Ahmed Zogou, étant appuyé par l'Italie, ses adversaires vont naturellement chercher leur soutien à Belgrade, ou même, sans aller si loin, le demandent aux clans serbes ou monténégrins de la frontière, aux tribus albanaises qui vivent en territoire serbe. Le jour où une insurrection renverserait, ou tenterait de renverser, ou serait soupçonnée de chercher à renverser, le pouvoir du clan Zogou, ce jour-là l'Italie serait, aux termes du nouveau traité, seule juge de savoir s'il y a ou non agression, si le *casus fœderis* doit jouer ou ne pas jouer.

Jamais la France ni l'Angleterre n'ont refusé de reconnaître les intérêts spéciaux, qui sont des intérêts adriatiques, de l'Italie en Albanie. La preuve en est que la conférence des Ambassadeurs a reconnu, le 9 novembre 1921, que, si l'indépendance de l'Albanie

était menacée, c'est à l'Italie que la Société des nations devrait confier la mission de la défendre. Ce n'est d'ailleurs pas la faute des alliés de l'Italie si l'un de ses gouvernements d'après guerre a évacué Avlona. Mais que la politique italienne cherche à diviser les États balkaniques en deux groupements, à isoler la Yougoslavie et à établir son hégémonie dans la péninsule en y semant la zizanie et en y attisant les vieilles haines, c'est là un danger pour l'Italie d'abord, pour l'Europe ensuite. Et s'il est vrai que Jean Bratiano mourant ait dénoncé ce péril, il a vu juste. On s'irrite, à Rome, de rencontrer dans les Balkans l'influence française ; elle s'y exerce, en effet, depuis des siècles, de la façon la plus désintéressée, toujours dans l'intérêt des peuples et de leur bonne harmonie. A ce genre d'influence qui nous vaut le fidèle attachement des peuples, même quand le hasard d'une mauvaise politique les met en guerre avec nous, — nous pensons à la Bulgarie, — nous ne renoncerons pas, même pour faire plaisir à l'Italie, car elle n'est dirigée contre personne et elle est prête, en toute circonstance, à s'exercer en faveur de la paix. Puisse ne jamais venir le jour où les événements contraindraient les Italiens à reconnaître que nos avis sont aussi clairvoyants qu'amicaux et désintéressés.

A la commission préparatoire du désarmement, qui vient de se réunir à Genève, le premier délégué yougoslave, M. Lazar Markovitch (qu'il ne faut pas confondre avec le ministre des Affaires étrangères, M. Marinkovitch), a profité de l'occasion pour définir le caractère des traités qui ont agité l'opinion ; il y voit des garanties de sécurité, conformes à la lettre et à l'esprit du pacte de la Société des nations. Le gouvernement yougoslave « trouvait la garantie de la Société des nations très appréciable, mais insuffisante. Il a cherché un autre appui... Il regrette l'absence de l'Italie, car une sécurité à trois est plus grande qu'une sécurité à deux. » L'Albanie, de son côté, ne s'est pas crue en sécurité et l'Italie n'a pas jugé que l'Albanie fût en sécurité ; un accord est donc intervenu entre ces deux pays. M. Markovitch a rappelé que « l'indépendance de l'Albanie est garantie tout particulièrement par une décision de la Société des nations ». « Quant à mon pays, a-t-il ajouté, je peux déclarer qu'il n'y a pas un homme politique dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes qui aurait un seul moment l'idée de menacer l'intégrité de l'Albanie. » En terminant, M. Markovitch a fait une déclaration d'ordre général qui mérite d'être retenue. « Si le comité spécial pour la sécurité, a-t-il dit, croit que de tels problèmes politiques peuvent être résolus par une

étude juridique, je ne partage pas cette opinion. » Il estime que les travaux du comité doivent tenir grand compte de l'aspect politique de la situation internationale. C'est, nous le verrons, le point de vue que la délégation française a toujours défendu.

Le débat sur le budget des Affaires étrangères a été, pour M. Briand, l'occasion de faire devant la Chambre l'historique du traité du 11 novembre, d'en définir en excellents termes le sens et l'esprit. M. Albert Milhaud, mandaté par le groupe radical et radical socialiste, a dit de son côté : « Ce traité franco-yougoslave réalise en 1927 ce que le traité franco-roumain réalisait en juin 1926, ce que les traités de Locarno réalisaient en 1925. La continuité dans la pensée et dans l'œuvre est évidente. » De nombreux organes de la presse française, représentant des nuances très différentes de l'opinion, ont insisté, ces derniers jours, pour que des négociations fussent ouvertes afin de liquider, entre la France et l'Italie, tous les différends et de réaliser un rapprochement. Leur intention est louable, mais leur zèle prématuré. De pareilles liquidations, notre pays a été trop souvent le mauvais marchand. Le ministre des Affaires étrangères, dans son discours à la Chambre, a dit : « Le gouvernement est préparé à examiner toutes les propositions d'accord pour des pactes d'amitié et d'arbitrage qui rapprocheraient les deux pays. » Il garde, — et il convient de l'en louer, — la position de défendeur qui lui appartient. Si l'Italie a des « propositions » à faire à la France, celle-ci est disposée à les écouter avec le désir d'aplanir toutes difficultés; elle n'a rien à offrir ni rien à demander. Avant son départ pour Genève, M. Briand a signé avec le comte Manzoni un *modus vivendi* réglant provisoirement, dans un esprit de bonne entente, la situation réciproque des ressortissants et des sociétés de chacun des deux pays sur le territoire de l'autre. Dans le domaine des intérêts précis et nettement délimités, la porte est ouverte à des négociations; toute tentative pour aller au delà serait maladroite et risquerait d'être mal interprétée.

Sur les rives de la Baltique, les passions nationales ne sont guère déchaînées avec moins de violence que sur les bords de l'Adriatique. Là, deux États limitrophes, la Pologne et la Lithuanie, qui, durant des siècles, ont vécu de la même vie et souffert les mêmes oppressions, n'ont entre eux aucune relation postale, télégraphique, ferroviaire, commerciale ; derrière des fils de fer barbelés, ils vivent sans se connaître, mais non sans se haïr, en état de guerre sans actes

d'hostilité. Cette invraisemblable situation durera-t-elle toujours ? Les Lithuaniens répondent : tant que la Pologne ne nous cédera pas Wilno, que nous regardons comme notre capitale ; les Polonais ripostent : tant que la Lithuanie ne renoncera pas à Wilno, que nous considérons comme l'une des principales villes polonaises. Le gouvernement de Varsovie a fait, à maintes reprises, des efforts infructueux pour arriver au moins à un accord provisoire qui, sans préjuger le fond du litige, permettrait, entre deux peuples qui ont tant d'intérêts et de souvenirs communs, des rapports normaux.

Ni Moscou, ni Berlin ne souhaitent la cessation de cet état de choses. On craint, à Berlin, une entente polono-lithuanienne qui entourerait, sur toutes ses frontières de terre, la Prusse orientale. On croit, à Moscou, que le rapprochement polono-lithuanien est préparé par Londres, afin d'isoler davantage la Russie soviétique. Notons, d'ailleurs, que le contact direct ne s'établit pas entre la Lithuanie et l'U. R. S. S. ; elles sont séparées précisément par le territoire de Wilno qui, sur la Düna, touche, au nord, à la Lettonie. La Russie bolchéviste a naturellement une politique très active dans ces États qui faisaient partie de la Russie impériale et qui la séparent de la Baltique. Le gouvernement letton est actuellement aux mains de socialistes très avancés, qui entretiennent de bonnes relations avec Moscou. Une crise récente vient aussi de donner le pouvoir, en Esthonie, au parti socialiste. Les bolchévistes, fort éclectiques, appuient au contraire, en Lithuanie, le gouvernement dictatorial mais antipolonais de M. Voldemaras. Derrière la Russie soviétique, on discerne les traits de la Russie de tous les temps, qui tend inlassablement à écarter les obstacles qui la séparent de la mer libre.

A Kovno, le gouvernement dictatorial de M. Voldemaras, issu d'un coup d'État militaire, dure depuis un an ; il a dissous le Seïmen et s'est bien gardé d'en convoquer un autre ; il s'appuie sur l'armée, mais il n'a pas osé, comme il l'avait annoncé, recourir à un plébiscite. M. Voldemaras est allé, il y a deux mois, demander à M. Mussolini des leçons d'autorité, s'est fait photographier aux côtés du Duce et a reçu le titre de « fasciste d'honneur » ; mais il n'a, nulle part, trouvé de crédits. Il possède, semble-t-il, la confiance au moins passive d'une forte partie de la nation ; mais une opposition très active suscite contre lui des complots avec l'aide de subsides, sinon du gouvernement, au moins de particuliers polonais. Un Congrès de réfugiés lithuaniens, réuni, au commencement de novembre, à Riga, associait des éléments fort disparates, socialistes, fascistes et conservateurs,

partisans et adversaires d'un rapprochement avec la Pologne. Ces derniers l'emportèrent à une faible majorité. La presse socialiste de Lettonie, qui reçoit parfois des inspirations de Moscou, publia des articles annonçant la fin prochaine du gouvernement de M. Voldemaras. Un complot militaire, d'ailleurs réprimé, éclatait à Kovno. Le bruit courait qu'une intervention militaire polonaise était imminente. La petite armée lithuanienne était mobilisée. On se demandait si le voyage du maréchal Pilsudski à Wilno ne cachait pas quelque dessein belliqueux.

C'est le moment que choisit Moscou pour adresser au gouvernement polonais, le jour même où M. Litvinof devait avoir, à Berlin, un entretien avec M. Stresemann (26 novembre), une note où il expose les appréhensions que lui inspire « le développement d'un conflit gros de complications graves », indique qu'il lui serait impossible de s'en désintéresser et attire l'attention de Varsovie « sur l'immense danger que présenterait un attentat éventuel commis par un pays quelconque contre l'indépendance de la Lithuanie sous quelque forme que ce soit ». Le gouvernement soviétique, alarmé mal à propos, a-t-il cru sérieusement à l'imminence d'une attaque polonaise? Ou bien a-t-il voulu, au moment où le problème lithuanien est évoqué devant la Société des nations, se ménager un moyen de faire entendre sa voix dans les conseils de l'Europe? Quoi qu'il en soit, il s'est abstenu de prendre parti sur le fond du problème, c'est-à-dire sur la question de Wilno. On doit reconnaître d'ailleurs que ni la Russie ni l'Allemagne ne peuvent se désintéresser de l'avenir de la Lithuanie et que l'indépendance de ce pays peut à bon droit leur paraître aussi nécessaire que l'est, pour la France et l'Italie, l'indépendance de l'Autriche. Cela n'exclut nullement le rétablissement de rapports normaux d'abord, amicaux ensuite, entre la Pologne et la Lithuanie. C'est l'intérêt des deux peuples et c'est l'intérêt de l'Europe. Il convient d'ailleurs de rappeler que l'U. R. S. S., aux termes du traité de Riga de mars 1921, s'est engagée à s'abstenir de toute intervention dans les querelles de frontières entre la Lithuanie et la Pologne.

Si le gouvernement de Moscou a eu l'arrière-pensée de dénoncer à l'Europe la Pologne comme un État militariste qui menace la paix, il s'est fourvoyé. Le maréchal Pilsudski a dit au correspondant de l'agence Havas ses angoisses au moment où il apprit la mobilisation lithuanienne ; « le lendemain, je déclarai à l'ambassadeur de France que je ne mobiliserais pas, attendant la réponse de la Société des

nations à notre note. » La Lithuanie et la Pologne, chacune de son côté, ont porté, sous des formes différentes, leur litige devant la Société des nations. M. Voldemaras se plaint que l'école polonaise, dans les régions où il se trouve des Lithuaniens, travaille à les dénationaliser; il y ajoute quelques autres griefs de même nature. Le gouvernement polonais, élargissant la question, demande à la Société des nations de mettre fin à l'état de guerre latent qui empêche toutes relations entre deux peuples voisins et qui est nuisible aux intérêts de l'un comme de l'autre. Le maréchal Pilsudski souhaiterait lorsqu'il se rend, comme il l'a fait récemment, à Wilno, où il est né et où habite sa famille, que M. Voldemaras ne prétendît pas qu'il menace l'existence de l'État lithuanien. Voilà donc ce différend grave, auquel depuis six ans les diplomates perdent leur latin, transporté à Genève où s'est ouverte le 5 décembre la session du Conseil. M. Voldemaras a exposé, le 7, la thèse et les plaintes de son pays. M. Zaleski, au nom de la Pologne, a développé ses arguments et donné au débat une plus grande ampleur. Le ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, M. Beelaerts, est chargé du rapport. On attend, à Genève, à l'heure où nous écrivons, le maréchal Pilsudski lui-même. Une première fois, en 1921, l'intransigeance de la Lithuanie a fait échouer le projet Hymans, approuvé par le Conseil de Genève; on voudrait espérer que, cette fois, son intervention sera plus efficace; un dangereux élément de trouble européen aurait disparu.

Avant la session du Conseil, s'est réunie, à Genève, le 30 novembre, la Commission préparatoire du désarmement. On l'attendait avec curiosité et non sans appréhensions, car non seulement un représentant des États-Unis, mais encore un délégué de la Russie soviétique devaient y siéger. M. Litvinof, en passant à Berlin, avait eu, avec M. Stresemann, un entretien dont, bien entendu, rien n'a transpiré, et qui, à Genève, ne s'est pas traduit ostensiblement par une manœuvre concertée entre les deux délégations. S'il y avait eu un plan arrêté, sans doute le manifeste que, dès le premier jour, M. Litvinof crut devoir lire, en aurait empêché l'exécution.

La politique bolchéviste se décide souvent pour des motifs qui restent étrangers aux autres diplomaties: elle poursuit, — comme la *Revue* l'a montré dans une série d'articles très remarqués, — des fins de propagande en vue de la révolution universelle. Il fallait s'attendre, dès lors que les Bolchévistes participaient aux travaux de la commission, à quelque manifestation tapageuse : M. Litvinof a tiré, pour éblouir les crédules lecteurs des journaux communistes, un feu

d'artifice rouge; en traits grossis jusqu'au ridicule il a voulu associer, à l'usage des électeurs, l'idée de paix à l'idée communiste. La thèse est bien simple. Les États « capitalistes » n'ont rien fait jusqu'ici et ne pourront jamais rien faire pour établir le règne de la paix. Il suffirait cependant, et c'est ce que demande la Russie soviétique, de supprimer tout ce qui sert ou peut servir à se battre : armes, navires de guerre, avions, service militaire, états-majors, écoles militaires. L'histoire nous montre pourtant que les peuples sauvages, même s'ils n'ont que des bâtons et des pierres, se battent avec acharnement. Mais est-il nécesssaire de discuter sérieusement une proposition qui n'est qu'une frime destinée à la propagande?

L'armée rouge est aujourd'hui la plus puissante de l'Europe; elle compte, sur le pied de paix, un effectif permanent de 1 124 000 hommes; la majorité des officiers ont servi dans l'armée impériale. En temps de guerre, dit le *Times* à qui nous empruntons ces chiffres, le gouvernement de l'U. R. S. S. peut mobiliser dix millions d'hommes instruits de dix-huit à trente et un ans, mais il ne pourrait en armer qu'un nombre limité. Depuis l'âge de seize ans, les jeunes gens sont entraînés par des exercices physiques d'abord, militaires ensuite, puis versés, à vingt et un ans, soit dans l'armée régulière, soit dans le cadre régulier d'une division territoriale, soit dans la territoriale. L'armée permanente comprend vingt et un corps à trois divisions, plus un régiment spécialisé dans l'emploi des gaz, et trois corps de cavalerie. L'état-major compte huit cents officiers. Voilà des gens particulièrement qualifiés pour prêcher le désarmement! Lorsque M. Litvinof affirme que « toute l'histoire des relations internationales d'après-guerre est caractérisée par un accroissement incessant et systématique des forces armées des États capitalistes et par un accroissement gigantesque du poids total du militarisme », c'est sans doute à la Russie bolchéviste qu'il pense.

Pour colporter de pareilles fables, M. Litvinof peut malheureusement invoquer l'autorité de M. Lloyd George qui, récemment, dans un discours, affirmait que les nations victorieuses avaient en ce moment sous les drapeaux dix millions d'hommes mieux équipés, armés et entraînés que ceux de 1914. Le ministre de la guerre britannique a pris la peine de rétablir la vérité. En défalquant l'armée rouge, on compte aujourd'hui, sous les drapeaux, en Europe, 2 428 000 hommes contre 5 319 000 en 1914. M. Briand, de son côté, dans son discours du 30 novembre à la Chambre, a donné les mêmes précisions en ce qui concerne la marine et l'armée françaises.

« En 1914 nous avions, — armée métropolitaine et coloniale, — 990 000 hommes; en 1925, 675 000 hommes; et l'organisation qui se prépare comporte seulement 520 000 hommes : soit 45 pour 100 des effectifs d'avant-guerre. » Il faudrait ajouter que ces hommes, avec le service d'un an, seront moins instruits, moins préparés à la guerre. En matière de réduction des armements, la France a payé d'avance : M. Briand a bien fait de le rappeler avec chiffres à l'appui.

La France n'en est que plus forte pour maintenir fermement, devant la commission préparatoire, son point de vue qui associe étroitement la réduction des armements à la sécurité. Les Allemands et les Russes sont d'accord pour réclamer un désarmement général et immédiat. La manœuvre allemande est très simple; elle tend à démontrer que le désarmement général, tel que le prévoit le pacte de la Société des nations, est impossible, qu'en tout cas il n'est pas en voie de réalisation. L'Allemagne prétendra qu'elle se trouve par là dégagée des restrictions particulières que lui impose le traité de Versailles et qu'elle est réputée avoir intégralement exécutées; elle se croirait donc autorisée à revendiquer le droit de s'armer selon ses besoins et ses ressources. La France rejette une telle interprétation; elle y oppose et la forte réduction, qu'elle a spontanément opérée, de ses forces militaires et la notion essentielle du « potentiel de guerre ». M. Seydoux, dans *Pax*, rappelle avec raison qu'il faut comprendre dans le potentiel de guerre même la valeur guerrière de la population et l'éducation que reçoit la jeunesse. « Se rend-on compte que la guerre a tout changé, aussi bien dans la vie économique que dans l'âme des peuples, qu'une nation économiquement forte est peut-être plus redoutable que celle qui a beaucoup de soldats et rien derrière pour les alimenter. » Le comte Bernstorff, gêné peut-être par la manifestation de M. Litvinof, s'est résigné de bonne grâce à accepter le renvoi à une prochaine session de la deuxième lecture du rapport de la commission préparatoire; mais la manœuvre n'est qu'ajournée. Tout ce qui se passe en Europe et hors d'Europe démontre avec quelle tenace énergie les éléments de désordre s'acharnent à miner et à détruire les forces d'ordre, dont les plus solides restent toujours la flotte britannique et l'armée française.

RENÉ PINON.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er novembre

Pages

LE BILAN, première partie, par Mme EDITH WHARTON 5

LE JARDIN DE PICPUS, 1793-1794. — III. *L'ENCLOS DES CHANOINESSES*, par M. G. LENOTRE 46

L'ALTANA OU LA VIE VÉNITIENNE. — VI. *VENISE MENACÉE*, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française 76

COMMENT LOUISE DE BETTIGNIES PASSAIT LA FRONTIÈRE, par M. ANTOINE REDIER . 105

BOSSUET ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV. — II. *LA RÉPONSE DU MONARQUE ABSOLU*, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut 117

SUR LA FRONTIÈRE DES DEUX AMÉRIQUES, par M. LUCIEN ROMIER 143

MADAME DE POMPADOUR ET LA POLITIQUE. — IV. *LES ARMÉES DU ROI*, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française 156

LA MAITRISE DE L'AIR. — V. *L'AVIATION ET LA DÉCISION DE LA GUERRE*, par M. LE GÉNÉRAL NIESSEL 183

A CHANTILLY, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 211

LA COLLECTION MOREAU-NÉLATON A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, par PIERRE TROYON 216

REVUE DRAMATIQUE. — *REPRISE DE CHANTECLER*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 223

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 novembre

LE BILAN, deuxième partie, par Mme EDITH WHARTON 241

LA DÉFENSE CONTRE LE BOLCHÉVISME, par *** 275

BOSSUET ET LES DÉBUTS DE LOUIS XIV. — III. *LE RALLIEMENT A L'ABSOLUTISME*, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut 306

AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — I. *DE QUÉBEC A WINNIPEG*, par M. VICTOR FORBIN 329

Pages.

MADAME DE POMPADOUR ET LA POLITIQUE. — V. *DISGRÂCE DE BERNIS*, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française 356
A PROPOS DE GLOZEL. — RÉFLEXIONS SUR LES FAUX EN ART, par M. R. DE LA SIZERANNE 376
L'ALTANA OU LA VIE VÉNITIENNE. — VII. *VENISE RETROUVÉE*, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française 392
LA GENÈSE DE *LORENZACCIO*, par M. LÉON LAFOSCADE 423
DANS LA SUÈDE D'AUJOURD'HUI, par Mme MARIKA STIERNSTEDT 438
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *M. VIRGILIO BROCCHI*, par M. LOUIS GILLET . . 452
REVUE MUSICALE. — *SNEGOUROTCHKA*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Livraison du 1er décembre

LE TAPIN, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 481
LE MARIAGE DE HOCHE, par Mme MATHILDE ALANIC 499
NOS GRANDES ÉCOLES. — L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, par M. EUGÈNE D'EICHTHAL, de l'Institut 535
LE BILAN, troisième partie, par Mme EDITH WHARTON 554
CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE, par M. VICTOR GIRAUD 585
ROUMANIE ET TRANSYLVANIE, par M. JULES CAMBON, de l'Académie française . 614
CHANTECLER DANS L'ŒUVRE D'EDMOND ROSTAND, par M. MARCEL RICHARDOT . . 624
AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — II. *DANS LE DÉCOR DES MONTAGNES ROCHEUSES*, par M. VICTOR FORBIN 640
LE LIVRE DE RAISON. — XIV. *LAITERIE COOPÉRATIVE*, par M. JOSEPH DE PESQUIDOUX 661
A L'EXPOSITION LE SIDANER, par PIERRE TROYON 680
LES AVENTURES SCIENTIFIQUES DE MADAME DU CHÂTELET, par M. CHARLES BIOCHE. 687
REVUE LITTÉRAIRE. — *LE GOÛT DES BIOGRAPHIES*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX . . 698
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 709

Livraison du 15 décembre

SOUVENIRS DES ANNÉES D'EXIL. — I. *ROME ET FLORENCE*, par LA PRINCESSE MATHILDE 721
LA NOUVELLE ÉDUCATION SENTIMENTALE, première partie, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 753
LA GRANDE GUERRE VUE DU VERSANT ORIENTAL, 1912-1914. — I, par M. C.-J. DIAMANDY 781
LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI, par M. ANDRÉ MAUROIS 805
LE BILAN, quatrième partie, par Mme EDITH WHARTON 834
COMMENT LISENT LES ENFANTS, par M. PAUL HAZARD 860
LE JUBILÉ DES SOVIETS, par *** 883
POÉSIES, par M. MAURICE LEVAILLANT 905
AVEC LA LIAISON FRANÇAISE AU CANADA. — III. *LA REVANCHE DES BERCEAUX*, par M. VICTOR FORBIN 916
LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. ANDRÉ GAVOTY 936
REVUE DRAMATIQUE. — *ORAGE MYSTIQUE*. — *LA TORCHE SOUS LE BOISSEAU*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 943
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 948

Paris, 1927. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58636.

Pages.

356

376

392
423
438
452
464
470

481
499

535
554
585
614
624

640

661
680
687
698
709

721

753

781
805
834
860
883
905

916
936

943
948